

Cola di Rienzo

Emmanuel Rodocanachi

COLA DI RIENZO

HISTOIRE DE ROME DE 1342 A 1354

PARIS, IMPRIMERIE A. LAHURE
9, rue de Fleurus, 9



BAS-RELIEF

Que l'on suppose représenter Cola di Rienzo (palais Barbarini)

COLA DI RIENZO

HISTOIRE DE ROME DE 1342 A 1354

PAR

EMMANUEL RODOCANACHI

Membre de la Société des études historiques

OUVRAGE

ORNÉ DE SIX GRAVURES HORS TEXTE ET DE DIX-NEUF VIGNETTES

Accompagné d'une carte

ET DE DEUX LETTRES INÉDITES DE COLA DI RIENZO

> Nunquam de te presens etas, ut
> reor, nunquam posteritas silebit.
>
> *Lettre de Pétrarque à Rienzo.*

PARIS

A. LAHURE, IMPRIMEUR-ÉDITEUR

9, RUE DE FLEURUS, 9

1888

A

M. R.

INTRODUCTION

Quelle que soit l'autorité ou la fascination qu'exerce un homme sur ses semblables, il ne peut soulever à son gré la multitude, et provoquer ces grands mouvements qui agitent profondément les peuples et changent parfois le cours de leurs destinées, si ses conceptions, ses rêves, ses efforts, ne répondent exactement aux idées et aux aspirations des hommes de son temps, s'il ne réalise pas leurs vœux plus ou moins clairement exprimés, s'il n'est pas, en un mot, leur instrument. Pour m'autoriser d'un éclatant exemple, Mahomet n'aurait pas fait si facilement triompher ses idées dans toute l'Arabie et opéré une révolution qui devait ébranler le monde, si, malgré une opinion longtemps admise, bien d'autres avant lui n'avaient prêché les mêmes doctrines et préparé lentement et sûrement le terrain qu'il sut si bien exploiter. Les événements font surgir les grands hommes, et les grands hommes marquent les événements du sceau de leur personnalité.

Il en fut ainsi de messire Cola di Rienzo, le

dernier des tribuns de Rome. Si sa tentative provoqua un tel enthousiasme, si son nom a laissé un souvenir ineffaçable, c'est qu'il a eu cette gloire et ce bonheur de réaliser, ne fût-ce que pour un moment, les plus chères espérances de ses concitoyens.

L'opinion, nous dirons presque la superstition, que l'Italie ne pouvait retrouver le repos, la prospérité, la puissance que sous l'égide d'un empereur, avait survécu à toutes les déceptions. « Dans la confusion au milieu de laquelle vivaient les Italiens, dit Quinet[1], cette époque des empereurs leur apparaissait comme un temps de concorde, d'unité, de paix universelle et non interrompue, telle que la terre ne verra rien de semblable, Éden de l'histoire, siècle de délices éternellement regretté, où le monde, sans douleur, sans divisions, obéissant à un seul chef, « la nacelle du genre « humain voguait à pleines voiles et sans orage vers « un port assuré[2]. »

De même que nous oublions peu à peu les soucis, les ennuis qui troublent nos jours les plus sereins et qu'ils disparaissent dans le rayonnement que nous laisse au cœur une journée de bonheur; de même les peuples d'Italie avaient insensiblement perdu la mémoire des vexations, des tyrannies, des maux sans nombre qu'ils avaient eu à subir au

1. *Révolution d'Italie.*
2. Le Dante, *il Convito.*

temps des Césars et ne gardaient plus de cette époque glorieuse que le souvenir de la paix et de la prospérité dont ils jouissaient alors, souevnir que les générations se transmettaient l'une à l'autre, comme un précieux dépôt, en l'épurant, en l'idéalisant sans cesse. Ils ne comprenaient pas que les temps étaient changés ; qu'un empereur allemand, descendant des Alpes avec une poignée de reîtres, eût-il l'indomptable énergie d'un Barberousse, ne serait jamais qu'un chef de parti, souvent même qu'un condottiere; qu'il ne pourrait avoir, malgré le prestige qui s'attachait encore à son nom et les titres pompeux dont il se décorait, ni l'autorité, ni la force nécessaires pour se faire également respecter de tous; et qu'il lui faudrait inévitablement solliciter l'appui d'une partie de l'Italie contre l'autre, envenimant ainsi les haines loin de les apaiser, et portant la discorde avec lui au lieu de la paix.

Le Dante[1], Pétrarque[2], s'étaient faits les défenseurs de ces idées, et d'ailleurs tous les Italiens souhaitaient alors d'avoir un maître; la seule question qui les divisait était de savoir si ce serait le pape ou l'empereur. Tous aussi reconnaissaient que ce chef suprême devait recevoir à Rome la consécration de son autorité; car, malgré son affaiblissement, ils ne pouvaient s'empêcher de considérer encore cette ville comme la souveraine de

1. *Il Convito; de Monarchia.*
2. Poème sur l'Afrique, et *passim.*

l'univers, et ils croyaient ingénument que les nations du monde entier lui devaient respect et obéissance.

D'ailleurs, depuis le commencement du siècle, un grand mouvement, un réveil des esprits s'opérait ; l'Italie secouait enfin sa longue torpeur ; partout surgissaient des peintres, des historiens, des poètes, des jurisconsultes de talent, souvent même de génie. Les Orcagna, les Cimabue, les Giotto, les Dino Compagni, les trois Villani, les Boccace, et enfin, les précédant et les dominant tous, le Dante, ouvraient cette ère de grandeur, de triomphes inouïs dans les lettres et dans les arts, que ne peuvent ternir ni la prompte décadence, ni l'avilissement politique qui suivirent cet essor. C'était l'aurore de la Renaissance. Malgré la rareté des livres, malgré l'inexpérience des copistes, la littérature latine, tirée du long oubli où elle était restée jusqu'alors, était cultivée par beaucoup avec passion, par quelques-uns avec fruit. Les manuscrits étaient partout recherchés avidement[1]. On avait admiré auparavant les Romains sans les connaître, on voulut les connaître ; on se mit à étudier, avec l'ardeur que les hommes apportent à toute chose nouvelle, l'histoire de Rome ; et, se reportant avec enthousiasme et non sans regret vers cette époque glorieuse où Rome commandait à l'univers pacifié,

1. C'est vers cette époque que l'usage du papier commença à se répandre en Italie.

les Italiens se laissaient aller, plus que jamais, à l'illusion de croire qu'il suffisait de lui rendre son ancienne puissance pour assurer la paix du monde. Pétrarque, dont la renommée grandissait de jour en jour, donnait l'exemple ; s'il cessait de chanter Laure, c'était pour pleurer sur les ruines de Rome ; il composait un poëme pour célébrer ses héros et considérait comme un honneur sans égal de recevoir au Capitole la couronne des poëtes. Ses vers, ses lettres, où il s'efforçait, en termes éloquents, de rappeler les Italiens à l'amour de leur patrie, réveillaient leur patriotisme et provoquaient de chimériques espérances.

C'est alors que paraît Rienzo. Né au milieu de la populace de Rome, imbu de ses vieux préjugés comme aussi de ses nobles chimères, il en a toutes les haines et toutes les espérances; ses études, son goût pour l'antiquité, son ardent amour pour sa patrie, le poussent à partager l'illusion générale ; comme tous les Italiens de son temps, plus qu'aucun d'eux peut-être, excepté Pétrarque, il connaît, il aime, il vénère le passé, et son plus cher désir est de le ressusciter. Sa généreuse tentative fut comme l'explosion du sentiment commun ; c'est ce qui en explique le rapide succès.

Acclamé par le peuple romain qui voyait en lui un sauveur, soutenu par les Italiens dont il réalisait les espérances, encouragé par Pétrarque, le nouveau tribun put croire un moment que ses

rêves allaient se réaliser : les cités italiennes, oubliant leurs haines et leurs jalousies séculaires, semblaient sur le point de s'unir toutes en une vaste confédération, dont Rome eût été la tête et lui, Rienzo, le chef; le monde étonné, inquiet, se demandait ce qu'il allait advenir de ce grand effort, et « la terreur du nom romain, dit Pétrarque, qui subsistait encore après tant de siècles, au cœur des nations vaincues, se répandit partout ». Rienzo pouvait plus tard se vanter, sans trop de jactance, qu'aucun roi, aucun monarque, aucun prince, marquis, comte ou baron, n'avait accompli en si peu de temps, en paix comme en guerre, plus d'actions éclatantes que lui.

Mais ce n'est pas avec des mots sonores ou des idées surannées que l'on rend aux peuples leur bonheur disparu; Rienzo en fit la dure expérience. Le premier moment d'engouement passé, les ambitions, les rancunes, qu'il croyait avoir étouffées et qui n'étaient qu'assoupies, reparurent plus violentes que jamais. Les Italiens ne pouvaient supporter, en réalité, qu'un maître éloigné, sans force, sans autorité, décoré seulement d'un vain titre. Dès que Rienzo eut acquis quelque puissance, la défiance succéda à l'admiration, l'envie à l'enthousiasme, l'hostilité à la sympathie, et une toute-puissante intervention précipita, si elle ne provoqua sa chute[1].

1. Voir chapitre XIV.

Épris d'un amour ardent pour sa patrie, le tribun avait entrevu l'unique moyen de la tirer de l'abîme où elle était plongée; il voulut réaliser trop vite et trop tôt son rêve, celui de tous ses concitoyens; il succomba et sa mort fut glorieuse, quoi qu'on en dise. Ne l'accusons que de trop de présomption, c'est par là surtout qu'il a péché.

BIBLIOGRAPHIE

Parmi les hommes, si nombreux en Italie, qui se sont élevés au-dessus de leurs concitoyens par leur habileté, leur génie ou leur perversité, il en est peu dont l'histoire soit aussi attachante, aussi fertile en leçons, aussi pleine de revirements soudains et imprévus, que celle de Cola di Rienzo : tour à tour tribun, ermite, sénateur, prisonnier de l'empereur, prisonnier du pape, représentant du Saint-Siège, adoré et haï par le peuple, sa vie est un tissu d'aventures si merveilleuses que, dans une fiction, on n'aurait jamais osé en imaginer de semblables. Aussi les historiens, les romanciers, les poètes, les dramaturges même, se sont-ils emparés de bonne heure de sa mémoire.

Le premier qui ait raconté l'existence du tribun est un de ses contemporains, à ce qu'il semble du moins, dont le nom est resté inconnu[1]. Cette biographie, écrite dans la langue ou plutôt dans le dialecte parlé à Rome à cette époque, n'a été imprimée pour la première fois qu'en 1624, à Bracciano, puis en 1631[2], et elle a subi, comme tous les manuscrits, des altérations qui en rendent parfois le sens obscur, et des interpolations qui ont conduit certains critiques à douter que

1. Le nom de Tommaso Fiortifiocca, qui se trouve en tête de quelques éditions de cette biographie, n'a rien de certain; il y avait bien, du temps de Rienzo, un Romain de ce nom, mais il est peu vraisemblable, d'après certains passages du livre, que ce soit lui qui l'ait écrit.

2. Quelques exemplaires sont dédiés à Paolo Giordano Orsino, d'autres à Francesco Ferreri.

cet ouvrage soit vraiment l'œuvre d'un contemporain. Néanmoins, l'exactitude avec laquelle les faits sont rapportés jusque dans leurs moindres détails, la vivacité des descriptions, certaines allusions à des faits contemporains (la mort du Dante, la croisade contre les Ordelaffi), enfin l'air de candeur et de sincérité qui règne dans tout l'ouvrage, semblent démontrer que l'auteur a réellement vécu du temps de Rienzo[1]. Nous avons donc fidèlement suivi ce récit, en cherchant à en conserver la couleur et la naïveté charmante, mais en y ajoutant, bien entendu, tous les faits que l'on trouve relatés, soit dans les chroniques contemporaines, soit dans les lettres de Rienzo, de Pétrarque, de Clément VI et d'Innocent VI; nous nous sommes constamment efforcé de ne rapporter aucun événement, de n'avancer aucune supposition qui n'eût sa confirmation dans les documents originaux.

En 1733, le père Brumoy publia, en la complétant, « l'histoire de la conjuration de Nicolas Gabrini, dit de Rienzi », que le père Du Cerceau[2], de la Compagnie de Jésus, avait laissée inachevée. Cet ouvrage, aussi élégant qu'inexact, comme le dit fort judicieusement de Sade, est empreint d'une hostilité violente contre le tribun; on sent qu'en attaquant ainsi Rienzo le savant jésuite cherchait à justifier la conduite du Saint-Siège à son égard.

Dix ans après, parut, sous le pseudonyme de Boispréaux (le véritable nom de l'auteur est Bénigne Dujardin, maître des requêtes), une « histoire de Nicolas Riensy, chevalier, tribun et sénateur de Rome »; cette biographie, plus courte mais non moins agressive que la précédente, ne contient que peu de faits nouveaux.

1. Voir sur ce sujet la savante discussion de Papencordt (page 329) qui a approfondi et, à ce qu'il semble, élucidé la question. Il est probable toutefois que cette biographie a été écrite un certain nombre d'années après la mort de Rienzo.

2. Précepteur du prince de Conti, qui le tua par hasard, à la chasse, d'un coup de fusil.

Byron consacre à la mémoire du tribun, dans *Childe Harold*, une strophe pleine d'éloquence : « Laissons la longue suite des tyrans de Rome pour célébrer le nom de son dernier tribun. Tu rachetas des siècles entiers de ténèbres, ô toi, l'ami de Pétrarque, l'espoir de l'Italie, Rienzi, le dernier des Romains ! Aussi longtemps que le tronc flétri de l'arbre de la liberté produira quelques feuilles, qu'elles servent à tresser une guirlande pour ta tombe, orateur du Forum, chef du peuple, nouveau Numa, dont le règne fut, hélas ! trop court[1] ! »

Sir Bulwer Lytton a transformé la vie de Rienzo en un roman[2] où il a déployé, plus que dans aucun autre de ses ouvrages, ces rares qualités d'écrivain qui l'ont mis au premier rang des romanciers de ce temps ; une intrigue habilement mêlée au récit, des descriptions admirables, entre autres celle de la peste de Florence, rendent la lecture de ce livre fort attrayante ; mais il faut convenir que la vérité historique n'y est peut-être pas toujours aussi scrupuleusement respectée que pourrait le faire supposer la sévérité avec laquelle l'auteur relève les erreurs du père Du Cerceau.

Vers la même époque, Zefirino Re, de Césène, publiait[3] une traduction en italien moderne de l'ouvrage attribué à Fiortifiocca, en y ajoutant une série de commentaires qui dénotent de la part de l'auteur une profonde érudition, jointe à une grande pénétration, et jettent un jour nouveau sur bien des points de la vie du tribun. C'est le premier ouvrage sur Rienzo où la critique historique ait quelque place.

Félix Papencordt, que la mort a enlevé aux brillantes destinées qui lui semblaient promises, composa peu après[4] une

1. *Childe-Harold*, chant IV, st. cxiv, trad. A. Pichot.
2. *Rienzi, the last of the roman tribunes.*
3. Forli, 1828. Florence, 1854.
4. 1841.

nouvelle biographie de Rienzo[1], bien plus exacte que les précédentes et bien plus complète, grâce aux travaux de ses devanciers, grâce surtout aux importants documents relatifs à la correspondance échangée entre l'empereur Charles IV, l'archevêque Arnest et le tribun, qu'il avait découverts à Prague et ailleurs. Cette œuvre, remarquable sous tous les rapports, n'a qu'un défaut, d'ailleurs bien compréhensible, c'est qu'il y ait donné parfois plus d'importance et de créance aux textes découverts par l'auteur, qu'aux chroniques ou aux récits antérieurs. Tout récemment[2], M. d'Auriac a publié une étude fort savante sur Rienzi. Qu'il nous soit permis, toutefois, de regretter qu'il ait dans cet ouvrage suivi peut-être trop scrupuleusement le récit des premiers biographes, sans tenir compte des travaux postérieurs.

M. Zeller, dans son livre si intéressant sur « les tribuns et les révolutions en Italie », a fait un abrégé de la biographie de Papencordt, sans y apporter de grandes modifications.

Plusieurs auteurs dramatiques ont porté sur la scène, avec des succès divers, la vie de Rienzo : en 1826 (28 janvier), Gustave Drouineau fit représenter sur le théâtre de l'Odéon une tragédie en cinq actes, où Rienzo joue un rôle important ; le style en est élevé et vigoureux, mais les faits y sont étrangement défigurés. On n'a pas oublié le retentissement qu'eurent, vers la fin de l'empire, les quelques représentations de l'opéra de Wagner, *Rienzi* (avril 1867). Cette pièce avait été jouée en 1842 en Allemagne, où elle obtint un fort grand succès[3].

Nous ne parlerons que pour mémoire de l'ouvrage de

1. M. L. Boré en a donné une traduction en français (Paris 1845) à laquelle nous avons fait de nombreux emprunts. M. Gar l'a traduite en Italien, en y joignant quelques notes fort intéressantes.

2. 1885.

3. Elle valut à Wagner le titre de maître de chapelle du roi de Saxe.

Tommaso Gabrino di Rienzo[1], qui n'a aucune valeur historique et où l'auteur s'efforce péniblement de prouver qu'il est le descendant de l'illustre tribun et le représente comme un serviteur obéissant du Saint-Siège, un magistrat uniquement occupé de sa charge, un saint prêt à faire des miracles[2].

On trouvera, sans doute, qu'il y a eu quelque témérité de notre part à aborder, après tant d'autres plus autorisés que nous, un sujet qui semblait épuisé; si nous l'avons osé, c'est que nous espérions, comme les glaneurs dans un champ moissonné, trouver un épi oublié. Notre attente a-t-elle été déçue? Les documents si intéressants que nous a fournis sur Rienzo l'ouvrage de Theiner[3] et dont jusqu'ici on n'avait fait qu'incidemment et incomplètement usage, les derniers travaux relatifs à l'histoire de Rome de Camillo Re, de Vito La Mantia, de P. Adinolfi, et de bien d'autres, nous font espérer que non. Nous avons pu, grâce à eux, faire la lumière sur quelques points restés douteux : ambassade de Rienzo à Avignon, date de son voyage de Prague à Avignon, de son couronnement, etc.; compléter et redresser en certains endroits le récit de ceux qui nous ont précédé, et mieux pénétrer la nature des relations du tribun avec le Souverain Pontife.

Et puis, quel intérêt, quelle satisfaction n'éprouve-t-on pas à examiner de près un de ces hommes dont l'histoire conservera toujours le souvenir; à analyser son existence; à le faire revivre avec ses mœurs, ses idées, ses passions; à se mêler,

1. *Osservazioni storico-critiche sulla vita di Cola di Rienzo*, Rome, 1806. Tommaso Gabrini était général de l'ordre des clercs mineurs réguliers, il mourut à Rome en 1808; le célèbre voyageur G. L. Domény de Rienzi, qui a donné son nom à deux îles de l'Océanie, était son parent.

2. Il faut également citer, bien que n'ayant pas plus de valeur historique, une biographie du tribun, transformée en roman, de Bicci (*Notizie della famiglia Boccapaduli*), Rome, 1762; et une vie de Francesco Benedetti, arrangée à la façon des Vies de Plutarque.

3. *Codex diplomaticus dominii temporalis S. Sedis*, Rome, 1862.

pour ainsi dire, à la foule de ses contemporains, pour assister, spectateur impartial, au drame dont il a été le héros! Combien de faits, qui semblaient de prime abord incompréhensibles, s'expliquent alors simplement, que de contradictions, que de mystères s'évanouissent, que de légendes se dissipent, comme la lumière se fait!

Nous ne nous flattons point assurément d'avoir, dans le récit qui va suivre, atteint ce but élevé, nous estimant heureux si nous sommes parvenu à attirer l'attention du lecteur sur cet homme étrange, qu'on a tour à tour accablé de louanges et d'insultes, élevé jusqu'aux nues et traîné dans la boue, glorifié comme un héros et maudit comme un antéchrist, tellement que l'historien peut douter encore s'il doit l'admirer comme Bulwer ou le détester comme Du Cerceau.

Nous donnons ci-bas les principaux ouvrages que nous avons consultés, afin que le lecteur puisse remonter aux sources, s'il le désire.

Cronica estense, Cronica sanese, Cronica d'Orvieto, Cronica mutinese, Cronica di Bologna, Cronica Corthus., Cronica Regiense, Cronica Pistolesi, Polistore, qui se trouvent toutes dans le recueil de Muratori, Script. rerum italic.; Giovanni et Matteo Villani, Storie fiorentine; Cronica A. Argentineus.; Pellini, Storia di Perugia; Balusii Vitæ pap. Avenionensium; O. Raynaldi Annales eccles.; Sepulveda, Hist. de bello.; Lescale, Vie d'Albornoz; dom. Fr Gervaise, Hist. de l'abbé Joachim; Gaye, Carteggio inedito d'artisti; Vendettini, Serie cron. de' senatori di Roma; Vitale, Storia diplom. de' senat. di Roma; de Sade, Mémoires pour servir à la vie de Pétrarque; Gregorovius, Hist. de Rome au moyen âge; de Reumont, Hist. de Rome; Litta, Famiglie celebri ital.; Cinaglia, le Monete de papi; Vettori, il Fiorino illustr.; Pasquale Adinolfi,

Roma nell'età di mezzo; Vito La Mantia, Roma e Stato romano; L. Gautier, la Chevalerie; Quinet, Révol. d'Italie; Zeller, Hist. d'Italie; Gibbon, the Decline and fall of the Roman Empire, etc.; Les écrits de Rienzo ont été publiés successivement par Joan. Hocsemius, Gesta pontificum Leodiensium; Raynaldus, Ann. eccles.; Gaye, Cart. ined.; Pelcel, Lebensgeschichte Kaiser Karls IV; Hobhouse, Illust. of the fourth canto of Childe Harold; Papencordt; Theiner.

PREMIÈRE PARTIE

COLA DI RIENZO

HISTOIRE DE ROME DE 1342 A 1354

CHAPITRE PREMIER

ÉTAT DE ROME ET DE L'ITALIE A L'ÉPOQUE DE COLA DI RIENZO

De même que dans plus d'une ville d'Italie on voit les vestiges des murailles cyclopéennes, des remparts romains et des monuments du moyen âge, entassés et superposés comme les alluvions d'époques disparues, de même on trouve à Rome, au quatorzième siècle, bizarrement mêlés et enchevêtrés, les droits que les empereurs, les papes, les nobles et le peuple s'étaient successivement arrogés depuis l'écroulement définitif de l'empire d'Occident.

Les Césars allemands, dont l'autorité, jadis toute-puissante, avait décru sans interruption depuis un siècle, ne venaient plus à Rome que pour y chercher un vain titre que le souvenir de la grandeur romaine

rendait encore douteux[1]. Ils n'y étaient plus représentés que par un magistrat, dépourvu de tout pouvoir effectif : le préfet, qui rendait autrefois la justice au nom de l'empereur et jouissait de quelques autres droits, mais avait cessé, à l'époque qui nous occupe, d'exercer les prérogatives de sa charge, bien qu'il eût encore rang, dans les cérémonies officielles, immédiatement après les sénateurs. Cette fonction, accordée le plus souvent à un membre de l'une des grandes familles de Rome, avait fini par devenir héréditaire chez les seigneurs di Vico.

Les papes, dont le temps, bien plus que des actes réguliers, avait consacré les droits sur Rome, y exerçaient une autorité souvent violée, mais dont le principe n'avait jamais été contesté; quoiqu'un exil volontaire les retînt alors loin de Rome, ils n'en prétendaient pas moins gouverner la ville et défendaient leur souveraineté avec un soin jaloux : on conçoit d'ailleurs, sans qu'il soit besoin d'insister, que la papauté avait un intérêt majeur à n'être pas supplantée dans la métropole du monde chrétien. Un vicaire, le plus souvent l'évêque d'Orvieto, était le représentant du Saint-Siège. Suivant un usage qui s'était introduit depuis un siècle environ, le peuple, à chaque nouvelle élection d'un pape, le nommait à vie, sénateur[2], capitaine du peuple

1. Charles IV s'engagea même, par des actes et des serments solennels, à ne point séjourner plus d'un jour dans l'enceinte de Rome, lorsqu'il irait s'y faire couronner. « Si Dieu me fait la grâce que je sois nommé roi des Romains, je n'entrerai point à Rome avant le jour fixé pour mon couronnement, j'en sortirai le même jour avec tous mes gens, je me retirerai au plus tôt des terres de l'Église, où je ne reviendrai qu'avec la permission du pape. » (22 avril 1346.)

2. La charge de sénateur était la première magistrature de la ville; les sénateurs étaient chargés de veiller à la sécurité publique, de commander

et défenseur de la ville, c'est-à-dire maître absolu de Rome. Mais le souverain pontife ne s'acquittait jamais par lui-même de ces fonctions, qu'il déléguait à un ou le plus souvent à deux sénateurs pris parmi la noblesse romaine.

Les familles baroniales qui composaient la noblesse étaient, pour la plupart, d'origine étrangère, car les anciennes familles avaient disparu au milieu des guerres civiles et des invasions, mais elles jouissaient, grâce à leurs richesses, grâce aussi au nombre considérable de leurs membres, d'une grande influence, et le peuple était forcé de subir leur joug.

Les principales familles étaient :

Les Colonna;
Les Orsini;
Les Savelli;
Les Frangipani;
Les Corsi;
Les Conti;
Les Annibaldeschi;
Les Gaetani;
Les di Vico.

Les Colonna ou Colonnesi, qui se disputaient avec les Orsini la suprématie à Rome, possédaient la plus grande partie du quartier Colonna (ainsi appelé à cause de la colonne Trajane, qui s'y trouve), de Santa Maria de' Crociferi à la fontaine de Trevi, et de S. Luigi de' Francesi à S. Niccoló di Pincio: en dehors de Rome, Palestrine était devenue de bonne heure leur place forte de prédilection; ils s'étaient rendus maîtres successi-

les milices romaines, de rendre la justice dans bien des cas, de nommer la plupart des magistrats, etc.

vement de Capranica, Pagliano, Cavi, villages avoisinant Palestrine; leurs possessions s'étendaient au sud jusqu'à la voie Appienne, au nord jusque dans les montagnes de la Sabine. Les Colonna exerçaient sur leurs territoires les droits les plus étendus : ils rendaient la justice, souvent sans appel; avaient droit de vie et de mort; battaient monnaie; légitimaient les bâtards. Le vieux Stefano Colonna, qui, au temps de Rienzo, devait avoir plus de quatre-vingts ans, fut longtemps l'adversaire acharné de la papauté, suivant en cela les traditions de sa famille. Nommé successivement par le pape Nicolas IV gouverneur de Bologne en 1289, comte de la Romagne, enfin sénateur de Rome en 1292, il se vit privé de tous ses titres et de tous ses biens par le pape Boniface VIII, à l'élection duquel son oncle et son frère, les cardinaux Jacobo et Pietro Colonna s'étaient vainement opposés; Boniface VIII prêcha même une croisade contre les Colonna[1]. Stefano, relégué à Tusculum, ne se sentant même pas en sécurité dans cette ville, alla chercher un asile à la cour de France, où le roi Philippe le Bel l'accueillit avec faveur et se laissa peut-être influencer par lui dans sa conduite envers le pape. Son air de noblesse et son calme mirent en fuite, dit-on, des assassins envoyés contre lui. Il revint à Rome à la suite de Henri VII et reçut de ses mains le titre de sénateur; le pape Benoît XI avait consenti à révoquer les mesures de rigueur prises contre lui par son prédécesseur, et Stefano rentra en possession de ses immenses richesses; chassé de nouveau par le roi de Naples, Robert, il trouva moyen de se réconcilier

1. Ceci se passait fréquemment en Italie; Albornoz agit de même envers les Ordelaffi.

FAMILLE COLONNA

(Dressé d'après les tableaux généalogiques de Litta.)

- **Oddon**
  - **Giacomo**, créé cardinal par Nicolas IV, son parent, en 1278. Hostile au pape Boniface VIII.
  - **Giovanni**
    - **Agabito**
      - **Giovanni**, sénateur en 1344. nommé gouverneur de Campanie par Rienzo; tué le 20 novembre.
      - **Giordano**
        - **Pietro**, sénateur en 1351.
      - **Pietro**, prévôt de Marseille, sénateur en 1347; tué le 20 novembre.
    - **Pietro**, créé cardinal par Nicolas IV, 1288. Hostile au pape Boniface VIII.
    - **Giovanni**, ami de Pétrarque.
    - **Stefano**
      - **Oddone**, légitimé par le pape Clément VI.
      - **Giovanni**, cardinal, ami et protecteur de Pétrarque.
      - **Lorenzo**, chanoine de Furnes.
      - **Enrico**
      - **Agabito**, archidiacre à Soissons et à Lombez, évêque de Luni.
      - **Luca**, fils naturel.
      - **Pietro**, fils naturel, surnommé Camillo, chanoine de Saint-Jean de Latran.
      - **Stefano** le jeune.
        - **Pietro**, fils naturel, tué le 20 novembre
        - **Giovanni**, tué le 20 novembre.
        - **Stefano ou Stefanello**, chanoine de Latran, 1344; sénateur 1351 et 1353, dernier survivant de cette branche après le combat du 20 nov.
        - **Camillo**, fils naturel, tué le 20 novembre.
      - **Giacomo**, ami de Pétrarque, évêque de Lombez.
      - **Giordano**, archidiacre à Angers, chanoine à Noyon, succéda à son frère à l'évêché de Luni.
    - **Giacomo Sciarra**
      - **Pietro Sciarra**

Armes : de gueules à une colonne d'argent, la base et le chapiteau d'or, sommé d'une couronne du même.
Devise : *Tuta contemnit procellas.*

avec lui et demeura à Rome jusqu'en 1318; il remplit, plus d'une fois dans ce temps, les fonctions de sénateur. Il dut encore fuir Rome devant l'empereur Louis de Bavière, mais son exil fut aussi court que le triomphe de l'empereur. Nous le retrouvons, en 1342, ambassadeur de la noblesse auprès de Clément VI[1]; il venait de vaincre les ennemis héréditaires de sa famille, les Orsini, et les eût anéantis, sans l'intervention du pape.

C'est lui qui, malgré son grand âge, fut l'âme de la résistance opposée par les nobles au tribun, et qui, après avoir vu périr tous les siens dans le combat meurtrier de la porte Saint-Laurent[2], soutint presque seul la lutte jusqu'à la fin; c'est lui encore qui, après la victoire, sut imposer un frein à la colère des barons et sauva Rome des horreurs d'une répression sanglante. Aussi grand dans la bonne que dans la mauvaise fortune, d'un courage indomptable, d'une énergie sans égale, il fut un des représentants les plus accomplis de cette noblesse batailleuse et hautaine qui tint Rome si longtemps asservie.

« Quel front! quelle voix! dit Pétrarque en parlant de lui, quelle expression dans le visage, quelle vigueur d'esprit à un pareil âge, quelle force de corps! c'est une chose merveilleuse et presque incroyable qu'il garde toute la fraîcheur de la jeunesse, quand Rome entière vieillit! »

Son frère Agabito, bien qu'ayant épousé une parente de Boniface VIII, fut compris dans la proscription qui frappa toute sa famille.

1. Voir page 38.
2. Voir chapitre XVI.

Stefano eut sept fils légitimes, plusieurs filles et un grand nombre de bâtards : l'aîné, Stefano le Jeune, appelé aussi Stefanuccio, qui avait le courage èt l'énergie de son père, prit une part active aux révoltes des nobles contre l'autorité de Rienzo. Un autre de ses fils, Giovanni, d'abord juge suprême des causes civiles à Rome, passa ensuite à Avignon, où Jean XXII le créa cardinal; il fut tour à tour l'ennemi et le protecteur de Rienzo. Esprit éclairé, Giovanni devint l'ami de Pétrarque, qui l'appelait, avec raison, « son Mécène ». Les autres fils de Stefano jouèrent un rôle moins important dans les événements que nous nous proposons de rapporter.

Les Orsini, filii Ursi, possédaient une foule de palais dans Rome, dont la plupart étaient situés sur la rive droite du fleuve et sur le mont Giordano. Le théâtre de Marcellus, près du Ghetto, transformé en château fort, leur appartient encore; le château Saint-Ange leur servit aussi longtemps de forteresse. Dans les environs de la ville, ils avaient conquis Monte-Rotondo, Vicovaro, le village et le château Saint-Ange, près de Tivoli; Licenza, l'ancienne Digentia chantée par Horace, Civitella et, plus au sud, Marino. « Cette famille, assez nombreuse, dit un historien, pour peupler le ciel et l'enfer, mais surtout l'enfer », s'était divisée en plusieurs branches, dont quelques-unes avaient émigré à Naples et d'autres en France. Partagés entre leur haine pour les Colonna et leur crainte de voir s'élever un pouvoir populaire, les Orsini hésitèrent longtemps à prendre ouvertement parti pour ou contre le tribun; les uns finirent par se joindre aux Colonna, les autres devinrent les lieutenants de Rienzo, et lui offrirent même un asile quand il fut chassé du Capitole.

FAMILLE ORSINI

Costanzo
le premier dont il soit parlé dans les chroniques, vivait vers l'an 1000.

Orso
qui se signala en guerroyant contre les Normands.

Giacinto
vivait vers 1060.

Bobone
dut jouer un rôle important, car ses descendants portèrent longtemps le surnom de Boboni.

Enfants de Bobone :

- **Orso**
  - **Giordano**, créé cardinal par Eugène III.
- **Bono**, sénateur en 1148.
- **Pietro**, chancelier du peuple en 1191.
  - **Bobone**
    - **Orso**, épousa Gaetana de la famille des Gaetani.
      - **Giangaetano**
        - **Matteo Rosso** ou Rubeo.

Branche de Monte Giordano.

- **Matteo**
  - **Poncello**
    - [illegible]**rtoldo**
    - **Giordano**

Branche de Sant Angelo.

- **Gentile**
  - **Bertoldo**
    - **Gentile**
      - **Romano**
        - **Guido**
          - **Nicola**
        - **Roberto**
          - **Nicola**

          dont l'un fut favorable au tribun.
        - **Bertoldo**, sénateur en 1346, 1348, 1355.
          - **Roberto**, sénateur en 1347.
  - **Orso**
    - **Napoleone**
      - **Bertoldo.**
      - **Orso.**
      - **Matteo.**
        - **Nicola**, qui donna asile à Rienzo en 1347.

- **Giangaetano**, élu pape sous le nom de Nicolas III.

Rameau de Campo di Fiore.

- **Napoleone**
  - **Giacomo**
    - **Fortebraccio**, seigneur de Sant Angelo.
    - **Napoleone**, seigneur de Licenza et de Vicovaro.
      - **Giacomo**
        - **Orso**
          - **Giovanni**, sénateur en 1350.
    - **Francesco**
      - **Orso**
        - **Andrea**, qui vendit Vetralla au préfet, favorable au tribun.
          - **Francesco**
            - **Mattеuccio**, sénateur en 1344.
              - **Giordano**, sénateur en 1346, gouverneur du patrimoine de Saint-Pierre.
                - **Francesco**, sénateur en 1355 avec Luca Savello.
              - **R**[illegible], sénateur en [illegible] et en [illegible]
          - **Orso**, hostile à Rienzo.

Branche de Mar[illegible] et de Monte-R[illegible]

- **R**[illegible]
  - **Ma**[illegible]
    - **Orso**

Armes : bandé de gueules et d'argent, au chef d'argent chargé d'une rose de gueules et soutenu d'or, chargé d'une anguille ondoyante d'azur (dans quelques branches).

Les Savelli occupaient à Rome le mont Aventin[1], ils étaient seigneurs de Castel Sabello, Castel Gandolfo, d'Albano, d'Ariccia, et leurs terres touchaient à celles des Colonna; ils possédaient en commun avec les Orsini la bourgade et le château de Surano; alliés tantôt aux premiers, tantôt aux seconds, leur influence, quoique un peu déchue, était encore grande à Rome. Luca Savello, qui lutta avec acharnement contre Rienzo, devint, par la suite, le chef du parti guelfe à Florence.

FAMILLE SAVELLI

- AIMERICO
  - CENCIO, élu pape sous le nom de Honoré III, en 1216, construisit la fameuse chapelle Sancta Sanctorum.
  - LUCA
    - GIACOMO, élu pape en 1285 sous le nom de Honoré IV.
    - PANDOLFO
      - GIACOMO
        - FRANCESCO, sénateur en 1341, seigneur du quartier où naquit Rienzo.
        - GIOVAMBATTISTA
          - LUCA, sénateur en 1344, ennemi de Rienzo.

ARMES : bandé d'or et de gueules, au chef d'argent, chargé de deux lions affrontés de gueules, tenant une rose surmontée d'un oiseau du même, le chef soutenu de sinople.

Les Frangipani ou Fregapani occupaient une partie de l'Aventin et du Colisée, qu'ils partageaient avec les Annibaldeschi; leur puissance, considérable au temps de Charles d'Anjou[2], avait beaucoup baissé; ils s'étaient

1. Une rue y porte encore leur nom.
2. Un des leurs livra à Charles d'Anjou le jeune empereur Conradin et reçut en récompense de grandes richesses.

constamment montrés les adversaires du Saint-Siège.

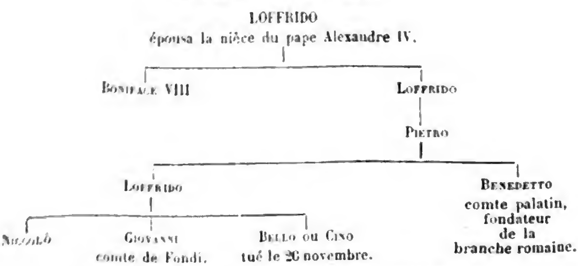
Les Corsi furent presque toujours leurs alliés.

Les Conti avaient élevé à Rome la tour qui porte leur nom et qui leur servait de lieu de refuge ; en outre, ils étaient maîtres du Castello et de la Molara, situés également dans Rome.

Les Annibaldeschi ou Annibaldensi avaient, près du Latran, un palais magnifique et quelques tours dans le reste de la ville; plusieurs petites localités près d'Albano leur étaient soumises.

Les Gaetani possédaient la seigneurie de Gaëte et du

FAMILLE GAETANI



ARMES : d'azur à l'aigle d'argent becqué, membré et couronné de gueules.

pays environnant; aux portes mêmes de Rome, ils occupaient le tombeau de Cécilia Metella, massive construction en forme de tour qui commandait la voie Appienne et qu'on y voit encore. Loffrido, petit-neveu du pape Boniface VIII, qui sortait lui-même de cette famille, acquit par mariage les comtés de Fondi et de Traetto, dans la terre de Labour, et fut le premier comte de Fondi. Le fils de Loffrido augmenta sensiblement ses domaines et s'empara de Terracine, qui appartenait

directement au pape. Placés entre le royaume napolitain et les États pontificaux, les Gaetani étaient craints et respectés à Naples comme à Rome. Ils gouvernaient la Campanie au nom du pape, mais ils s'y étaient rendus à peu près indépendants. La branche qui habitait à Rome vivait dans un palais situé sur l'île du Tibre.

Les préfets di Vico étaient de fort puissants seigneurs. Giovanni di Vico, l'ennemi implacable de Rienzo, passait pour avoir tué son frère bâtard Manfredo, afin de lui succéder; c'était un homme sanguinaire autant que rusé, sans foi, mais hardi et habile; d'ailleurs la cruauté était de tradition dans cette famille. Son fils Francesco, fort jeune à cette époque, suivit l'exemple paternel. Souvent en guerre avec Rome, avec les représentants du pape, avec les seigneurs voisins, ses luttes se terminaient toujours à son avantage. Il possédait Viterbe, Vico, Bieda, Vetralla, Rispampani, Toscanella et une grande quantité de villages et de châteaux forts, situés entre le Latium et la Toscane. Aussi, jouissait-il à Rome, plus encore par sa puissance que par son titre, d'une grande influence.

Ennemis irréconciliables les uns des autres, les nobles ne s'unissaient que pour opprimer le peuple; à l'abri derrière les solides palissades dont ils avaient entouré les quartiers de la ville qui leur appartenaient, ils pouvaient impunément opprimer le peuple et braver sa colère; les brigands et les malfaiteurs dont ils protégeaient, par intérêt, les exploits, que souvent même ils soudoyaient, trouvaient toujours auprès d'eux un asile assuré. Les tours élevées par eux aux extrémités des ponts leur permettaient d'en interdire l'approche dans les moments de trouble et, en tout temps, de percevoir

de lourds péages. Joignant l'arrogance à la cruauté, ils se livraient sans frein à tous les excès. Chaque jour, c'étaient des rixes, des combats à main armée qui ensanglantaient les rues de Rome; le pillage et le viol étaient chose commune; il n'y avait de sûreté nulle part, ni pour les femmes, que les nobles faisaient enlever jusque dans les bras de leurs maris; ni pour les pèlerins et les voyageurs, qu'attirait vers ces lieux maudits le grand nom de Rome: ni pour les laboureurs, qui étaient détroussés aux portes mêmes de la ville. Chacun devait veiller à sa propre sécurité et se défendre de son mieux, avec l'aide de ses amis. Les maisons étaient transformées en autant de forteresses, où l'on vivait barricadé, dans l'attente continuelle d'une attaque des nobles ou des brigands. La justice était à la discrétion des barons, qui se gardaient bien de sévir contre leurs parents ou leurs partisans, pour des crimes dont eux-mêmes se rendaient chaque jour coupables. On ne respectait plus ni les lois humaines ni les lois divines; le droit du plus fort était seul en honneur. Les prêtres mêmes se montraient indignes de leur ministère[1].

Pétrarque pouvait dire au pape sans exagération: « Ne croyez pas retrouver cette ville telle que vous l'avez laissée, elle était criminelle et misérable; aujourd'hui, c'est le repaire des démons, la sentine de tous les forfaits et de tous les débordements, l'enfer des vivants prédit par David. »

« Je ne sais, écrivait-il une autre fois, je ne sais pour quel crime du peuple, par quelles lois du ciel, ou par quel arrêt du destin, la paix est bannie de ces lieux: le

1. Voir chapitre IX, page 112.

berger veille, la pique à la main, sur ses troupeaux, redoutant les voleurs bien plus que les loups; le laboureur porte une cuirasse et il se sert de sa lance pour aiguillonner ses bœufs; rien ici ne se fait sans armes; nulle sécurité, nulle paix, nulle humanité, mais partout la guerre, la haine et tout ce qui ressemble aux œuvres des mauvais esprits. »

La tentative de conciliation faite en 1338, grâce aux prédications de quelques saintes personnes venues exprès à Rome dans le but d'y prêcher la paix et le respect des lois, avait échoué, et les ambassadeurs envoyés d'un commun accord à Florence, pour y prendre connaissance des institutions qui procuraient à cette cité une tranquillité relative, n'étaient pas revenus, que déjà les nobles recommençaient à abuser de leur force contre le peuple et à s'entre-déchirer.

Entre la noblesse et le peuple se trouvait une classe de citoyens, plébéiens enrichis ou nobles appauvris, qu'on appelait « gentilezza ». Lorsque les Romains envoyèrent une ambassade au pape, elle était composée de six membres de la noblesse, six de la gentilezza et six du peuple; au reste, ce qui démontre péremptoirement l'existence parfois contestée de cette classe de gentilshommes, c'est que dans la législation alors en vigueur à Rome et où les peines et les amendes variaient de gravité suivant le rang des coupables, il est toujours fait mention de trois catégories de citoyens : si un noble, par exemple, privait quelqu'un de sa liberté durant une heure, il avait à payer 800 livres[1]; si c'était un « miles » ou chevalier, 400 livres; si c'était un plébéien, 200 livres. La

1. Voir Appendice, nº I.

même gradation était observée pour les meurtres, etc. Comme tous les partis intermédiaires, la gentilezza ne jouait qu'un rôle effacé.

Le conseil des treize buonuomini, soit un par quartier, qui représentait le peuple, comme cela se pratiquait dans nombre de cités de l'Italie et de la Provence, n'avait qu'une autorité fort précaire et, s'il lui arrivait parfois, après un soulèvement populaire, de saisir momentanément le pouvoir, il en était réduit le plus souvent à faire de simples remontrances et à implorer, au nom du peuple, la protection des papes. Quant au droit qu'avaient les citoyens de décider, en assemblée, les questions d'un intérêt général, de contrôler les actes des magistrats sortants, de participer même à leur élection, ils n'en faisaient plus guère usage et ils laissaient les sénateurs jouir d'un pouvoir presque absolu, quitte, lorsqu'ils dépassaient par trop la mesure, à prendre les armes au cri de : Popolo! popolo! et à les chasser du Capitole. Grâce aux pèlerinages, grâce aussi aux sommes considérables qui affluaient à Rome chaque année de toute la chrétienté, le peuple, surtout lorsque les papes résidaient à Rome, n'avait pas eu autant qu'ailleurs à demander au travail sa subsistance quotidienne. C'est ce qui explique que les corporations, si puissantes dans les autres villes d'Italie, existaient à peine à Rome, et n'exerçaient aucune influence politique; les principales étaient : la corporation de la laine, celle des bouchers et celle des laboureurs. Comme le commerce et l'industrie étaient peu florissants, que presque tous les habitants s'occupaient de la culture des champs, la corporation des laboureurs était de beaucoup la plus importante.

Au reste, le peuple, presque toujours tenu à l'écart

des affaires publiques, n'avait pas appris, par l'exercice du pouvoir, ces règles de modération et de prudence, sans lesquelles il n'est point de gouvernement stable, et son inconstance aurait empêché un pouvoir quelconque de s'établir à son profit; prompt à s'engouer des hommes qui semblaient vouloir défendre ses intérêts, il se fatiguait bientôt de les soutenir et laissait aux barons une revanche facile. « Rarement, dit Villani, ce qui avait été fondé en octobre durait jusqu'en décembre » et le reproche, pour exagéré qu'il paraisse, ne fut souvent que trop justifié par les faits.

Ainsi, quatre pouvoirs coexistaient à Rome, qui, par leur antagonisme, s'affaiblissaient réciproquement : le peuple était impuissant, la noblesse incapable et divisée, la papauté éloignée et absorbée par les intérêts de l'Église, les empereurs sans force effective et sans grande volonté d'intervenir désormais dans les affaires de Rome.

Peut-on s'étonner que, dans ces conditions, cette ville n'ait cessé de décroître durant tout le moyen âge en autorité et en importance, tandis que des cités, naguère inconnues, devenaient riches et puissantes, et qu'elle soit restée presque complètement à l'écart de ce grand mouvement intellectuel, d'où devait sortir, deux siècles plus tard, la Renaissance? Rome ne vivait plus que de sa renommée, et si le prestige de son nom imposait encore au loin l'admiration et le respect, une cruelle déception attendait le voyageur ou le pèlerin assez hardi pour franchir son enceinte.

Le temps, le feu, les invasions étrangères et les guerres civiles avaient transformé cette malheureuse cité en un monceau de ruines.

Le Pogge, contemplant Rome du haut de la colline déserte du Capitole, s'écriait[1] : « La roche tarpéienne a repris l'aspect qu'elle avait au temps du roi Évandre, chanté par Virgile; quand vivait le poète, elle était ornée d'un temple aux toits dorés; maintenant le temple est renversé, l'or pillé, la roue de la Fortune a tourné, et le sol sacré est envahi par les ronces et les broussailles. Cette colline du Capitole, illustrée par les triomphes de tant de généraux fameux, enrichie par les dépouilles d'un si grand nombre de nations vaincues, était jadis la tête de l'empire romain, la citadelle de l'univers, la terreur des rois. Hélas! que cette merveille du monde est étrangement déchue de sa splendeur! la route triomphale[2] disparaît sous les vignes et des monceaux de fumier cachent les bancs, où siégeaient les sénateurs.

« Jetez vos regards sur le mont Palatin et cherchez, parmi les ruines énormes qui y sont entassées pêle-mêle, cherchez le théâtre de marbre, les obélisques, les statues colossales, les portiques du palais de Néron; contemplez les autres collines : on ne voit partout qu'édifices écroulés et champs incultes.

« Le forum est entouré d'une palissade, on y plante des légumes; les pourceaux et les bœufs vont y paître[3]. Les monuments publics et privés, que l'on avait construits pour l'éternité, gisent à terre et l'on dirait, en voyant leurs débris, les membres épars d'un géant redoutable : l'immensité de la ruine de cette cité ap-

1. Bracciolini Poggi, *Hist. de varietate fortunæ*, cité par Gibbon : *The decline and fall of the Roman Empire*.

2. Probablement la *via sacra*.

3. On l'appelait pour cela : *campo vaccino*.

paraît tout entière devant ces restes grandioses, qui ont survécu aux injures du temps et de la fortune. »

Cet auteur, qui vivait au quinzième siècle, a décrit fort minutieusement Rome. On possède également une autre description, datant du treizième siècle, mais qui est très inexacte ; l'auteur se borne la plupart du temps à y rapporter des légendes relatives aux différents monuments de la ville et auxquelles tout le monde croyait alors aveuglément ; à ce point de vue, elle ne laisse pas d'être intéressante. Il raconte, par exemple, que le Capitole, au temps de l'empire, était couvert de cristal et d'or et surmonté d'un toit orné de la plus riche ciselure ; au milieu, se trouvait un palais en or et en pierres précieuses, qui valait, à lui seul, le tiers du monde entier; on y voyait rangées par ordre les statues de toutes les provinces de l'empire, chacune portant une sonnette au cou; si l'une des provinces venait à se révolter, la statue qui la représentait se tournait vers elle, la clochette sonnait et donnait ainsi l'alarme aux Romains.

En comparant ces deux descriptions, on peut se faire une idée de ce qu'était Rome au temps de Rienzo. Depuis que les papes avaient quitté la ville, toute l'activité s'était concentrée autour du Capitole; d'ailleurs, les aqueducs ayant été rompus depuis les invasions barbares, les Romains étaient forcés de vivre sur les bords du Tibre. Le Ghetto se trouvait à l'extrémité sud de la ville, entre le mont Capitole et le fleuve, tandis que le Campo di Fiore, où se tenaient des foires et des marchés et où se faisaient certaines exécutions capitales, semble avoir marqué la limite nord de la région habitée qui, bornée à l'ouest par le Tibre, ne devait pas s'étendre à l'est

beaucoup plus loin que le Colisée. Le reste de l'enceinte était occupé soit par des plantations de vignes, soit par les palais des barons qui avaient, comme nous l'avons vu, entouré de palissades et s'étaient approprié des quartiers entiers. Ainsi que l'indiquent ces vastes étendues désertes, la population de Rome avait bien diminué; on rapporte que, du temps d'Innocent III (1198), elle s'élevait à trente-cinq mille âmes et à dix-sept mille seulement sous le pontificat de Grégoire XI (1377); en 1513, sous Léon X, la ville ne comptait encore que quarante mille âmes. Il semble donc fort probable qu'à l'époque de Cola di Rienzo le nombre de ses habitants ne devait guère dépasser vingt à vingt-cinq mille; il ne faut pas oublier que l'absence des papes et le triste état de la ville avaient dû en éloigner un grand nombre de citoyens. D'ailleurs on peut déduire approximativement la population de l'ancien Latium du montant de l'impôt de quatre florins par feu (*focatico*) : Rienzo l'évalue un moment, il est vrai, à cent mille florins, mais seulement pour les besoins de sa cause; plus tard, il le fixe, avec plus d'apparence de raison, à environ trente mille florins, soit sept mille cinq cents feux, ce qui donne de soixante à soixante-dix mille habitants; si l'on tient compte du fait qu'à cette époque les environs de Rome étaient proportionnellement bien plus peuplés qu'à présent, on voit que ce chiffre concorde avec celui que nous avons donné pour la population de la ville.

Les Romains, loin de veiller à la conservation des monuments qui avaient fait jadis l'étonnement du monde, en hâtaient la destruction : les barons en arrachaient les matériaux pour élever leurs châteaux ou les

tours innombrables[1] dont ils hérissaient la ville, les pauvres y prenaient de quoi bâtir leurs demeures; le sénat voulut même une fois percer une rue à travers le Colisée, mais heureusement il fut forcé de reculer devant l'énormité du travail.

De l'ancien Capitole il ne restait que des ruines grossièrement restaurées; la colonne Trajane avait été renversée, puis reconstruite en partie; le temple de la Concorde, encore debout à cette époque, servait de carrière à chaux; le mausolée d'Auguste n'était plus qu'un amas de débris, mais celui d'Hadrien, devenu le château Saint-Ange, conservait son aspect imposant. On ne voyait plus que trois arceaux et une colonne du temple de la Paix; les arcs de triomphe de Titus, de Sévère et de Constantin étaient encore debout et l'on pouvait en lire les inscriptions; presque toutes les statues de marbre avaient été brisées ou vendues et celles de bronze fondues. Le Septizonium, que Pétrarque a décrit avec tant d'admiration, possédait encore ses sept étages de pierre, de marbre et de porphyre. Le cirque maxime était devenu la forteresse des Frangipani ainsi que l'énorme tour appelée Cartularia. La colonne de Marc-Aurèle était louée à des marchands par les moines qui s'en attribuaient la possession. Il existait encore sept thermes, mais tellement ruinés qu'on n'en pouvait presque plus reconnaître la disposition. La pyramide de Cestius et une autre semblable, près du château Saint-Ange, le Panthéon, le temple de Jupiter Stator et

1. Pogge compte trois cent soixante-dix-neuf tours sur les murailles; il y en avait au moins huit cents dans l'intérieur de la cité, un seul quartier en comptait quarante; un pèlerin, vers la fin du onzième siècle, prétendit en avoir vu dix mille!

de Jupiter Feretrius avaient seuls résisté aux outrages du temps et des hommes.

« J'ai vu en ruine, dit le Pogge, une partie des murs et j'ai pu m'assurer que les pierres et le marbre qui les composent proviennent des monuments anciens. » Pétrarque confirme ce dire : « Les Romains, écrit-il, ont osé se partager entre eux les temples et les palais ; divisés sur tout le reste, ils ne s'entendent que pour détruire avec rage leurs ponts et leurs murailles[1]; ils font un commerce infâme des débris de leurs édifices, et de leurs arcs de triomphe[2]; l'indolente Naples se pare maintenant des dépouilles de Rome, de ses colonnes de marbre, des sépulcres de ses grands hommes; ainsi disparaissent peu à peu jusqu'aux vestiges mêmes de la puissance romaine. » Le dôme d'Orvieto fut construit, ainsi qu'il ressort de documents authentiques, avec des pierres tirées des monuments de Rome.

Les églises, nombreuses mais désertes, car la misère en avait chassé les prêtres, tombaient en ruine : le feu avait dévoré le toit de Saint-Jean de Latran, l'église pontificale de SS. Nereo ed Achilleo menaçait de crouler; une autre église, située sur l'Aventin, n'avait plus de couverture; sur plus de trois cents églises[3], que comptait Rome à cette époque, quarante-quatre étaient complètement abandonnées et onze gisaient à terre. Il y

1. Un acte du quatorzième siècle nous apprend que deux factions rivales s'entendirent pour prendre des pierres au Colisée, que l'on ne considérait plus que comme une carrière.

2. Robert de Sicile acheta à Rome un grand nombre de colonnes; l'abbé Suger regrettait de ne pouvoir emporter en France quelques-uns de ces beaux marbres « que l'on vendait si facilement aux étrangers », dit-il.

3. En comprenant celles des couvents. Certains auteurs disent quatre cents.

avait quarante monastères et vingt couvents, soixante chapitres ou collèges de chanoines et de prêtres, et cependant le clergé romain était loin d'être riche, car les cardinaux s'appropriaient la majeure partie de ses revenus.

Les Romains, qui prétendaient que l'ancien Latium tout entier, c'est-à-dire le pays qui s'étend entre la mer et les montagnes, depuis le pont de la Paglia[1] au nord, jusqu'à Ceperano[2] au sud, leur appartenait, avaient bien de la peine à faire respecter leur autorité même des plus petites cités environnantes : Viterbe, Velletri, Corneto, Tivoli, et bien d'autres avaient recouvré leur indépendance ou luttaient avec Rome à armes égales. La campagne était sous la domination presque exclusive des barons qui percevaient les impôts, rendaient la justice et exerçaient presque tous les droits de souveraineté. Quelques villes seulement reconnaissaient l'autorité de Rome en lui envoyant un tribut annuel qui contribuait, avec la gabelle et l'impôt sur les feux, à alimenter le trésor de la ville.

Au sud de Rome, le royaume de Naples, après avoir joui d'une paix et d'un bien-être relatifs durant le long règne de Robert Ier, était désolé par la guerre civile et menacé d'une invasion étrangère. Robert, dont le fils unique était mort en 1328, avait eu deux filles, Jeanne et Marie, de sa seconde femme Marie de Valois. Redou-

1. Paglia, rivière qui prend sa source dans la province de Sienne, et qui, passant au nord du lac Bolsena, se jette dans le Tibre, près d'Orvieto.
2. Ceperano, petite ville située sur le Liri, à seize kilomètres sud-est de Frosinone.

tait, qu'après sa mort son parent Charles Hubert, roi de Hongrie, qui avait certains droits à la couronne[1], ne cherchât à les faire valoir par la force. Robert obtint de ce monarque qu'il donnât son second fils André en mariage à Jeanne, qui devait lui succéder sur le trône de Naples; André n'avait que six ans et Jeanne neuf quand la cérémonie fut célébrée, grâce à une dispense de la cour d'Avignon (1333). L'héritier du royaume de Hongrie, Louis, devait épouser Marie, mais le mariage n'eut pas lieu[2]. Robert croyait avoir assuré par ce moyen une paix durable entre les deux États, il en fut tout autrement.

Quand il mourut, en 1342, Jeanne avait vingt ans; d'un caractère frivole et dissolu, elle se laissait guider par les conseils des femmes qui l'entouraient et ne songea bientôt qu'à se saisir entièrement du pouvoir et à se débarrasser d'un époux, dont les mœurs encore à demi sauvages contrastaient singulièrement avec le raffinement de la cour de Naples. Plus d'une fois, las du rôle effacé que la jeune reine voulait lui imposer, il avait laissé échapper contre elle des paroles de menace; aussi, lorsqu'on apprit que, sur ses instances, le pape lui avait permis de se faire couronner et de prendre effectivement le pouvoir, avant l'époque fixée par le feu roi, la consternation fut-elle grande parmi les partisans de Jeanne; poussée par eux, elle n'hésita plus et André périt assas-

1. Robert, troisième fils de Charles II, roi de Naples, avait supplanté son frère aîné Charles Martel; celui-ci, proclamé roi de Hongrie, ne put prendre possession de son trône et mourut à Naples en 1295, mais son fils Charles Hubert ou Caribert régna effectivement et ne voulut jamais reconnaître son oncle comme roi de Naples, bien que l'usurpation de ce dernier eût été sanctionnée par Clément V.

2. Elle épousa le duc de Durazzo.

siné, à la porte même de la chambre de la reine, dans le palais d'Aversa, la veille du jour où il devait recevoir la couronne (19 septembre 1345).

Bien que la participation de Jeanne à ce meurtre n'ait jamais été complètement établie, tout le monde alors lui imputa la mort de son époux; les nobles prirent les armes, le peuple se révolta. Bertrand de Deaulx, grand justicier du royaume, fut chargé par Clément VI de châtier les coupables « sans acception de rang ou respect de dignités humaines » et de gouverner le royaume jusqu'au rétablissement de l'ordre. Pour comble de scandale, la reine épousa, le 30 août 1346, Louis de Tarente, son amant.

Le roi de Hongrie, Louis, qui avait succédé à son père, mort le 14 juillet 1342, résolut de venger le meurtre de son frère; il adressa à Jeanne une lettre où il résume laconiquement les preuves de sa culpabilité : « Jeanne, dit-il, les désordres de ta vie passée, ton désir de garder la couronne, la vengeance négligée, les excuses alléguées plus tard en faveur des meurtriers, prouvent assez que tu as été complice de la mort de ton époux. »

Arrêté une première fois devant Zara, d'où il voulait s'embarquer et qu'assiégeaient les troupes vénitiennes, il contourna l'année suivante l'Adriatique et envahit le royaume de Naples faiblement défendu par les partisans de la reine qui dut s'enfuir précipitamment à Nice et de là en Provence, où ses barons la retinrent presque prisonnière (20 janvier 1348). Louis ternit sa victoire en faisant lâchement assassiner le duc de Durazzo, qui pourtant avait été un des premiers à prendre les armes contre la reine criminelle et à réclamer l'intervention du roi de Hongrie.

[illegible] Hongrie [illegible] princes [illegible] qui semble [illegible] son frère n'était pas le [illegible]. L'entrée [illegible] elle continua [illegible] à sang. [illegible] vers [illegible] est à plaindre, [illegible] mort d'un seul homme! [illegible] bannies. » Les [illegible] massacrer [illegible] dans les rues et [illegible]. Jeanne, [illegible] la querelle [illegible].

Au nord de l'Italie, la maison des Visconti croissait chaque jour en puissance et en prestige: Luchino Visconti ne rêvait rien moins que de réunir sous sa domination tout le nord de l'Italie: déjà dix-sept villes importantes lui appartenaient : Milan, Côme, Bergame, Brescia, Crème, Lodi, Pavie, Monza, Crémone, Parme, Plaisance, Novare, Verceil, Asti, Alexandrie, Turin, Tortone. Il pouvait lever trois mille cavaliers et passait pour le plus puissant seigneur de son temps, après les rois de France, d'Angleterre et de Hongrie: c'était un guerrier habile, mais un prince ombrageux et cruel, surtout depuis la découverte d'un complot tramé contre sa vie par ses neveux Galeas et Barnabo et sa cousine Marguerite (1340); il aimait les gens de lettres, qu'il cherchait à retenir à sa cour, et fut longtemps l'ami de Pétrarque.

A Vérone, Cane della Scala avait eu pour successeur son fils Mastino, qui affermit et étendit son autorité : une grande partie de la Vénétie lui obéissait, mais, vaincu par une ligue formée contre lui à l'instigation des Florentins, il dut céder Trévise aux Vénitiens et Brescia au seigneur de Milan.

La guerre, qui sévissait alors en France, avait eu son contre-coup à Florence, où, dans le courant de l'année 1346, les Bardi, qui avaient prêté neuf cent mille florins[1] à Édouard III, roi d'Angleterre[2], et les Peruzzi, qui lui avaient également avancé six cent mille florins (ce qui est énorme si l'on songe que les revenus de la ville ne dépassaient pas alors trois cent mille florins) se virent forcés de suspendre leurs payements, parce que leur royal débiteur se trouvait hors d'état de tenir ses engagements; cette catastrophe en entraîna d'autres; bien des gens, qui leur avaient confié tout leur avoir, furent réduits à la misère : « Et voilà, s'écrie Villani qui fut de ce nombre, voilà à quoi mènent des avances faites inconsidérément aux grands! » De plus, la tyrannie du duc d'Athènes, bien que de courte durée, avait porté un coup funeste au prestige de Florence : le trésor était épuisé; les cités, telles que Arezzo, Pistoia, Volterra, qui reconnaissaient auparavant son autorité, profitèrent de ses embarras pour secouer son joug; et les Pisans occupèrent Lucques, malgré les Florentins auxquels Mastino della Scala l'avait vendue. Cependant, grâce à l'activité et à l'énergie de ses habitants, Florence reconquit en peu de temps sa suprématie sur les villes voi-

1. Voir Appendice, n° I.
2. Le roi de Sicile était aussi leur débiteur.

sines, rétablit ses finances, donna un nouvel essor à son commerce et se trouva bientôt en état de résister aux empiétements de Luchino.

Gênes et Bologne avaient recouvré leur indépendance, la première en confiant le pouvoir à Simon Boccanegra, qui, bien qu'il fût de naissance noble, sut défendre le peuple contre les entreprises de la noblesse divisée en factions irréconciliables; la seconde en rappelant (1337) Taddeo Pepoli, qui chassa le légat Bertrand du Poïet, fils, disait-on, du pape Jean XXII, et gouverna la ville avec équité mais avec rudesse, jusqu'à sa mort survenue en 1348[1].

Telle était la situation de la péninsule : les révolutions succédaient aux révolutions, la guerre sévissait de tout côté, l'Italie était pleine de bannis, de *fuorusciti*, qui cherchaient partout, fût-ce à l'étranger, un appui pour rentrer dans leur patrie, et le triomphe d'un parti signifiait toujours la spoliation et l'exil des vaincus; un contemporain avait raison de dire : « Italie, habitation de douleur, vaisseau sans nocher au sein d'une affreuse tempête, tu n'es plus la maîtresse des peuples; ceux qui vivent sur ton sol se font une guerre implacable, ceux que les remparts des cités protègent se rongent entre eux! Cherche, misérable, autour de toi et vois si une seule de tes provinces jouit de la paix! »

Au milieu de ces discordes, les Italiens tournaient souvent leurs regards, comme ils l'avaient toujours fait, vers le pape ou l'empereur; mais le pape était trop loin

1. Ses deux fils Giacomo et Giovanni vendirent leur patrie à l'archevêque de Milan, moyennant deux cent mille florins (1351).

et l'empereur impuissant : Clément VI n'éprouvait guère le désir de retourner en Italie, et Français d'origine, Français de cœur, il lui semblait, peut-être à juste titre, que les intérêts de la religion réclamaient sa présence à Avignon. Quant à l'empereur Charles IV de Luxembourg, fils du célèbre Jean de Bohême[1], ce roi chevalier qui avait jadis parcouru l'Europe en quête d'aventures et qui se fit tuer à Crécy en combattant pour la France, son pouvoir en Allemagne était des plus précaires. Le pape, certain de trouver en lui un instrument docile de ses volontés, l'avait nommé empereur de sa propre autorité après avoir déclaré déchu de tous ses titres l'empereur Louis V de Bavière, ce vieil adversaire du Saint-Siège. Mais celui-ci n'entendait pas se laisser ainsi déposséder par une bulle du pape; il attaqua son rival, qui avait dû se faire couronner à Bonn (Aix-la-Chapelle étant au pouvoir de Louis V) et qui errait en Allemagne, cherchant des partisans; la lutte semblait devoir durer longtemps, lorsque Louis mourut subitement des suites d'une chute de cheval (11 octobre 1347). Les adversaires de Charles IV cherchèrent à résister encore quelque temps; ils offrirent successivement la couronne impériale à Édouard III, roi d'Angleterre, qui eut la sagesse de refuser; à Frédéric, landgrave de Misnie, gendre de Louis V, qui vendit son droit à Charles IV moyennant dix mille marcs d'argent; et enfin à Gunther de Schwarzbourg, qui mourut presque aussitôt, empoisonné, dit-on, par son médecin. Charles IV resta alors maître de l'Empire.

1. Jean de Bohême avait reçu de son père, l'empereur Henri VII, le royaume de Bohême.

CHAPITRE II

JEUNESSE DE COLA DI RIENZO

Entre le mont Palatin et le Tibre s'étend u…
dont les sombres ruelles, les maisons de pau…
rence ont gardé, à ce qu'il semble, la phy…
qu'elles devaient avoir au moyen âge ; il s'appe…
quartier de la Reola, parce que, assure-t-on, le…
en couvrait les rues de sable dans ses fréquentes…
dations. Il est connu maintenant sous le nom de …
et comprend le Ghetto.

Au commencement du quatorzième siècle un pa…
homme, nommé Laurenzo, y tenait une auberge, …
milieu des moulins qui bordaient le Tibre, non loin …
l'église San Tommaso et de la synagogue, à l'entré…
même du Ghetto ; c'est-à-dire, dans la Rome actuell…
entre la rue Fiumara et la rue San Bartolomeo de Va…
cinari, en face de l'Isola[1]. Sa femme, Madeleine, l'aidait …
gagner leur vie en portant de l'eau dans les maisons de…
riches et en exerçant le métier de blanchisseuse. Ils eure…
plusieurs enfants, dont un naquit vers 1313. Il reçut le…
nom de Nicola auquel on ajouta, suivant un usage qu…

1. La tour de Monzone, appelée aussi *casa di Pilato*, située près d…
pont Rotto, que les *ciceroni* font voir comme la demeure de Rienz…
sur la foi d'une inscription mal interprétée, n'a jamais été habitée par lui…

s'est conservé dans le Midi, le nom que portait son père[1] et, par une double abréviation, alors fort commune, on fit de : Nicola di Laurenzo, Cola di Rienzo ou Renzo[2]; dans la suite quelques écrivains transformèrent ce nom en Rienzi, et même en Rienzy, nous ne savons trop pourquoi, et c'est ainsi qu'il est généralement désigné par les historiens français. Pour ce qui est du nom patronymique de Gabrini, que lui attribuent Bzovius et d'autres après lui, il est de pure invention.

Ainsi, celui qui devait gouverner Rome en maître et devenir l'arbitre de l'Italie, eut une origine des plus humbles : mille témoignages irrécusables le prouvent et c'est en vain que plus tard, soit que sa gloire l'eût aveuglé, soit qu'il voulût, coûte que coûte, faire sa cour à l'empereur Charles IV, il cherchera à la répudier. Depuis Alexandre le Grand, il est vrai, on a vu tant d'hommes, que leurs actions eussent suffi à illustrer, demander à des aïeux d'emprunt un lustre factice, qu'il est difficile de se montrer sévère envers Rienzo, surtout si l'on songe qu'en ces temps lointains une haute naissance était le plus sûr garant d'une haute destinée.

Au reste, voici ce que lui-même raconte à ce sujet, sans reculer devant l'opprobre qu'il jetait sur sa mère : l'empereur Henri VII étant venu à Rome (7 mai 1312), à la tête d'une armée pour se faire sacrer, selon la coutume, dans la basilique de Saint-Pierre, en fut empêché par les soldats du roi Robert et par les partisans des Orsini, qui s'étaient solidement retranchés dans la cité Léonine; les Colonna lui avaient livré le

1. Il en fut de même pour Francesco, fils de Ser Petracco, notaire florentin, qui a gardé dans l'histoire le nom de Pétrarque.
2. En latin : *Nicolaus Laurentii.*

Capitole, le Colisée, Saint-Jean de Latran, enfin presque toute la partie de Rome située sur la rive gauche du Tibre. On se battit longtemps : de guerre lasse, Henri VII se résigna à recevoir la couronne impériale dans l'église du Latran. Mais il ne voulait pas quitter Rome sans avoir au moins visité la fameuse basilique de Saint-Pierre. Prenant un guide sûr, un Romain, il traverse sous un déguisement les lignes ennemies et pénètre jusqu'à Saint-Pierre : pourtant sa présence ne tarde pas à être soupçonnée et la fuite lui devient impossible. Dans cette extrémité, il entre dans une [illegible] et y demande l'hospitalité pour une nuit, [illegible] maladie. [illegible]

La mort de son père l'obligea alors à revenir à Rome, où il mena d'abord l'existence des gens du peuple. Mais un secret penchant le portait vers l'étude et la méditation; ces monuments imposants, dont les débris épars se voyaient de tous côtés, provoquaient son admiration et aussi sa curiosité; peut-être avait-il déjà reçu à Anagni un commencement d'instruction, soit de son parent, soit d'un de ces nombreux spirituels[1], qui avaient leur retraite dans les gorges sauvages des Abruzzes, et peut-être fut-il conduit par cette première initiation à vouloir mieux connaître les créateurs de tant de merveilles.

Il errait tout le jour parmi les ruines qui entouraient Rome; il les contemplait longuement et s'efforçait de leur arracher leurs secrets. Tite-Live, Sénèque, Valère-Maxime, Cicéron, ainsi que Boetius et Symmaque, lui devinrent promptement familiers. Jules César l'enthousiasmait; dans les veillées, il ne se lassait pas de raconter ses hauts faits, ses victoires, ses conquêtes. Il étudiait avec non moins d'ardeur et de fruit, comme on le verra plus tard, l'Écriture sainte. Grâce à son intelligence et à sa mémoire, qui étaient prodigieuses, Rienzo s'assimila rapidement la littérature latine, ce qui n'était pas peu de chose, si l'on songe au milieu où il avait vécu et aux difficultés presque insurmontables qui s'opposaient alors à l'étude de l'antiquité. Les livres étaient rares et plus rares encore ceux qui savaient les lire. Pétrarque s'en plaint amèrement dans le récit d'un de ses voyages : « Nulle part Rome n'est moins connue qu'à Rome même », dit-il. Il aimait à familiariser ses

1. Voir chapitre XIX.

concitoyens étonnés avec les beautés qu'il découvrait dans ses auteurs favoris. Personne mieux que lui ne savait interpréter les inscriptions, dont le sens était demeuré jusqu'alors impénétrable.

Plus il étudiait l'antiquité et plus il la voulait connaître; chaque vestige du passé qu'il retrouvait augmentait son admiration pour les Romains d'autrefois. Comparant leurs vertus, le bonheur dont ils jouissaient, la crainte qu'ils inspiraient à tout l'univers, à l'état où Rome était réduite de son temps, il lui arrivait de s'écrier avec désespoir : « Où sont ces vertueux Romains, que sont devenues leurs lois si sages, pourquoi ne suis-je pas né quand Rome était florissante? » Le souvenir de ce passé glorieux faisait croître en lui ses regrets et la haine qu'en sa qualité de plébéien il nourrissait contre les nobles, seuls responsables à ses yeux des maux dont il était le témoin.

Deux circonstances contribuèrent sans doute à exalter ces sentiments. D'abord le meurtre d'un de ses frères, qui périt de la main d'un noble, dont il ne put, malgré tous ses efforts, obtenir le châtiment. Puis le couronnement de Pétrarque. Le poète, qui depuis longtemps déjà caressait en secret l'idée de recevoir au Capitole la consécration de sa gloire naissante, avait vu ses vœux exaucés au delà même de ses espérances, car le 23 août 1340 il reçut dans sa retraite de Vaucluse, à peu d'heures d'intervalle, deux lettres, l'une des sénateurs romains lui demandant de venir se faire couronner à Rome, l'autre de son ami Robert de Bardi, qui lui adressait une semblable invitation au nom de l'Université de Paris. Comme on le pense, le chantre des Scipions choisit Rome pour lieu de son triomphe

et, après avoir fait déclarer par le roi Robert de Naples qu'il était digne de recevoir la couronne poétique, il se rendit à Rome, où il arriva le 6 avril 1341. Le surlendemain, qui était le dimanche de Pâques, le comte Anguillara, sénateur en exercice (son collègue Stefano Colonna se trouvait à Avignon), fit annoncer dès l'aube la cérémonie qui se préparait.

Alors que dans les cités voisines : Bologne, Prato[1], Padoue[2], l'usage de couronner les poètes s'était conservé, le Capitole n'avait pas vu depuis bien des siècles se dérouler une pareille solennité; on y déploya toute la pompe que Pétrarque pouvait souhaiter, et les Romains, avides d'un spectacle nouveau pour eux, accoururent en foule. Douze jeunes gens vêtus d'écarlate, appartenant aux plus illustres familles, ouvraient le cortège, ils récitaient des vers dont Pétrarque était l'auteur à la louange du peuple romain; puis venaient six nobles citoyens, couverts de manteaux verts et portant chacun une couronne formée de fleurs différentes[3]; le poète s'avançait à leur suite. Le comte Anguillara l'avait précédé au Capitole; la tête ceinte d'une couronne de laurier, il prit place sur un trône dans la grand'salle du palais et y manda Pétrarque par un héraut. Celui-ci se présenta devant lui et s'écria : « Vive le peuple romain, vive le sénateur, que Dieu leur laisse leur liberté! » Puis il mit un genou en terre; le sénateur lui posa sa couronne sur la tête, en disant : « Cette couronne récompense la vertu », et il lui conféra le diplôme de poète

1. A Prato, on couronna Convennole, dont Pétrarque fut le disciple.
2. A Padoue, Alb. Mussato.
3. Les couronnes que reçut Rienzo, le 15 août, étaient aussi formées de plantes différentes. Voir chapitre XII.

et d'historien, ainsi que le titre de citoyen romain. Pétrarque déclama quelques vers sur Rome et l'on se rendit à Saint-Pierre pour y célébrer une messe solennelle. Le peuple criait de toutes parts : « Vivent le Capitole et le poète ! » Plus d'un citoyen dut regretter ce jour-là que cette cérémonie, qui rappelait les plus beaux temps de Rome, n'eût pas de lendemain.

Rienzo y assista probablement, et cette évocation d'un passé qu'il chérissait ne put qu'exercer une grande influence sur sa conduite à venir. Quant à Pétrarque, il partit de Rome peu de jours après et faillit périr victime d'une bande de brigands, aux portes mêmes de la ville. Voici comment, longtemps après, il parlait de son couronnement : « Ces lauriers ne m'ont rendu ni plus savant, ni plus éloquent ; ils n'ont servi qu'à déchaîner l'envie contre moi et à me priver du repos dont je jouissais[1] ».

Quelques années auparavant un bourgeois, nommé Francesco, qui possédait quelque fortune, avait accordé à Cola di Rienzo la main de sa fille, dont la beauté était, dit-on, remarquable. De cette union naquirent un fils qui reçut le nom de Laurenzo (Rienzo y ajouta plus tard celui de Boetius[2]) et deux filles. Bien que la dot de sa femme ne dût pas s'élever à plus de cent florins[3], Rienzo, qui avait dès lors de quoi vivre, put s'adonner tout entier à ses études et au soin de sa popularité.

Les émeutes se succédaient à Rome, sans que le peuple, qui prenait toujours les armes quand l'occasion s'en

1. Il dit aussi (voir chapitre xx) : « le désir *un peu trop précoce* d'être couronné », etc.

2. Voir Appendice, n° II et page 85.

3. Voir Appendice, n° I.

présentait, dans le vain espoir de recouvrer une parcelle de sa liberté perdue, parvint à secouer le joug de ses maîtres. Le 16 juin 1340, le pape avait même été obligé d'intervenir pour rendre aux sénateurs le pouvoir dont ils avaient été dépouillés.

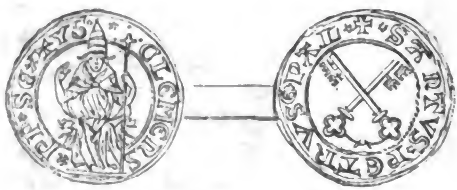
Le 23 juillet de l'année suivante, Benoît XII se vit contraint d'accorder aux Romains l'autorisation de désigner pour six mois des sénateurs de leur choix. Rienzo resta-t-il en dehors de ces mouvements? C'est ce qu'on ne peut ni affirmer ni encore moins nier, car son éloquence, sa connaissance des choses de l'antiquité, ne pouvaient manquer de lui donner une grande influence sur ses concitoyens.

CHAPITRE III

AMBASSADE DE COLA DI RIENZO A AVIGNON

Le pape Benoît XII mourut le 25 avril 1342, et le conclave, réuni à la hâte, lui donna pour successeur, le 7 mai, Pierre Roger[1], seigneur de Rozières, qui fut sacré en grande pompe le 19 du même mois, sous le nom de Clément VI.

Benoît XII, homme de mérite fort médiocre, n'était



Monnaie de Clément VI.

arrivé sur le trône pontifical que grâce à un hasard des plus singuliers : les cardinaux, pensant perdre leurs voix sur un candidat qui n'avait aucune chance, votèrent tous pour lui et il se trouva ainsi élu à l'étonnement général ; il avait rétabli de son mieux l'ordre et la discipline dans l'Église et donné constamment l'exemple de

1. Né à Maumont, diocèse de Limoges, en 1291.

l'austérité et de la piété, mais on l'accusait de s'être montré trop ménager des deniers du Saint-Siège.

Avec le nouveau pape, la cour d'Avignon prit un autre aspect. Élevé en gentilhomme, quoiqu'il eût pris l'habit de Saint-Benoît dès l'âge de dix ans, Pierre Roger s'était fait remarquer par son éloquence, son érudition et son habileté, d'abord à Paris lorsque, professeur en Sorbonne, il expliquait les décrétales de Jean XXII, puis dans les divers sièges épiscopaux qu'il occupa successivement : à Arras (1328-1329), à Sens (1329-1330), puis à Rennes (1330-1338). On assurait qu'il n'oubliait jamais rien de ce qu'il avait appris et qu'il devait cette faculté merveilleuse à une blessure reçue à la tête dans sa jeunesse. Devenu de droit pair de France, il sut gagner la faveur du roi Philippe VI, qui lui confia les sceaux du royaume, bien que, étant à Rouen, il eût poussé le peuple à la révolte et obtenu aux États Généraux que la province de Normandie ne payât que les impôts auxquels elle aurait consenti. Le 13 décembre, Benoît XII l'avait créé cardinal du titre de SS. Nereo ed Achilleo.

Clément VI aimait les chevaux, les fêtes ; sans cesse entouré d'une cour brillante, il surpassait les rois en magnificence et en générosité ; il se montrait même prodigue, surtout envers ses parents, et épuisa rapidement les trésors qu'avait accumulés la parcimonie de son prédécesseur. Les plus hautes dignités ecclésiastiques furent parfois accordées à des jeunes gens, presque à des enfants (on vit des cardinaux de dix-huit ans) qui déshonorèrent par leurs débauches la dignité dont ils étaient revêtus. Ces abus contribuèrent à augmenter la corruption qui existait à Avignon. On lui reprochait aussi de ne pas interdire assez sévèrement aux femmes

l'accès de son palais, et même de se laisser influencer, plus qu'il ne convenait, par la vicomtesse de Turenne, Cécile, femme de Jacques d'Aragon, comte d'Urgel.

Quoi qu'il en soit de ces accusations, il est certain que Clément VI s'occupa activement d'apaiser les guerres qui désolaient l'Europe, lors de son avènement et parvint souvent à négocier des trêves, quelquefois même des traités de paix entre les belligérants. Sa piété et sa clémence étaient partout vantées et l'on disait de lui, en le comparant à Benoît XII, qu'il avait humanisé sa vertu trop rigide, sans en dégénérer.

Les Romains, dès qu'ils apprirent qu'un nouveau pape venait d'être élu, lui envoyèrent une ambassade composée de dix-huit membres, dont six représentaient la noblesse, six la gentilezza et six le peuple. Stefano Colonna en était le chef; Francesco di Vico, Giacobo Savello, Lello di Pietro di Tossetti[1], syndic de la ville et ostiaire[2] du pape, en faisaient partie, ainsi que Pétrarque, qui, sur les instances du cardinal Colonna, s'était vu obligé de quitter sa retraite de Parme et d'affronter les Alpes, encore couvertes de neige, pour rejoindre l'ambassade à Avignon. Outre les félicitations d'usage, que les ambassadeurs romains étaient chargés de présenter à Clément VI, ils devaient lui demander trois choses : de revenir à Rome; d'accepter à vie, en tant que Pierre Roger et non en sa qualité de pape, de même que ses prédécesseurs, les fonctions de sénateur, syndic, capi-

1. Il fut un moment syndic de la ville.

2. L'ostiaire était chargé généralement de la garde des églises, dont les clefs lui étaient confiées. C'était lui qui devait admettre les fidèles et exclure les excommuniés.

taine et défenseur du peuple; enfin de décider que l'année 1350 serait une de ces années privilégiées, durant lesquelles, ainsi que l'avait institué Boniface VIII, tout chrétien, qui se rendait à Rome et y accomplissait certaines dévotions prescrites, obtenait une indulgence plénière[1].

La renommée de Pétrarque, son amour pour l'Italie, son titre de citoyen romain, le désignaient pour porter la parole au nom de ses collègues. Dans une harangue en vers latins, il déploya toutes les ressources de son génie pour amener le pape à fixer sa résidence à Rome. Il lui rappela les reliques que renfermaient ses églises et ses titres si nombreux à l'amour et au respect des chrétiens, il fit même intervenir des miracles récents. Mais Clément VI demeura inébranlable. Pouvait-il abandonner sa résidence d'Avignon, si gaie, si paisible, pour Rome, en proie aux factions, dominée par une noblesse dont les papes avaient eu tant de fois à subir les violences? De graves intérêts, au reste, le retenaient en France. La trêve conclue entre Philippe VI et Édouard, roi d'Angleterre, allait expirer; l'Allemagne était menacée d'une guerre civile, il fallait que partout Clément VI exerçât sa vigilance.

Il fit longtemps attendre sa réponse aux ambassadeurs et finit par la donner fort évasive : il se rendrait à Rome, dit-il, dès que les circonstances le lui permettraient. En attendant, il chargea le cardinal Aimeric d'aller en Italie y représenter son autorité. Toutefois il

1. Le premier pèlerinage eut lieu en 1300; Boniface VIII avait décrété qu'il se renouvellerait tous les cent ans. Clément VI réduisit, comme nous le verrons, cet intervalle à cinquante ans; Urbain VI déclara qu'il ne serait que de trente-trois ans, en souvenir du nombre d'années qu'avait vécu le Christ; depuis Paul III, il n'est plus que de vingt-cinq ans.

accepta le titre de sénateur à vie, tout en faisant ses réserves touchant les droits du Saint-Siège.

Les Romains, cependant, commençaient à perdre espoir; ils avaient même, à ce qu'il semble, chassé les sénateurs du Capitole et investi du pouvoir suprême le conseil des treize buonuomini et les consuls des arts. Rienzo, désireux de se faire connaître et de plaire au peuple, lui insinua que peut-être il serait plus heureux à Avignon que Stefano Colonna et ses collègues. En même temps, il briguait avec ardeur auprès du conseil des treize buonuomini l'honneur d'aller exposer au pape les doléances de ses concitoyens et hâter, s'il était possible, la marche des négociations.

On finit par accéder à sa demande et il partit seul. Quoiqu'il n'eût pas de titre officiel, Clément VI consentit à le recevoir et fut vite séduit par ce charme mystérieux et invincible qu'exerçait Cola di Rienzo sur tous ceux qui l'approchaient. Sa taille élevée et élancée, son maintien plein de noblesse, son visage pâle et calme d'ordinaire, mais que la discussion animait aisément et dont un sourire presque surnaturel illuminait parfois les traits fins et réguliers, ses yeux pleins d'un feu étrange, prévenaient tout d'abord en sa faveur. Son intelligence active, ouverte aux idées nouvelles, l'étendue de ses connaissances, surtout en ce qui concernait l'antiquité, sa parole élégante et facile, l'ardeur communicative qu'il mettait à tout ce qu'il entreprenait, étonnaient, puis fascinaient ses interlocuteurs; on ne pouvait lui résister longtemps.

Il savait aussi merveilleusement dompter et captiver la foule, lui faire partager ses émotions, ses idées, ses enthousiasmes. Aucun de ses discours ne nous est par-

venu en entier, et les lettres, les écrits que l'on possède de lui nous semblent parfois d'un style trop orné, voire même un peu ampoulé; mais puisque de son temps on les considérait comme des chefs-d'œuvre, nous devons en conclure que ce défaut est imputable à l'esprit de l'époque et ne peut lui être reproché; au demeurant, on y trouve une logique serrée, une grande habileté pour présenter les faits, une force d'argumentation peu commune, de beaux mouvements d'éloquence. Pétrarque dit que son langage brillait plutôt par la richesse des images et la douceur que par l'abondance des idées; selon son biographe il était « bon grammairien, meilleur rhétoricien, excellent écrivain ». Caractère bizarre, plein de hardiesse à son heure, plein de timidité parfois (quelques-uns ont même dit de couardise), la modestie et l'ambition, le désintéressement et l'amour des choses de ce monde, la douceur et la cruauté, la grandeur d'âme et la petitesse d'esprit, s'alliaient en lui d'une étrange façon. Il rêvait le bonheur de Rome, de l'Italie, du genre humain et sa propre gloire, dût-il, pour atteindre son but, renverser ces deux pouvoirs augustes : le pape et l'empereur. Mais, lorsqu'il se trouva face à face avec la réalité, quand il eut à lutter avec des difficultés qu'il n'avait pas su prévoir, ses forces trahirent son ambition; il succomba dès l'abord. Il savait concevoir, mais non pas exécuter.

La fortune servit bien Rienzo, car, peu de temps après son arrivée, le pape, « considérant la brièveté de l'existence humaine », se décida enfin à accéder aux prières des Romains, en ce qui concernait l'indulgence. Le 27 janvier 1343, il annonça cette résolution et publia la bulle « Unigenitus Dei filius », où étaient formulés

les devoirs imposés aux fidèles qui se rendraient à Rome en l'année 1350. Il y compare ce pardon au jubilé des juifs et de là vint le nom qui est resté à ce pèlerinage.

« Tous les peuples, et principalement les Romains, dit malicieusement Villani, se réjouirent grandement à cette nouvelle. » Il se peut que l'habileté de Rienzo et que son récit trop réel des souffrances qu'éprouvaient les Romains, aient vaincu les derniers scrupules de Clément VI : nous ne saurions l'affirmer : quant à Rienzo, il n'hésita pas à s'attribuer tout le mérite d'une décision qui allait être pour ses compatriotes la source d'immenses profits ; il leur adressa une lettre, dont le début rappelle de loin une bulle de Clément V, commençant par ces mots : « Exultet in gloria ».

Nous en extrayons les passages suivants : « Que nos montagnes, nos collines et nos plaines se réjouissent, que Rome et ses fécondes campagnes voient renaître la paix et l'abondance. Relève-toi, ville sacrée, de ton long abattement, rappelle ta splendeur passée, dépose tes voiles de veuve et revêts la robe de pourpre des fiancées; mets sur ta tête le diadème de la liberté et reprends enfin le sceptre de la justice! car voici que les cieux se sont ouverts et que la gloire et la lumière de Dieu, père du Christ, vont t'éclairer. Le Saint-Esprit, qui a répandu ses bienfaits sur nous jusque dans les ombres de la mort, nous a préparés à cette grâce inattendue. L'agneau de Dieu, le saint pontife romain, notre père plein de clémence, touché de nos malheurs sans nombre, de nos lamentations, de nos prières, promet la rédemption à l'univers et consent à nous venir en aide.

« Après notre humble ambassade, s'inspirant, non des hommes, mais de Dieu même, il a annoncé devant un grand concours de peuple cette heureuse détermination; il s'est engagé à revenir à Rome dès que les troubles qui désolent la Gaule auront pris fin. Nous vous supplions donc, avec des larmes de joie, de déposer vos armes meurtrières et de mettre un terme à vos luttes intestines, afin que vous puissiez recevoir ces dons magnifiques, ces dons infinis avec des chants de triomphe, des hymnes d'allégresse et des actions de grâces pour Notre-Seigneur Jésus-Christ et pour son successeur, notre souverain pontife, qui vient de nous tirer de l'abîme et de nous sauver pour toujours. Élevez-lui une statue d'or dans le Capitole ou sur l'amphithéâtre, pour que la mémoire du père, du libérateur, du fondateur de notre cité, ne périsse jamais. Les Scipions, les Césars, les Marcellus, les Fabius, ne doivent leur gloire qu'à des victoires qui ont coûté des torrents de sang et de larmes, et lui, d'un mot, vient de mériter vos louanges et celles de vos descendants; car il a assuré votre salut et la sécurité de l'État. N'est-ce point là un beau triomphe? Peut-être, si le souverain pontife apprend que vous vous êtes purifiés et que vous êtes entrés dans le chemin de la vertu, viendra-t-il à Rome plus tôt qu'on ne le pense ».

« Nicolas, fils de Laurent, consul romain, seul envoyé des orphelins, des veuves et des pauvres auprès du souverain pontife romain, a écrit ce qui précède de sa main. »

Le conseil des treize buonuomini s'empressa de faire part de cette heureuse nouvelle aux différentes villes voisines, entre autres à Modène (12 mai).

Clément VI voulut voir à plusieurs reprises le jeune ambassadeur, s'entretint en particulier avec lui et ne lui ménagea pas les marques de sa faveur. Alors, tous les familiers du palais, tous les courtisans, s'empressèrent autour de lui; c'était à qui le verrait, à qui lui parlerait, à qui lui montrerait le plus de sympathie. Et lui, ignorant la vanité de semblables démonstrations, crut pouvoir profiter de cet engouement pour tirer sa patrie de la misère où elle gémissait et se venger des grands. Il parla avec véhémence dans le consistoire contre les barons romains et dépeignit sous les plus vives couleurs leur licence effrénée, leurs rapines, leurs cruautés. Clément VI conçut une violente colère contre les auteurs de tant de forfaits et se montra disposé à les châtier sévèrement; mais le cardinal Colonna prit leur défense auprès du pape, sut l'apaiser, et Rienzo porta tout le poids de sa généreuse témérité.

Chassé du palais pontifical, abandonné de ses amis, laissé sans ressource par ceux qui l'avaient envoyé, il errait dans les rues d'Avignon, en proie à la faim et à la fièvre. Peu s'en fallut que le futur tribun ne se vît forcé de demander un asile dans l'hôpital de la ville; « il rampait à terre comme un serpent », dit son historien. Ce brusque revirement de fortune aurait dû servir d'avertissement à Rienzo pour l'avenir; mais il n'en tint aucun compte, quand la prospérité lui revint.

Les autres ambassadeurs étaient partis, comblés de présents; Pétrarque avait reçu, à cette occasion, le prieuré de San Nicolo di Migliario, dans le diocèse de Pise (6 octobre 1342).

Heureusement pour Rienzo, le cardinal Colonna ne lui tint pas rigueur et la main qui s'était appesantie

sur lui, l'aida à se relever. Touché de son malheur, non seulement le cardinal lui pardonna, mais même il plaida sa cause auprès de Clément VI et le fit rentrer en grâce.

Cependant les ennemis de Rienzo n'étaient pas demeurés inactifs à Rome, d'autant plus que ses protecteurs ne pouvaient plus le défendre, car les sénateurs nommés par le Saint-Siège, Paolo Conti et Matteo Orsino, venaient de chasser du Capitole le conseil des treize buonuomini. Ils publièrent que Rienzo avait tenu dans le consistoire un langage outrageant envers la noblesse et traité d'imposteurs les ambassadeurs romains. On décréta contre lui des mesures de rigueur et ses biens furent confisqués. Sur sa prière, le pape intervint et, par une lettre adressée aux sénateurs en date du 9 août 1343[1], il recommanda Rienzo à leur bienveillance comme un de ses familiers; « il s'est borné, disait le pape, à exposer avec modération et habileté les réformes qu'il jugeait convenable d'apporter à l'organisation de la ville et les moyens de délivrer le peuple de l'oppression des grands. » Grâce à cette intervention, Rienzo put s'en retourner à Rome sans craindre les représailles de ses ennemis; il y rapporta contre les nobles une haine que ses malheurs avaient encore aigrie.

1. Cette lettre, dont Papencordt et ses prédécesseurs avaient ignoré l'existence, met fin à la controverse élevée sur le point de savoir si Rienzo faisait partie de la première ambassade ou s'il avait été envoyé postérieurement à Avignon. En effet le pape dit : *Cum autem per aliquos ipsius Nicolai emulos vobis, ut asserit, suggestum extiterit, licet falso, eumdem Nicolaum dixisse coram nobis aliqua que in vestrorum et eiusdem Romani populi ambassiatorum* dudum *missorum ad nostram presenciam preiudicium ac vituperium redundabant*, etc. Theiner, t. II, n° CXXX. Voir aussi page 43.

Il semble probable que Pétrarque et Rienzo, faisant pour ainsi dire partie d'une même ambassade, bien qu'à des titres différents, lièrent connaissance[1] dès cette époque : animés tous les deux d'une égale passion pour l'Italie, ils durent s'entretenir sans doute plus d'une fois de leurs pensées et de leurs espérances sur son avenir. Cependant, bien que le poète ait passé tout cet hiver à Avignon, sa liaison avec Rienzo se borna à cet échange de sentiments, car, lorsqu'il parle plus tard du tribun, il se plaint de ne l'avoir que vaguement connu. Tout au plus est-il permis de supposer que les prières de Pétrarque ne furent pas complètement étrangères à la réhabilitation de Rienzo.

1. Lettre de Pétrarque à Francesco di Nello : *De me quæsivit infelix, an in Curia essem, seu opem forte aliquam ex me sperans, que in me, quod ego quidem noverim, nulla est, seu sola veteris eisque ipsis in locis contracte olim amicitie memoria.*

CHAPITRE IV

EFFORTS DE COLA DI RIENZO POUR EXCITER LES ROMAINS A LA RÉVOLTE

De retour à Rome vers la fin de l'année 1343, Cola di Rienzo songea à profiter de la bienveillance que le pape lui avait témoignée pour acquérir une situation officielle, qui le mît à l'abri des intrigues de ses ennemis et lui permît d'arriver plus facilement à ses fins. Il lui envoya donc une supplique dans laquelle, après s'être représenté comme en butte à la haine des nobles pour avoir osé défendre les droits du peuple, il le priait de l'admettre au nombre des serviteurs de l'Église à Rome, en lui accordant la charge de notaire de la Chambre urbaine [1]. Cette fonction ou plutôt cette magistrature était des plus enviées, car, outre qu'elle était fort honorifique et qu'elle rapportait cinq florins d'or par mois [2], certains privilèges y étaient attachés; le brillant costume qu'avaient droit de porter les notaires est une preuve du haut rang qu'ils occupaient dans la hiérarchie sociale.

1. Au moyen âge, le mot « notaire » avait la même signification que secrétaire; il y avait des notaires ou scribes attachés au sénat et chargés de rédiger « notare » ses délibérations, on les appelait « scriba-senato »; les évêques, les abbés, les comtes, les corporations avaient des notaires particuliers. Charlemagne réglementa ce droit.

2. Et non par jour, comme l'ont dit par erreur de Sade et quelques auteurs après lui.

La réponse de Clément VI fut conforme aux désirs de Rienzo; dans le registre où cette supplique se trouve consignée, elle est suivie du mot « fiat ». Le 13 avril 1344, le pape lui adressa en conséquence une lettre dans laquelle il lui annonçait qu'en récompense de son zèle et de ses services, il lui accordait la charge sollicitée par lui; Clément VI ajoutait que Rienzo entrerait en fonctions dès que les pouvoirs des notaires nommés par les sénateurs en exercice seraient expirés. Selon la coutume, il devait verser entre les mains du vicaire apostolique une caution, pour répondre de sa bonne gestion.

Rienzo ne jouit pas longtemps en paix de sa charge, car, au mois de juin, Matteo Orsino, et Paolo Comte furent remplacés, suivant l'usage, par Giordano Orsino et Giovanni Colonna, et, comme ceux-ci avaient le droit de confirmer ou de destituer les magistrats en exercice, Rienzo, qui se savait détesté des nobles, crut sa position menacée, d'autant qu'il n'était point fait mention de lui dans le bref par lequel le pape nommait les nouveaux sénateurs. Il s'adressa donc encore à Clément VI qui, à la date du 17 juin, le confirma dans ses fonctions.

Contrairement à ce qui se pratiquait alors, Rienzo s'acquittait par lui-même avec diligence de tous les devoirs de sa magistrature; d'un abord facile, on le trouvait toujours prêt à secourir les faibles, les malheureux, les victimes des nobles, car il avait à cœur de mériter son titre de « défenseur des orphelins, des veuves et des opprimés ». La plume dont il se servait était d'argent, car c'eût été, disait-il, déshonorer sa charge que d'employer une plume d'oie. Il ne faut pas voir dans cette conduite un trait de sotte vanité; son dessein était

plutôt de relever ses fonctions aux yeux du peuple, afin d'avoir, à l'occasion, plus d'autorité pour parler en son nom. Il surveillait étroitement les quelques subalternes sur lesquels il se reposait du détail de sa charge.

Grâce à sa position, il pouvait constater encore mieux qu'auparavant les vexations et les injustices sans nombre que commettaient chaque jour ceux qu'il appelait éloquemment : les chiens du Capitole; il sentait son cœur frémir d'indignation et pourtant, autour de lui, les témoins de ces excès restaient muets et indifférents. Un jour, dans une des assemblées du conseil, il se leva et blâma ouvertement les autres magistrats, les accusant de n'être que de mauvais citoyens, occupés uniquement à sucer le sang du peuple au lieu de chercher à soulager ses misères, et il leur rappela que leur devoir était de veiller aux intérêts de la ville. Quand il eut fini de parler, Andreo di Normanno, de la famille des Colonna, qui exerçait les fonctions de camerlingue, s'avança vers lui et, pour toute réponse, lui donna un violent soufflet; un certain Tommaso Fiortifiocca, scribe du sénat, lui témoigna également son mépris par un geste encore plus insultant[1].

Rienzo comprit qu'il ne pourrait jamais rien obtenir par la persuasion, de ces hommes qui ne songeaient qu'à opprimer leurs concitoyens et à s'enrichir à leurs dépens, et il ne s'occupa plus, dès lors, qu'à se faire des partisans parmi le peuple et la bourgeoisie, afin de pouvoir, le moment venu, imposer aux barons ce régime de liberté et de justice qu'il rêvait pour sa patrie. Il fallait

1. En se frappant le bras, selon Zefirino Re, avec la main, geste de mépris encore pratiqué en Italie par les gens du peuple, qui l'accompagnent du mot : « tô ! ». Pour Tommaso Fiortifiocca, voir Bibliographie.

cependant ne pas éveiller la défiance d'une noblesse soupçonneuse et cruelle. Rienzo eut recours, pour parler à l'imagination populaire, à des peintures allégoriques, faites grossièrement et à la hâte sur les murs d'un édifice public, usage fort répandu alors en Italie[1].

La première fois, il fit représenter sur une des murailles extérieures du Capitole, du côté du marché, une mer immense, dont les vagues écumantes s'entre-choquaient avec fureur. Au milieu des flots, on apercevait un navire désemparé, sans gouvernail et sur le point de sombrer; une femme vêtue de noir comme une veuve, les habits en désordre et les cheveux épars au vent, était à genoux sur le pont, se frappant la poitrine avec les mains et semblant invoquer le ciel dans sa détresse. Une inscription prévenait le spectateur que cette malheureuse représentait la ville de Rome. Au-dessous de ce vaisseau, on en distinguait quatre autres, sans voiles, sans mâts et à demi engloutis sous les eaux; sur chacun d'eux se trouvait une femme qui semblait privée de sentiment : c'étaient Babylone, Carthage, Troie et Jérusalem. On avait écrit au-dessus : « Ces villes, jadis puissantes, ont péri par l'iniquité de leurs habitants. » Sur une banderole, qui partait du groupe des quatre femmes, on lisait : « O Rome, tu étais redoutée de tout l'univers et maintenant tu vas succomber à ton tour ! » Du côté gauche étaient représentées deux îles : sur l'une, l'Italie sous les traits d'une femme en pleurs soupirait : « Tu avais, ô Rome, soumis toute la terre; moi seule, tu me traitais comme ta sœur »; sur l'autre,

1. A Florence, ce moyen avait été employé pour soulever le peuple et tourner en ridicule le duc d'Athènes, 1344.

se voyaient quatre femmes, la Prudence, la Justice, la Tempérance et le Courage, agenouillées, se cachant le visage dans les mains et paraissant plongées dans la plus profonde tristesse. Elles disaient, d'après la légende inscrite au-dessus d'elles : « Rome, tu possédais toutes les vertus; à présent tu es ballottée au gré des vents! » A la droite du tableau, sur un autre îlot, se tenait une femme, dans l'attitude de la prière, les mains tendues vers le ciel, vêtue de blanc : c'était la Foi chrétienne. « O mon père suprême, s'écriait-elle, mon guide, mon seigneur, si Rome périt, quel sera mon destin? » En haut, on apercevait quatre rangées d'animaux ailés, qui paraissaient souffler avec des cornes sur les flots, comme pour accroître la violence de la tempête. Le premier rang se composait de lions, d'ours et de loups [1]. « Ce sont là, disait l'inscription, les nobles et les grands qui ne reculent devant aucun crime »; au deuxième rang, étaient des chiens, des porcs et des boucs, représentant les mauvais conseillers des barons; puis venaient des moutons, des dragons et des renards, image des juges, des notaires et des magistrats; enfin au dernier rang, on apercevait des lièvres, des chats, des singes, des chèvres; c'était la tourbe des brigands, des assassins, des adultères et des voleurs.

La foule étonnée s'amassait devant ce tableau et se livrait à mille commentaires. Cependant les nobles ne s'émurent nullement des allusions si peu déguisées de Rienzo qui, enhardi par leur indifférence, se décida à frapper un grand coup. Il avait remarqué dans l'église Saint-Jean de Latran une table en bronze noir [2], qu'on

1. Voir page 154.
2. Elle se trouve actuellement au musée du Capitole.

[illegible] sous les décombres quelque cinquante ans auparavant, du temps de Boniface VIII; comme personne n'avait pu en découvrir le sens des caractères qui y étaient gravés, ce pape l'employa à [illegible]. C'est là que Rienzo la vit. Habitué qu'il était à déchiffrer les inscriptions antiques, il n'eut pas de peine à en démêler le sens : c'était la loi Regia, par laquelle le sénat et le peuple accordaient à l'empereur Vespasien, dans les mêmes formes qu'à Tibère, les pouvoirs les plus étendus sur l'empire romain : droit de [illegible] à son gré le jardin de Rome[1], de conclure des alliances, de disposer des cités et des états conquis, de fonder ou de détruire des villes, de changer le cours des fleuves, de créer des impôts. C'était, en somme, l'abandon entre les mains de l'empereur de toutes les prérogatives, de toutes les libertés dont les Romains s'étaient autrefois montrés si jaloux. Pourtant Rienzo ne voulut voir dans ce témoignage d'asservissement qu'une preuve de puissance : il résolut de se servir du texte de cette loi pour faire éclater, aux yeux de ses concitoyens, le contraste entre la grandeur passée et l'abaissement présent de leur patrie.

Sur ses ordres, on enleva cette plaque de bronze et on la scella dans le mur, au fond de l'abside. Afin de donner plus de force à la harangue qu'il méditait, Rienzo fit peindre à l'entour une scène qui représentait Vespasien recevant cet acte mémorable. Une haute tribune fut élevée au milieu de l'église; tout autour étaient disposés des gradins; les murs disparaissaient sous des tapisseries et des étoffes de prix. Quand tout fut prêt,

1. On appelait de ce nom une région qui comprenait presque toute l'Italie et qui jouissait de certaines immunités.

Cola di Rienzo annonça qu'il allait révéler le sens de la mystérieuse inscription. Au jour dit, une foule pleine de curiosité se pressait au pied de l'estrade : juges, notaires, magistrats de tout ordre, barons même, étaient accourus. Giovanni Colonna, qui était alors presque le seul à apprécier les beautés de Rome, et son père Stefano vinrent également écouter cet homme, dont le savoir et l'éloquence faisaient déjà l'admiration de tous.

Rienzo parut enfin, revêtu d'un costume symbolique et bizarre : sa tête était couverte d'une coiffure élevée, de couleur blanche, se terminant en pointe et cerclée de couronnes d'or[1], dont l'une semblait partagée en deux par une épée nue en argent, qui pendait du haut, tandis qu'une longue robe, également blanche et de forme allemande, lui tombait des épaules jusqu'à terre; le capuchon, en fine étoffe de même couleur, était rabattu. Il monta hardiment les degrés de la tribune et aussitôt un grand silence se fit sous les voûtes de la vieille basilique : « Rome, dit-il, est abattue, elle ne peut voir où elle gît, car elle a perdu ses deux yeux : le pape et l'empereur, que les iniquités de ses habitants ont chassés. Voyez quelle était autrefois la puissance du sénat et de quels droits sur le monde entier il pouvait disposer à son gré. » Après avoir lu les articles de la loi Regia, il parla longuement de la majesté de Rome, de sa puissance, de sa prospérité et, faisant un triste retour sur son état présent, il s'écria : « Romains, vous ne pouvez jouir un instant de la paix; vos champs restent incultes; par ma foi ! le jubilé approche et vous n'avez

1. La tiare des papes était, à cette époque, de même forme et ornée également de trois couronnes superposées. Voir monnaie de Clément VI, page 56.

blanche, portant dans son bec une couronne de myrte, [illegible] à un oiseau petit comme un passereau. Puis, [illegible] sur ces tableaux, ainsi que cela se pratiquait assez fréquemment au moyen âge, n'étaient pas ceux représentant une action prise à un moment précis, mais une série de faits dont l'ensemble formait le sujet. Le petit oiseau recevait donc cette couronne et la portait sur la tête de la vieille femme. Au-dessous de cette allégorie, on lisait : « Je vois venir le temps de la grande justice, et toi, passant, espère! »

La colombe blanche représentait le Saint-Esprit, dont Cola di Rienzo se prétendait l'interprète et l'instrument : dans le petit oiseau qui couronnait Rome, on reconnaîtra sans trop de peine le futur tribun. Les uns passaient devant cette naïve peinture en haussant les épaules ou disaient, en riant : « Ce n'est pas avec des tableaux qu'on améliorera notre sort » ; d'autres, plus avisés, soutenaient qu'il y avait là matière à réflexion et que de graves événements pourraient s'ensuivre.

Tout en préparant ainsi les esprits à la révolution qu'il méditait, Rienzo continuait à remplir scrupuleusement ses fonctions : le 28 mars 1346, il contresigna les statuts des marchands de la ville et ce document, écrit tout entier de la main du tribun, est parvenu jusqu'à nous[1].

Rienzo, que le peuple écoutait avec une faveur toujours croissante, ne se cachait plus guère pour exprimer ses espérances. Un jour même, on apposa par son ordre sur la porte de l'église San Giorgio in Velabro un écriteau portant ces mots : « Avant peu les Romains

1. Nous le reproduisons en partie ci-contre.

In nomine dni. Nos Ursus dni Jacobi Neapoleoni
de filijs Ursi dei gra alme Urbis Senator illus
et vicem gerens magnifici viri Nicolai dni Stephani de
Comite College nri absentis iusta de causa ex deli
beratione nra et nri assectamenta. Scripta statuta et
Capla oia artis Mercatorum Urbis ut supius
est expssa aucte Sacri Senatus roborandi duximus
ac etiam confirmanda, mandatis tam et iurisdictioni
Sacri Senatus et officialium eidem semper salvis
et etiam reservatis.

dces in assectamento nro. Sub anno dni .m°. ccc. xlvj. pontif dni Clementis pape. vj. Ind. xiiij. mensis marcij die xxviij.

3°

Script. p me Nicolaum Laure. not. clam lib. p dnm nrm papam de man. pfati dni. sen et
assign

reviendront au *bon état* des anciens jours ». Ce *bon état*, qui fut pour Rienzo comme la désignation officielle de son gouvernement, était ce temps passé, cet âge d'or après lequel tous les Italiens soupiraient et que Rienzo se flattait de leur rendre.

CHAPITRE V

LA RÉVOLUTION

Les préparatifs de cette conspiration s'étaient passés jusqu'à ce moment au grand jour, sur la place publique, fait sans précédent dans l'histoire; cependant il fallait à Rienzo quelques partisans résolus, initiés à tous ses desseins et prêts à le soutenir dans les premiers moments s'il fallait chasser les nobles par la force. Dans ce but, il réunit plusieurs citoyens dont l'énergie et la discrétion lui étaient connues; c'étaient, pour la plupart, des bourgeois aisés et instruits et même des chevaliers. Comme on le voit, Rienzo trouva son appui, non dans le peuple, ainsi qu'on l'a prétendu à tort, mais dans la classe moyenne, et ce fut grâce à elle que la révolution put s'accomplir. Le futur tribun s'entretint plusieurs fois avec les conjurés de la tyrannie des barons, des maux dont souffraient les Romains et des moyens d'y porter remède; peu à peu, il leur dévoila ses plans. Lorsqu'il crut les avoir complètement gagnés, il les assembla tous en un lieu écarté et désert, sur le mont Aventin, antique témoin des soulèvements de la populace romaine. Là on délibéra sur le rétablissement du *bon état;* puis Cola di Rienzo se leva et parla avec émotion des malheurs de Rome et de la dureté des

barons; il rappela aux assistants la longue paix dont avaient joui leurs ancêtres, leur puissance universellement respectée et la crainte qu'ils inspiraient aux peuples voisins. Il pleurait et ceux qui l'entouraient ne pouvaient maîtriser leur émotion. « Il ne faut pas, ajouta-t-il alors, désespérer de l'avenir; nous devons imposer de nouveau à tous le respect des lois et l'amour de la paix; nous en possédons les moyens, sachons seulement nous en servir. De l'argent? nous en avons. La Chambre urbaine a des revenus inépuisables : l'impôt de quatre florins par feu, qui est prélevé sur toute l'étendue du territoire romain, rend cent mille florins; l'impôt sur le sel rapporte tout autant, ainsi que la redevance payée par les ports et les châteaux[1]. Chaque année on envoie au pape cet argent, et son vicaire le sait bien. N'allez pas croire que nos oppresseurs aient l'approbation et l'appui du Saint-Siège, loin de là, car ils ont souvent dépouillé l'Église de son bien et maltraité ses serviteurs. » Il parla longtemps sur ce ton et les conjurés, touchés par ses paroles, jurèrent sur les saints Évangiles, avant de se séparer, de rétablir le *bon état*.

Comme pour donner plus de force aux exhortations de Rienzo, les iniquités, les rapines, les violences des barons devenaient de jour en jour plus intolérables et leur joug odieux pesait plus lourdement que jamais sur le peuple romain. Rienzo comprit que le moment d'agir

1. Rienzo exagère ici, sans doute à dessein, les revenus de la ville, qui ne devaient pas excéder le tiers de la somme qu'il indique; lui-même donne plus tard (voir chapitre XXI) des chiffres qui semblent mieux en accord avec la réalité. Les revenus de Florence, ville autrement florissante à cette époque que Rome, s'élevaient à peine à trois cent mille florins.

était venu : mais, avant de tenter la révolution, il voulut s'assurer la bienveillance ou tout au moins la neutralité du vicaire du pape. Si la grande influence que le souverain pontife exerçait alors à Rome, malgré son éloignement, n'avait rendu cette tentative indispensable, l'exaltation des sentiments religieux de Rienzo[1] lui en eût fait un devoir. Il déploya donc toutes les ressources de son éloquence pour faire entrer dans ses vues le représentant de Clément VI, Raimond, évêque d'Orvieto. Ce prélat, qui devait à la faveur plutôt qu'à ses talents le poste important qu'il occupait, ne possédait ni l'habileté, ni l'énergie nécessaires pour défendre, dans ces conjonctures difficiles, les prérogatives de la papauté. Né à Orvieto, il avait été successivement chanoine à Amiens et évêque de Rieti (1342). Clément VI le nomma vicaire du Saint-Siège à Rome, peu après son exaltation. En 1346, il devint évêque d'Orvieto. Rienzo lui représenta que le pape serait fort satisfait de voir les barons dépouillés d'un pouvoir dont ils abusaient autant contre l'Église que contre le peuple, et le persuada sans peine que dans Rome, redevenue maîtresse d'elle-même, l'autorité du pape serait bien plus respectée que dans Rome asservie et gémissante.

Raimond prit sur lui de promettre l'appui de l'Église. Soit que Rienzo eût exigé de lui un silence absolu, soit qu'il l'ait, à dessein, prévenu trop tard, le vicaire n'en référa pas à Clément VI, et il est certain que le pape fut laissé dans l'ignorance du mouvement qui se préparait.

Malgré la nouvelle et précieuse recrue qu'il venait de faire, Cola di Rienzo n'était pas sans inquiétude : les

1. Voir page 120.

barons étaient braves, bien armés, ils disposaient de beaucoup de partisans; on ne pouvait guère se rendre maître de la ville que par un coup de main. Mais la fortune le servit cette fois encore.

Vers la fin du mois d'avril, un convoi de blé était arrivé dans le port de Corneto, à destination de Rome, et, comme une violente famine causée par de fréquents orages sévissait alors sur tout le pays[1], Stefano Colonna alla lui-même l'y chercher avec tous les siens et une grande partie des barons afin de le soustraire aux convoitises des cités voisines. Rienzo n'hésita plus : des hérauts parcoururent la ville, annonçant à son de trompe que les citoyens soucieux d'assurer le *bon état* devaient se réunir sans armes, le lendemain matin, jour de la Pentecôte[2], à l'appel des cloches. Les sénateurs crurent sans doute à une de ces manifestations dont il était coutumier et ne s'en émurent aucunement.

Durant la nuit, Rienzo entendit dans l'église Sant Angelo in Pescheria trente messes du Saint-Esprit, afin d'obtenir sa protection; vers huit heures et demie du matin, le 20 mai 1347, il sortit de l'église, revêtu d'une armure complète, mais la tête nue[3]. Bien qu'en proie à une vive émotion, il n'en laissait presque rien paraître et il se dirigea vers le Capitole d'un pas assuré; devant

1. A Bologne, par exemple, une corbeille de blé valait deux livres en janvier, trois livres en mars et trois livres et demie en avril; il en fut ainsi jusqu'à l'automne; la récolte ayant été bonne, les prix baissèrent alors, mais la population avait été affaiblie par les privations, ce qui contribua beaucoup à rendre plus meurtrière l'épidémie qui survint l'année suivante.

2. Il est à remarquer que Rienzo affectionnait les anniversaires de ce genre, surtout ceux relatifs au Saint-Esprit.

3. C'était une habitude fréquente au moyen âge de ne pas porter de casque dans les cérémonies.

lui, Cola Guallato, qui passait pour un des meilleurs orateurs de Rome, portait un gonfalon immense, cramoisi, brodé de lettres d'or; Rome y était représentée assise sur deux lions adossés et tenant d'une main le globe, de l'autre une palme, symbole de la paix[1]. Stefanello Magnacaccia, un notaire, tenait un deuxième gonfalon de couleur blanche et décoré de l'image de saint Paul avec l'épée à la main et la couronne de la justice; sur un troisième gonfalon on voyait saint Pierre avec les clefs de la concorde et de la paix; enfin un quatrième conjuré portait, dans une caisse plantée au bout d'une pique, la bannière de saint Georges, qui était trop vieille pour être déployée. Le vicaire du pape marchait à côté de Rienzo, donnant ainsi à la révolution qui s'accomplissait la sanction de l'Église. Les citoyens qu'avait attirés l'appel de Rienzo, l'entouraient, et une foule, sans cesse grossissante, de jeunes gens et d'enfants suivait le cortège en chantant et en poussant des cris de joie. Personne ne chercha à arrêter leur marche et Rienzo arriva sans obstacle au pied du Capitole; là, cent hommes armés vinrent se joindre à lui. Les sénateurs Lubertello, fils du comte Bertoldo, et Pietro di Agabito, seigneur de Genazzano[2], hommes faibles et indécis, avaient disparu; ils ne songèrent pas un instant à disputer aux révoltés la possession de ce palais, qui était pourtant la clef de la ville.

Cola di Rienzo, qui avait recouvré toute son assurance, gravit les degrés du Capitole et, montant dans la

1. C'étaient les armes de la ville, voir chapitre VII, monnaies sénatoriales. Les deux protomés de lion représentaient sans doute primitivement les bras du siège sur lequel Rome était assise.

2. Genazzano, petite ville située à l'est de Palestrine.

tribune du haut de laquelle c'était l'usage de parler au peuple, il harangua la foule qui l'avait suivi ; après avoir rappelé en termes éloquents les malheurs de Rome et son long asservissement, il déclara que, par amour pour le pape et dans l'intérêt de ses concitoyens, il n'était pas de périls qu'il n'affrontât avec joie.

Les Romains accueillirent ses paroles par des acclamations enthousiastes, et Rienzo, certain désormais d'être soutenu par eux, fit lire par Conte, fils de Cecco Mancino, les lois et les règlements qui devaient faire la base de son gouvernement. En voici le résumé.

Tout meurtrier, quel que soit son rang, sera puni de mort ;

Les procès en suspens devront être terminés dans le délai de quinze jours ;

Tout délateur qui ne pourra prouver la culpabilité de celui qu'il dénonce subira la peine qu'on aurait infligée à l'accusé, s'il avait été reconnu coupable ;

Les maisons des condamnés et des exilés ne seront plus rasées, mais appartiendront à la ville ;

Chaque quartier de Rome devra entretenir à ses frais cent fantassins et vingt-cinq cavaliers, qui auront droit à un bouclier d'une valeur d'au moins cinq carlins d'argent et à une solde convenable[1] ;

La famille de tout soldat mort pour la défense du *bon état* recevra cent livres si c'était un fantassin, cent florins si c'était un cavalier ;

Un navire de guerre se tiendra constamment en surveillance le long des côtes et dans les estuaires qui font

1. Il y avait treize quartiers à Rome ; la milice urbaine devait donc se composer de mille trois cents soldats de pied et de trois cent vingt-cinq cavaliers.

partie du territoire romain, afin de protéger le commerce;

Les impôts sur le sel, sur les feux, ainsi que les péages et les amendes, seront consacrés, s'il le faut, à maintenir le *bon état;*

Le conseil des buonuomini donnera aux orphelins et aux veuves des secours pris sur les revenus publics;

On puisera à la même source pour venir en aide aux monastères;

On construira des greniers dans chaque quartier, et ils devront être toujours pleins pour subvenir aux besoins du peuple, en cas de disette;

Les ports, les ponts, les citadelles, les villes fortifiées, seront livrés par les barons au chef du peuple;

Les nobles veilleront à la sécurité des chemins, ne donneront plus asile aux voleurs ni aux malfaiteurs, et devront approvisionner la ville; en cas de désobéissance, ils payeront une amende de mille marcs d'argent.

La foule vota avec joie toutes ces propositions, qui avaient surtout pour but, comme on voit, d'assurer le rétablissement de la paix, la sécurité des habitants et le retour au peuple de biens dont les barons l'avaient frustré; c'étaient, si nous pouvons nous exprimer ainsi, des mesures de police plutôt qu'un système de gouvernement; Rienzo se réservait de ne faire connaître que plus tard et graduellement ses idées à ce sujet. Les Romains, au surplus, ne s'en inquiétaient guère; ils voyaient en lui leur défenseur contre les barons, leur sauveur; le pouvoir était entre ses mains, peu leur importait le reste. Ils accordèrent sur-le-champ à Rienzo des droits dictatoriaux : droit de porter et d'abroger des lois, droit de vie et de mort sur tous les citoyens, droit

de conclure des traités et des alliances, de limiter à son gré le territoire romain.

Ainsi s'accomplit cette révolution, qui commença par une procession et ne coûta pas une goutte de sang. Rien ne fut changé en apparence à l'état de choses existant : les sénateurs conservèrent leur titre, le conseil des buonuomini continua à connaître des affaires municipales, les magistrats qui ne s'étaient pas trop compromis au service des nobles gardèrent leurs charges; Cola di Rienzo se contenta momentanément du titre de « rector », mais, grâce à la toute-puissance que donne la popularité et à l'ascendant qu'exercent toujours les âmes élevées, il devint le maître absolu dans Rome et chacun s'inclina devant sa volonté.

Le nouveau chef du peuple romain ne perdit pas de temps pour entreprendre son œuvre : il s'installa au Capitole, y rendit de nombreux décrets, attribua les places vacantes à des hommes de son choix, ordonna que les malfaiteurs, qui attendaient leur sort dans les prisons, subissent leur peine sans plus tarder; ceux qui n'avaient pas encore été jugés, passèrent devant un tribunal qu'il présidait souvent lui-même; il se montrait impitoyable envers les coupables; les exécutions furent nombreuses.

La nouvelle que l'émeute était triomphante à Rome remplit de stupeur les barons assemblés à Corneto. Le plus intrépide d'entre eux, le vieux Stefano Colonna, revint aussitôt à Rome à bride abattue, pensant que sa présence suffirait pour calmer l'agitation. Arrivé sur la place San Marcello[1], il s'arrêta et témoigna son mécon-

1. Elle s'ouvre actuellement sur le Corso.

tentement avec l'arrogance qui lui était habituelle; puis il se retira dans son palais. Rienzo fit acte de courage: le lendemain matin, le chef de la famille Colonna recevait l'ordre de quitter la ville sans délai. Stefano arracha des mains de l'envoyé de Rienzo le parchemin qui contenait cet ordre et le déchira en mille morceaux, s'écriant : « Si ce fou s'avise de m'irriter davantage, je le ferai jeter par les fenêtres du Capitole. »

Aussitôt que Rienzo apprit cette nouvelle insulte, il fit sonner la cloche d'alarme; tout le peuple accourut, prêt à se livrer aux dernières violences contre les ennemis du *bon état*. Le palais de Stefano fut assailli et le vieillard n'eut d'autre parti à prendre que de fuir en toute hâte à cheval, suivi d'un seul serviteur. A peine put-il s'arrêter un moment dans la basilique de Saint-Laurent hors des murs, pour y manger un morceau de pain; de là il se dirigea vers Palestrine, où se trouvaient son fils et son neveu.

Cet exemple apprit au chef du peuple quelle était sa force et remplit de terreur les autres barons : ils obéirent sans résistance lorsqu'ils reçurent l'ordre de se retirer dans leurs châteaux; Rienzo fut bientôt maître de toutes les tours et de tous les ponts situés dans l'intérieur de la ville. Alors il assembla de nouveau les citoyens en parlement pour leur faire ratifier tout ce qu'il venait de faire, et il les pria de le nommer tribun et libérateur du peuple, conjointement avec le vicaire du pape. Le titre de tribun, que d'anciennes traditions rendaient cher aux Romains, avait l'avantage de n'éveiller, du moins à Rome, ni susceptibilité ni défiance, et d'indiquer clairement la volonté de Rienzo de se dévouer aux intérêts du peuple. Les Romains sanc-

tionnèrent tout ce qu'il voulut et l'acclamèrent tribun; il proposa ensuite de fixer à trois mois la durée de ses fonctions, mais cette offre ne fut point acceptée et l'on se borna à nommer un conseil devant lequel le tribun aurait à rendre compte de ses actes en sortant de charge, comme c'était la coutume. Une colombe blanche, qui, dit-on, vint planer sur sa tête pendant l'assemblée, parut à tous un témoignage irrécusable de la divinité de sa mission. Les Italiens aimaient à voir dans ceux qu'ils acceptaient pour chefs des envoyés de Dieu; un siècle et demi plus tard, Savonarole exploita habilement, beaucoup plus longtemps que Rienzo, ce sentiment dont il y a eu d'ailleurs bien des exemples autre part qu'en Italie.

Rienzo avait donc obtenu, grâce à son habileté et à sa fermeté, tout ce qu'il souhaitait et, de plus, en s'adjoignant pour collègue Raimond, il lui faisait partager la responsabilité de l'acte qu'il venait d'accomplir et se mettait, aux yeux de tous, sous la protection de l'Église. Son triomphe était complet; ses ennemis contribuèrent à le rendre plus éclatant; ils cherchèrent à s'unir pour étouffer à son début cette révolution qui les menaçait tous, mais leurs haines et leurs divisions prirent le dessus; ils ne parvinrent pas à s'entendre; ce que voyant, le tribun les cita à comparaître personnellement devant lui. Stefanello Colonna, soit pour le défier, soit pour se rendre compte par lui-même de l'état de Rome, osa le premier se présenter devant lui; ce qu'il vit dut lui faire perdre tout espoir d'opérer sur-le-champ une contre-révolution : l'activité la plus grande régnait au Capitole; une foule de gens, venant de la ville et des alentours, s'y pressaient pour y récla-

mer justice ou pour y apporter le montant des impôts; les tribunaux tranchaient loyalement les procès ; et des envoyés partaient continuellement pour tous les points de l'Italie, porteurs de missives du tribun. Le baron, étonné d'un spectacle auquel il était loin de s'attendre, ne fit aucune difficulté, lorsque Cola di Rienzo s'avança vers lui, revêtu d'une brillante armure, pour jurer sur le corps du Christ et sur les Évangiles de ne rien entreprendre contre le peuple romain, de veiller à sa subsistance et à la sécurité des routes, de ne point donner asile aux malfaiteurs, mais de venir toujours en aide aux veuves et aux orphelins, de ne plus détourner à son profit les revenus de la ville, et enfin de comparaître avec ou sans armes chaque fois qu'il en recevrait l'ordre.

Rainaldo Orsino fut ensuite admis à prêter le même serment, puis Giovanni Colonna, Giordano, Stefano; tous les barons promirent obéissance l'un après l'autre et s'engagèrent à mettre au service du *bon état* leurs personnes, leurs châteaux et leurs vassaux. Francesco Savello, bien qu'il fût le seigneur de Rienzo[1], ne fut pas exempt de cette obligation.

Au bout de quelques jours, les juges, puis les notaires, les marchands et enfin la plupart des citoyens imitèrent l'exemple des barons.

Bientôt les querelles cessèrent par suite des sages mesures prises par le tribun, la tranquillité régna dans l'intérieur de la ville, et les barons n'osèrent plus maltraiter les citoyens comme naguère. La popularité de Rienzo allait croissant.

1. Rienzo était né dan[illegible] de Rome qui appartenait aux Savelli.

CHAPITRE VI

RÉTABLISSEMENT DE LA JUSTICE

Ce n'était pas tout d'avoir dépossédé les nobles du pouvoir, il s'agissait pour Rienzo de tenir les promesses qu'il avait faites et de rendre effectivement aux Romains cet état de paix et de prospérité, ce *bon état* dont il s'était plu à leur faire de si séduisantes peintures. Tout autre eût reculé devant une tâche aussi rude; mais lui se mit courageusement à l'œuvre et, en peu de temps, il tira sa patrie de l'abîme de misère où elle était plongée depuis tant d'années. Par là, il mérita vraiment les éloges qu'on lui ménageait si peu, car, s'il est relativement aisé à un homme éloquent et passionné de séduire et d'entraîner la multitude en faisant luire à ses yeux de chimériques espérances, rien, au contraire, n'est plus difficile et plus rare que de ne point se rendre indigne, après la victoire, de la confiance et de l'admiration gagnées durant la lutte.

Initié au maniement des affaires publiques, lorsqu'il était notaire de la chambre urbaine, Rienzo n'était pas un de ces révolutionnaires qui arrivent au pouvoir sans avoir la moindre notion de gouvernement; de plus, il devait à sa connaissance approfondie de l'antiquité des idées larges et justes. La plupart des mesures qu'il

prit dès son arrivée au Capitole sont empreintes d'un remarquable esprit de sagesse et d'équité auquel on ne saurait trop rendre hommage.

Au lieu de profiter de sa popularité pour écraser ses ennemis personnels et s'assurer ainsi pour longtemps la tranquille possession du pouvoir, il ne songea qu'au bien commun. Or, ce qu'il y avait de plus urgent était de faire régner l'ordre et l'équité; il fallait pour cela imposer à tous les citoyens également le respect des lois et mettre un terme aux iniquités qui se commettaient chaque jour sous l'égide de la justice et au profit des barons. Le premier soin du tribun avait été, comme nous l'avons dit, de punir les criminels, et il continua à poursuivre et à châtier, sans distinction de rang, tous ceux qui violaient les lois. « Obéir à la justice, avait-il coutume de dire, est la suprême liberté. »

Il fit emprisonner un moine du monastère de Sant Anastasio qui menait une vie déshonorante, et ordonna qu'on lui tranchât la tête devant la porte même de son monastère. Peu après, ce fut Martino, seigneur de Porto[1], qui expia par la mort une longue série de forfaits, quoiqu'il fût membre de la puissante famille des Gaetani, neveu du cardinal Ceccano[2] et du cardinal Jacobo Gaetano, allié par sa femme Masia aux Alberteschi, et qu'il eût exercé, en 1340, les hautes fonctions de sénateur. A l'abri derrière les épaisses murailles de son repaire de Porto, il avait longtemps semé l'épouvante et la dévastation dans la campagne romaine; entre autres méfaits, on lui reprochait d'avoir pillé, quel-

1. Porto, sur la rive droite du bras occidental du Tibre, près de son embouchure.

2. Ceccano, voyez chapitre XVIII.

ques années auparavant, une galère qui portait à la reine Jeanne les revenus de la Provence et qui, pour éviter une tempête, s'était réfugiée dans l'estuaire du Tibre, où elle s'était échouée sur un banc de sable[1]. Devenu vieux, épuisé par ses débauches et atteint d'hydropisie, il était venu à Rome et se faisait soigner dans son palais situé près du Tibre, croyant que son rang lui assurait l'impunité. C'est là que, malgré son état, malgré les prières et les menaces de sa femme, le tribun le fit saisir par ses gardes. On le conduisit au Capitole. Le peuple fut convoqué à son de cloche, et les citoyens, croyant le *bon état* menacé, accoururent en armes ; le baron pillard fut alors amené sur l'escalier du Capitole, près de la statue du lion ; on lui arracha son long manteau, insigne de son titre, on lui lia les mains derrière le dos, et on lui donna lecture de sa sentence de mort. Le principal chef d'accusation relevé contre lui était l'acte de piraterie dont nous avons parlé. C'est à peine si on lui accorda le temps de se confesser ; il fut entraîné sur la place du Capitole et pendu, comme le dernier des malfaiteurs, presque sous les fenêtres de son palais. Son cadavre resta attaché à la potence deux jours et une nuit.

Un membre de la famille des Annibaldeschi, qui avait contrevenu aux ordonnances du tribun, fut également exécuté par son ordre. Petruccio Frangipani, Luca Savello, Stefano Colonna, Giordano Orsino, furent emprisonnés au Capitole, pour avoir désobéi à Rienzo. Pietro di Agabito Colonna, malgré son titre de sénateur, eut le même sort. Un brigand redouté avait cherché

1. Sur cette galère se trouvait Montréal, dont nous aurons à reparler plus d'une fois dans la suite.

un asile dans le palais de Stefano Colonna; le tribun n'hésita pas à l'y faire arrêter. Dans les cas d'importance, il rendait lui-même la justice, vêtu d'un long manteau de pourpre. Bien des coupables, qui ne devaient l'impunité qu'à la clémence intéressée des nobles, furent jugés et condamnés, et ces exemples répétés inspirèrent une salutaire terreur aux nombreux malfaiteurs qui infestaient Rome et ses environs : il leur semblait que les soldats du tribun allaient les traquer jusque dans leurs retraites les mieux cachées; ils fuyaient en hâte, abandonnant leurs champs, leurs vignes, leurs femmes, leurs enfants et ne se croyaient jamais assez loin de Rome. Les chemins ne tardèrent pas à devenir aussi sûrs le jour que la nuit, les forêts mêmes ne recélaient plus de bandits; les marchands purent vaquer en toute sécurité à leur négoce et les pèlerins visiter sans crainte les saints lieux; pour la première fois depuis longtemps, les laboureurs osèrent s'aventurer hors des murs de la ville et cultiver leurs champs. Les rouliers laissaient le soir leurs voitures toutes chargées au milieu des routes, certains de les trouver intactes le lendemain. Le tribun veillait à ce que cette confiance fût justifiée : ainsi, il arriva qu'on déroba le manteau d'un moine noir venu en ambassadeur de la ville de Castello; il s'en fut trouver Rienzo et lui dit : « J'ai laissé, durant mon repas, ma cape en dehors de mon auberge, je pensais que, par crainte de votre colère, personne n'oserait y toucher, et voilà pourtant qu'on me l'a prise. Je suis un moine, mon caractère est sacré, et je vis au jour le jour comme un oiseau. » A quoi le tribun répondit : « Ta cape n'est pas perdue »: et aussitôt il envoya chercher de riches

étoffes et lui en fit couper et coudre séance tenante une autre, semblable à celle qu'il avait perdue. Le moine revint chez lui tout joyeux et répétant à qui voulait l'entendre : « On ne m'a rien dérobé; j'ai retrouvé ma cape. » On prit la description exacte des lieux où le larcin avait été commis, et l'aubergiste aurait eu certainement, dit le biographe, plus de mille florins d'amende à payer, si Rienzo était resté au pouvoir.

Une autre fois, dans les environs de Capranica, village qui se trouvait sur les terres du comte Bertoldo[1], des voleurs enlevèrent une voiture chargée d'huile et attelée d'un mulet ; le comte fut obligé d'envoyer en dédommagement trente florins au conducteur de la charrette et de payer une amende de quatre cents florins.

Une fois même la sévérité du tribun alla jusqu'à la cruauté : un de ses courriers, s'étant arrêté dans une hôtellerie pour y passer la nuit, fut assassiné et volé par un autre courrier. Rienzo condamna le coupable à être enterré vivant dans la même fosse que le cadavre de sa victime. Empressons-nous d'ajouter que l'on ne rapporte aucun autre fait de ce genre à la charge de Rienzo, et que des actes de barbarie semblables étaient la monnaie courante de la justice à cette époque[2].

Le tribun prit également une série de mesures destinées à ramener la concorde parmi les citoyens : il rappela tous les Romains bannis depuis l'amnistie de 1340 ; il rendit les biens confisqués ; un jour, il assembla les citoyens et, dans un langage élevé, entraînant,

1. Non loin de Palestrine.
2. Saint Louis, qui ne passe pas pour un monarque sanguinaire, faisait percer la langue aux criminels avec un fer rouge.

[illegible] leurs querelles [illegible] ses exhortations [illegible] se réconcilièrent et [illegible] terminés sur [illegible] pas encore été jugés. [illegible] solution leur fût [illegible] de se partager [illegible] en commun et qui étaient [illegible] établit aussi [illegible] la justice se rendait [illegible] très équitable ; ce [illegible] était composé des [illegible] sagesse et leur [illegible] sur lequel on voyait [illegible] au-dessus de leurs [illegible] simples : elle consis[illegible] la peine du talion. [illegible] mauvais traitement [illegible] qui faisaient aussitôt [illegible] s'il était reconnu [illegible] d'exiger le talion, [illegible] avant de sortir de la [illegible] sur la bouche le baiser de paix. Parfois les deux parties se présentaient d'un commun accord.

Au reste, voici une anecdote qui montre fort bien comment les choses se passaient : un homme avait crevé l'œil à un autre dans une rixe ; le blessé alla porter plainte devant le tribunal ; le coupable fut amené sur l'escalier du Capitole, où on le fit mettre à genoux. Quand il vit arriver sa victime, il se reconnut coupable et se mit à pousser des cris de terreur et à implorer

avec larmes son pardon; cependant il tendait son visage, prêt à subir le châtiment de son crime si l'offensé voulait le lui infliger; mais celui-ci, touché de ses lamentations et de son repentir, lui fit grâce et tous deux s'en allèrent réconciliés.

Le talion existait depuis longtemps dans les lois que l'on observait à Rome, et Rienzo ne fit probablement qu'en généraliser l'usage; parfois il était rachetable, mais il ne semble pas que le tribun ait admis cette tolérance.

Rienzo défendit aux Romains de porter des armes dans la rue; les querelles furent sévèrement réprimées, à ce point que les maîtres n'osaient plus brutaliser leurs serviteurs comme auparavant. Non content de rétablir la tranquillité, Rienzo voulut aussi corriger les mœurs des Romains : il leur interdit de jouer aux dés, d'entretenir des concubines; il édicta des lois sévères contre les adultères et les blasphémateurs; contraignit ceux qui avaient répudié leurs femmes, sans raisons suffisantes, à les reprendre[1]; il fit aussi des règlements fort rigoureux sur les ventes de denrées et sur le commerce en général : les marchands, étroitement surveillés, devinrent d'une probité peu commune; les bouchers et les marchands de poisson, par exemple, qui passaient auparavant pour tromper sans scrupule leurs acheteurs, leur disaient franchement : « Ceci est du porc et ceci de la chèvre; voici de la bonne viande, en voilà de la mauvaise! » Comme les effets de la disette continuaient à se faire sentir, le tribun fit défricher une partie des

1. Dans la suite, nous verrons Rienzo rendre obligatoires certains devoirs religieux.

champs incultes qui entouraient la ville, et envoya chercher du blé jusqu'en Sicile.

Plein de douceur et d'affabilité pour tous ceux qui sollicitaient sa protection, Cola di Rienzo s'efforçait toujours de leur venir en aide ; chacun avait libre accès auprès de lui et rarement on sortait mécontent de sa présence : à certains jours, il recevait plus spécialement les veuves et les orphelins. Quand les plaintes qu'on lui apportait étaient fondées, il sévissait durement contre les coupables. C'est ainsi qu'il condamna deux citoyens de marque, scribes du sénat, Tommaso di Fiortifiocca[1] et Poncellotto de la Camera, qui avaient outrepassé leurs droits, à porter le bonnet d'infamie, supplice infligé ordinairement aux faussaires, et à payer une amende de mille livres chacun.

Son esprit d'équité fut bientôt célébré partout ; de fort loin les Italiens venaient lui soumettre leurs litiges, et il cita à son tribunal et condamna une quantité incroyable de criminels de toute espèce. A Pérouse, par exemple, on avait assassiné un Juif enrichi par l'usure, ainsi que sa femme, et ce meurtre était demeuré impuni : Cola di Rienzo évoqua l'affaire à son tribunal et justice fut faite.

Une foule d'exilés et de malheureux, victimes de la tyrannie de leurs seigneurs, vinrent de Toscane supplier le tribun d'user de son influence pour les faire rentrer dans leurs biens ; il les accueillait avec bienveillance, leur prodiguait des paroles d'encouragement et ne négligeait rien pour soulager leur infortune.

Malgré tous ces soins absorbants, il trouvait le temps

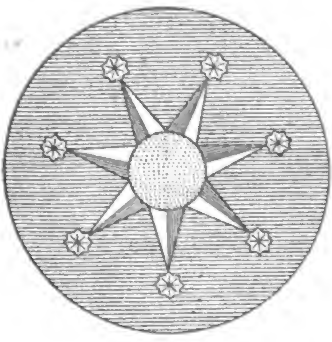
1. Voir Bibliographie et page 49.

de veiller attentivement à l'administration de la ville, et l'on s'étonnait qu'il pût suffire à tant d'occupations diverses. Un grand nombre de secrétaires travaillaient jour et nuit sous sa direction ; quelques-uns d'entre eux étaient des hommes fort instruits, qu'il avait su s'adjoindre pour rédiger les innombrables missives qu'il expédiait dans toutes les directions et dont il avait soin de garder copie.

CHAPITRE VII

POLITIQUE INTÉRIEURE DU TRIBUN

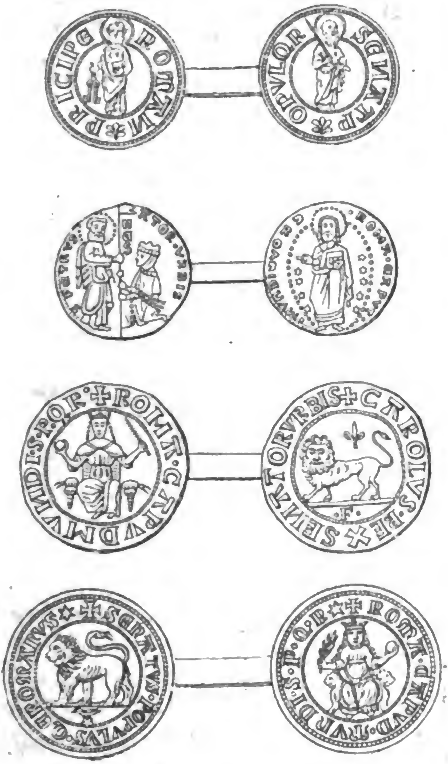
Cola di Rienzo ne négligeait rien de ce qui lui semblait de nature à consolider ou même à affirmer son autorité. Il prit, par exemple, un blason qu'on voyait encore représenté, il y a deux siècles, sur un des murs du Capitole; c'était un soleil d'or à sept rayons terminés chacun par une étoile d'argent, se détachant sur un fond azuré. Ces armes étaient, prétendait Rienzo, celles de Boetius Severinus, ce philosophe qui avait gouverné Rome au temps de Théodoric et que le tribun considérait comme le dernier des Romains digne de ce nom glorieux[1]. Peut-être étaient-elles destinées à représenter Rome et son chef répandant la lumière sur le monde. Quant aux



Blason de Cola di Rienzo

1. Voir Appendice, n° II.

sept étoiles, elles avaient sans doute pour but de rap-



Monnaies sénatoriales.

peler les sept dons du Saint-Esprit[1], que le tribun se

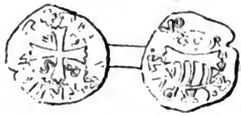
1. La sagesse, l'entendement, la science, la prudence, la force, la piété, a crainte de Dieu.

flattait d'avoir reçus. Ce blason était gravé sur le sceau dont il marquait les pièces officielles et décorait l'étendard qu'on portait devant lui dans les cérémonies.

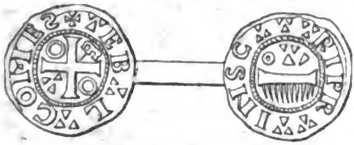
Il datait ses actes : de la première année de la république restaurée. Armand de Brescia en avait fait autant avant lui, car les hommes ont toujours été portés à s'imaginer que leurs efforts ont renouvelé la face du monde et que tout ce qui a été fait avant eux ne compte pas.

Une des prérogatives les plus enviées du pouvoir était le droit de faire battre monnaie; c'était à la fois une marque de puissance, une preuve d'indépendance politique et une source de profits souvent aussi grands qu'illégitimes. Les Romains, dès qu'ils eurent rétabli le sénat, s'empressèrent de fabriquer des monnaies et les sénateurs usèrent presque constamment de ce droit; ces pièces représentaient le plus souvent d'un côté saint Pierre remettant au sénateur ses insignes : la barrette, le manteau, etc.; de l'autre un lion ou les armes de la ville. Les papes firent également battre monnaie à Rome et accordèrent même parfois ce privilège aux gouverneurs des provinces. Rienzo, jaloux d'exercer, lui aussi, ce droit régalien, pria les Florentins (le 7 juin) de lui envoyer un graveur, un essayeur et un ouvrier expert; car, à ce moment, Florence passait à juste titre pour posséder les plus habiles monnayeurs de l'Italie. Les pièces que le tribun fit frapper sont composées d'un alliage où l'argent et l'étain entrent en quantités à peu près égales, alliage qui était d'un usage fréquent au moyen âge. On l'appelait en Italie « mistura », ce qui signifie mélange, ou « argento nero », à cause de la couleur noir[illegible] com[illegible]iquait l'étain. Ces mon-

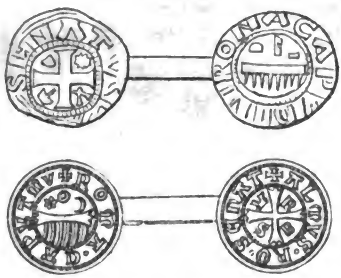
naies, devenues excessivement rares[1], appartiennent à deux types légèrement différents, correspondant aux deux périodes du tribunat de Rienzo.



Monnaie de Cola di Rienzo. — Premier type.



Denier de Provins.



Denarii provisini.

Le premier type représente d'un côté, dans le champ, un objet difficile à identifier : un étendard déployé, dont le graveur aurait voulu figurer les plis perpendiculairement à la hampe, selon certains auteurs[2] (opinion qui nous paraît pour le moins aventurée); un peigne à tisser, selon d'autres[3], à l'imitation de ceux qui sont gravés sur les deniers de Provins, ville où se fabriquait alors une grande quantité de drap et qui était en relations constantes de commerce avec Rome[4]. Ce qui

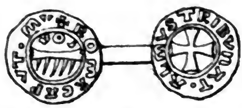
1. On n'en connait que trois ou quatre exemplaires : musée Kircher, Belli, Bartolomeo Borghèse.

2. Floravanti, *Antiqui romanorum pontificum denarii*, Zefirino Re, etc.

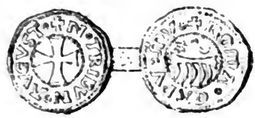
3. Zanetti, *Nuova raccolta delle monete delle Zecche d'Italia;* Gradenigo; Papencordt.

4. Au moyen âge, il était fréquent qu'une ville empruntât à une autre, pour des raisons diverses, son type de monnaie, en le modifiant légèrement.

rend fort plausible cette explication, c'est qu'on frappa longtemps à Rome des deniers dits *provisini* ou *provianesi*, sur le modèle des deniers de Provins. Au-dessus de ce peigne, un soleil, un croissant et une étoile ou un annelet; en légende circulaire les mots : ROMA CAPVT MV. (*Roma caput mundi*[1]) vaine et pompeuse épithète à laquelle les Romains tenaient beaucoup et que portèrent presque toutes leurs monnaies durant le



Monnaie de Cola di Rienzo.
Variante du premier type.



Monnaie de Cola di Rienzo.
second type.

moyen âge. Au revers est une croix cantonnée des quatre lettres V. R. B. S. (*Urbs*), autour + ALMVS TRIBVNAT. (*Almus tribunatus*).

On connaît une variante de ce type dans laquelle les lettres V. R. B. S. manquent; mais ce ne fut là probablement qu'un essai, car il n'est signalé ni par Zefirino Re, ni par Papencordt.

Le second type est semblable au premier. Il porte en légende + ROMA CAPVT MV. et le peigne de Provins dans le champ; au revers les lettres V. R. B. S. ne s'y trouvent pas; on lit en légende + N. TRIBVN. AVGVST. (*Nicolaus tribunus Augustus*). Cette qualification de « Augustus », que le tribun ne prit qu'après le 1er août, indique que ce second type fut créé postérieurement à cette date. Quant au premier, il est probable qu'il fut

1. Ces trois mots forment commencement du vers : *Roma caput mundi regit orbis frena rotundi.*

émis dans le courant de juillet; car, dès le 21 août, Clément VI se plaint que Rienzo ait osé faire frapper des monnaies.

Le tribun faisait toujours suivre son nom, dans les actes officiels, d'une série de titres qui étaient, si nous pouvons nous exprimer ainsi, comme une profession de foi et auxquels ses contemporains attachaient une grande importance, car tous les chroniqueurs ont soin de les rapporter exactement; dans la confirmation des statuts de la corporation des lainiers[1], il s'intitule : « Nicolas, sévère et clément, tribun de la liberté, de la paix et de la justice et libérateur illustre de la sainte république romaine » et, plus tard[2] (statuts des drapiers) : « Le soldat vêtu de blanc du Saint-Esprit, sévère et clément, libérateur de la ville, défenseur de l'Italie, protecteur du genre humain et tribun auguste. » Il prétendit dans la suite que l'épithète de sévère avait été choisie par lui en souvenir de ce même Boetius Severinus, dont nous avons dit qu'il avait pris les armes; il alla même jusqu'à donner à son fils le nom de Boetius.

Au haut du palais qu'il habitait flottait toujours l'étendard du peuple, aux armes de la ville; quand il sortait à cheval, on portait devant lui la bannière de la justice, tandis que des serviteurs, marchant à ses côtés, jetaient au peuple de l'argent à poignées. La première fois qu'il se montra dans ce pompeux appareil fut le jour de la Saint-Jean (24 juin), peu de temps après l'exécution de Martino di Porto. Rome tout entière se rendait ce jour-là à l'église dédiée au précurseur. Sous couleur d'y aller aussi faire ses dévotions, le tribun traversa la

1. 27 juin.
2. 5 septembre.

ville escorté d'une troupe nombreuse de cavaliers, tous superbement vêtus; pour lui, il montait un cheval entièrement blanc et portait un manteau de soie blanche, frangé d'or et garni d'ornements en drap; un corps d'élite composé de cent citoyens du quartier de la Reola marchait devant lui.

Une autre fois, il déploya plus de faste encore : le peuple prévenu à l'avance par des hérauts, encombrait le chemin que devait suivre le tribun, et poussait, à son approche, de longues et bruyantes clameurs; tous voulaient contempler de près cet homme qui, par le seul effort de sa volonté, avait mis en fuite les barons et rétabli si promptement la paix et la justice. Une troupe de cavaliers, aux armures étincelantes, ouvrait la marche; Rienzo venait de les désigner pour aller guerroyer contre le préfet di Vico, ainsi que nous le verrons tout à l'heure; derrière eux s'avançait la foule des magistrats : juges, notaires, camerlingues, chanceliers, scribes du sénat, syndics, officiers chargés de la sécurité publique; puis venaient quatre cavaliers du corps de la maréchaussée, montés sur leurs palefrois. A leur suite s'avançait seul Gianni di Allo, portant une coupe d'argent doré où se trouvait l'offrande destinée aux autels, comme cela se pratiquait lorsque les sénateurs se rendaient en gala à une église; il était suivi de soldats à cheval et de musiciens dont les uns portaient des trompes d'argent et les autres des tambours lamés du même métal, et qui remplissaient les airs de sons éclatants; les crieurs publics, les hérauts marchaient en silence derrière eux. Ensuite venaient Buccio, fils de Guibileo, une épée nue, symbole de la justice, à la main, et Liello Migliaro, qui, tout le long du chemin, jetait à la foule de

droite et de gauche de la menue monnaie ; deux hommes portant des sacs pleins d'argent se tenaient à ses côtés. Immédiatement après Liello parut Cola di Rienzo monté sur un cheval de haute taille; il portait un vêtement de velours moitié vert, moitié jaune, tout garni de vair ou petit gris[1]. De la main droite il tenait, selon la coutume, un bâton de commandement en acier poli, qui se terminait par une boule en argent doré, surmontée d'une croix; cette croix contenait, disait-on, un morceau de la vraie croix; on y avait gravé d'un côté : *Deus*, de l'autre : *Spiritus sanctus*. Cecco di Alesso portait au-dessus de la tête du tribun un étendard blanc sur lequel étaient représentées ses armes; au haut de la hampe était une colombe blanche en argent, qui avait dans son bec une couronne d'olivier. De chaque côté de Rienzo, formant la haie, marchaient cinquante soldats venus exprès de Vitorchiano[2]; ils étaient armés de haches et couverts de peaux d'ours. Une foule de gens sans armes, pour la plupart citoyens riches et considérés, mais n'occupant pas de charges publiques, fermaient la marche et témoignaient par leur présence de la sympathie universelle qu'inspirait alors le tribun.

On avait dû abattre les murs de la ville pour per-

1. Il faut se souvenir que les Français, qui déjà en ce temps-là étaient les maîtres de la mode, donnaient l'exemple de ces accoutrements bizarres, contre lesquels ni les papes, ni les rois ne parvenaient à réagir efficacement. En ce qui concerne les fourrures, extrêmement rares alors, elles étaient le complément indispensable de tout vêtement luxueux ; les nobles et la haute bourgeoisie s'en réservaient exclusivement l'usage. Les Allemands furent les premiers à les introduire en Italie. Les religieuses s'étant mises à porter des fourrures, les papes le leur interdirent et celles-ci, ne pouvant renoncer complètement à cette parure, employèrent désormais des peaux de chats et d'agneaux.

2. Vitorchiano, sud-est de Montefiascone.

mettre à cette multitude de passer sans encombre. Le cortège traversa le pont Saint-Pierre[1] et arriva au pied de l'escalier qui menait à l'antique basilique[2]. Là, Rienzo mit pied à terre, il gravit les degrés : tous les chanoines et tous les prêtres, vêtus de leurs habits de fête et de leurs surplis blancs, sortirent à sa rencontre, portant la croix et l'encens, et entonnèrent l'hymne : *Veni creator Spiritus*. Le tribun pénétra dans l'église, mit un genou en terre devant l'autel et y déposa son offrande.

Certes il eût été à nos yeux plus noble, pour Rienzo, de suivre jusqu'au bout l'exemple des tribuns qu'il s'était d'abord proposés pour modèles, et de conserver comme eux dans les honneurs sa simplicité première ; mais en ces temps où la puissance se mesurait à la magnificence, où les rois, les seigneurs, les prélats, tous les grands enfin, aimaient à s'entourer des signes extérieurs de la richesse et de la force, on n'aurait point manqué de considérer une pareille conduite comme un aveu de faiblesse et une preuve que Rienzo se reconnaissait tacitement indigne des hautes fonctions dont il s'était emparé. Pour qu'on crût à sa puissance, il devait en faire ostentation.

Il faut avouer toutefois que cette concession aux préjugés de son temps lui coûta peu, et qu'il se laissa bien vite séduire par les douceurs du luxe et de l'adulation. Sa frugalité d'autrefois fit place à un amour immodéré pour la bonne chère : on le vit prendre part chaque jour à de somptueux festins où les mets les plus déli-

1. Probablement le « ponte Vaticano » aujourd'hui détruit.

2. L'église de Saint-Pierre, en partie détruite par la foudre en décembre 1352, devait présenter alors à peu près l'aspect qu'on lui voit dans la fresque de Raphaël, appelée l' « Incendie du Borgo ».

cats et les vins les plus recherchés étaient servis avec profusion; des bouffons, des chanteurs venaient le distraire durant ses repas, et il accueillait favorablement les flatteurs et les faiseurs de sonnets qui chantaient en vers pompeux ses vertus et ses hauts faits.

Rienzo entendait que tous les siens profitassent de sa rapide élévation : lorque sa femme allait à l'église Saint-Pierre, elle se faisait accompagner de jeunes gens armés et d'un grand nombre de femmes nobles; des enfants munis de parasols et d'éventails la protégeaient des ardeurs du soleil et veillaient à ce qu'elle ne fût point incommodée par les mouches. Un de ses oncles, nommé Giovanni Barbieri parce qu'il avait exercé le métier de barbier, reçut le titre de baron; son nom malsonnant fut changé en celui de Giovanni Rosso, et l'on vit ce seigneur de nouvelle date parcourir à cheval les rues de la ville, suivi d'une nombreuse escorte. Il voulut faire épouser à sa sœur, qui était veuve, un baron fort riche. Un de ses neveux, Conte, reçut la garde de la forteresse de Civita-Vecchia.

Il semble que les Romains manifestèrent quelque étonnement de voir leur tribun se conduire d'une manière si peu conforme aux sentiments qu'il professait naguère, car Rienzo éprouva le besoin de se disculper et écrivit dans ce but à l'un de ses amis résidant à Avignon une lettre qui n'était sans doute point destinée à demeurer secrète. Elle porte la date du 15 juillet. « Dieu, dit-il, pour qui rien n'est caché, sait bien ce qui nous a fait accepter un joug si pesant : ce n'est pas le désir des dignités, des emplois, de l'honneur ou de la gloire (nous avons toujours méprisé ces choses comme de la boue), mais c'est l'amour du bien public.

Dieu lui-même nous a imposé cette mission que nous ne lui avions jamais demandée. Il sait si nous avons distribué des charges, des bienfaits et des honneurs à nos parents, si nous amassons des trésors pour nous-même, si nous nous écartons jamais de la vérité, si nous leurrons les hommes par de vaines paroles, si nous dépouillons autrui pour nous enrichir, nous et nos héritiers, si nous nous délectons aux mets délicats ou à quelque autre plaisir, et si nous sommes fourbe en quoi que ce soit. Dieu nous est témoin de ce que nous avons fait et faisons encore pour les pauvres, les veuves, les orphelins et les enfants abandonnés. Cola di Rienzo vivait bien plus tranquille que le tribun. »

C'est ainsi qu'il énumère plutôt qu'il ne réfute les griefs plus ou moins fondés de ses adversaires. Il voulut même un peu plus tard se démettre de sa charge, mais tous ses conseillers s'y opposèrent énergiquement et il consentit à la conserver au delà du terme primitivement fixé.

Rienzo n'en continuait pas moins avec persévérance et habileté le cours de ses réformes; il sentait bien qu'il ne suffisait pas d'avoir établi, grâce à un coup de main heureux, le *bon état*, et qu'il fallait faire disparaître au plus tôt les derniers vestiges de la tyrannie des nobles, et les mettre hors d'état de rien entreprendre contre la liberté des Romains. Des lois édictées le 24 juin et le 7 juillet eurent pour but d'abolir tous les privilèges des nobles et d'environner la puissance du peuple d'un apparat qui la rendît plus imposante. Défense fut faite aux barons d'avoir sur leur palais des écussons à leurs armes; les armoiries des Colonna, des Orsini, des Savelli furent arrachées et brisées; on ne vit plus à Rome que

les armes du pape et de la ville, et le tribun ordonna aux Romains de ne reconnaître désormais d'autre autorité que celle du souverain pontife et du peuple.

Afin d'ôter aux barons tout point d'appui dans l'intérieur de la ville, il leur donna l'ordre de jeter bas les palissades dont leurs demeures étaient environnées ; ils obéirent; alors Rienzo les obligea à transporter à leurs frais au Capitole les pieux et les planches qui en provenaient. Avec tous ces matériaux, il fit murer les colonnades qui entouraient le Capitole, fortifiant et agrandissant ainsi son palais. Comme il rêvait d'y accomplir d'importantes restaurations, il imposa une taxe de cent florins à tous ceux qui avaient exercé les fonctions de sénateur. Les travaux furent, en effet, commencés, mais restèrent inachevés; seule une petite chapelle dont la charpente était tout en fer et les parois en lames d'étain fut terminée à temps ; l'intérieur en était richement décoré et splendidement illuminé quand on y célébrait les offices, et le chœur passait pour un des meilleurs qu'on eût jamais entendus. C'est là que le tribun venait, sans sortir de son palais, remplir ses devoirs de chrétien et se donner le plaisir, fort peu chrétien, de voir les barons qu'il avait vaincus forcés d'assister aux services debout, les bras humblement croisés sur la poitrine, le capuchon rabattu, dans une attitude pleine de crainte et d'abattement. Un prodige acheva de jeter la consternation parmi ses ennemis : une femme accoucha de deux enfants attachés par le milieu du corps et dont le plus grand semblait absorber le plus petit. On y vit un signe évident que le peuple, devenu le plus fort, allait détruire complètement la noblesse.

Rienzo abolit certains impôts vexatoires qui pesaient

principalement sur le peuple : les droits de péage furent réduits ou supprimés; les impôts de consommation sur le pain, sur le vin, disparurent. Pour remplacer ces sources de revenus, le tribun eut recours à une gestion plus économique des deniers publics et surtout à une perception plus rigoureuse des autres impôts.

La taxe des feux, sorte d'impôt foncier qui existait également en France à cette époque, n'était perçue que fort irrégulièrement; elle s'élevait jadis à vingt-quatre deniers par habitation, soit à un peu plus d'un carolin, mais au temps de Rienzo bien des cités ne la payaient plus, et dans les campagnes les seigneurs s'en appropriaient souvent le montant.

Le tribun résolut de mettre un terme à ces abus et des émissaires chargés de percevoir cette taxe parcoururent tout le pays soumis à Rome; partout ils reçurent bon accueil : les habitants de la Toscane inférieure, de la Campanie, du Littoral et même ceux de Sant Antiocca[1], qui étaient tributaires de Rome, s'empressèrent de fournir l'argent exigé par le tribun, car ils étaient certains que Rienzo en ferait bon usage. Dans les campagnes, les vassaux des barons payèrent un carolin d'or par feu, et les seigneurs eux-mêmes, qui auparavant s'étaient toujours soustraits à cet impôt, durent se résigner à le subir. L'argent affluait de tous côtés; c'est à peine si l'on avait le temps de le compter.

Seul, au milieu de cet empressement général à obéir

1. Peut-être est-ce l'île S. Antiocca, voisine de la côte sud-ouest de la Sardaigne.

aux ordres du tribun, Giovanni di Vico, préfet de Rome et seigneur de Viterbe, refusa de se soumettre. Cola di Rienzo lui accorda trois jours pour faire amende honorable en présence du peuple assemblé, le menaçant des plus grands châtiments s'il n'obéissait pas. Giovanni ne tint nul compte de cet ordre; le tribun le déclara alors, devant tous les citoyens réunis en parlement, déchu de sa charge, de ses dignités et de ses titres; l'appela par son nom, Giovanni di Vico, ce qui passait pour une sanglante injure; le qualifia de fratricide; le somma de rendre la forteresse de Rispampano[1], qui appartenait au peuple romain; et finalement lui déclara la guerre. Pour éviter toute compétition au sujet du titre de préfet de Rome, il se réserva cette charge.

1. Rispampano ou Rocca Rispampano se trouve au sud de Toscanella.

CHAPITRE VIII

GUERRE CONTRE GIOVANNI DI VICO ET SES CONSÉQUENCES

En cherchant à faire rentrer dans le devoir le préfet par la force des armes, Rienzo se lançait dans une dangereuse aventure, car une défaite ou même un échec eût été fatal à son autorité à peine établie[1]. Or Giovanni passait pour un guerrier intrépide; la vie de brigandages qu'il menait, ses luttes incessantes avec les cités et les seigneurs voisins l'avaient accoutumé au métier des armes; il pouvait, grâce à ses richesses, soudoyer, comme il le fit d'ailleurs, de nombreux mercenaires; de plus, la majeure partie de la noblesse romaine était de connivence avec lui, et ses sujets, surtout les habitants de Viterbe, montraient, quelque étonnant que cela paraisse, un grand attachement pour leur maître malgré sa cruauté; ils avaient accueilli très froidement la lettre par laquelle Rienzo leur annonça, dès le 24 mai, les événements qui venaient de s'accomplir.

Les empiétements de Giovanni étaient incessants et néanmoins il savait se concilier les bonnes grâces du Saint-Siège; ainsi, l'année précédente, il avait eu une querelle avec le pape au sujet de Vetralla, petite ville

1. La chute de Cerroni fut en grande partie causée par l'avortement de l'expédition des Romains contre le préfet. Voir chapitre XXV.

qui faisait partie du domaine de l'Église[1] et qu'il voulait acheter à Andrea Orsino; Clément VI s'était énergiquement opposé à la cession de cette place et enjoignit[2] aux barons romains de l'empêcher au besoin par la force. Le préfet ne tint aucun compte de cette menace et s'établit à Vetralla; il trouva moyen cependant d'apaiser la colère du pape. Peu après, nous le trouvons en guerre avec le recteur du Patrimoine; la ville d'Orvieto s'était liguée avec lui. Cette fois encore il réussit à conclure une paix avantageuse[3] (14 janvier 1347); bien plus, il obtint de ce même recteur, au moment de sa lutte contre le peuple romain, des secours en hommes et en argent. Le recteur de la Campanie lui fournit également des subsides.

C'est de quoi se plaint violemment le tribun dans la lettre suivante, adressée au pape le 7 juillet, au plus fort de sa lutte contre Giovanni di Vico :

« Les pauvres sont satisfaits, les faibles se réjouissent, dit-il, les Romains ont juré de défendre le *bon état* jusqu'à la mort; deux hommes seulement s'opposent à nos efforts, tous deux fratricides, coupables de tous les crimes, rebelles à l'Église, Giovanni di Vico et le comte de Fondi[4]. Ce qui nous est plus douloureux à dire et surtout à supporter, c'est que les obstacles que nous rencontrons pour les faire rentrer dans le devoir, nous viennent des représentants de Votre Sainteté dont nous étions en droit, au contraire, d'espérer la bienveillance :

1. Au sud de Viterbe, sur le bord du lac de Vico.
2. Le 22 août 1346.
3. Grâce aux bons offices de Giordano Orsino, capitaine du Patrimoine, et de Guido.
4. Le comte de Fondi avait refusé de reconnaître Rienzo. Voir chapitre XIII.

le gouverneur du Patrimoine, oublieux des maux que Giovanni a causés à l'Église, s'est ligué avec lui contre nous et lui fournit des secours sans droit et sans raison ; le gouverneur de la Campanie, Almengo, agit de même. Il ne faut pas que vous ignoriez plus longtemps la conduite de deux de vos serviteurs, qui trahissent ainsi leurs devoirs. Nous aurions gardé volontiers le silence, mais leurs crimes sont connus de tous ; Dieu nous est témoin qu'ils ont une passion insatiable pour l'argent et ne montrent aucun zèle pour les intérêts de Votre Sainteté, de l'Église et de la justice. Loin de là, ils prennent toujours le parti des tyrans contre les malheureux qui réclament leur appui et les forcent souvent à s'exiler. Le gouverneur de la Campanie a acquitté, pour un peu d'argent, deux assassins qui, après avoir violé une de leurs parentes, l'avaient lâchement massacrée avec ses enfants ; il a de même absous le comte de Fondi, qui cependant a fait mettre à mort Ceccano et Rainaldo de Murolo et a laissé égorger sur ses terres plus de cent croisés qui se dirigeaient vers Smyrne ; enfin il n'impose d'autre châtiment à un parricide qu'une amende de cent florins. Le frère de ce serviteur infidèle, Angelo de Monteleone n'a pas craint de s'engager au service de Louis de Hongrie, votre ennemi. Nous vous supplions donc avec respect et humilité, mais avec instance, de donner des ordres à ceux qui commandent en votre nom, afin que ces scandales prennent fin.

« Nous ne pouvons, dit-il en terminant, vous cacher une coutume abominable qui s'est introduite par la faute de ceux qui représentent votre autorité : les magistrats subalternes, délégués dans les petites villes et dans les places fortes, ont l'habitude d'offrir aux coupables de les

acquitter moyennant un peu d'argent et se hâtent de terminer les procès de cette façon, afin de prévenir l'arrivée des juges et de s'approprier indûment le montant des amendes; ainsi pour dix florins ils rendent la liberté à un meurtrier; les juges, quand ils arrivent, ne peuvent plus poursuivre les criminels et cette impunité augmente leur audace. »

Rienzo ne fut pas pris au dépourvu par la résistance du préfet. Il avait eu soin d'organiser militairement la ville et d'exercer les citoyens au maniement des armes, car il comprenait bien que la résignation des nobles n'était qu'une feinte destinée à cacher leurs agissements secrets et à endormir la défiance du peuple, que tôt ou tard ils tenteraient un suprême effort pour reconquérir ce pouvoir, dont ils avaient tant abusé et qui leur était, par conséquent, si cher, et qu'il n'y aurait de sécurité pour le *bon état* que du jour où une victoire remportée sur les ennemis de la liberté démontrerait à tous la force du peuple et son ardeur à défendre ses droits.

Chaque quartier devait fournir un contingent de cavaliers et de fantassins : les cavaliers, au nombre de trois cent vingt-cinq, formaient un corps d'élite; le tribun leur donna des chevaux de combat richement harnachés et caparaçonnés, des roussins, pour porter leur équipement, des armures neuves d'un travail remarquable et une solde; les fantassins, choisis parmi les jeunes gens les plus robustes et les plus vaillants de la ville, reçurent des armes et une paye relativement élevée, ils durent prêter serment et se tenir toujours prêts à partir au premier signal donné par la cloche d'alarme du Capitole; Rienzo les répartit en treize compagnies,

correspondant aux treize quartiers et ayant chacune un étendard distinct.

Un assez grand nombre de barons[1] s'enrôlèrent dans l'armée du peuple, soit par crainte, soit par ambition, et, comme ils étaient les seuls qui eussent quelque connaissance de l'art militaire, Rienzo fut contraint presque toujours de leur confier le commandement de ses troupes. Jamais en effet il ne trouva dans le peuple d'homme capable de conduire une armée et lorsque, plus tard, tous les nobles eurent abandonné sa cause, il se vit obligé d'avoir recours à des chefs mercenaires qui, le moment venu, ou bien restèrent inactifs, ou bien le trahirent.

A cette armée essentiellement romaine et relativement forte, eu égard à la faible population de la ville, se joignirent des troupes auxiliaires. Les habitants de Corneto, dont Giovanni di Vico gênait singulièrement le commerce, envoyèrent au tribun tous les soldats dont ils pouvaient disposer, sous la conduite de leur seigneur, Manfredo; Pérouse fournit soixante cavaliers; Todi, Narni, mirent également des troupes à la disposition de Rienzo, qui se trouva avoir ainsi sous ses ordres mille cavaliers et six mille fantassins; il n'y avait pas un seul mercenaire dans leurs rangs et tous étaient animés d'une égale haine contre la tyrannie des barons et d'une égale conviction qu'ils travaillaient à l'affranchissement commun; un tel spectacle était rare alors en Italie.

Pour éviter toute tentative de révolte de la part des nobles pendant l'absence des milices, le tribun en fit

1. Voir page 111.

mettre en prison un grand nombre : Giordano et Rinaldo Orsini, Giordano di Marino, Stefano Colonna, Buccio, enfin tous ceux dont il redoutait l'audace. Suivant un usage fréquent alors, il offrit mille florins de Pérouse à celui qui lui apporterait la tête de son adversaire.

Le commandement suprême de l'armée fut confié à Cola Orsino, seigneur du château Saint-Ange; Rienzo lui adjoignit Giordano Orsino comme conseiller et peut-être aussi comme surveillant. Les Romains étaient pleins de confiance et d'ardeur, et le tribun résolut d'envahir sur-le-champ le territoire de Giovanni. Pour lui, il attendit à Rome que les événements rendissent sa présence nécessaire sur le théâtre des hostilités.

Le mois de juin tirait à sa fin quand l'armée se mit en marche; la première ville qu'elle rencontra sur son chemin, après Sutri, fut Vetralla, qui appartenait, comme nous l'avons dit, au préfet. A peine arrivés sous ses murs, les Romains se mirent en devoir de ravager sans merci les champs et les fermes d'alentour; les habitants, saisis de terreur, ouvrirent le lendemain leurs portes aux assiégeants, mais la garnison se réfugia dans la citadelle qui dominait la ville. Pour s'en rendre maître, il fallut entreprendre un siège en règle.

Or, l'usage de la poudre était encore inconnu en Italie à cette époque, car, bien que Villani en parle dans sa description de la bataille de Crécy, il semble démontré que l'on n'en fit point usage dans ce pays avant l'année 1380. Les Romains attaquèrent donc la forteresse suivant les anciens principes, qui n'avaient guère varié depuis Jules César, et, à grand renfort de catapultes et de balistes, ils couvrirent les remparts de pierres, de morceaux de fer et de plomb, de matières incendiaires

de toute sorte; puis, quand les soldats de Giovanni, accablés sous cette grêle de projectiles, semblèrent hors d'état de défendre l'approche des murs, ils roulèrent devant une des portes un immense bélier en bois, qu'ils avaient construit sur place. La nuit étant survenue pendant l'opération, ils eurent l'imprudence d'abandonner leur machine, que les assiégés se hâtèrent d'inonder d'huile, de poix, de soufre, de térébenthine enflammés. Le lendemain matin, les Romains ne trouvèrent plus qu'un monceau de cendre. Quelque peu découragés par cette mésaventure, ils renoncèrent à s'emparer de vive force de la citadelle et se bornèrent à ravager systématiquement le pays, jusque sous les murs de Viterbe, brûlant les maisons, sciant les arbres, coupant les pieds de vigne et saccageant les champs couverts de blé et de lin prêts à être récoltés; les dégâts s'élevèrent à quarante mille florins. Un détachement de l'armée alla assiéger Bieda, petite forteresse au nord de Vetralla, tandis qu'un autre se dirigea sur Rispampano.

Les habitants de Viterbe tremblaient pour leurs vies; ils priaient et suppliaient Giovanni de céder, mais le hautain seigneur s'obstinait dans sa résistance. Il alla chercher des mercenaires jusqu'en Lombardie. Rienzo, instruit de ce fait, écrivit aux Florentins : « Giovanni di Vico, ce traître infâme, ennemi de Dieu et des hommes, a recruté des soldats en Lombardie pour attaquer Rome et attenter ainsi à la sécurité de toute l'Italie; mais, nous l'espérons bien, le peuple et le Saint-Esprit sauront repousser ses attaques. Nous vous demandons, au nom de votre amitié, d'interdire aux troupes de Giovanni l'accès de votre territoire, car il est notre ennemi et, par conséquent, le vôtre. Si vous y

consentez, vous nous rendrez un plus grand service qu'en nous envoyant deux cents cavaliers. » (18 juillet.)

Cependant le siège de Vetralla traînait en longueur, la chaleur était devenue accablante, les auxiliaires commençaient à se lasser, tandis que le préfet voyait grossir chaque jour le nombre de ses soldats. Rienzo résolut de prendre en personne le commandement de son armée et il se disposa à partir de Rome avec un corps d'élite. A cette nouvelle, Giovanni tint un conseil de guerre et, sur l'avis de ses capitaines, prit le parti de demander la paix. Le vice-recteur du Patrimoine se chargea d'engager les pourparlers; Giovanni consentit à tout ce qu'exigea le tribun et un accord préliminaire fut signé le 16 juillet.

La nouvelle en fut aussitôt apportée à Rome par un frère hospitalier d'Assise, Acuto, qui, grâce à sa vie exemplaire et à sa générosité, était entouré d'une grande vénération; il avait de plus, disait-on, contribué au rétablissement de la paix. Monté sur un âne, vêtu d'un manteau blanc, la tête couronnée d'olivier, un rameau d'olivier à la main, il arriva sur la place du marché[1] précisément au moment où Cola di Rienzo haranguait le peuple et l'encourageait à continuer la lutte. Lorsqu'on vit apparaître Acuto au fond de la rue, la foule curieuse et inquiète se précipita à sa rencontre; et lui, du plus loin qu'il aperçut le tribun, de s'écrier : « Rispampano est à toi! » Les Romains, pleins de joie, firent retentir les airs de leurs acclamations.

Rienzo affirma que, la nuit précédente, il avait vu en rêve ce qui allait arriver; il semble plus probable

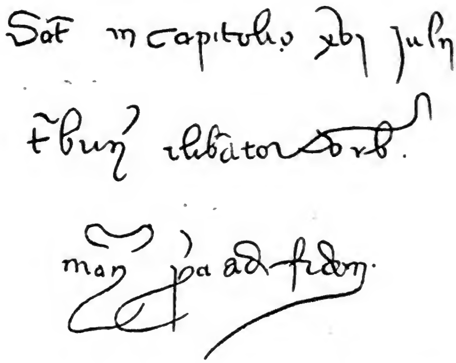
1. Probablement la place Campo di Fiore.

que, prévenu à l'avance par Acuto, il avait préparé, fort habilement d'ailleurs, toute cette mise en scène.

Aussitôt les préliminaires signés, le préfet vint à Rome, accompagné de son fils et de soixante hommes d'armes. Il se présenta au Capitole; admis en la présence du tribun, il se prosterna à ses pieds, le serra dans ses bras et implora sa miséricorde, jurant, sur le corps du Christ et sur la bannière de Saint George, obéissance et respect au peuple romain et à son chef. Rienzo, qui se méfiait, non sans raison, des bruyantes démonstrations de son adversaire, fit fermer les portes du Capitole, sonner la cloche et, lorsque les citoyens se trouvèrent réunis, il leur annonça que Giovanni venait de faire acte de soumission, qu'il promettait de restituer au peuple romain tout ce qui lui appartenait et demandait humblement l'oubli de ses fautes. Le peuple s'en remit à la décision du tribun, qui non seulement consentit à pardonner à Giovanni, mais lui rendit sa charge de préfet ainsi que tous ses titres et en ajouta même de nouveaux. Néanmoins, il le retint prisonnier au Capitole et laissa l'armée romaine devant Vetralla, jusqu'à ce que la forteresse de Rispampano eût été remise entre les mains du syndic du peuple romain. Quand cette clause fut exécutée, Rienzo licencia l'armée; les auxiliaires s'en retournèrent aussitôt chez eux, tandis que les soldats romains rentraient dans la ville (22 juillet), la tête ceinte de couronnes d'olivier, au milieu des transports de joie de leurs concitoyens; des arcs de triomphe en feuillage furent dressés sur leur passage: les rues étaient jonchées de fleurs. Les Romains se croyaient revenus au temps des Scipions.

Outre les clauses déjà mentionnées (cession de Ris-

pampano, soumission du préfet au peuple), il était stipulé dans le traité de paix[1] que les Romains ne confisqueraient point les biens que Giovanni possédait à Rispampano, n'exigeraient de lui aucune réparation pécuniaire ou autre pour les dommages causés pendant



Signature de Cola di Rienzo. (Traité de paix avec Giovanni di Vico.)

les hostilités, et lui rendraient tous les titres et toutes les dignités dont le tribun l'avait déclaré déchu; par contre, le préfet s'engageait à payer la somme de cinq cents livres que Rienzo avait promise, sous la foi du serment, à la famille d'un soldat romain tué en combattant. Un fils de Giovanni demeura en otage.

Le jour de la rentrée triomphale des troupes, Rienzo écrivait aux Florentins : « Vous vous êtes intéressés à nos malheurs, il est juste que vous soyez informés des succès que le ciel nous envoie. Giovanni di Vico a fini

1. Cet instrument existe à Bologne, revêtu de la signature du tribun, dont nous donnons le fac-similé; il portait aussi le sceau de Rienzo, mais le temps l'a détruit et l'on n'en voit plus que la place.

par sa soumission, nous l'avons reçu avec clémence et nous lui avons rendu ses biens et ses dignités. Nous vous remercions de ce que vous avez fait pour nous et vous prions de nous envoyer les soldats que vous nous avez promis. »

Cette campagne, qui permit au peuple romain de faire glorieusement l'essai de ses forces renaissantes, avait duré un mois à peine; pourtant elle eut un grand retentissement dans toute l'Italie. Tous ceux, et ils étaient nombreux, qui avaient eu à se plaindre de Giovanni di Vico, applaudirent à sa défaite et acclamèrent dans le tribun un sauveur, un vengeur; les petits tyrans du centre et de la Toscane, qu'il menaçait sans cesse, accueillirent la nouvelle de sa soumission avec d'autant plus de joie que le succès de Rienzi leur parut plus incertain. Quant au pape, il ne témoigna pas ses sentiments, mais il dut voir sans regret l'abaissement d'un homme qu'il avait considéré si longtemps et à si juste titre comme un ennemi dangereux [illegible].

Les barons de leur côté furent fort déconcertés en voyant un des leurs, et non le moins puissant, obligé d'aller solliciter la clémence du chef du peuple. Ceux qui possédaient des châteaux sur le territoire romain et ne les avaient pas encore livrés aux délégués du peuple, s'empressèrent de le faire, entre autres Giovanni Orsino, le seigneur d'Alagna[1], celui d'Orvieto, et bien d'autres, plus loin, l'opulente cité de Ceri[2], Monticelli[3],

1. Alagna, ou [illegible], ou Alagna, dans les Abruzzes.
2. Ceri, au nord-ouest de Rome, dans la Marittima.
3. Monticelli, au nord-ouest de Tivoli.

Vitorchiano, Civita-Vecchia, Piglio[1], Porto, à l'embouchure du Tibre, reconnurent la suzeraineté de Rome; le duché de Soria[2] et quelques villes de la Campanie suivirent cet exemple, en sorte que, dans tout le pays situé entre la mer et les premiers contreforts des Apennins, de la frontière de la Toscane jusqu'aux environs de Gaëte, il n'y eut pas un pont, pas une route, pas un château fort, pas une cité enfin, dont le peuple romain ne fût rentré en possession, grâce à l'énergie de son chef. La commune de Fano[3], malgré sa proximité, et le comte de Fondi refusaient seuls de reconnaître l'autorité de Rome. Tels furent les résultats de cette courte expédition qui coûta aux Romains peu d'hommes et encore moins d'argent[4].

Rienzo n'abusa pas de la crainte qu'inspiraient ses armes; il sut tout au contraire gagner l'amitié des cités que Rome avait forcées à reconnaître sa suprématie, tantôt en réduisant, tantôt en transformant, de manière à le rendre moins humiliant, le tribut qu'elles devaient payer. Ainsi, depuis 1259, Tivoli était astreinte à envoyer à Rome, chaque année, mille livres, et même, dans la suite, mille florins; Toscanella devait également fournir deux mille mesures de blé ou mille livres; Corneto une redevance en nature; le tribun abolit ces obligations et exigea seulement que les villes tributaires

1. Piglio, au nord d'Anagni.
2. Soria ou Soriano, près de Viterbe.
3. Probablement Fiano, au nord de Rome.
4. Si l'on en juge par ce que dépensèrent les Romains en 1300 durant une guerre contre les mêmes adversaires; les habitants de Viterbe, ayant été vaincus, durent payer les frais de l'expédition qui ne s'élevèrent pas à plus de vingt-cinq mille livres. Comme nous l'avons déjà dit, il n'y avait pas de mercenaires dans l'armée des Romains.

envoyassent tous les ans, à l'église du Capitole, cent livres de cire. Velletri, après avoir soutenu avec des fortunes diverses de longues luttes contre Rome, avait fini par être obligée à recevoir un podestat romain; sur la prière de ses habitants, Rienzo leur rendit toutes leurs libertés, moyennant une somme d'argent.

Ainsi se trouvait en partie réalisé ce qu'avait rêvé le tribun durant ses longues méditations au milieu des ruines de Rome : sa patrie était libre et son autorité reconnue sur tout le territoire romain, la paix, la sécurité, régnaient partout, et la justice triomphait au nom du Saint-Esprit.

CHAPITRE IX

POLITIQUE EXTÉRIEURE DU TRIBUN

Après avoir affranchi sa patrie de l'oppression des grands, le premier et le plus constant souci de Rienzo fut de lui assurer la prépondérance à laquelle sa grandeur passée, à défaut de sa puissance actuelle, lui donnait droit et de délivrer l'Italie de toute ingérence étrangère. Devançant le cours des siècles, il aurait pu prendre, lui aussi, pour maxime cette parole célèbre « l'Italia farà da sè ». Son rêve était de rendre enfin l'Italie maîtresse de ses destinées sous la direction d'un empereur italien, si ce n'est même romain, et sous la protection d'un pape, résidant à Rome; rêve brillant mais irréalisable, il le comprit lui-même, quelques années plus tard, quand il alla solliciter l'appui de l'empereur d'Allemagne pour rétablir la paix dans son pays. Mais alors, dans toute la fraîcheur de ses premières illusions, il se lança sans hésitation dans cette périlleuse entreprise.

Il fallait tout d'abord mettre un terme aux querelles intestines qui, depuis si longtemps, déchiraient l'Italie, la ruinaient et servaient de prétexte aux envahisseurs; pour atteindre ce résultat, il s'efforça d'établir entre toutes les cités et tous les peuples de

la péninsule une sorte de fédération : chaque État, chaque ville aurait conservé ses lois, son gouvernement, son indépendance, mais l'Italie entière se fût trouvée unie au moment du péril, prête à défendre sa liberté et à faire respecter ses droits[1]. La direction de cette ligue revenait de droit à Rome et c'est par ce moyen que Rienzo comptait lui rendre une partie de sa puissance. Déjà de pareilles fédérations avaient été formées en présence de l'étranger[2], et grâce à elles l'Italie fut quelquefois sauvée, mais elles ne duraient jamais plus longtemps que le péril qui les avait fait naître; les haines intestines reprenaient promptement le dessus et les alliés d'un jour devenaient les ennemis acharnés du lendemain. Le tribun tenta d'asseoir sur des bases solides, d'organiser d'une façon durable une semblable ligue, et, pour n'être point nouvelle, sa conception n'en eût pas moins assuré, s'il avait pu la réaliser, la tranquillité et le bonheur de l'Italie. Ce fut vers ce but que tendirent, dès les premiers jours, tous ses efforts, et sa politique extérieure n'eut pas d'autre mobile.

Mais Rienzo allait avoir à lutter contre bien des obstacles : il devait ménager des susceptibilités toujours en éveil, des ambitions étroites autant qu'insatiables, des rivalités sans nombre, des haines parfois cachées, parfois ouvertes, mais toujours implacables; il lui fallait concilier des intérêts multiples et souvent opposés; en un mot, faire disparaître l'antagonisme de cette foule de cités et de petits États qui se disputaient

1. On sait qu'Aristide avait rêvé et en partie réalisé une semblable confédération entre les cités grecques, après la bataille de Platée.

2. Ligue lombarde en 1170.

la possession du sol, le commerce, la suprématie, et y substituer une sorte de confraternité, d'aspiration commune vers un même idéal : l'intérêt supérieur de l'Italie. Pour surmonter tant de difficultés accumulées, Rienzo aurait eu besoin de l'astuce d'un Machiavel, de la finesse d'un Médicis, de la ténacité indomptable d'un Grégoire VII; mais il était loin de réunir toutes ces qualités. Peu versé dans les subtilités qui formaient alors le fond de la politique, il manquait de cette énergie soutenue qui est le propre des âmes vraiment fortes, et de la modération, de la mesure sans lesquelles rien de durable ne se fonde; il avait, il est vrai, des sentiments élevés, généreux et une puissance de séduction extraordinaire, jointe à une foi aussi profonde que sincère dans le caractère éminemment divin de sa mission; il fascina plutôt qu'il ne convainquit ses compatriotes, et c'est pourquoi son triomphe fut aussi éclatant qu'éphémère. L'Italie, un instant séduite par cette brillante vision et qui avait cru toucher au port de salut que lui montraient de loin les poètes, retomba dans cet état de déchirements et d'anarchie où elle devait gémir si longtemps; l'heure du relèvement n'avait pas encore sonné pour elle!

D'abord Cola di Rienzo ne rechercha l'adhésion que des villes du centre, dont la sympathie pour Rome était connue : Pérouse, Orvieto, Sienne, Florence même, et ce ne fut que plus tard qu'il voulut faire entrer dans la confédération l'Italie entière. A peine élu, il écrivit officiellement à quelques cités voisines pour leur faire part de la révolution qui venait de s'accomplir et leur demander leur appui. Voici le texte de la lettre adressée aux citoyens de Viterbe; toutes les

autres sont libellées en termes presque identiques :

« Par la grâce de Notre Seigneur Jésus-Christ, Nicolas, juste et miséricordieux, tribun de la liberté, de la paix et de la justice, libérateur de la sainte république romaine, aux nobles et sages citoyens, aux podestats, capitaines, conseillers, syndics et gouverneurs de la cité de Viterbe, en Toscane, fille et alliée du peuple romain, salut, paix et justice.

« Nous portons à votre connaissance le don précieux que le Saint-Esprit a daigné accorder à notre sainte ville et à tous les peuples d'Italie, qui en sont comme les membres, le jour à jamais béni de la Pentecôte. Par la faute des nobles, coupables autant que cruels, notre malheureuse cité et tout son territoire étaient plongés dans la douleur et la désolation. Il n'y avait plus de justice; la paix était bannie, la liberté méconnue, la sécurité de tous détruite, la vertu méprisée, la miséricorde, la piété honnies; non seulement les étrangers, mais les habitants eux-mêmes étaient en butte aux vexations et aux rapines des barons sur terre comme sur mer; les pèlerins effrayés ne venaient plus visiter les reliques de nos bienheureux concitoyens saint Pierre et saint Paul, les premiers des apôtres, ainsi que les tombes de tant d'autres martyrs, qui ont arrosé cette ville de leur sang. On ne saurait s'étonner après cela de nos malheurs.

« Et vous-mêmes, ne vous envoyait-on pas un podestat qui vous opprimait, et n'exigeait-on pas de vous des subsides écrasants en hommes et en argent?

« Ne pouvant plus supporter sa misère, le peuple nous a chargé en parlement d'y mettre un terme et il nous a

accordé dans ce but un plein pouvoir. Nous voulons rétablir partout la paix et la justice ; c'est pourquoi nous vous convions à rendre grâce avec nous au Saint-Esprit ainsi qu'aux apôtres, et à partager avec nous la faveur que nous avons reçue d'eux. Nous vous prions en outre d'assembler le peuple à son de trompe et de lui donner des armes, afin qu'il puisse nous aider à abattre l'orgueil des tyrans et des rebelles, qui ont l'audace de s'opposer à l'établissement du *bon état*.

« Dans les trois jours qui suivront la réception de cette lettre, nous vous demandons d'accréditer auprès de nous deux ambassadeurs en vue de la réunion d'une assemblée qui sera composée des représentants de toutes les cités de la province romaine et qui aura pour mission de rétablir l'ordre et la paix. Nous vous prions également de nous envoyer un jurisconsulte, qui nous guidera de ses conseils et recevra les honoraires et les présents d'usage.

« Fait au Capitole, le 24 mai 1347. »

Le 7 juin, il écrivit dans le même sens à Modène et à Lucques ; sa lettre se termine par ces mots : « du Capitole, où nous siégeons en toute justice. » Le même jour, il annonça aux Florentins son élévation au pouvoir, réclamant, comme à Viterbe, l'envoi de deux ambassadeurs et d'un légiste.

On voit que le plan de Cola di Rienzo était d'instituer une assemblée où toutes les cités de quelque importance devaient être représentées et dans laquelle chacune aurait eu le même nombre de voix ; cette assemblée eût été appelée à discuter et à trancher toutes les querelles des villes confédérées. Outre ce rôle d'arbitre, le tribun lui réservait une mission plus élevée, celle d'examiner

les questions d'ordre général [1] et de représenter l'Italie vis-à-vis des nations étrangères. Dans ce grand conseil, il eût trouvé moyen sans doute de donner à Rome voix prépondérante, comme il le fit plus tard dans l'assemblée qui devait être chargée d'élire un empereur [2].

A côté de ce conseil, le tribun méditait de créer un tribunal suprême, sorte d'aréopage composé des plus habiles jurisconsultes de l'Italie, auquel il aurait soumis les difficultés d'ordre juridique qui pourraient s'élever entre les cités, ainsi que les litiges entre citoyens. Comme on le voit, les fonctions de ces deux assemblées étaient bien distinctes.

Vers la fin de juin, Rienzo envoya à Florence cinq ambassadeurs : Pandolfuccio Guido de' Franchi, Matteo di Beanni, Francesco, surnommé l'esclave des Baroncelli [3], Stefanello des Boezi, Pandolfo Franco. Le conseil de la ville les reçut le 2 juillet avec le cérémonial accoutumé [4]; Pandolfuccio parla le premier.

« Florence est fille de Rome, dit-il, votre sagesse, votre prudence, que le monde admire, l'esprit de justice dont s'inspirent vos lois, les hautes vertus qui honorent vos concitoyens, attestent clairement votre illustre origine, et Rome s'écrie en voyant votre félicité, comme jadis Salomon : « Le bonheur de mes enfants me remplit

1. Voir page 116.
2. Voir chapitre xv.
3. Plusieurs membres de cette famille habitaient Florence, où ils occupaient une situation élevée; voir aussi chapitre xxv.
4. Les trois discours qui suivent se trouvent dans un manuscrit de la Bibliothèque nationale (fonds italien 557) cité par Baluze; il porte le titre de : *Canzone morali*. Papencordt y fait allusion dans l'appendice de son ouvrage, en exprimant le regret de n'avoir pu, faute de temps, le consulter. Ce manuscrit contient en outre la lettre de Rienzo à Viterbe.

« d'allégresse ». Cette parenté a été la source d'une longue amitié entre nos deux patries ; vous serez donc heureux d'apprendre la bonne nouvelle que nous vous apportons : Rome est enfin délivrée de la dure servitude qu'elle endurait depuis tant de siècles. Si jamais peuple fut plongé dans la douleur et les ténèbres, ce fut assurément le peuple romain ! Enfin, le Tout-Puissant a pris nos souffrances en pitié et, grâce à l'intervention du Saint-Esprit, il a envoyé parmi nous, afin de nous sauver, un homme vertueux et juste, un libérateur, Nicolas, fils de Laurent, dont le nom prédestiné signifie : gloire éclatante.

« Nicolas, fils de Laurent, votre maître, ainsi que le peuple romain, vous saluent et s'offrent à vous prêter en toute occasion leur concours, pour défendre la liberté et la justice. Dans ce but, notre maître aura sur pied, au mois d'août, huit cents soldats dont cinq cents sont prêts à marcher dès à présent ; tous, sans exception, sont tirés de l'élite de la noblesse romaine. Adressez-vous à lui avec confiance, comme à un père. »

Après lui, messire Matteo parla dans le même sens ; ensuite ce fut le tour de Francesco. Il s'excusa d'abord de ce que, malgré sa jeunesse, il prenait la parole devant une si vénérable assemblée, puis il renouvela les témoignages d'amitié et d'admiration du tribun et des Romains pour Florence, sœur et alliée de Rome, et poursuivit : « Nous vous notifions la délivrance de notre patrie, tirée de l'opprobre et de la servitude par notre haut et puissant seigneur, Nicolas. Notre misère était profonde, nos gouvernants donnaient l'exemple des vices et de la cruauté, ils ne justifiaient que trop

le dicton : « Rectores, raptores[1] » ; les femmes étaient en pleurs, le peuple avait renoncé à tout espoir, les pèlerins, les prêtres, assaillis, égorgés aux portes mêmes de la ville, ne pouvaient plus sanctifier leurs âmes dans nos temples. Rome, où l'on ne voyait ni richesse, ni vertu, ni piété; Rome, mère de tous les vices et de toutes les hontes, était devenue une caverne de brigands, un repaire d'assassins, de parjures, de faussaires, et les plus noirs forfaits se tramaient à l'ombre des autels. Dieu semblait nous avoir abandonnés; mais souvent il est le plus près de nous, alors qu'il semble être le plus loin. Il nous envoya Nicolas de Rienzo et le peuple, à la vue de ses vertus, s'est écrié : « Tu seras « notre sauveur et notre maître, délivre-nous, ordonne « et tu seras obéi; fais descendre la lumière sur ce « peuple qui t'implore du fond des ténèbres, car l'heure « de la délivrance est enfin venue! » Notre maître accepta le pouvoir; le Saint-Esprit l'inspira, comme il l'inspire encore. Il a rétabli partout l'ordre et la justice. Mais il lui faut lutter contre bien des obstacles pour affermir le *bon état*, qui est comme le prélude et la préparation du jubilé, et afin de pouvoir extirper à tout jamais les germes de rébellion et de perversité qui subsistent encore, il vous prie de l'éclairer de vos sages conseils et de lui envoyer, quand vous le pourrez, un corps de cent cavaliers, dont il a le plus grand besoin; le peuple romain vous en gardera une reconnaissance éternelle. »

Le lendemain 3 juillet, Tommaso Corsini fut chargé par la commune de répondre favorablement à cette

1. Gouvernants, dévorants.

demande. Pandolfuccio l'en remercia abondamment, mais dans la crainte que les Florentins ne s'en tinssent à de vagues promesses, il les supplia d'envoyer sans retard les secours qu'ils s'étaient engagés à fournir, leur rappelant les paroles de Jules César : *Tolle moras, semper nocuit differre paratis.* Florence consentit, en effet, à faire partir sur-le-champ cent cavaliers pour concourir à la défense du *bon état*, et en promit d'autres, si besoin était ; mais la défiante république, redoutant de s'engager plus qu'elle ne le voulait par l'envoi d'une ambassade, fit quelques difficultés à ce sujet et le tribun dut affirmer, pour lever ses scrupules, que sa demande n'avait d'autre but que d'assurer d'une façon durable la tranquillité de l'Italie, à l'état de laquelle nul moins que lui, avait-il soin d'ajouter, ne songeait à apporter de changements. (Lettre du 22 juillet.)

Le 11 juin Cola di Rienzo fit part de son élection à Guido de Gonzague ; en juillet, une ambassade solennelle se rendit à Sienne, et cette ville envoya à Rome, le 22 de ce mois, cinquante cavaliers sous le commandement d'un officier de haut rang. Ils devaient rester trois mois au service du tribun, mais dès le 12 septembre ils étaient de retour à Sienne. Pérouse, qui avait déjà envoyé soixante cavaliers à Rome, reçut également le 15 juillet les envoyés de Rienzo et leur fit le meilleur accueil. Le doge de Venise [1], Luchino Visconti, le marquis de Ferrare [2], les régents du royaume de Naples, reçurent fort bien les ambassadeurs envoyés par le peuple romain.

1. Andrea Dandolo, élu en 1343, mort en 1354.
2. Obizzo d'Este, fils de Rainaldo. Voir page 115, note 1.

Les courriers chargés des missives de Cola di Rienzo parcouraient le pays sans armes, n'ayant pour toute sauvegarde qu'un petit bâton peint et argenté qui attestait leur mission ; personne n'aurait osé les attaquer ; partout on les accueillait avec joie, comme des libérateurs. « Ce bâton, disait l'un d'eux à Rienzo, non sans quelque emphase, ce bâton, symbole de votre autorité, je l'ai porté sur les routes et à travers les forêts : des milliers de personnes se sont agenouillées devant lui et l'ont embrassé avec des larmes de joie, car grâce à vous les chemins sont sûrs et les brigands ont disparu. » Chacun voulait rendre hommage au tribun dans la personne de ses représentants ; Rienzo, craignant sans doute que cet empressement ne provoquât des abus, leur défendit sévèrement de recevoir, comme c'était pourtant l'usage, de l'argent ou des cadeaux des cités et des princes auprès desquels ils étaient accrédités : l'un d'eux, un certain Tortora, convaincu d'avoir enfreint cet ordre, fut marqué d'un fer rouge à la gorge.

Dès le commencement de juillet, la Toscane tout entière avait répondu à l'appel du tribun : les députations affluaient à Rome, la ville avait un air de fête, les mots de paix et de concorde étaient dans toutes les bouches et peut-être aussi dans tous les cœurs. On vit arriver successivement les ambassadeurs de Florence, de Sienne, d'Arezzo, de Todi, de Terani, de Spolète, de Rieti, d'Amelia, de Tivoli, de Velletri, de Pistoia, de Foligni, d'Assise, etc. ; c'étaient tous des citoyens renommés dans leurs villes pour leur savoir, leur éloquence, leurs richesses ; des marchands, des juges, voire même des chevaliers. Les Vénitiens envoyèrent une lettre, marquée du grand sceau de la républi-

[illegible]

[illegible] Les autres seigneurs [illegible] talie. [illegible] Scala, Filippino de Gonzague[2], [illegible] et de Padoue[3], Francesco des Ordelaffi[4], Malatesta de Arimino[5], en Romagne, [illegible] tribun avec mépris ; mais [illegible] fermissait chaque jour [illegible] offrirent de magnifiques présents [illegible] des paroles les plus flatteuses [illegible].

Louis de Tarente lui écrivit aussi [illegible] et lui envoya trois ambassadeurs : un archevêque de l'ordre de Saint-François, docteur en théologie, [illegible]

1. Obizzo d'Este, seigneur de Ferrare, était un vaillant capitaine ; il reconquit Modène et Reggio, qui avaient appartenu à ses ancêtres, et se fit redouter par ses voisins. Mort en 1352.

2. Filippino, fils de Louis de Gonzague, était Allemand d'origine : pour se venger d'une injure personnelle, il tua Francesco Bonacossa ainsi que son frère (1328), et s'empara de Mantoue, où il fonda la maison de Gonzague, qui devint si célèbre par la suite. Il s'allia à Louis de Hongrie et mourut en 1358.

3. Jacobo était alors seigneur de Carrare ; il se rendit plus tard maître de Padoue en faisant assassiner Marsiglietto Pappafava, qui gouvernait la ville ; il fut pourtant adoré de ses nouveaux sujets et Pétrarque en fait un pompeux éloge.

4. Francesco, fils de Sinibaldo des Ordelaffi, passait pour cruel et vindicatif : il résista longtemps au cardinal Albornoz et mourut à Venise, dans la misère (1374).

5. Malatesta, seigneur de Rimini et de presque toute la Romagne, s'empara d'Ancône en 1348. Vaincu et fait prisonnier par Albornoz, il dut reconnaître la suzeraineté du pape. Mort en 1364.

chevalier de haute noblesse, à éperons d'or[1], et un juge réputé pour sa science; ils étaient suivis d'une brillante escorte. Lorsqu'ils se trouvèrent en présence de Rienzo, l'archevêque prit la parole et dans son exorde il rappela ces paroles de la Bible « Jonathas[2] envoya des messagers à Rome pour renouveler amitié »; il parla de la satisfaction qu'éprouvait son maître à voir le peuple romain heureux et libre et termina sa harangue en suppliant le tribun de secourir le royaume de Naples, que le roi de Hongrie voulait mettre à feu et à sang. Rienzo lui répondit aussitôt en citant un autre passage de la Bible, très voisin de celui que l'archevêque avait pris pour texte : « Que les armes soient loin de nous et que la paix règne sur la terre comme sur la mer! » Il ajouta : « Nous avons auprès de nous quelques conseillers; nous leur communiquerons vos demandes et vous ferons connaître ensuite notre décision. »

Cette réplique, faite avec tant d'à-propos, laissa le prélat tout interdit, car il était loin de penser qu'un laïque pût avoir une connaissance aussi approfondie des Écritures saintes.

De son côté, le duc de Durazzo faisait sa cour au tribun et l'appelait même « mon très cher ami ». Les régents du royaume de Naples le comblaient de présents et s'efforçaient de gagner ses faveurs, car il avait été convenu, d'un commun accord, que la querelle de la reine Jeanne et de Louis de Hongrie lui serait soumise. Louis n'était pas non plus resté inactif; il envoya au

1. Les éperons d'or étaient un des signes distinctifs de la chevalerie; les valets d'armes les portaient en argent.

2. Jonathas, roi des Juifs, mort en 143 av. J.-C., liv. I des Macchabées, chapitre XII.

tribun une nombreuse ambassade, chargée de lui demander son amitié et de lui offrir en retour l'appui d'une troupe de cinq cents cavaliers, tirés de l'armée qu'il réunissait en ce moment à Aquila. Les envoyés du roi lui portaient une grande quantité de présents ; selon l'usage, ils se firent précéder par des messagers qui étaient eux-mêmes des personnages d'importance ; ils avaient des vêtements de velours vert tout garnis de fourrures et de belles capes allemandes, dit le biographe.

Rienzo, afin de leur inspirer une plus haute idée de sa puissance, leur donna audience un jour qu'il rendait la justice au milieu d'un grand concours de peuple. Quand on le prévint que les envoyés du roi de Hongrie allaient paraître devant lui, il se fit apporter une pomme en argent surmontée d'une croix et plaça sur sa tête la couronne tribunitienne, puis il donna ordre qu'on amenât les ambassadeurs et s'écria, quand il les vit s'avancer : « Je jugerai tout le globe selon la justice, et les peuples selon l'équité. » Désignant ensuite aux Romains les ambassadeurs : « Voici, dit-il, les envoyés du roi de Hongrie, qui viennent demander justice pour le meurtre du malheureux et innocent roi de Naples, André. »

L'empereur d'Allemagne lui-même, Louis de Bavière, cet irréconciliable ennemi du Saint-Siège, fit supplier en secret Cola di Rienzo d'intercéder en sa faveur auprès de Clément VI, car il craignait fort de mourir sans avoir fait sa paix avec l'Église.

Jean V Paléologue, empereur de Constantinople, lui envoya des ambassadeurs, et il n'y eut pas jusqu'au roi d'Angleterre qui n'entrât en relations avec le chef du peuple romain.

Rienzo avait adressé une lettre à Philippe VI, alors occupé à secourir Calais; mais elle fut mal accueillie par le roi de France, qui ne se souciait guère que le pape quittât Avignon; un simple archer fut chargé de porter sa réponse à Rome; elle était, de plus, écrite en langue vulgaire et sur un ton trivial. Le tribun ne subit pas l'affront de la recevoir : quand elle arriva, il était déjà tombé du pouvoir, et elle fut remise aux seigneurs du château Saint-Ange qui la confièrent au chancelier de la ville, Malabranca.

Ainsi Rienzo avait su intéresser à la révolution qu'il venait d'accomplir tous les peuples de l'Italie et tous les souverains de l'Europe, et gagner, en apparence au moins, leur sympathie. Tandis que Crescentius, Arnaud de Brescia et plus tard Stefano Porcaro, bien qu'ils fussent animés des mêmes sentiments que lui, du même amour pour la liberté, virent leur renommée et leurs efforts circonscrits par l'enceinte même de la ville, le nouveau chef du peuple romain, à peine arrivé au pouvoir, était traité d'égal par de puissants monarques et se voyait désigné comme arbitre dans une querelle qui tenait l'Europe en suspens.

CHAPITRE X

RELATIONS DE COLA DI RIENZO AVEC LA COUR D'AVIGNON ET AVEC PÉTRARQUE

Restait à obtenir l'adhésion du pape sans laquelle tous les efforts de Rienzo étaient vains. L'influence du souverain pontife, représenté partout par des légats, des vicaires, qui s'occupaient activement des choses temporelles, était plus grande en Italie peut-être que partout ailleurs; il ne se passait pas un événement, quelque minime que fût son importance, sans que le pape n'intervint d'une façon plus ou moins directe. De même que Rienzo avait jugé indispensable d'obtenir l'appui de l'Église avant d'entreprendre la révolution, de même il comprenait bien que, pour assurer la réalisation de ses vastes projets, il lui fallait l'assentiment sinon le concours du Saint-Siège.

Quoi qu'on en ait dit, ce ne fut pas volontairement qu'il entra en lutte avec le pape ; il avait trop de sens politique et il était trop profondément religieux pour commettre cette faute et cet acte de rebellion aux lois de l'Église. Comme on le verra surabondamment dans la suite, il n'eut pas de plus ardent désir, pas de plus constante préoccupation, que de se concilier la faveur du pape ; il ne se lassa pas de lui prodiguer les témoi-

gnages du respect le plus profond; il s'efforça toujours de lui prouver qu'il était prêt à lui obéir, tant que ses volontés ne seraient pas en contradiction avec ce que le tribun croyait être les intérêts de sa patrie; il chercha, jusqu'au dernier moment, à calmer par des paroles de soumission et même par des actes la colère du souverain pontife, et ce ne fut que plus tard, après avoir été chassé de Rome et persécuté par le pape, sous l'influence des doctrines des Spirituels, qu'il songea à attaquer, non pas le pape ou la papauté, mais la personne de Clément VI.

Comme tant d'autres alors, Rienzo pensait que Rome ne serait heureuse et tranquille qu'autant que les papes y auraient de nouveau fixé leur séjour, et que leur absence était un affront pour Rome en même temps qu'un grave danger pour la foi chrétienne; c'est pourquoi il insista si vivement, au risque d'irriter le pape, pour l'amener à quitter Avignon, et c'est encore dans l'intérêt de l'Église qu'il s'éleva avec tant de violence contre le luxe et les vices trop évidents des prélats qui résidaient à la cour de Clément VI.

Sa piété était profonde autant que sincère, encore qu'elle fût parfois empreinte d'une certaine ostentation; ses discours, les lois qu'il fit, son habitude de communier chaque jour, sa retraite parmi les solitaires des Apennins qui poussaient à l'excès les vertus chrétiennes, son intention d'aller en terre sainte, sa résignation lorqu'il se vit en face de la mort, toute sa conduite enfin, prouvent assez la sincérité de sa foi. On a peut-être été au delà de la vérité en qualifiant sa révolution de mystique; mais il est certain que les sentiments religieux eurent une grande influence sur l'âme de Rienzo

et qu'il n'y avait chez lui que son amour pour Rome qui les dominât. Le choix qu'il fit toujours de dates rappelant des fêtes de l'Église pour accomplir tous les actes importants de sa vie politique, comme aussi la pompe religieuse dont il avait soin de les entourer, avaient autant pour but de satisfaire ses propres croyances que celles de la foule. Que s'il lui arriva de profiter de la naïveté des Romains en leur faisant croire que des songes, des voix venues d'en haut, lui dictaient sa conduite et lui dévoilaient l'avenir, faut-il pour cela suspecter sa foi et le traiter de fourbe, comme on l'a fait? A-t-on jamais reproché au roi Numa ou à Socrate leurs pieuses supercheries?

Rienzo tenait donc doublement à ce que les pouvoirs qu'il avait reçus du peuple fussent ratifiés ou, pour mieux dire, consacrés à Avignon. A peine élu chef du peuple « rector », il dépêcha auprès de Clément VI un de ses courriers, un Florentin nommé Jean, en qui il avait grande confiance; il devait assurer le pape que Rienzo s'était borné à prendre la défense des intérêts de l'Église, menacés par les barons, qu'il n'avait accepté le pouvoir qu'avec la condition expresse que le souverain pontife approuverait son élection et qu'il était prêt à se démettre de sa charge, si Clément VI l'exigeait. Toutefois, l'envoyé avait la mission secrète d'insinuer que les Romains ne laisseraient pas le chef de leur choix accomplir ce sacrifice, et qu'à aucun prix ils ne se résigneraient à subir de nouveau la tyrannie de leurs anciens maîtres.

Ce langage adroit, le zèle que professait Rienzo pour l'Église, l'espérance qu'un homme qui devait tout au pape, se montrerait probablement disposé à servir les

intérêts du Saint-Siège, l'impossibilité évidente de rétablir dans le moment actuel le gouvernement des nobles, déterminèrent Clément VI à ratifier le vote populaire. Il reconnut donc Raimond et Rienzo comme chefs du peuple « rectores ». Le 26 juin, il leur écrivit pour leur faire part de cette décision et le lendemain il adressa une lettre aux citoyens romains : « La ville de Rome, disait-il, qui a été sanctifiée par le sang des apôtres et que Dieu lui-même a désignée pour être la capitale de l'Univers, nous a toujours été plus chère qu'aucune autre ville et nous souhaitons par-dessus toute chose que la paix, la prospérité et l'abondance y règnent. Nous connaissions naguère encore l'étendue des maux dont vous souffriez ; dès que nous les avons connus, nous nous sommes occupé, le cœur plein de tristesse, de trouver les moyens d'y porter remède, et, dans l'espoir de soulager votre misère, nous avons ordonné au cardinal Bertrand de se rendre à Rome ou d'y envoyer des personnes intelligentes et courageuses. »

[illegible] le pape, la révolution qui vient de [illegible] que devancer les projets de [illegible] comme elle s'était opérée sans [illegible] de sang, qu'elle avait eu pour résul[illegible] à Rome et aux alentours la paix [illegible] les droits de l'Église étaient [illegible] se réjouissait dans le Sei[illegible] peuple romain le véné[illegible] dont il connaissait de [illegible] aux intérêts de Rome et du [illegible] les Romains auraient dû le [illegible] les sénateurs, car ils avaient [illegible] entre ses mains, lors de son exaltation,

de tous les droits de souveraineté et de juridiction auxquels ils pouvaient prétendre, et ils l'avaient volontairement choisi comme gouverneur et défenseur de la ville. Clément VI terminait en les exhortant à persévérer dans la voie où ils venaient de s'engager si glorieusement, à veiller au maintien de la paix et de la justice, à respecter scrupuleusement les droits du Saint-Siège, et à se préparer ainsi à célébrer pieusement et dignement le Jubilé, qui leur avait été accordé sur leurs instantes sollicitations.

En somme, le pape faisait plutôt des objections de forme que de fond et il crut, en effet, dans les premiers temps, que la révolution provoquée par Rienzo était un événement dont l'Église n'aurait qu'à se féliciter. L'envoyé de Rienzo fut reçu avec honneur à Avignon et chargé de porter à son maître, de la part de Clément VI, une cassette en bois, richement sculptée, incrustée d'argent fin et ornée des armes du peuple romain, du pape et de Rienzo; elle valait, dit-on, trente florins pour le moins.

Giovanni Colonna, l'ancien protecteur du tribun, répondit également sur un ton fort amical à une lettre que celui-ci lui avait adressée; bien d'autres prélats écrivirent à Rome, engageant le nouveau chef du peuple à user avec prudence et modération du pouvoir qui venait de lui être conféré et à favoriser l'Église. Nous ferons observer à ce sujet que nombre de cardinaux possédaient à Rome des bénéfices et des biens, ce qui explique, avec leur souci des intérêts de l'Église, la sollicitude avec laquelle ils suivaient les événements qui se passaient dans cette ville.

Rienzo avait soin d'informer le pape de tous ses

actes et il ne cessait de l'assurer qu'il n'agissait jamais que de concert avec l'évêque d'Orvieto, son collègue.

Les protestations du tribun, son désir sincère de ne point irriter le pape, les témoignages de déférence qu'il prodiguait à son vicaire, n'avaient pas été sans produire la meilleure impression sur ceux qui espéraient que la captivité de Babylone, comme ils appelaient l'exil volontaire des papes, ne durerait pas toujours. Le parti italien, qui se trouvait, il est vrai, en minorité, pensait avec raison que Clément VI n'aurait plus de prétexte pour différer son retour à Rome, si Cola di Rienzo réussissait à y ramener la paix, l'ordre et la sécurité, et il applaudissait à ses efforts.

Les cardinaux français, au contraire, tenaient à ce que le pape restât à Avignon, sous la protection et sous l'influence du roi de France, et ne cachaient pas leur hostilité au tribun. Quant à cette foule qu'attirait à Avignon la présence du Saint-Siège et qui n'avait qu'un intérêt indirect à ce qui se passait à Rome, son premier sentiment fut un étonnement qui n'allait pas sans une certaine appréhension. Rome était encore, surtout dans ces pays, cette cité terrible dont la domination avait pesé d'un poids si lourd sur les populations soumises; on la croyait vaincue mais non pas abattue et l'on s'attendait à voir renaître sa puissance, un moment éclipsée. Son nom, doublement glorieux, inspirait au loin la vénération et la crainte, et Pétrarque pouvait dire, sans trop d'exagération : « Comme l'Italie s'est réveillée tout à coup, et comme la terreur du nom romain s'est répandue dans les pays les plus éloignés! J'étais alors en Gaule, je sais ce que j'ai vu et entendu, ce qu'on lisait

dans les yeux des plus puissants. Ils le nieront peut-être aujourd'hui, mais alors la terreur du nom romain était partout. »

Ceux même qui comprenaient que Rome était trop amoindrie pour ressaisir son sceptre, n'envisageaient pas pourtant sans anxiété la perturbation profonde qu'auraient provoquée en Europe l'établissement durable d'une république romaine forte et respectée, la création d'une ligue de toutes les cités italiennes et le retour plus ou moins volontaire du pape dans la capitale du christianisme. Enfin, tous les hommes qui avaient le culte de l'antiquité durent éprouver quelque joie en voyant l'antique capitale de l'empire romain renaître de ses cendres.

Dans le reste de l'Europe il y a tout lieu de croire que la révolution de Rienzo eut un moindre retentissement, bien que l'éclat qui environnait Rome attirât l'attention de tous sur les événements dont elle était le théâtre. Il est un fait curieux et qui semble certain, c'est que le soudan de Babylone[1], qui possédait alors Jérusalem, ayant entendu parler, par un esclave venu de Bologne, de ce qui se passait à Rome, craignit une nouvelle invasion des chrétiens et fit mettre en état de défense les ports de son royaume.

Pétrarque, dont la renommée était déjà grande à cette époque, contribua dans une certaine mesure à provoquer ce mouvement d'opinion. Son amour pour Rome et pour l'Italie était profond : « Vous vouliez me dissuader de venir dans cette cité, écrivait-il à son pro-

1. Probablement la Babylone d'Égypte, c'est-à-dire le Caire. Joinville désigne de la même manière le prince musulman qui gouvernait l'Égypte.

tecteur Giovanni Colonna la première fois qu'il alla à Rome, de peur que le spectacle de cette ville, gisante au milieu de ses ruines et si différente de l'image qu'on s'en peut faire dans les livres, ne refroidît mon amour pour elle. Moi-même, je partageais quelque peu cette crainte. Le temps présent est toujours périlleux pour les grands noms; mais ici, il n'a rien rapetissé, il a, au contraire, tout grandi; Rome est plus majestueuse, ses ruines ont plus de beauté que je ne me l'étais figuré. Je ne m'étonne plus qu'elle ait conquis le monde entier! »

Comme chrétien, le respect de Pétrarque pour Rome n'était pas moins grand. « Combien ne sera-t-il pas doux pour mon cœur, disait-il, de voir une ville, image du ciel sur la terre, toute remplie des ossements des martyrs, arrosée de leur sang; de contempler au Latran l'image du Sauveur; d'aller en pèlerinage aux tombeaux des saints; de marcher sous les portiques où les apôtres se sont réunis! »

Il accueillit donc avec transport la nouvelle de la restauration de la république romaine et crut que Rome allait enfin reprendre possession d'elle-même et reconquérir sa puissance perdue. Que de fois Pétrarque n'avait-il pas rêvé de voir l'Italie et Rome surtout libres et redoutées comme au temps passé; que de fois n'avait-il pas adjuré en termes éloquents tantôt le pape, tantôt l'empereur, tantôt les Italiens eux-mêmes, de songer enfin aux intérêts de ce malheureux pays, que la discorde épuisait et ensanglantait, que la concorde eût rendu puissant et prospère! Ses larmes, ses « brûlantes prières » étaient restées sans écho : on admirait ses vers, on louait son génie, mais on n'écoutait guère ses exhortations, et il n'avait [illegible] consolation que de reporter

sa pensée vers les héros d'autrefois. Or, voilà qu'un homme s'était trouvé, inconnu jusqu'alors, méprisé, sans naissance, sans appui, qui, animé comme lui d'un zèle ardent pour la grandeur du nom romain, avait réalisé en moins de rien ses plus chers désirs. L'enthousiasme de Pétrarque ne connut pas de bornes et le tribun n'eut point de défenseur plus passionné, d'admirateur plus exalté, d'apôtre plus convaincu que le chantre des Scipions. Ce ne fut pas une exaltation passagère, comme en ont les âmes poétiques et généreuses, éprises d'une idée qui leur semble belle; son admiration pour Cola di Rienzo résista à toutes les épreuves, aux plus amers déchirements, et ils ne lui furent pas épargnés!

Il soutint son parti avec tant de vivacité qu'il se créa à Avignon de nombreuses inimitiés : « Tout le monde est témoin, dit-il, de la violence avec laquelle je m'emporte contre ceux qui doutent de la sincérité de vos intentions et de votre équité. Peu m'importe qui j'offense, je me suis aliéné bien des gens dont j'avais depuis longtemps acquis les bonnes grâces. L'expérience m'a appris que ce mot de Térence n'est que trop vrai : la complaisance fait des amis, la franchise, des ennemis. »

Bien plus, Pétrarque sacrifia à Rienzo sa vieille amitié pour les Colonna; malgré tous les liens qui l'unissaient à cette famille, dont il avait reçu tant de bienfaits et dont il considérait les membres, disait-il, comme ses pères, malgré sa longue et intime liaison avec Giovanni Colonna et sa vénération pour Stefano Colonna, malgré les témoignages d'attachement et de respect qu'il s'était plu à leur prodiguer dans ses vers, il n'hésita pas un instant à prendre fait et cause pour le libérateur de sa patrie d'adoption, contre ceux qu'il ne con-

sidérait plus désormais que comme des tyrans dangereux; il poussa même le tribun à comprendre la noblesse tout entière dans une égale proscription et, plus tard, dans une égale persécution, car il ne voyait le salut de Rome que dans l'anéantissement de ses anciens maîtres. « Il n'y a pas de famille qui me soit plus chère, disait-il dans la suite en parlant des Colonna, mais Rome, l'Italie, la liberté des gens de bien, me sont plus chères encore. » Il l'a bien prouvé! Hâtons-nous de rendre justice à son patriotisme, de peur qu'on ne soit tenté de l'accuser de sécheresse de cœur et d'ingratitude.

S'il arriva parfois à Pétrarque de regretter son enthousiasme bruyant de la première heure, au moins ne renia-t-il jamais son idole, même aux plus mauvais jours. « J'aimais alors la vertu de cet homme, disait-il quand l'événement eut détrompé ses illusions, je louais son dessein, j'admirais son courage, je croyais qu'il allait assurer le bonheur de l'Italie, la suprématie de Rome, le repos du monde. Je ne pouvais cacher la joie qui germait de tant de racines au fond de mon cœur et je m'imaginais prendre ma part à cette œuvre, en aiguillonnant l'ardeur de Rienzo. Mais il a échoué dès le commencement de son entreprise; je n'en accuse ni lui ni personne; je n'entends ni l'absoudre, ni le condamner. »

Comme nous l'avons dit, le poète ne connaissait personnellement que fort peu le tribun, mais leur passion commune pour le bien de l'Italie remplaça les liens que crée une vieille amitié, et une active correspondance s'engagea entre ces deux hommes; elle se poursuivit tant que Rienzo resta au pouvoir, pour cesser ensuite complètement.

Dès que la nouvelle du triomphe de Rienzo parvint à Avignon, Pétrarque lui adressa une lettre des plus flatteuses ; les termes lui manquent, écrivait-il, pour exprimer son bonheur et son admiration ; il ne sait qui il doit féliciter d'abord : ou le grand homme qui a accompli de si belles actions, ou le peuple heureux qui vient de reconquérir son indépendance, ce bien précieux, qui doit être plus cher à tous que la vie. « S'il vous fallait choisir, dit-il en parlant aux Romains, qui de vous n'aimerait mieux mourir que de vivre esclave? Vous qui dominiez autrefois sur toutes les nations, qui voyiez tant de rois à vos pieds, vous avez gémi sous un joug humiliant et, ce qui met le comble à votre honte, vos maîtres étaient des étrangers, des aventuriers. Recherchez leur origine, vous verrez que la vallée de Spolète[1], le Rhin et le Rhône[2] ont conservé le souvenir de leurs ancêtres. Des captifs sont devenus tout d'un coup des citoyens romains, et, qui pis est, des tyrans ; faut-il s'étonner qu'ils aient en horreur la gloire et la liberté de Rome? Je ne sais si je dois rire ou pleurer quand je songe qu'ils trouvent indigne d'eux le titre de citoyen romain et veulent être appelés princes et seigneurs. Romains, souvenez-vous que vous êtes un peuple libre et qu'il ne doit point y avoir de seigneurs parmi vous!

« Le nouveau tribun réunit en lui seul la gloire des deux Brutus; comme eux, il a mis en fuite vos tyrans, mais il ressemble davantage au premier, car il a d'abord caché ses desseins sous l'apparence de la folie ; du temps de Brutus, un crime seul révolta vos aïeux, c'est par

1. Allusion à la famille des Orsini.
2. Allusion à la famille des Colonna.

des forfaits sans nombre qu'on a enfin lassé votre patience. »

S'adressant de nouveau à Rienzo, il lui recommande de veiller avec plus de soin sur les mauvais citoyens que sur ses adversaires déclarés et d'imiter en tout Brutus. « Je voulais vous demander deux grâces, poursuit-il ; j'ai appris que, en ce qui concerne la première, vous aviez prévenu mon désir, car on dit que vous n'entreprenez jamais rien sans avoir d'abord sanctifié votre âme en recevant le corps du Seigneur ; je ne saurais trop vous louer d'une si sainte pratique. Il ne me reste donc qu'un conseil à vous donner ; c'est de suivre l'exemple d'Auguste, qui employait le peu de temps que lui laissait le soin de l'empire à lire l'histoire des grands hommes.

« Que ne puis-je me joindre à vous ! ma destinée et mon état ne le permettent pas. Réveillé par le bruit public, j'ai d'abord envié votre bonheur, ensuite j'ai pris la plume pour vous exhorter à achever ce que vous aviez commencé. C'est la seule façon dont je puisse remplir mon devoir de citoyen romain. »

On conçoit quelle joie cette lettre dut causer à Rienzo ; il s'empressa d'y répondre en termes pompeux :

« Par la grâce de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Nicolas, sévère et clément, tribun de la liberté, de la paix et de la justice, libérateur de la sainte république romaine, à l'illustre et vertueux seigneur François Pétrarque, poète couronné et notre très cher concitoyen, salut, honneur et joie.

« Votre lettre, pleine d'éloquence, a ravi tous ceux qui l'ont lue ou entendue ; vos sages conseils, appuyés sur l'exemple des grands hommes de l'antiquité, char-

ment et persuadent votre amour pour Rome et votre zèle pour le *bon état* éclatent à chaque ligne ; vous pouvez être certain que nous vous garderons une reconnaissance éternelle. Plût au ciel que vous veniez ici ; votre présence serait un ornement pour notre ville, comme la pierre précieuse qui embellit l'anneau d'or où elle est sertie. Rome, berceau de la liberté, se livre à la joie d'avoir recouvré son indépendance qu'elle ne se laissera arracher qu'avec la vie. Nous affronterons tous les périls plutôt que de retomber sous le joug des grands.

« Donné au Capitole où la justice règne et où nous vivons avec un cœur droit, le 28 juillet de la première année de la république restaurée. »

Les lettres que Cola di Rienzo adressait à Pétrarque ou à d'autres personnes à Avignon, étaient passées de main en main, lues et commentées avec avidité ; chacun voulait en prendre connaissance ; on les copiait, on en discutait les moindres termes, comme on aurait fait pour quelque fragment d'un auteur ancien, retrouvé par hasard.

Pétrarque eut soin d'en informer son ami, afin qu'il mesurât ses paroles. « Votre œuvre est belle et glorieuse, lui disait-il, mais elle est pleine de périls ; vous devez vous considérer comme placé sur une haute cime, en butte aux regards, aux critiques non seulement de tous les hommes qui existent, mais de tous ceux qui naîtront dans la suite des siècles, car maintenant et toujours on parlera de vous. Le langage des hommes varie suivant les passions qui les animent ; ne vous laissez pas influencer par ce qu'on dira de vous et restez ferme comme le roc où s'élève le Capitole, votre demeure. Je ne sais si vous ignorez que vos lettres ne restent pas entre les

mains de ceux à qui vous les destinez; toute la cour pontificale veut les lire; on dirait qu'elles viennent des antipodes ou qu'elles descendent du ciel. C'est pourquoi je ne saurais trop louer la prudence de vos discours, en vous recommandant de ne vous en jamais départir; vous savez allier à la vénération dont nous devons entourer le souverain pontife, le respect dû à la majesté du peuple romain et le souci de votre propre gloire. Il était digne de votre éloquence et de votre sagesse de concilier des choses qui paraissent au vulgaire si difficiles à accorder. On ne trouve rien dans tout ce que vous dites qui trahisse une coupable présomption ou une lâche timidité, et j'ai vu plus d'une personne qui ne savait ce qu'elle devait admirer davantage : vos actes ou vos paroles, car vous agissez comme Brutus et vous parlez comme Cicéron. Continuez donc à écrire comme si l'univers entier devait vous lire. »

Ce fut probablement aussi vers cette époque, dans son premier mouvement d'enthousiasme, que le poète composa en l'honneur de Rienzo la canzone célèbre connue sous le nom de *Spirito gentile*, et dont voici la traduction[1] :

C'est à toi qu'aujourd'hui ma parole s'adresse,
Noble et vaste génie, illustre chevalier,
Connu par ta valeur, ta grâce et ta sagesse;
Toi qui, de Rome enfin châtiant la mollesse,
Peux ramener ses fils dans leur premier sentier.

1. On a beaucoup discuté sur la question de savoir si cette pièce de vers, une des plus belles qu'ait composées Pétrarque, était effectivement écrite à l'intention de Rienzo ou de quelqu'un autre; de Stefano Colonna, par exemple, de Giordano Savello, etc. Après la discussion si savante de M. Zefirino Re, il semble difficile de ne pas se ranger à la première hypothèse, qui, même de prime abord, paraît la plus vraisemblable. (Voir le huitième vers de la troisième strophe, les premiers vers de la sixième strophe, etc.)

Il n'est plus de vertu, plus de pudeur au monde.
Qu'attend donc l'Italie, en sa douleur profonde?
Elle semble insensible aux coups les plus affreux;
Qui viendra l'éveiller, elle si paresseuse?
Ah! que ne puis-je au moins, d'une main vigoureuse,
La saisir aux cheveux!

Mais de la voir, sortant d'une torpeur fatale,
Appeler un sauveur, je ne l'espère pas,
Tant son front fut courbé par la force brutale.
Et Rome cependant, la ville capitale,
Ne fut pas, sans dessein, confiée à ton bras.
Oui, pour la retirer de son indigne boue,
Par ses vieux crins épars que ta main la secoue,
Car, lorsque, nuit et jour, je pleure son malheur,
C'est à toi, si quelqu'un, et j'en ai l'espérance,
Doit du peuple de Mars rétablir la puissance,
Qu'appartient cet honneur.

Ces murs où l'étranger lit notre antique histoire,
Qu'il regarde toujours avec un œil tremblant,
Et ces marbres pieux, consacrés à la gloire
Des hommes dont le monde honore la mémoire,
Tant qu'il ne sera pas rentré dans le néant,
Tous ces restes enfin, que la ruine menace,
N'ont que toi pour soutien et te demandent grâce.
Quand Brutus aux enfers saura que l'âge d'or
Par tes nobles travaux renaît pour sa patrie:
O Rome, dira-t-il, si tendrement chérie,
Tu seras belle encor.

Des habitants du ciel écoute la prière
Qui t'invite à finir nos crimes et nos maux.
Leurs corps abandonnés gisent dans la poussière,
A ces nobles débris rends leur splendeur première,
Et que la paix enfin règne sur les tombeaux!
Maintenant, triste effet de la guerre civile,
Ils sont des scélérats le redoutable asile.
Dans l'air épouvanté l'airain retentissant
Nous appelle aux autels, devant la sainte image,
Pour y voir, malgré nous, des scènes de carnage
Et des fleuves de sang.

Les enfants, les vieillards, les femmes éplorées,
Honteux de prolonger de misérables jours,
Nos prêtres, revêtus de leurs robes sacrées,
Ces bandes, que le fer a toutes déchirées,
Te disent : Chevalier, au secours, au secours!
Un peuple au désespoir te montre sa blessure
Qui ferait d'Annibal frémir l'âme si dure.
Vois les temples brûler; ces sacrilèges feux
S'éteindront tout à coup à ta seule parole
Et tu seras alors, pour ton sublime rôle,
Applaudi dans les cieux.

Rome, laissée en proie aux troupes dévorantes
Des ours, des loups, des lions, des aigles, des serpents [1],
T'appelle pour finir leurs querelles sanglantes,
Pour la débarrasser de ces mauvaises plantes,
Qui ne fleurissent point et lui rongent les flancs.
Dix siècles sont passés depuis les jours de fête
Où ses généreux fils l'avaient portée au faîte.
De ton bras aujourd'hui sa faiblesse a besoin.
Une race nouvelle insulte à cette mère;
Tu seras son sauveur, puisque notre Saint-Père
S'occupe d'autres soins.

Il est rare de voir aux grandes entreprises
La fortune sourire et ne s'opposer pas.
Mais oublions ses torts et les fautes commises,
En faveur seulement des grâces qu'elle a mises
A préparer la route où commencent tes pas.
Jamais, pour arriver à la gloire immortelle,
Un homme ne suivit une route aussi belle.
L'empire va fleurir, par tes mains relevé,
Tu diras, plein d'orgueil : D'autres, dans sa jeunesse,
Ont pu le soutenir ; mais c'est dans sa vieillesse
Que moi je l'ai sauvé!

1. L'ours figurait dans les armes des Orsini ; le loup dans celles d'un rameau de cette même famille ; le lion dans celles des Savelli; l'aigle se trouve dans le blason des comtes de Tusculum ; le serpent dans celui des Gaetani (d'après M. E. d'Auriac).

Il est un chevalier qu'honore l'Italie ;
Sur le mont tarpéien, chanson, tu le verras,
Où s'oubliant lui-même, il pense à la patrie ;
Va lui dire : Quelqu'un qui ne vous connaît pas,
Mais amoureux d'un nom que la gloire publie,
Met en vous son espoir, vous montre Rome en pleurs
Et prête à succomber aux guerres intestines,
Qui, le front suppliant et courbée de douleurs,
Vous demande merci du haut des sept collines[1].

1. Cette traduction, la meilleure de celles qui existent en vers, est de M. Esménard du Mazet ; voir Appendice, n° III

CHAPITRE XI

LE TRIBUN SACRÉ CHEVALIER

Tous les peuples aiment les fêtes, et les Romains plus que les autres; ils eurent toujours un goût fort prononcé pour les spectacles et les cérémonies pompeuses. On se souvient que, dans l'antiquité, les jeux du cirque passionnaient les citoyens romains et que, pour les consoler de leur liberté perdue et se les rendre favorables, les empereurs n'eurent qu'à leur prodiguer ce genre de divertissement. Dans l'adversité, ce goût ne les abandonna pas et, malgré les calamités sans nombre qui les accablèrent durant tout le moyen âge, ils célébrèrent assez fréquemment des jeux.

Le christianisme ayant fait disparaître les luttes sanglantes des gladiateurs, ces jeux se bornaient à des courses à pied ou à cheval et à des combats burlesques.

De bonne heure il est fait mention de joutes auxquelles les habitants des cités, même assez éloignées, étaient convoqués; le sénateur en exercice les présidait et distribuait aux vainqueurs des anneaux d'or et des manteaux de laine ou de soie. Peu à peu pourtant, les coutumes du nord s'infiltrèrent en Italie et l'on vit des nobles descendre dans l'arène et y prendre part à des tournois. Charles d'Anjou le premier, vers 1250, intro-

duisit ces divertissements, qui dégénérèrent bientôt en luttes meurtrières. René d'Anjou, roi de Sicile, fut même forcé plus tard de porter des lois destinées à rendre les tournois plus humains (1435). Le 3 septembre 1332, on célébra au Colisée des jeux dont la magnificence rappela les plus beaux jours de Rome; l'Italie entière y fut conviée[1]. Stefano Colonna offrit également aux Romains, quelques années ensuite, des fêtes splendides.

Il semble donc bien naturel que Rienzo ait pensé à donner à ses concitoyens un de ces spectacles qui leur étaient si chers. D'ailleurs réunir à Rome les représentants de toutes les villes de l'Italie pour y célébrer, avec les Romains, leur délivrance commune, n'était-ce pas le meilleur moyen de rendre éclatante, aux yeux des plus incrédules, cette miraculeuse union qui était l'œuvre du tribun? Il devait songer aussi que la splendeur de ces fêtes, où Rome apparaîtrait dans sa gloire nouvelle, rejaillirait en partie sur lui et que, le voyant entouré d'honneurs quasi impériaux, les Romains, les Italiens et même les étrangers l'accepteraient ensuite plus volontiers pour leur chef, leur maître, et, qui sait? pour leur empereur peut-être.

Afin de mieux atteindre son but, il eut soin d'être le héros des fêtes qu'il préparait : il leur donna comme prétexte son admission dans l'ordre de la chevalerie.

Outre que le titre de chevalier était fort en honneur à cette époque et donnait droit à bien des prérogatives enviées, il avait, au point de vue de Rienzo, l'avantage de le mettre sur une sorte de pied d'égalité avec les

1. Voir Appendice, n° IV.

princes et les rois, de le rendre le frère d'armes des nobles, et d'effacer, dans une certaine mesure, le souvenir de son origine plébéienne, qui commençait à lui peser. Ce titre, accessible à tous et auquel l'Église s'était efforcée de donner un cachet religieux, n'avait rien, au reste, qui fût en désaccord avec la conduite passée du tribun.

Bien des cités italiennes s'étaient arrogé les prérogatives qu'exerçaient ailleurs les seigneurs et les monarques, entre autres celle d'ordonner des chevaliers. Elles pouvaient ainsi récompenser dignement, à l'égal des princes les plus puissants, ceux qui les avaient bien servies. Florence, Sienne, usèrent assez fréquemment de ce droit. A Rome, en l'année 1327, les vingt-huit buonuomini, alors chargés du gouvernement de la ville, nommèrent, suivant l'usage, un syndic qui conféra l'ordre de la chevalerie à deux nobles romains, Stefano Colonna et Napoleone Orsino, et présida à la cérémonie du bain dans l'eau de rose. Cependant les deux chevaliers durent se rendre à Naples afin que le roi Robert leur ceignît l'épée, personne n'ayant ce droit à Rome.

Non content du titre de chevalier, Rienzo voulait, comme les anciens tribuns, disait-il, se faire couronner du laurier tribunitien. Mais nous verrons par la suite que la cérémonie qu'il méditait et dans laquelle il ne devait pas recevoir moins de six couronnes, se rapprochait beaucoup plus du sacre d'un empereur.

Dès le 15 juillet, il adressa aux Florentins la lettre suivante :

« Devant, au nom du Saint-Esprit auquel nous sommes redevable de toute notre gloire, recevoir du syndic du peuple romain et des représentants de toutes

les cités d'Italie, l'ordre de la chevalerie le 1er août, et être couronné de la couronne tribunitienne le jour de l'Assomption, sachant de plus quel intérêt vous nous portez, nous vous prions de nous envoyer des ambassadeurs et des délégués munis de pouvoirs suffisants, afin qu'ils assistent aux réjouissances que nous nous proposons de donner en cette occasion et renouvellent amitié avec le peuple romain. »

La date que le tribun avait primitivement fixée était le 29 juin[1], mais le délai étant trop court pour permettre aux envoyés des différentes villes amies de se trouver à Rome en temps utile, il décida que la cérémonie aurait lieu le mercredi 1er août, jour où se célébrait la fête de saint Pierre ès liens.

Depuis bien des siècles, en effet, le 1er août était à Rome un jour de fête populaire. Lorsque Octave s'empara d'Alexandrie, l'an 30 avant notre ère, le Sénat déclara férié le 1er août, jour où fut remportée cette victoire qui mettait fin à la guerre civile. Comme il arrive fréquemment, on continua à fêter cet anniversaire, bien longtemps après que le souvenir du triomphe d'Octave se fut effacé de la mémoire du peuple. Plus tard, à la demande, dit-on, de l'impératrice Eudoxie, on fixa à ce jour la fête de saint Pierre-ès-liens. Maintenant encore il subsiste à Rome quelques traces de cette antique coutume.

La fortune souriait à Rienzo : Rome et ses environs jouissaient d'une paix profonde, inconnue depuis bien des siècles; les paysans voyaient avec joie grandir leurs récoltes; les marchands circulaient en toute sécu-

1. Fête de saint Pierre et de saint Paul.

rité; les pèlerins accouraient en foule pour visiter les temples saints et leur nombre était si grand qu'on ne savait où les loger. Grâce à cette affluence d'étrangers, l'aisance renaissait; de tous côtés, on voyait des maisons sortir de leurs ruines. Les habitants, oubliant leurs anciennes querelles, fraternisaient entre eux; les demeures des barons et des bourgeois n'étaient plus, comme naguère, barricadées et fortifiées; enfin la sécurité la plus complète régnait partout. Quelques nobles, chassés par les troubles depuis de longues années et qui étaient devenus presque des étrangers dans leur patrie, revinrent habiter Rome : entre autres les seigneurs de Montagna, de Malieri, Todino di Antonio. Le préfet di Vico avait juré obéissance au tribun, le comte de Fondi ne pouvait tarder à faire sa soumission.

Au dehors, l'Italie se montrait bienveillante, le pape n'était pas encore hostile, l'Europe attendait avec étonnement et curiosité l'issue de cette étrange révolution.

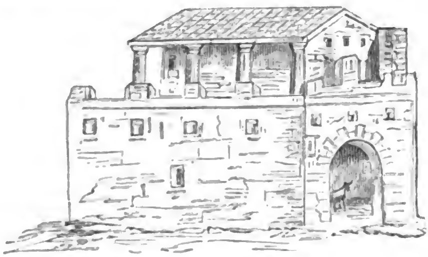
Quelque temps auparavant, Rienzo, croyant son pouvoir suffisamment affermi, avait amené Raimond à résigner sa charge et il s'y était pris d'une façon si habile que le bon prélat, qui d'ailleurs ne cherchait qu'une occasion pour s'éloigner de Rome, n'en conçut sur l'heure aucun ressentiment. Raimond n'avait pas dû pourtant gêner beaucoup son collègue dans l'exercice de ses fonctions, car son action paraît avoir été complètement nulle; aucune missive, aucun acte de Rienzo n'a été contresigné par lui; tout au plus le consultait-on parfois, mais le tribun ne pouvait plus endurer même ce semblant de partage de son autorité[1].

1. Rienzo eut l'audace d'envoyer à Avignon un ambassadeur spécial chargé d'annoncer au pape ce changement.

Seul maître désormais des destinées de sa patrie, Rienzo s'occupa de donner aux fêtes qui se préparaient tout l'éclat possible.

Il fit choix de l'église Saint-Jean de Latran pour y recevoir l'ordre de la chevalerie et y entendre auparavant, comme c'était l'usage, l'office du Saint-Esprit.

Cette basilique, qu'on qualifiait alors de « mère de toutes les églises de la terre », était, sinon la plus belle,



L'église Saint-Jean de Latran au XIVe siècle.

du moins la plus célèbre des églises que possédait Rome alors. Elle datait de fort loin et l'on prétend même que l'empereur Constantin la fit construire pour l'offrir au pape saint Sylvestre[1].

Voisine des murailles de la ville et située près d'une porte nommée Asinaria[2], elle s'élevait devant une vaste place qui servait de lieu de réunion habituel au peuple. Boniface VIII avait fait bâtir, de ce côté, une loggia adossée à l'église et ornée de colonnes, et d'où l'on pou-

1. L'église du Latran, détruite plusieurs fois par le feu et les tremblements de terre (896, 1308, 1360) fut toujours reconstruite. Restaurée par Urbain IV, Martin V, Alexandre VI, Pie IV, etc., le monument actuel ne ressemble guère à ce qu'il était au temps de Rienzo.

2. Ou Laterana; elle était murée à cette époque et ne fut ouverte qu'en 1408.

vait facilement haranguer la foule. Non loin de là se trouvait le baptistère, petit monument octogonal, dans l'intérieur duquel on admire huit colonnes de porphyre soutenant les architraves en marbre antique, et les célèbres fonts baptismaux dans lesquels l'empereur Constantin passait pour avoir été baptisé et guéri en même temps de la lèpre par saint Sylvestre[1].

Sur la même place se trouvait le palais pontifical, vieil édifice que les papes s'étaient plu à restaurer et à agrandir. Rienzo le fit convertir en une immense salle de festin : les cloisons furent abattues, des escaliers en bois établis pour la commodité du service, des tables dressées de tous côtés, qui, amère ironie du sort, étaient faites avec ce qui restait des palissades prises aux nobles. Un cellier garni des meilleurs vins fut installé auprès de chaque salle.

La ville était en liesse : les étrangers accouraient de toutes parts pour assister aux fêtes, les députations ne cessaient d'arriver, et les cités les plus éloignées envoyaient des dons ou des protestations d'amitié aux Romains. Les citoyens de Pérouse députèrent dix des leurs, car leur ville était divisée en dix quartiers, d'après le nombre des portes. Messire Nicolò des Armanni, qui représentait le quartier de la porte Saint-Ange, était le chef de cette ambassade. Cent cavaliers et cinquante jeunes gens partirent avec eux pour participer aux fêtes.

Manfredo, seigneur de Corneto, l'allié du tribun contre le préfet di Vico[2], se rendit à Rome, suivi de

1. C'est un bain antique en basalte vert qu'on y voit encore.
2. Voir page 96.

soixante cavaliers, et fit don à Rienzo de deux coupes d'or et d'argent contenant mille florins. Florence envoya une brillante ambassade escortée de deux cents soldats. Modène, Todi, tinrent également à honneur de se faire représenter. On estime à plus de trente mille florins la valeur totale des dons en or, en argent, en pierres précieuses et en bêtes de somme que reçut le tribun à cette occasion.

Pour préparer les esprits aux déclarations aussi importantes qu'imprévues qu'il comptait faire, Cola di Rienzo avait eu soin, quelque temps à l'avance, d'obtenir de son conseil de jurisconsultes la décision suivante : « Le peuple romain a le droit de reprendre et d'exercer l'autorité dont il jouissait jadis et dont ses maîtres l'ont dépouillé injustement et contre sa volonté. » Le 26 juillet, cette décision fut soumise au peuple et ratifiée par lui.

La veille du 1er août, à trois heures de l'après-midi, le tribun sortit du Capitole et se dirigea vers Saint-Jean de Latran. Une foule innombrable d'hommes, de femmes, d'enfants, en habits de fête, avait envahi le chemin que devait suivre le triomphateur et se pressait sur les maisons, les portiques, les anciens monuments. Les ambassadeurs des cités amies ouvraient le cortège : ils s'avançaient sans ordre, agitant gaiement des bannières et faisant retentir les airs de mille clameurs joyeuses; c'étaient des barons couverts de brillantes armures, des bourgeois en vêtements sombres, des paysans dont les chevaux portaient des grelots au poitrail; puis venaient des bouffons, des sonneurs de trompe, des joueurs de cornemuse et de flûte. Derrière cette multitude bruyante s'avançait à pied la femme

du tribun, accompagnée de sa mère et entourée de cinq cents femmes au moins, appartenant à la noblesse ou à la haute bourgeoisie; devant elle marchaient deux jeunes pages qui tenaient en main le mors en or pur d'un superbe palefroi. On vit ensuite défiler des musiciens qui sonnaient dans des trompes d'argent aux sons éclatants. Une foule de jeunes gens superbement vêtus, qui devaient prendre part aux jeux, les suivaient; ceux de Pérouse et de Corneto l'emportaient sur les autres en grâce et en magnificence; deux fois ils ôtèrent leurs manteaux et les jetèrent au peuple. Après eux parut le tribun, son bâton de commandement à la main, un manteau de soie blanche comme la neige et brodé d'or sur les épaules; il se faisait précéder d'un soldat tenant une épée nue, et l'on portait le gonfalon sacré de la ville au-dessus de sa tête. A côté de lui marchait le vicaire du pape. Un grand nombre de nobles l'entouraient, toutefois les Colonna et leurs partisans s'étaient abstenus de paraître. Stefano Colonna vint seul passer un ou deux jours à Rome à ce moment et assista aux réjouissances.

La nuit tombait déjà quand Cola di Rienzo parvint à la basilique; il monta aussitôt dans la loggia et, s'adressant au peuple, il s'écria : « Sachez qu'en cette nuit je vais être créé chevalier; demain revenez en ces lieux et vous entendrez des paroles qui réjouiront Dieu dans le ciel et les hommes sur la terre. » La foule se dispersa lentement.

Le plus grand calme et le plus grand ordre n'avaient cessé de régner dans cette multitude, composée pourtant de tant d'éléments divers, car tous les assistants étaient en communion d'idées et avaient une foi éga-

lement profonde dans la destinée de Rienzo. On rapporte à ce sujet que deux individus, s'étant pris de querelle, allaient en venir aux mains, mais que, la solennité de la cérémonie les ayant rappelés à des sentiments plus pacifiques, ils rengainèrent d'eux-mêmes leurs épées.

Lorsque tout fut rentré dans le silence aux abords de l'église, le vicaire du pape célébra en personne un office solennel, assisté de tout le haut clergé. Rienzo prit ensuite le bain d'usage dans les fonts baptismaux de Constantin le Grand. « Le chevalier, disait-on, s'il veut parvenir au ciel, doit être pur dans son âme comme dans sa chair. » Jamais auparavant ce baptistère, qui passait pour sacré, n'avait servi à un pareil usage, et l'on ne manqua pas d'accuser plus tard Rienzo d'avoir commis une profanation en s'y baignant. Un citoyen romain spécialement délégué à cet effet, le chevalier Vico Scotto, lui ceignit ensuite le ceinturon auquel pendait l'épée et lui donna l'accolade. Quand cette cérémonie, qui faisait de Rienzo un chevalier, fut terminée, deux nobles, messire Nicolò des Armanni et un Orsino, s'avancèrent et lui attachèrent les éperons d'or, insignes de son nouveau titre, en commençant par le gauche, ainsi que le voulait la tradition.

Les ambassadeurs qui avaient assisté à l'adoubement de Cola di Rienzo vinrent alors le féliciter, et il se coucha sur un lit de parade élevé dans le baptistère même, entre les colonnes[1]. A peine commençait-il à prendre quelque repos, que le lit céda soudain sous son poids. Le tribun ne fut nullement troublé par cette mésaven-

1. En Italie, la veillée d'armes n'était point observée aussi rigoureusement qu'ailleurs.

ture, qui parut dans la suite à beaucoup un avertissement du ciel, et il dormit le reste de la nuit du sommeil le plus profond. Le lendemain matin, dès l'aube, une foule immense affluait de tous côtés sur la place du Latran pour contempler le nouveau chevalier.

A l'intérieur de l'église, on célébrait des actions de grâces; rien n'avait été épargné pour rehausser l'éclat de la cérémonie : les chœurs, les ornements sacerdotaux, les décorations étaient magnifiques et d'un effet grandiose. Messire Cola di Rienzo, portant le costume distinctif des chevaliers : le manteau écarlate[1] bordé de petit-gris, les éperons d'or et l'épée, assistait au service, entouré des plus nobles citoyens de Rome. Sans en attendre la fin, il sortit et parut dans la loggia aux yeux de la foule attentive. Dominant de sa voix forte et claire le tumulte provoqué par son apparition, il déclara le peuple romain rentré dans tous les droits dont il avait été injustement dépouillé, et ordonna à ceux qui se les étaient appropriés de venir se justifier; il ajouta que Rome ne devait pas être plus longtemps privée de la présence du pape et que c'était le devoir du souverain pontife et des cardinaux de revenir dans les murs de la capitale du monde chrétien. Paroles imprudentes, qui donnèrent naissance au bruit que le tribun avait osé citer à son tribunal le pape lui-même. Mais les preuves ne manquent pas pour démontrer que cette accusation repose uniquement sur une fausse interprétation donnée volontairement au langage de Rienzo.

Quand sa courte allocution fut terminée, son notaire, Egidio Angelo, lut la proclamation suivante, qui fut

1. L'écarlate ne pouvait être porté que par les chevaliers et ceux qui, dans les villes libres, appartenaient aux arts majeurs.

sur-le-champ expédiée par des courriers spéciaux dans toutes les directions :

« En l'honneur et à la gloire de Dieu le Père, du Fils et du Saint-Esprit; des saints apôtres Pierre et Paul; et de saint Jean-Baptiste, dans le temple sacré duquel se trouve le baptistère de l'empereur Constantin, le défenseur du Christ, où nous avons reçu le baptême de la chevalerie; au nom du Saint-Esprit, dont nous sommes le serviteur et le soldat très indigne; et pour la plus grande gloire de la sainte Église et de notre très haut et très respectable seigneur le pape; dans le but d'accroître la puissance et la prospérité de la ville de Rome, de l'Italie et de toute la chrétienté; nous, Nicolas, soldat du Saint-Esprit, et, comme tel vêtu de blanc, sévère et clément, libérateur de Rome, défenseur des droits de l'Italie, protecteur du genre humain, tribun auguste, voulant faire participer non seulement Rome, mais toute l'Italie, aux bienfaits dont nous a comblé le Saint-Esprit, et ayant à cœur de suivre, si Dieu le permet, l'exemple des anciens chefs du peuple romain qu'inspirait un amour si profond du bien public et de la liberté, nous déclarons ici que, depuis que le pouvoir nous a été confié, nos concitoyens ont reconnu, après avoir pris l'avis des jurisconsultes les plus éclairés, que les droits de possession, de souveraineté et de juridiction sur le monde entier qu'exerçait Rome au temps de sa plus grande prospérité, lui appartiennent encore; ils ont, en conséquence, expressément révoqué tous les privilèges portant atteinte, en quelque manière que ce soit, à cette autorité.

« En vertu de ces droits imprescriptibles et du pouvoir absolu qui nous a été librement commis par le

peuple romain, et que notre maître, le souverain pontife, a confirmé naguère, ainsi qu'il appert par des bulles publiques et apostoliques, pour ne point nous montrer avare ou indigne des dons du Saint-Esprit, soit envers les habitants de Rome, soit envers les peuples de l'Italie, et pour ne pas laisser déchoir les droits du peuple romain, au nom du Saint-Esprit, par tous les moyens et dans la meilleure forme que nous pouvons et devons employer, nous décidons, déclarons et annonçons que Rome est la capitale du monde et le sanctuaire de la foi chrétienne, que toutes les cités et tous les peuples d'Italie sont et seront désormais libres, que nous les considérons comme tels, et que nous accordons à tous les habitants de la sainte Italie les droits et les privilèges attachés au titre de citoyen romain.

« En vertu de ce même pouvoir, qui nous a été confié par la grâce de Dieu et du Saint-Esprit, et au nom du peuple romain, nous affirmons, proclamons et au besoin décrétons, que le droit d'élire l'empereur, de gouverner le monde et de porter des lois appartient à Rome, à l'Italie, et cela pour des raisons nombreuses que nous exposerons en temps et lieu opportuns.

« Nous sommons, par les présentes lettres, tous les prélats, empereurs élus, électeurs, rois, ducs, princes, comtes, marquis, peuples et universités, en un mot tous ceux en général et en particulier, quel que soit leur rang ou leur condition, qui veulent nous contredire ou qui prétendent avoir des droits à faire valoir sur l'élection susdite ou sur l'empire, nous les sommons de se rendre à Rome avant la Pentecôte prochaine, afin de comparaître en ce jour et dans l'église sacrée de Saint-Jean de Latran, devant nous, devant les autres représen-

tants du pape et devant le peuple romain assemblé. Ils soutiendront alors leurs titres ou leurs prétentions par les moyens qu'ils jugeront convenables.

« Passé ce délai, nous procéderons contre eux suivant le droit, et le Saint-Esprit nous guidera. Nous citons particulièrement et personnellement, sans préjudice de ce qui vient d'être dit, les très hauts et très puissants seigneurs : Louis, duc de Bavière, et Charles, roi de Bohème, qui prétendent être empereurs par le droit ou par l'élection, le duc de Bavière[1], le duc d'Autriche[2], le duc de Saxe[3], le marquis de Brandebourg[4], le comte palatin[5], l'archevêque de Mayence[6], chancelier de Germanie, l'archevêque de Trèves[7], chancelier de Gaule, l'archevêque de Cologne[8], chancelier d'Italie, afin qu'ils comparaissent dans le lieu susdit et dans le terme prescrit devant notre tribunal; faute de quoi, il sera procédé contre eux, malgré leur absence. Par les dispositions et les déclarations précédentes, nous ne voulons en rien porter atteinte aux prérogatives et à la juridiction de notre sainte mère l'Église, du pape et du sacré collège; loin de là, tous nos actes ont constamment pour but d'assurer et d'augmenter leur puissance et leur prestige[9].

« Indiction XV, le 1er août les présentes lettres ont été

1. Étienne, 1347-1377.
2. Charles Ier, électeur de Bohême, 1346-1378.
3. Rodolphe Ier, 1298-1356.
4. Louis de Bavière, 1322-1350.
5. Rodolphe II, 1327-1359.
6. Gerlach, comte de Nassau, 1346-1371.
7. Baldewin, comte de Lutzelburg, 1307-1354.
8. Walram, comte de Juliers, 1332-1349.
9. Les électeurs, après s'être concertés, laissèrent sans réponse les citations du tribun.

lues devant le peuple romain, assemblé sur la place de Saint-Jean de Latran, et approuvées par lui, en présence du vicaire du pape, de messire Paolo Conti, de messire Scotto, du père Jacobo, de Francesco de Velletri, juge, d'Angelo, etc., etc. »

Quand Angelo eut achevé la lecture de la précédente déclaration, le tribun tira son épée du fourreau et, frappant l'air à trois reprises, dans trois directions différentes, il s'écria : « Ceci est à moi, ceci est à moi, ceci est à moi ». L'Amérique n'était malheureusement pas encore découverte, sans quoi il n'eût point manqué d'en prendre virtuellement possession, comme des trois autres parties du monde.

Raimond, qui se trouvait à côté de Rienzo, resta immobile, stupéfait, anéanti, stupide, dit énergiquement l'historien contemporain. Il ne savait que faire; rompre brusquement et ouvertement avec le tribun, que le peuple acclamait et que les ambassadeurs de tant de cités et de peuples divers venaient saluer, eût été un acte téméraire et peut-être dangereux; d'un autre côté, garder le silence, n'était-ce point paraître acquiescer à tout ce qui venait d'être dit?

L'évêque se tira de ce mauvais pas avec assez de présence d'esprit : il formula une protestation motivée qu'il fit rédiger et lire séance tenante par son notaire, Pietro Viscardo. Il y déclarait en termes formels que le tribun avait agi sans le consulter et avec témérité et présomption, qu'il avait excédé son droit et porté atteinte à la dignité de l'Église, que le pape n'avait pas été dûment consulté, et qu'en conséquence il fallait sur l'heure, avant que le peuple se fût dispersé, annuler, abroger et retirer toutes les dispositions et les citations contenues

dans la proclamation de Rienzo. Cet acte fut signé par un grand nombre d'assistants, parmi lesquels Paolo Conti, le chevalier Loffredo, le père Jacobo, Matteo de Rieti, juge. Pietro Viscardo enflait la voix pour dominer le tumulte causé par cette opposition imprévue, mais Rienzo ne le laissa pas finir : sur un signe de lui, tous les musiciens se mirent à jouer ensemble de leurs instruments, et empêchèrent le notaire de se faire entendre.

Raimond se hâta d'en référer à Clément VI et attendit, aux environs de Rome, d'avoir reçu ses instructions pour prendre une attitude plus caractérisée et plus énergique.

Cependant la conduite du tribun était diversement appréciée. Le baptême dans la cuve sacrée de Constantin, le défi jeté aux électeurs et aux deux empereurs rivaux, la prière, qui ressemblait presque à un ordre, adressée au souverain pontife, tout cela paraissait aux plus sensés bien hardi, sinon bien imprudent. Ils jugeaient sévèrement la façon dont Rienzo avait coupé la parole au représentant du pape et se demandaient avec inquiétude si cet homme n'avait point perdu tout sentiment de la réalité et s'il n'allait pas attirer sur la ville et sur lui de terribles représailles; quant au peuple, il ne voyait en lui que le restaurateur de la liberté et de la sécurité, l'auteur d'un bien-être inconnu jusque-là, l'adversaire heureux de la noblesse, et sa confiance était encore entière.

Après avoir rempli les désirs de ses partisans de la première heure, c'est-à-dire de toute la classe moyenne de Rome, il venait de les excéder et de révéler toute l'immensité de son ambition; aussi dès ce jour le doute, puis la crainte, refroidirent l'ardeur des plus

clairvoyants et l'étoile de Rienzo commença de pâlir.

Certes le tribun eut encore de brillants triomphes et reçut de nombreux témoignages de respect et d'admiration, mais le colosse était ébranlé sur sa base d'argile; tous ses efforts et même ses succès ne devaient plus servir qu'à précipiter sa chute et à la rendre plus profonde.

La messe avait pris fin sur ces entrefaites, et les assistants se dirigèrent en foule vers le palais neuf, où le banquet les attendait.

Le tribun et Raimond mangèrent ensemble sur une table de marbre spécialement réservée aux papes, tandis que les convives, ambassadeurs et marchands, chevaliers et bourgeois, clercs et soldats, sans distinction de rang, prenaient place au banquet. Les femmes, que présidait l'épouse de Cola di Rienzo, avaient une salle à part dans le palais neuf.

C'était un spectacle saisissant, dit un témoin oculaire, que ces longues tables surchargées de mets de toute espèce et autour desquelles plus de deux mille convives pouvaient prendre place. Il y avait en profusion des faisans, des chevreaux, des esturgeons, poisson fort recherché alors, ainsi qu'une quantité de fruits délicats et de pâtisseries aux formes variées et bizarres; de mémoire d'homme, on n'avait rien vu d'aussi merveilleux que les apprêts de ce festin.

Il ne fallut pas moins de quatre-vingts chaudrons et de cinquante marmites pour le préparer; on avait construit un énorme château en pâtisserie, car on sait qu'au moyen âge le luxe des banquets consistait principalement dans la confection de pièces montées, en bois ou en pâtisserie, représentant des manoirs, des



STATUE ÉQUESTRE DE MARC-AURÈLE

tours, des êtres bizarres ou des sujets allégoriques, qui étaient parfois de vrais chefs-d'œuvre artistiques. De ce château, on retira une quantité incroyable de plats, sans qu'il fût possible de deviner comment on les y introduisait; puis on le mit en pièces et chaque convive en reçut sa part. Les mets, les vins étaient exquis, et il y eut abondance de tout, excepté d'eau. Ceux qui étaient rassasiés, pouvaient emporter ce qu'ils voulaient. Durant le festin, de nombreux bouffons égayèrent l'assistance; la joie et la cordialité ne cessèrent de régner. Lorsque le repas fut achevé, messire Cola di Rienzo s'en retourna au Capitole, comme il en était venu, mais revêtu cette fois du costume d'apparat des chevaliers.

La populace ne fut pas oubliée; d'abondantes distributions d'argent eurent lieu, et depuis le commencement du jour le cheval de bronze de Marc-Aurèle, qui occupait alors l'emplacement où s'élève à présent l'obélisque, et qu'on avait recouvert, pour l'occasion, d'un manteau de fourrures, jetait par ses naseaux d'un côté de l'eau et de l'autre du vin rouge[1].

Cette statue équestre était de la part des Romains l'objet d'une sorte de culte; une légende curieuse avait cours à son sujet : Un roi très puissant vint mettre, disait-on, le siège devant Rome, et les habitants, vaincus dans plusieurs rencontres, étaient réduits à la dernière extrémité, quand un guerrier aussi rusé que brave s'en fut trouver les consuls et leur dit : « Si je vous

1. Cette statue resta longtemps près du temple de la Concorde; vers la fin du dixième siècle, elle fut transportée sur la place du Latran. Sixte IV la fit restaurer vers 1475 et Paul III en orna le Capitole (1534) où on la voit encore. Elle est d'un travail remarquable et durant tout le moyen âge on crut à tort que le cavalier représentait l'empereur Constantin.

délivre de ce fléau, que me donnerez-vous? — Tout ce qu'il vous plaira, répondirent-ils. — Eh bien je vous demanderai, si je réussis, d'élever en mon honneur, sur une des places de la ville, un cheval en bronze doré, tel qu'on n'en aura jamais vu d'aussi beau. » Les consuls et le sénat s'y engagèrent. Or, le guerrier avait remarqué que le roi ennemi se rendait chaque soir au pied d'un arbre voisin des murs, et qu'une chouette, perchée sur une des branches, poussait invariablement un cri perçant dès qu'il s'approchait. Après avoir recommandé aux Romains de se tenir prêts, il monta, lorsque la nuit fut close, sur un cheval sans selle, prit pour toute arme une faucille et sortit silencieusement de la ville. Dès qu'il entendit l'appel de l'oiseau, il se précipita vers l'arbre, se saisit du roi et le ramena prisonnier. Alors les assiégés se jetèrent sur le camp ennemi et y firent un grand carnage. Après la victoire, les Romains tinrent leur promesse et un cheval de bronze de toute beauté fut érigé à l'endroit même où le guerrier avait sauvé Rome du péril qui la menaçait.

CHAPITRE XII

LE COURONNEMENT DE RIENZO

La première journée avait été consacrée à la glorification de Rome et de son libérateur; la deuxième était destinée à affermir et à fêter l'union des cités italiennes.

Dès l'aube, les cloches appelaient les Romains à l'église du Capitole, où se trouvait déjà messire Cola di Rienzo avec tous les ambassadeurs.

Une messe solennelle du Saint-Esprit fut célébrée, durant laquelle il fit bénir quatre étendards. Le premier était supposé avoir appartenu à l'empereur Constantin[1]. On y voyait représenté, sur un fond écarlate, un aigle blanc couronné, portant dans le bec une branche d'olivier et tenant dans ses serres le globe terrestre divisé en trois parties : l'Europe, l'Asie et l'Afrique. Le tribun l'offrit au syndic de la ville de Pérouse en disant : « Vive la mémoire de Constantin et la cité de Pérouse! » Cet étendard fut rapporté en triomphe à Pérouse et conservé religieusement durant bien des années dans les archives de la commune. Sur le deuxième, étaient peintes

1. César et Constantin étaient les seuls empereurs dont le peuple romain eût gardé la mémoire; il rattachait à eux tous les souvenirs de l'ancienne Rome et leur attribuait, comme il arrive si souvent pour les grands hommes, ce que leurs prédécesseurs et leurs successeurs avaient fait.

deux femmes symbolisant l'une l'Italie, le globe en main, l'autre la Foi chrétienne; entre elles on voyait Rome, sous les traits d'une femme à l'aspect vénérable. Messire Rienzo le prit et, élevant la voix, cria : « Vive Florence! » Mais les représentants de cette ville restèrent immobiles. Alors Rienzo ajouta : « On verra bien qui prendra cet étendard en temps et lieu. » Le troisième, où étaient représentées les armes du tribun et du peuple, ainsi que la louve allégorique allaitant Romulus et Remus, fut donné à la ville de Todi. Les Siennois reçurent le quatrième étendard, qui était celui de la liberté. Un cinquième étendard représentant les saints apôtres avait été préparé à l'intention des ambassadeurs de Pise, mais ils n'arrivèrent pas à temps pour le recevoir ce jour-là.

Rienzo offrit des bannières plus simples aux autres cités. Ensuite il distribua à tous les ambassadeurs, dont le nombre s'élevait à plus de deux cents, des anneaux d'or en signe de paix, d'amitié et d'alliance.

Après la cérémonie, les envoyés florentins vinrent s'excuser auprès du tribun, l'assurant que leur conduite n'avait nullement été dictée par un sentiment de défiance, mais par la crainte d'outrepasser, dans cette circonstance imprévue, le mandat qu'ils tenaient de leurs concitoyens. Ils ajoutaient qu'ils allaient en référer à Florence et suppliaient Rienzo de ne pas prendre en mauvaise part leur hésitation. Le tribun écrivit d'ailleurs lui-même, dès le 5 août, aux Florentins pour les remercier d'avoir bien voulu envoyer des ambassadeurs à Rome et les prier ensuite de ne pas refuser l'étendard qu'il leur offrait, « car, disait-il, l'acceptation de ce présent n'implique aucune obligation de votre part; nous avons simplement voulu vous donner une preuve

de notre amitié, et les autres cités n'ont pas hésité à recevoir des étendards semblables. Nous désirons que tout le monde jouisse des dons que le Saint-Esprit a répandus sur nous. »

Rienzo fit suspendre au-dessus du porche de l'église Aracœli une plaque de métal ou de bois, peinte en bleu, sur laquelle on lisait, inscrits en lettres d'or, ses nouveaux titres : « Nicolas, sévère et clément, libérateur de Rome, zélé défenseur de l'Italie, ami de l'humanité et tribun auguste. »

Les jours suivants furent consacrés à diverses réjouissances, et le 5 août, qui était un dimanche, eurent lieu des luttes de force et d'adresse, puis des combats simulés, des pas d'armes, des tournois que les Italiens commençaient à goûter beaucoup. Tous les cavaliers, qui se trouvaient en ce moment à Rome, furent invités à y prendre part, les Italiens comme les étrangers; chaque quartier de la ville fournit cinquante lutteurs à pied.

La veille, Rienzo reçut les ambassadeurs du roi de Hongrie qui, comme nous l'avons déjà dit[1], s'étaient fait précéder par des envoyés chargés de préparer les voies. Ils offraient au tribun l'alliance de leur maître et son appui, pourvu qu'on lui laissât lever des soldats sur le territoire romain. Rienzo repoussa ces propositions pour ne point mécontenter la cour d'Avignon, dont le roi Louis était l'ennemi.

Vers le même temps, la reine de Naples envoya une lettre des plus flatteuses au tribun et fit remettre à sa femme cinq cents florins et des pierres précieuses.

Peu après, les avocats de Jeanne et de Louis se pré-

1. Voir page 117.

poux et les décideraient à fuir Naples. Pourtant, il btint qu'en attendant sa décision les deux adversaires uspendissent les hostilités. Louis était encore en Honrie et son armée se formait lentement à Aquila ; par uite, cet armistice ne pouvait que lui être favorable.

Poursuivant son rôle d'arbitre des souverains, Rienzo rivit aussi aux rois de France et d'Angleterre, les riant de mettre un terme à la guerre funeste qui ruiait les deux plus beaux royaumes de la chrétienté.

Selon sa coutume, il s'empressa, le 5 août, d'informer pape de tout ce qu'il venait de faire, lui réitérant ses surances de respect et de soumission : « Jamais, disait-ne luira le jour où l'on me verra faire quelque chose, concevoir quelque pensée qui soit contraire aux itérêts de votre Sainteté ; ne prêtez point l'oreille à ux qui prétendent que j'ai porté tort à l'Église, jamais en de si faux n'a été inventé ! Tous mes actes sans ception auront constamment pour but unique la prosrité, la grandeur et la gloire du Saint-Siège. »

L'influence de Rienzo grandissait chaque jour au hors ; les habitants d'Arezzo le supplièrent de leur onner un gouverneur de son choix et ils lui offrirent x mille florins d'or pour subvenir au maintien du *bon at.* Rienzo accéda à leur prière et leur envoya Guido el Isola. Un peu plus tard, les villes de la Sabine çurent également, sur leur demande, un podestat. our récompenser de son zèle le seigneur de Corneto, ienzo lui confia le sceau du peuple romain, ainsi que sien propre, et le nomma de plus gouverneur du atrimoine de Saint-Pierre.

Le 15 août approchait. Rienzo avait, nous l'avons u, choisi cette date pour recevoir la couronne tribuni-

tienne. Il retint les ambassadeurs qu'il avait convoqués pour assister à son adoubement, et invita les cités qui ne s'y étaient pas fait représenter à envoyer quelques-uns de leurs citoyens à Rome, car il désirait donner à cette nouvelle cérémonie encore plus d'éclat qu'à la précédente.

L'Assomption était en Italie, et à Rome surtout, une des principales fêtes de l'année. C'est en ce jour que le clergé exposait aux yeux des fidèles l'image vénérée du Sauveur, que l'on conservait pieusement depuis des siècles dans la chapelle « Sancta Sanctorum », attenante au palais du Latran. On assure que cette image remonte au temps du pape Serge I[er], c'est-à-dire au septième siècle. En tout cas, il est certain que, d'après une coutume instituée par Léon IV en 847, le pape ou son représentant entrait pieds nus dans la chapelle « Sancta Sanctorum », la veille du 15 août, ouvrait l'armoire où se trouvait placée l'image et dont les vantaux étaient d'argent massif, baisait les pieds du Christ et chantait un *Te Deum*. Le lendemain, après vêpres, le pape la confiait aux cardinaux, qui la transportaient sur un brancard, en grande pompe, jusqu'à l'église de Sainte-Marie Majeure. On élevait dans les rues où devait passer la procession de grands reposoirs, pour l'ornementation desquels les habitants rivalisaient de zèle et de munificence, et on lavait les pieds de l'image à plusieurs reprises durant le trajet. Elle restait exposée à la vénération des fidèles toute la journée du lendemain. Le but de cette cérémonie était, disait-on, de rapprocher Jésus-Christ de sa mère dont on voyait une image dans l'église de Sainte-Marie Majeure.

Rienzo profita de cette solennité pour se faire cou-

ronner; il se rendit de bonne heure à Sainte-Marie Majeure et y entendit le service divin célébré par le vicaire de l'évêque d'Ostie, Bertrand de Podiat, Raimond ayant probablement refusé de rendre ce service au tribun. A l'issue de la cérémonie, il prit place sur un trône, entouré de tout le clergé et des ambassadeurs. Le prieur de l'église du Latran s'approcha et dit, en lui posant sur la tête une couronne de chêne : « Reçois la couronne de chêne, car tu as délivré tes concitoyens de la mort. » Le prieur de Saint-Pierre s'avança à son tour et lui offrit une couronne de lierre, en ajoutant : « Prends ce lierre, parce que tu as aimé la religion. » Puis le doyen de Saint-Paul hors des murs lui remit une couronne de myrte et s'écria : « Accepte cette couronne, tu as observé tes devoirs, aimé le travail et détesté l'avarice. » Le prieur de Saint-Laurent lui en donna une quatrième, faite de laurier, et lui adressa à peu de chose près les mêmes paroles. Le prieur de Sainte-Marie Majeure, chargé d'offrir au tribun la cinquième couronne, composée de branches d'olivier, prononça ces mots : « Homme plein de modestie, prends cette couronne, ton humilité a triomphé de l'orgueil des grands. » Le prieur de l'hôpital San Spirito des Monts lui ceignit le front d'une couronne d'argent entremêlée de feuilles d'or et lui mit dans la main un sceptre, en disant : « Tribun auguste, reçois les dons du Saint-Esprit et la couronne spirituelle, dont ce sceptre et cette couronne sont les symboles. » Enfin messire Loffredo Vico Scotto, le même qui avait sacré chevalier Rienzo, lui présenta une pomme en argent surmontée d'une croix, l'embrassa et lui dit : « Reçois l'emblème de la justice, aime-la et fais-nous jouir de la paix et de la liberté. »

Le vicaire d'Ostie était chargé de l'arrangement des couronnes; à mesure qu'on les posait sur la tête du tribun, un homme, vêtu de haillons, mais armé d'une épée, les lui ôtait, en souvenir sans doute de l'esclave qui ne cessait de rappeler à la modestie les triomphateurs romains. Toutefois l'archevêque de Naples, Giovanni Orsino, empêcha le pauvre d'arracher la couronne d'argent. Rienzo fait observer lui-même que les plantes dont ces diverses couronnes étaient tressées croissaient toutes sur l'arc de triomphe de Constantin, de façon, dit-il, à ce que celui qui avait fourni les fonts baptismaux, ait procuré aussi la matière des couronnes. Quant à celle d'argent, il prétend qu'elle ne coûtait pas plus de cinq florins.

Rienzo sortit de l'église après la cérémonie, et, s'adressant au peuple assemblé sur la place, commença par dire que tout ce qu'il possédait lui venait du Saint-Esprit et du pape; il décréta quelques lois nouvelles et annonça, entre autres choses, que désormais tout citoyen romain serait tenu de se confesser et de communier au moins une fois l'an, sous peine de se voir confisquer le quart de ses biens, dont moitié serait attribuée à l'église du quartier et moitié au trésor de la ville; les notaires, avant de rédiger un testament, devaient s'assurer que cette prescription avait été observée et, en cas de désobéissance, en informer les magistrats. « De même, disait-il, que je m'occupe d'accroître le bien-être temporel des habitants de Rome, de même il est naturel que je m'efforce aussi d'augmenter leurs chances de salut, d'autant plus qu'ils négligent étrangement leurs devoirs religieux. »

Les citations faites le 1er août furent renouvelées, et le

tribun défendit aux princes étrangers, empereurs, rois, margraves ou électeurs, d'amener ou de faire conduire une armée en Italie, sans son consentement ou celui du peuple romain. Puis, se laissant éblouir par le succès inouï qui couronnait son œuvre, il se compara à Jésus-Christ. « De même que lui, s'écria-t-il, dans ma trente-troisième année, j'ai délivré le monde des tyrans qui l'opprimaient sans verser une goutte de sang. »

Ce langage insensé répandit la consternation parmi les amis du tribun. Il dénote assurément une exaltation voisine du délire, étant données surtout les idées religieuses à cette époque; mais qu'on songe un instant quels durent être les sentiments de cet homme, fils d'un pauvre aubergiste, quand il se vit entouré, adulé et acclamé par un peuple enivré de bonheur et de reconnaissance, par une partie de cette fière aristocratie que ni les papes, ni les empereurs n'avaient pu réduire à l'obéissance, par des cités jalouses d'une indépendance chèrement acquise, par toute l'Italie enfin, unanime en ce moment à le regarder comme un guide et un sauveur désigné par le ciel.

Un moine se chargea de le rappeler à la réalité : le soir de ce jour, un homme pleurait amèrement dans cette même église de Sainte-Marie Majeure, où l'ombre et le silence avaient succédé au tumulte de la fête; c'était fra Guilielmo, moine vivant en odeur de sainteté et qui s'était toujours montré plein d'admiration et d'affection pour Rienzo. Un prêtre de la maison du tribun, passant par là, s'informa de la cause d'une si profonde tristesse. « Hélas, soupira fra Guilielmo, ton maître s'est précipité du ciel en cette journée! » Et comme le prêtre lui demandait ce que voulait dire ce

langage, il s'écria : « Faut-il que tant d'orgueil soit entré dans son âme! Grâce à la protection du Très-Haut, il a vaincu et mis en fuite des tyrans que personne jusqu'ici n'avait pu soumettre. Une colombe blanche descendue sur sa tête a montré à tous qu'il était l'élu de Dieu, et le Saint-Esprit a métamorphosé à nos yeux le peuple romain. Pourquoi cherche-t-il une récompense terrestre et passagère? Comment a-t-il pu oser, par des paroles pleines d'arrogance, se comparer à son Créateur? Dis à ton maître que Dieu ne lui sera plus secourable et qu'il ne peut plus expier ses crimes que par les larmes de la pénitence. »

Ce discours fut rapporté à Rienzo, qui s'en émut d'abord; mais bientôt le souci des affaires publiques lui fit oublier cet avertissement, dont il ne devait se souvenir que longtemps après, dans la misère et dans l'exil.

Il y eut encore, après le 15 août, quelques réjouissances, puis les ambassadeurs retournèrent chez eux remplis d'admiration pour Rienzo. (Ceux de Pérouse étaient de retour dans les derniers jours du mois d'août.)

Les Romains, au contraire, en proie à une vague appréhension, sentaient diminuer la confiance sans bornes que leur inspirait naguère leur idole.

CHAPITRE XIII

TENTATIVES DES NOBLES CONTRE RIENZO

Nous avons vu que le comte de Fondi, Giovanni Gaetano, avait refusé de reconnaître la souveraineté du peuple romain. Le 26 juillet, il fut cité devant le tribunal de Cola di Rienzo et, comme au bout du délai de six jours qui lui avait été accordé, il ne s'était pas présenté, une petite expédition fut dirigée contre lui. Soutenu par son frère Niccolò et par quelques partisans, le comte s'apprêta à la résistance, mais les hostilités se bornèrent à des escarmouches. Le tribun, absorbé en ce moment par d'autres occupations, remit à plus tard le soin de réduire par la force le rebelle, comme il venait de le faire pour Giovanni di Vico. Rainaldo Orsino vint même à Rome, vers le 1er août, dans l'espoir de ménager un accommodement, mais sa mission conciliatrice échoua.

Après les cérémonies du couronnement, le tribun provoqua en combat singulier et mortel son adversaire, qui se garda bien de venir relever le défi ; alors Rienzo le déclara traître et félon, confisqua tous ses biens, moitié au profit du trésor de la ville, moitié au profit des troupes engagées contre lui, et fit de grands préparatifs pour envahir ses terres. Une armée fort considé-

rable fut réunie dans ce but ; elle comptait, outre quinze cents cavaliers romains, un grand nombre d'auxiliaires prêtés par les républiques alliées, cinq cents archers génois que le tribun venait de prendre en qualité de mercenaires, et plusieurs milliers de fantassins ; du moins, c'est lui qui l'affirme.

Dès le 5 août, il avait prévenu les Florentins que les soldats envoyés par eux allaient être dirigés contre Giovanni, ennemi de l'Église, disait-il, et coupable des plus noirs forfaits. Mais il éprouva de ce côté des résistances auxquelles il était loin de s'attendre. Les auxiliaires florentins refusèrent de partir, sous prétexte que leur solde était en retard et que le comte de Fondi étant noble et allié à Florence, ils ne pouvaient prendre les armes contre lui. Ce fut en vain que le tribun employa tour à tour les prières et les promesses, force lui fut de réclamer l'intervention de Florence ; à la date du 20 août, il demanda l'autorisation formelle de se servir des auxiliaires en dehors du territoire romain, contrairement à ce qui avait été primitivement stipulé.

« Le temps se passe en pourparlers, écrivait-il, le comte de Fondi fait chaque jour de nouvelles recrues ; nous devons agir sans délai » ; il s'engageait, au reste, à payer sans retard la solde arriérée. Les Florentins ne répondirent rien. Le 27, Rienzo leur adressa une nouvelle lettre, plus pressante encore : « les auxiliaires prétendent qu'ils ont reçu l'ordre de ne pas marcher contre Giovanni et Niccolò ; ils menacent de se retirer. Que dois-je faire ? Faut-il vous les renvoyer ? Vous n'ignorez pas pourtant que le comte de Fondi a tué son frère, sa mère, sa femme et qu'il est le dernier des brigands ; personne ne peut appeler un tel homme son ami, car

tout le monde le renie, l'Église, les Romains, ses parents eux-mêmes. » L'ombrageuse république, qui ne voulait sans doute pas contribuer plus longtemps à accroître bénévolement la puissance d'une cité rivale, n'en persista pas moins dans son refus et les Romains durent se passer du concours des soldats florentins.

On voit, par cet exemple, combien était fragile le faisceau d'alliances que Rienzo avait espéré former. Heureusement pour lui, la campagne s'annonçait bien; Angelo Malabranca, parti en avant avec quatre cents hommes seulement, avait attaqué la petite ville de Sermoneta[1], ravagé le territoire environnant et battu, dans plusieurs rencontres, les troupes des Gaetani ; il fit beaucoup de prisonniers et enleva même un étendard. Niccolò fut contraint de lever le siège de Frosinone, d'abandonner les positions qu'il occupait dans les montagnes voisines, et d'évacuer complètement le territoire de l'Église.

La ruse ne lui réussit pas mieux que la force : un certain nombre de cavaliers de son armée devaient feindre une défection et passer au camp des Romains, dans le but de se tourner contre eux et de les massacrer la première fois qu'ils livreraient bataille; mais le tribun fut prévenu à temps et déjoua ce complot.

Les habitants de Gaëte, voyant que leur seigneur n'avait pas le dessus, se hâtèrent d'envoyer dix mille florins au tribun, en lui déclarant qu'ils ne voulaient plus reconnaître ni la suzeraineté du pape, ni celle du comte de Fondi et qu'ils accepteraient avec joie un gouverneur

1. Sermoneta, située au sud-est de Frosinone, sur un roc escarpé, près de Sezze.

désigné par lui. Cette défection rendait fort critique la position de Giovanni Gaetano.

Giovanni Colonna, à qui Rienzo avait déjà confié le gouvernement militaire de la Toscane et qui venait de recevoir le commandement suprême des troupes dirigées contre les rebelles, porta les derniers coups au comte de Fondi; il le vainquit dans plusieurs combats, lui prit deux étendards qui, pour outrager l'ennemi, furent traînés dans la fange et ensuite portés en triomphe à Rome. Les Gaetani, découragés par tant d'échecs, demandèrent la paix, et le tribun, trompé par leur feinte soumission et croyant naïvement à leur reconnaissance, eut la faiblesse de ne pas les retenir prisonniers et même de leur restituer tous leurs biens ainsi que leurs châteaux forts. (19 septembre.)

Il venait d'ailleurs de commettre, sous l'influence des mêmes sentiments, une faute bien autrement grave.

Dans le courant du mois d'août, au sortir des fêtes brillantes dont Rome avait été le théâtre, les chefs de la noblesse s'étaient réunis plusieurs fois secrètement, à l'instigation du vieux Stefano Colonna. Les Orsini, les Savelli, les Annibaldeschi, oubliant leurs vieilles querelles, s'entendirent pour renverser le gouvernement de Rienzo. Il ne fallait pas songer à lutter ouvertement contre lui; l'exemple du préfet et du comte de Fondi l'avait bien prouvé; ils ne virent donc d'autre moyen de se débarrasser de leur adversaire que de le faire assassiner; cela semblait, au reste, fort naturel alors et de bonne guerre. Ils soudoyèrent, assure-t-on, un homme en qui ils avaient pleine confiance, et l'envoyèrent à Rome. Mais il n'eut pas plutôt franchi les

murs de la ville, que le tribun, instruit de la conspiration par les rapports de ses espions, le fit saisir et jeter dans un cachot du Capitole; le secret le plus absolu fut gardé sur cette arrestation et les nobles purent croire que leur émissaire allait exécuter leurs ordres, le moment venu. L'assassin, mis à la question, avoua dans les tourments tout ce que l'on voulut et les plus nobles barons se trouvèrent compromis. C'était une occasion sans pareille pour Rienzo de se défaire, sous le couvert de la justice, de ses plus audacieux adversaires. Il ne la laissa pas échapper.

La plupart des barons furent conviés à un banquet qui devait avoir lieu le 14 septembre, et, ne se croyant pas soupçonnés, ils acceptèrent sans défiance. Le repas fut gai, car le tribun savait se contraindre; pourtant, vers la fin, l'audace du vieux Stefano faillit faire éclater l'orage : il demanda aux convives s'il valait mieux à leurs yeux que le chef du peuple fût économe ou prodigue; on discuta longtemps, enfin Stefano, prenant la pointe du long et riche manteau que portait Rienzo, lui dit : « Pour toi, tribun, à la place de ces riches vêtements, tu ferais bien mieux d'en avoir de plus simples et de plus en rapport avec l'humilité chrétienne que tu affectes. » Rienzo pâlit en entendant ces paroles hardies, mais il sut se contenir encore. Quelques instants après, au sortir de table, ses gardes se saisissaient de Stefano Colonna et le conduisaient, malgré ses protestations et le respect qu'il inspirait, dans la salle du Capitole où d'ordinaire le sénateur rendait la justice, assisté des juges capitolains. Les autres barons, invités comme lui, subirent le même sort.

Quant aux nobles que Rienzo soupçonnait également

et qui n'étaient pas présents au banquet, il les fit venir au Capitole, sous différents prétextes, et à mesure qu'ils arrivaient, on les jetait dans les prisons du palais, sans plus d'égards que s'ils eussent été de vulgaires malfaiteurs. Outre messire Stefano Colonna, Pietro di Agabito Colonna, qui exerçait alors nominalement les fonctions de sénateur, Lubertello, fils du comte Bertoldo, également sénateur, Giovanni Colonna, récemment nommé chef de l'armée dirigée contre les Gaetani, Giordano des Orsini del Monte, Rainaldo des Orsini de Marino, Cola Orsino, seigneur du château Saint-Ange, Bertoldo Orsino, comte de Vicovaro[1], enfin presque tous les principaux barons furent emprisonnés ; seuls Luca Savello, Stefano Colonna le jeune et Giordano de Marino ne s'étaient pas rendus à l'invitation du tribun et évitèrent le sort qui les attendait.

Après s'être ainsi assuré des chefs de la conspiration, Cola di Rienzo convoqua les citoyens les plus notables et leur exposa tout ensemble la trahison des nobles et les mesures qu'il avait prises pour les en châtier. Tous approuvèrent la fermeté de Rienzo, qui n'hésita plus à donner suite à ses projets de vengeance.

Cependant les prisonniers étaient sévèrement gardés ; Stefano, à qui on n'avait même pas accordé un lit, passa toute la nuit à marcher à grands pas, frappant les murs, secouant les portes, conjurant ses gardiens de lui rendre la liberté. Enfin le jour parut et les barons entendirent avec effroi sonner la cloche du Capitole. Bientôt ils virent entrer dans leur prison des frères mineurs, dont c'était la mission de préparer à la mort les condamnés

1. Vicovaro, petite ville située à l'est de Tivoli.

et qui étaient chargés par le tribun d'annoncer aux prisonniers que leur dernière heure était venue et de les confesser chacun séparément. Les malheureux, en proie au plus affreux désespoir, avaient presque perdu l'usage de la parole; pourtant ils se confessèrent et communièrent, excepté Rainaldo et un autre baron, qui n'étaient pas à jeun. Messire Stefano Colonna refusa d'écouter le frère, disant qu'il n'avait pas eu le temps de mettre ordre à ses affaires.

Il était environ neuf heures du matin, quand on ouvrit à la foule les portes de la grand'salle du palais, tendue, pour la circonstance, de soie blanche et rouge; le tribun s'avança et monta sur une haute estrade qu'on avait élevée durant la nuit. Après avoir lu ces paroles de paix : « Pardonnez-nous nos offenses comme nous pardonnons aux autres », il entreprit, à la stupéfaction de tous les assistants, de disculper les nobles; il supplia le peuple d'oublier leurs crimes, et se porta fort de leur obéissance dans l'avenir; puis, sur son ordre, les prisonniers furent amenés. Ils s'avancèrent, entièrement vêtus de noir, dépouillés de leurs armes et des insignes de leur rang, le visage bouleversé, implorant à grands cris la pitié de la foule. Les trompettes sonnaient comme pour les exécutions. Après avoir joui quelques instants de leur humiliation, Cola di Rienzo prit de nouveau la parole : « Le peuple et nous, dit-il, nous consentons à vous pardonner votre conduite passée; loin de vous considérer comme des ennemis, nous allons vous accorder des marques éclatantes de notre confiance; fasse le ciel que dans l'avenir nous n'ayons point à nous repentir de notre générosité! » Les nobles, stupéfaits, ne pouvaient qu'incliner la tête en

signe [illegible]. Le [illegible] créa alors Stefano Colonna, [illegible] et [illegible], [illegible] seuls [illegible] Colonna, chef des milices [illegible] capitaine de la guerre; [illegible] l'importante mission de [illegible] lui fut en outre [illegible] commandements [illegible] en [illegible] et en Toscane; il donna à tous [illegible] en signe d'alliance, [illegible] qu'un étendard [illegible] de retourner dans [illegible]. Après quoi, ils [illegible] à l'Église, au peuple [illegible] son chef. Pour montrer que la réconciliation [illegible] les invita à sa table et par[illegible] les rues de la ville.

[illegible] changement dans la [illegible] de l'arrestation des barons [illegible] dans la ville, où elle s'était [illegible] voisin de la [illegible]. Les barons [illegible] à Rome, malgré [illegible] respect craintif; ils imposaient [illegible] par leurs armures étincelantes, par leurs vêtements somptueux, par le luxe qu'ils déployaient dans les cérémonies, par le nombre de leurs serviteurs, par leur puissance, par leur audace enfin; il semblait au peuple que quelque chose de la grandeur de Rome périrait avec eux. Plusieurs d'entre eux étaient chevaliers et passaient à ce titre presque pour inviolables; quelques-uns avaient d'étroites attaches avec la cour d'Avignon; c'était donc aux yeux des Romains un acte bien hardi, sinon bien téméraire, que de porter la main sur eux

sans que leur culpabilité eût été clairement prouvée. On oubliait leur dureté, leurs violences, pour ne songer qu'au sort qui les attendait, et, quelque surprenant que cela paraisse, plus d'un, dans la foule, se prenait à les plaindre et blâmait la sévérité du tribun; étrange revirement que peuvent seules expliquer la sensibilité et la mobilité excessives dont le peuple romain a donné maintes preuves dans le cours de son histoire.

Quelques citoyens influents et hardis allèrent trouver Rienzo à l'aube pour lui représenter toute la gravité de l'acte qu'il était sur le point d'accomplir; ils ne lui cachèrent point les sentiments de la foule et s'efforcèrent de lui faire abandonner ses sinistres projets. Rienzo comprit qu'il commettrait plus qu'un crime, une faute, comme l'a dit un homme d'État, en envoyant les barons au supplice; qu'il paraîtrait avoir voulu assouvir sa colère et non pas assurer la sécurité du *bon état;* et qu'au lieu d'anéantir la noblesse, en la privant de ses chefs, il ne ferait qu'augmenter son prestige et son désir de vengeance. Afin de se tirer de la situation difficile où il s'était engagé, il imagina de passer d'un extrême à l'autre et d'accabler de ses faveurs ceux qu'il voulait, un instant auparavant, écraser de sa colère; il se flatta de désarmer ses adversaires par la clémence, puisqu'il ne pouvait les abattre par la rigueur et crut se les attacher à jamais par les liens de la gratitude, car il jugeait trop souvent les hommes sur les héros dont il avait lu l'histoire, quelque peu transfigurée, dans les livres de l'antiquité.

Ses concitoyens, qui connaissaient mieux que lui le caractère vindicatif de la noblesse, disaient : « Il vient d'allumer un feu qu'il ne pourra éteindre », et ils avaient

raison. Pétrarque aussi le blâma de n'avoir pas montré plus de sévérité. Quelques années plus tard, quand le temps et la réflexion auraient dû avoir refroidi son ardeur, il écrivait[1] :

« Le tribun pouvait détruire d'un seul coup les ennemis de la liberté, occasion que jamais la fortune n'offrit à aucun empereur, et cependant il les laissa avec leurs armes, lui qui se donnait pour un protecteur de la liberté. Il ne tenait à justifier qu'une partie de son titre et à se rendre digne du surnom de clément, alors que, pour guérir les maux de la république romaine, il fallait qu'il méritât surtout le nom de sévère. S'il voulait user d'indulgence envers ces traîtres, il pouvait leur accorder la vie, mais il devait les priver de tous les moyens de nuire et leur enlever surtout leurs redoutables forteresses. Rome serait libre maintenant, et lui ne gémirait pas dans les fers. »

Les regrets de Pétrarque furent d'autant plus vifs qu'il n'avait point épargné les avertissements à Cola di Rienzo : « Ne soyez pas étonné, lui disait-il, que je vous écrive si souvent ; nuit et jour, vous êtes présent à mon esprit. Pour fixer mes souvenirs, je mets par écrit, en rentrant chaque soir, tout ce que j'ai pensé durant la journée, et le matin, en m'éveillant, tout ce que j'ai rêvé durant la nuit ; si je suivais mon penchant, il ne se passerait pas un jour sans que je vous adresse une lettre. Mais laissez-moi vous conter ce que j'ai vu en songe la nuit dernière : « Vous étiez sur le sommet d'une montagne si élevée qu'elle touchait presque au ciel et que toutes les autres montagnes de la terre, même l'Olympe, tant chanté par

1. Lettre à Francesco di Lello, prieur de l'église des Saints-Apôtres, à Florence, 12 août 1352.

les poètes, n'étaient que des collines à côté d'elle; le soleil semblait tout près de vous et les nues à vos pieds. Une foule de guerriers vous entouraient; assis sur un trône resplendissant, vous les surpassiez tous; votre visage était si éclatant que Phébus lui-même en paraissait jaloux. Je regardai autour de moi et je vis une foule innombrable; plein de stupeur, je demandai à quelqu'un qui se trouvait près de moi que signifiait ce prodige, car il me semblait que jamais la terre n'aurait pu contenir la vingtième partie de la foule qui m'environnait. — Vous voyez, me répondit-il, non seulement tous les hommes qui existent, mais tous ceux qui existeront; ils sont là par la volonté de Celui qui tient l'univers dans sa main et à qui tous les temps sont présents. — Mais, lui demandai-je encore, que fait ici cette foule attentive? — Elle veut savoir, dit-il en levant les yeux vers vous, quel sera le sort de ce héros, auquel, comme vous le voyez, la terre, le ciel et même les astres s'intéressent. Écoutez ce bruit! (Je prêtai l'oreille et j'entendis comme un tonnerre lointain). Mars, reprit-il, menace, mais Jupiter est tranquille. — Que pensez-vous, lui dis-je encore, qu'il adviendra de tout ceci? — Dieu seul connaît le destin de cet homme, fut sa réponse, mais nous le saurons un jour et tout ce peuple en gardera éternellement le souvenir; sa gloire sera immortelle, et, comme un roc inébranlable, ne craindra pas les orages. Que peut redouter celui qui est prêt à mourir pour la vertu? Fasse le ciel que la fidélité des guerriers qui l'entourent ne chancelle pas et qu'ils ne cherchent point à le renverser eux-mêmes de son trône pour s'en emparer; c'est le seul danger qui le menace; s'il l'évite, il est sauvé, et j'espère qu'il en sera ainsi, car

Dieu est avec lui. — L'aurore rougissait déjà l'horizon tout disparut et je m'éveillai. »

Rienzo comprit bien que la nouvelle de l'incarcération des barons allait soulever à Avignon une tempête d'indignation ; il adressa donc sur-le-champ (17 septembre) une longue lettre à Rainaldo Orsino [1], dans laquelle il donne, pour expliquer et justifier sa conduite, une raison aussi ingénieuse que peu vraisemblable : il prétend, en effet, qu'en faisant jeter en prison les nobles et en simulant une condamnation, il n'avait d'autre pensée que de les forcer à se confesser pleinement de tous leurs méfaits, une fois au moins dans leur vie.

Deux jours après avoir ainsi échappé à la mort, les barons, qui craignaient sans doute quelque retour de sévérité de la part de Rienzo, lui demandèrent de renouveler leur réconciliation; ils se rendirent dans l'église du Capitole, et, après y avoir entendu la messe avec recueillement, ils voulurent communier. Le prêtre commença par réciter l'oraison de Salomon, qui débute par ces mots : « Seigneur Dieu, exaucez les prières de votre serviteur », et, lorsqu'il en fut arrivé à ce passage : « Vous vengerez l'homme juste et vous punirez les méchants », il posa la main sur la tête de chacun des barons et leur donna la communion ; il en fit autant pour le tribun. Après quoi, ils jurèrent de nouveau fidélité à la république romaine.

Pour célébrer cette alliance de la noblesse et du peuple, Cola di Rienzo ordonna le jour même une procession en l'honneur de la Vierge. Voici la description

1. Rainaldo Orsino, ami de Pétrarque, archidiacre de Liége, notaire de la chambre apostolique; il fut créé cardinal en 1351.

qu'il en donne lui-même, par avance, dans sa lettre à Rainaldo : « La moitié du peuple, avec le clergé et les chanoines de Saint-Jean de Latran, arrivera par la droite sur la place Santa Maria ; là, ils se rencontreront avec l'autre moitié du peuple, accompagnée des chanoines de Saint-Pierre. Un chanoine du Latran montera dans le baptistère de porphyre, récitera l'oraison de David, qui commence par : « Vous êtes béni, Seigneur Dieu d'Israël » et s'arrêtera à ces mots : « Donnez aussi à mon fils Salomon ». Ensuite, un chanoine de Saint-Pierre dira l'oraison de Jésus fils de Sirah : « Je vous confesserai ». Lorsqu'il aura terminé, un chanoine de Sainte-Marie Majeure entonnera le *Magnificat*, auquel répondront d'abord les chanoines du Latran, puis ceux de Saint-Pierre, ainsi que tout le clergé. Pour terminer la cérémonie, un évêque ou un abbé chantera le *Te Deum laudamus*.

On le voit, Rienzo avait tout réglé, jusque dans les moindres détails.

Mais, tandis que, trop confiant dans sa destinée, il ne songeait plus qu'à fêter son triomphe et à jouir en repos du pouvoir, la haine implacable de la noblesse et l'hostilité du pape allaient remettre en question l'existence même du *bon état*.

CHAPITRE XIV

INTERVENTION DE LA COUR D'AVIGNON

On se souvient que Clément VI ne fit au commencement aucune difficulté pour reconnaître et même pour sanctionner le gouvernement que le peuple romain s'était donné, et qu'il confirma les pouvoirs conférés à Cola di Rienzo et à Raimond.

Mais ces bonnes dispositions durèrent aussi peu que les illusions qui les avaient fait naître.

Presque dès le début, Rienzo éveilla la défiance du Saint-Siège en prenant le nom de tribun, qui avait le défaut, aux yeux du pape, d'évoquer des souvenirs révolutionnaires (Clément VI ne consentit jamais à lui reconnaître d'autre titre que celui de gouverneur de la ville, « rector », qu'il lui avait accordé d'abord sur sa demande).

Puis, chaque jour, on apprenait à Avignon quelque acte nouveau dénotant, de la part du tribun, un dessein de plus en plus arrêté de substituer en toutes choses l'autorité du peuple à celle du Saint-Siège.

Les missives envoyées aux différentes villes d'Italie, les offres d'alliance, les expéditions militaires entreprises contre les barons rebelles, les négociations engagées avec le roi Louis et la reine Jeanne, enfin et

surtout les citations adressées à l'empereur et aux électeurs, firent voir au pape et à ses cardinaux que Rienzo n'entendait pas être le représentant docile de la papauté et subir l'ingérence ou la tutelle de l'Église, qu'il voulait rétablir, autant que faire se pouvait, la suprématie de Rome, non pas au profit de l'Église, mais en faveur du peuple romain, et qu'il prétendait, en outre, au nom de l'antique souveraineté de Rome, dépouiller le pape de son droit de juridiction, nous dirions presque de mouvance, sur les trônes et les princes de la chrétienté.

Clément VI, comprenant de quels dangers serait menacé le pouvoir temporel des papes, si les desseins de Rienzo se réalisaient, entreprit donc de le renverser du pouvoir.

Bien des accusations furent portées contre le tribun par la cour d'Avignon : son bain dans le baptistère sacré, son couronnement mystique et allégorique, quelques-unes de ses lois, les titres qu'il s'était donnés, et mille autres vétilles ; toutefois ce n'étaient que des griefs secondaires, bons à frapper l'imagination de la foule et à rendre Rienzo suspect à ses yeux, mais dont il n'eut pas de peine à se justifier lorsqu'on instruisit son procès. Le véritable motif de l'opposition, fort compréhensible au reste, que lui fit le Saint-Siège, fut, nous le répétons, cette ambition, noble à coup sûr, mais démesurée, qui le portait à rendre au peuple romain, aux dépens de l'Église, sa suprématie d'autrefois.

Qui pourrait dire ce qui serait advenu si Clément VI, se désintéressant d'une lutte où les nobles éprouvèrent de si cruels échecs, n'avait pas mis les citoyens romains, alors pleins de crainte et de vénération pour

le souverain pontife, dans cette dure alternative ou d'abandonner leur tribun ou d'encourir les foudres de l'Église? L'hostilité de la papauté envers Rienzo mérite donc d'attirer toute notre attention, d'autant qu'il ne semble pas qu'on lui ait attribué jusqu'ici sa réelle importance.

Plusieurs des mesures prises par Cola di Rienzo portaient atteinte aux intérêts des représentants de l'Église. Ainsi il déclara que les cités dans lesquelles les prélats possédaient des biens ou même des titres honorifiques ne devraient plus dorénavant reconnaître d'autre suzerain que le peuple romain; il décréta que les ecclésiastiques attachés aux églises de Rome seraient tenus d'habiter la ville en tout temps, et certains d'entre eux, ayant désobéi à cette injonction, furent jetés en prison; or, beaucoup de prélats, résidant à Avignon, étaient titulaires de dignités ecclésiastiques à Rome[1] et se sentaient fort peu enclins à y retourner. Il proclama enfin que Rome et le Saint-Siège étaient indissolublement liés, et que c'était le devoir du pape de revenir dans le sanctuaire de la foi chrétienne (ce qui lui fut plus tard imputé à hérésie); il ordonna, en conséquence, au clergé ainsi qu'au peuple, de faire, comme il le dit lui-même : « d'ardentes et continuelles prières au Saint-Esprit, afin qu'il inspire au pape et à ses cardinaux le désir de quitter cette ville d'Avignon, où l'on ne trouve ni les reliques des saints, ni peut-être la tradition de leurs vertus, pour revenir à Rome, la cité sainte, remplie des précieux restes de tant de martyrs et ramenée à la justice, à la paix et à la liberté ».

1. On sait que chaque cardinal est titulaire d'une église à Rome.

Les cardinaux italiens avaient soutenu Rienzo dans le principe; mais, quand ils virent quelles étaient ses véritables intentions et que leurs intérêts se trouvaient compromis, ils se tournèrent contre lui, et il n'eut point, dès lors, d'adversaires plus passionnés.

Le cardinal Colonna, le même qui, jadis, l'avait tour à tour si efficacement attaqué et soutenu, excitait la colère des autres cardinaux. Ce prélat avait acheté ouvertement ou en sous-main des villages et des châteaux fortifiés, situés sur le domaine de l'Église et dont les habitants se permettaient, sous sa protection, une foule de brigandages. C'est pour couper court à cet abus que Rienzo avait déclaré, comme nous venons de le dire, que les cités où les cardinaux possédaient des biens relèveraient dorénavant du peuple romain; il s'ensuivait que leurs habitants devenaient justiciables des tribunaux romains.

Giovanni Colonna répondit à cette mesure en traitant le tribun de voleur et d'hérétique. Celui-ci, pour se laver de cette imputation, alla, le jour de la Saint-Michel (29 septembre), devant l'église dédiée à ce saint et nommée Sant Angelo in Peschiera (c'était aussi l'église dont l'irascible cardinal était titulaire). Après avoir lu trois chapitres de l'Apocalypse, le tribun se leva et, devant le peuple assemblé, prononça la prière suivante : « Si le cardinal m'accuse dans l'intérêt du peuple romain et s'il croit réellement que je suis un schismatique en commerce avec les esprits impurs, Dieu veuille lui remettre la peine de ses péchés; mais si c'est par amour pour les tyrans, ses parents, qu'il me persécute, que Dieu exerce sur lui sa justice par l'entremise de l'archange saint Michel. »

[illegible] depuis le commencement, comme nous [illegible] à Rienzo [illegible] se faisait remarquer par [illegible] le régent du royaume de Naples [illegible] les plus dangereux pour Rienzo [illegible] entre [illegible] peut-être [illegible] déjà fait [illegible] s'em-para [illegible] bien mieux [illegible] des [illegible] du roi André [illegible].

[illegible] qu'il faisait des [illegible] le tribun [illegible] Rienzo et qu'on [illegible] avoir plutôt fait partie [illegible] des malfaiteurs.

A[illegible] sans relâche par les autres, [illegible] à la cour de Clément VI d'autre défenseur que Pétrarque, dont rien ne pouvait ébranler l'amitié [illegible].

« On s'irrite contre moi, lui écrivait-il, mais que m'importe ? De quoi peut-on m'accuser, quand ma conscience me justifie ? Je n'attends pas l'issue des événements en spectateur indifférent : je me jette au plus fort de la mêlée pour y triompher avec vous ou y être vaincu, si vous succombez. Mes inquiétudes ne me laissent de répit ni jour ni nuit. Dans cet état, ma plume est ma seule consolation. Dès que je l'ai à la main, je suis près de vous, je m'entretiens avec vous ;

1. Voir page 70.

je vous écris, non ce qu'il y aurait de plus beau à vous dire, mais tout ce qui me vient à l'esprit, et je cherche moins à orner mon style qu'à soulager mes inquiétudes et à délivrer mon cœur du fardeau qui l'accable. »

Vers cette époque, le poète quitta Avignon pour chercher un peu de repos dans sa retraite de Vaucluse.

Inspiré par l'aspect de ces lieux toujours nouveaux et toujours charmants pour lui, Pétrarque ajouta, en l'honneur de Rome, une églogue au poème bucolique qu'il avait composé l'année précédente, et s'empressa de l'envoyer à son héros, en la faisant précéder d'une vive et charmante peinture de son séjour de prédilection :

« Fuyant les tempêtes d'une mer où je me sens toujours novice, quoique j'y navigue depuis longtemps, j'ai quitté Avignon pour me réfugier dans ma solitude, qui porte, à si juste titre, le nom de Vaucluse, *vallis clusa*. Elle n'est distante que de quinze milles de cette ville turbulente dont je viens de m'éloigner, et pourtant il y a une si grande différence entre elles, que lorsque je vais de l'une à l'autre, je crois avoir passé du lieu où le soleil se couche au lieu où le soleil se lève. Ce sont d'autres hommes, d'autres terres, d'autres eaux; il n'y a que le ciel qui soit le même. On voit un vallon qu'arrose une rivière remarquable par le cristal de ses eaux, la couleur de son lit qui semble tapissé d'émeraudes, et les alternatives de sa source souvent tranquille, parfois bouillant avec fureur. »

Puis il donne à Rienzo, en quelques mots, l'explication de son églogue, car, dit-il, c'est le propre de ce genre de poésie, d'avoir un sens mystérieux, que le lecteur ne peut que difficilement découvrir si l'auteur

ne lui vient en aide, et le tribun, absorbé par tant d'autres soins, ne doit pas perdre ses instants à en rechercher la vraie signification.

Deux bergers, citoyens d'une même ville, mais de caractères bien différents, regagnent la campagne tout en devisant : l'un s'appelle Martius ; héritier de Mars, il représente le parti actif et soucieux de la grandeur de Rome ; l'autre est Apicius, la personnification de cette classe de citoyens chez lesquels l'amour du luxe et de l'inaction remplace l'amour de la patrie. Ils s'entretiennent du sort de leur vieille mère, qui est Rome, et se demandent s'il faut lui rendre son antique demeure et le pont par où elle se rendait dans son champ ; c'est-à-dire le Capitole et le pont Milvius[1].

Apicius est d'avis qu'ils feront bien mieux de songer à leurs enfants, à leurs champs, à leurs cavernes (les vassaux, les terres et les châteaux des nobles) et de laisser Rome divisée entre deux factions, qui se succéderont au pouvoir. Son interlocuteur, au contraire, soutient que leur mère peut redevenir forte et prospère par l'entente de ses enfants, et que sa demeure doit être relevée de ses ruines.

A ce moment survient un autre berger, du nom de Festinus, qui leur annonce que leur plus jeune frère (c'est Rienzo), dont jusqu'alors ils avaient méprisé la faiblesse, vient de restituer à leur mère tous ses biens et qu'il est prêt à la défendre contre les attaques des loups, des lions, des sangliers, des aigles, des ours et des serpents[2].

1. Le pont Milvius, célèbre dans toute l'antiquité, avait été détruit en 1338 durant la lutte des Orsini et des Colonna.

2. Voir, au sujet de ces animaux allégoriques, la note 1, page 134.

Respecté et craint de tous, il lui assure désormais une vie tranquille et enjoint à Apicius et à Martius de rester dans leurs demeures et de ne plus se présenter devant leur mère, qui les renie pour ses enfants.

Sans cesse, Pétrarque prodiguait des conseils et des encouragements à Rienzo, le trouvant trop timide et trop généreux envers ses ennemis; il le pressait d'agir avec vigueur et de ne pas se laisser troubler dans l'accomplissement de sa sainte mission. Puis, il conjurait les cardinaux et le pape, en termes pathétiques, de ne point s'opposer à ce que Rome fût relevée de ses ruines et régénérée par le tribun. Mais que pouvaient ses plus éloquentes prières sur des esprits prévenus? Comme il le lui dit lui-même, on aboyait à Avignon contre la légitimité du tribunat et la sincérité des intentions de Rienzo. C'est en vain que le tribun renouvelait ses protestations de respect et de soumission absolue, qu'il affirmait n'avoir d'autre but, d'autre désir, d'autre ambition que la grandeur de l'Église; ses paroles étaient considérées comme autant de mensonges auxquels ses actes donnaient chaque jour un éclatant démenti, et elles ne faisaient qu'accroître le ressentiment et l'inquiétude de Clément VI.

Voyant qu'il n'y avait plus à hésiter et que c'en était fait de son autorité à Rome, s'il ne parvenait à écraser au plus tôt ce dangereux adversaire, le pape ordonna à Matteo Ribaldo, évêque de Vérone, de se rendre à Rome pour ramener Rienzo au respect de l'Église.

L'état de santé de ce prélat l'ayant empêché de remplir cette mission difficile, Clément VI en chargea l'abbé du monastère de Saint-Benoît et le supérieur de l'ordre des frères mineurs. Mais, apprenant que Ber-

trand de Deaulx, cardinal du titre de Saint-Marc et légat apostolique, se disposait à quitter Naples, où l'avait retenu jusqu'alors la situation critique du royaume, et qu'il voulait se rendre en Campanie, tant à cause de l'état de sa santé que dans le but de surveiller de plus près les agissements de Rienzo, le pape s'empressa de lui confier exclusivement le soin de défendre les intérêts du Saint-Siége[1]. Il lui adressa, à la date du 21 août, la lettre suivante où se trouvent très nettement exprimées les causes pour lesquelles Clément VI, après avoir donné son approbation à la révolution provoquée par Rienzo, souhaitait alors que le légat y mît promptement un terme; nous avons donc cru intéressant de la reproduire :

« Clément, évêque, à Bertrand cardinal du titre de Saint-Marc, légat du Siége apostolique, salut.

« Nos chers fils les Romains, espérant que, grâce à notre vicaire, Raimond, et à Nicolas, fils de Laurent, citoyen de Rome et attaché à notre service, les excès et l'audace de quelques citoyens, perturbateurs de la paix, pourraient être reprimés, les ont désignés tous deux pour gouverner la ville, sauf notre approbation et en réservant les droits de suzeraineté qu'ils nous ont accordés de leur plein gré. Raimond et Nicolas ont exercé et exercent encore le pouvoir en notre nom et au nom de l'Église romaine. Les nobles et les magistrats ont prêté serment entre leurs mains. Lorsque ces évé-

1. Bertrand de Deaulx, originaire de Blandiac, près Beaucaire, créé archevêque d'Embrun en 1323, fut envoyé en qualité de nonce à Tarbes, [illegible], puis en Sicile. Benoît XII le nomma cardinal en 1338. Il fut chargé par lui de rétablir la paix entre les Colonna et les Orsini en [illegible].

nements ont été portés à notre connaissance, nous leur avons accordé toute notre attention. Nous apprîmes ensuite de divers côtés que Rome jouissait d'une grande tranquillité et d'une prospérité inconnue jusqu'alors. En conséquence, nous avons cru devoir prêter notre concours à cette tentative et confirmer Raimond et Nicolas dans les fonctions que le peuple leur avait confiées.

« A peine avions-nous pris, de notre propre mouvement, cette décision, que des ambassadeurs arrivèrent de Rome, pour nous supplier humblement de reconnaître à Raimond et à Nicolas le titre de chefs du peuple, que leur avaient conféré les citoyens romains, ou de leur accorder, de notre propre autorité, le gouvernement de la ville, dont ils ne s'étaient chargés que conditionnellement. Nous accédâmes à leurs vœux, mais bientôt ce même Nicolas, loin d'être satisfait du pouvoir que nous lui avions concédé, se fit nommer tribun et prit l'ordre de la chevalerie en présence de nombreux témoins ; il se dispose même, dit-on, à ceindre la couronne tribunitienne (en souvenir, prétend-il, des anciens tribuns) le jour de l'Assomption, et il a convoqué, pour assister à cette cérémonie, les représentants de toutes les cités d'Italie. On rapporte qu'il a, de plus, fait frapper une monnaie à son nom, envoyé des gouverneurs dans des villes qui font partie de notre domaine, et perçu des impôts nouveaux. Cet homme a dû, au reste, commettre bien d'autres empiétements, qui seront, sans doute, déjà parvenus à votre connaissance. Ses efforts ont visiblement pour but de dépouiller l'Église de son patrimoine, au profit du peuple romain.

« Il est urgent que vous vous opposiez à ces menées

et que vous mettiez un terme au scandale qui en est le résultat. A cet effet, nous vous mandons de vous transporter au plus vite dans le voisinage de Rome, à moins que les affaires de la Sicile et du royaume de Naples ne vous en empêchent absolument. Votre présence nous semble nécessaire sur les lieux. Si toutefois vous ne pouviez pas vous rendre à Rome ni y envoyer un représentant de votre autorité, avertissez-nous-en immédiatement, afin que nous avisions. »

Vers la fin du mois d'août, l'irritation était si grande à Avignon que des paysans, ou plus probablement des émissaires apostés par les ennemis de Rienzo, attaquèrent un de ses courriers au passage de la Durance, non loin de la petite ville d'Orgon[1], et lui brisèrent sur la tête la baguette qu'il portait. La cassette dans laquelle se trouvaient les lettres dont il était chargé fut mise en pièces, et l'on défendit même à ce malheureux d'aller faire soigner ses blessures à la cité voisine. L'indignation de Pétrarque fut grande à la nouvelle de cette lâche agression, dont les auteurs ne furent même pas poursuivis par les magistrats d'Avignon. Voici la lettre qu'il écrivit presque aussitôt à son confident Rienzo.

Il commence par y interpeller Avignon, la Sorgues, le Rhône.

« Ville rebelle, dit-il à Avignon, avez-vous oublié que vous êtes l'esclave de Rome! Vous croyiez cette ville morte, elle n'était qu'assoupie. La voilà éveillée, prenez garde à vous; elle punira les outrages qu'on lui a faits durant son sommeil. Vous insultez des courriers, persuadés que personne ne prendra leur défense. Mais il

1. Orgon, au nord-est d'Arles.

y a un Dieu vengeur dans le ciel et un ami de Dieu sur la terre, dont les ressources vous sont inconnues. Vos crimes nous rendent nos forces, vous l'éprouverez bientôt. » Il continue ainsi longtemps sur ce ton véhément, puis s'adressant au tribun : « Homme illustre, s'écrie-t-il, faites voir aux nations incrédules ce dont Rome est capable ; montrez-leur qu'elle n'est point dégénérée. Achevez votre œuvre ; courage ! Ne perdez pas de temps ; écrasez cette grenouille qui s'enfle pour égaler un bœuf. »

Cependant Clément VI, poursuivant son dessein, s'efforçait d'isoler Rienzo. Il écrivit dans ce but à l'empereur Charles IV : « Faites attention au danger qui vous menace ; Nicolas, fils de Laurent, présomptueux malgré son infime origine, aspire à la dignité impériale ; après les citations dérisoires adressées à vous ainsi qu'aux électeurs, il est entré en négociations avec plusieurs villes d'Italie, afin de procéder de concert avec elles, lors de la fête de la Résurrection, à l'élection d'un nouvel empereur. » En conséquence le pape lui conseillait de ne point recevoir les ambassadeurs que Rienzo se proposait, paraît-il, de mander auprès de lui et de repousser énergiquement toutes ses avances.

Entre-temps, Bertrand avait quitté Naples ; la lettre de Clément VI ne lui parvint donc qu'après avoir fait un long détour, et c'est ce qui explique pourquoi le légat tarda si longtemps à se conformer aux ordres qu'elle contenait.

Le pape, qui ignorait la cause de ce retard et craignait que Rienzo ne profitât de l'inaction apparente du Saint-Siège pour étendre et affermir son autorité, écrivit à Pierre du Pin, gouverneur du Patrimoine, qui se

trouvait alors dans le voisinage de Rome, afin qu'il prît les mesures immédiates que réclamait la situation :

« Nicolas, fils de Laurent, soi-disant tribun, s'est avisé d'adresser à nos frères les cardinaux une lettre dont nous extrayons le passage suivant : « Que Votre « Paternité sache qu'aujourd'hui premier septembre, « presque tous les habitants du Patrimoine, injustement « pressurés par les représentants de l'Église (je rougis « devant Dieu de le dire), afin de se délivrer de la rage « des tyrans et de vivre en paix et en sécurité, nous ont « envoyé des ambassadeurs pour nous conjurer avec « larmes de nous charger du gouvernement de leur « pays. Comme notre cœur est pénétré de la plus vive « compassion pour leurs misères, nous avons cru devoir « accepter cette mission, et nous nous efforcerons « d'apporter à leurs maux le remède le plus efficace « qu'il soit en notre pouvoir. Notre intention n'est « nullement, en agissant ainsi, de porter préjudice à « l'Église, car pour elle et pour la justice, nous ne « craindrions pas d'affronter la mort. » En raison des attentats de ce Nicolas, nous vous mandons de veiller à ne pas laisser envahir les terres qui vous sont confiées, et nous vous recommandons tout particulièrement d'avoir soin que nos places fortes soient convenablement approvisionnées et en bon état de défense. Vous pourrez faire, dans ce but, toutes les dépenses nécessaires et nous vous les rembourserons. Vous demanderez des secours au duc de Campanie et au gouverneur de Spolète, auxquels nous écrivons également à ce sujet. Si besoin est, vous leur prêterez assistance, afin que, grâce à vos efforts communs, de plus graves périls puissent être évités. Nous informons

Bertrand, notre légat, de la mission dont nous vous chargeons. Avignon, le 21 septembre. »

Copie de cette lettre fut envoyée à plusieurs des évêques résidents en Italie.

Bientôt parvint à Avignon la nouvelle de l'incarcération des barons; Clément VI écrivit immédiatement à Rienzo, auquel il donne encore le nom de « très cher fils », pour lui témoigner l'étonnement et le mécontentement que lui cause un traitement aussi injuste, dit-il, infligé à des citoyens romains. Il ajoute que, par respect pour le Saint-Siège, le tribun doit les mettre en liberté et les gracier immédiatement, même s'ils sont réellement coupables. Cette lettre fut également adressée au peuple, au conseil de la ville et aux treize buonuomini.

Mais ce qui était plus grave encore, Clément VI poussait à la rébellion les citoyens romains, leur promettant de les soutenir, de les protéger au besoin.

Ainsi, un certain Lello Pietro di Tossetti[1], qui remplissait les hautes fonctions de syndic de la ville, avait été cité par Rienzo à son tribunal à cause de certaines accusations relatives à sa gestion; Clément VI lui recommanda de ne tenir aucun compte des ordres du tribun, et ajouta qu'il prenait sous sa garde les biens qu'on l'avait menacé de lui confisquer (5 octobre).

En même temps (7 octobre), il permit à Bertrand de délier les Romains de leur serment de fidélité et de dégager, d'une façon générale, tous ceux qui avaient fait des alliances ou conclu des traités avec Rienzo, quand bien même il aurait été expressément stipulé dans les engagements que le pape ne pourrait les

1. C'était un des membres de l'ambassade envoyée à Clément VI en 1342. Voir page 38.

rompre. Il entretenait une active correspondance avec le légat, lui indiquant minutieusement ce qu'il devait faire et lui rappelant sans cesse qu'il fallait agir avec vigueur.

On ne peut guère admettre que Rienzo n'eût point été informé des intentions ouvertement proclamées du pape et qu'il se soit fait quelque illusion sur la possibilité de dissiper, par des paroles de soumission et de respect, l'hostilité qu'il avait provoquée par ses actes. En tout cas, il est certain qu'il connaissait parfaitement les nombreux griefs allégués contre lui à Avignon, car il les énumère dans la lettre suivante, adressée à son ami, le chanoine Rainaldo Orsino :

« Depuis notre élévation, dit-il, toutes nos actions ont eu constamment pour but l'intérêt de l'Église et du Saint-Siège. L'inquiétude sur ce point est fort inutile et il est impossible que nous nous écartions de cette voie.

« Les reproches qu'on nous adresse sont bien frivoles. Nous avons pris le bain de la chevalerie dans le baptistère de Constantin ; si cet empereur a pu s'y plonger sans crime, quoique païen, pourquoi nous reproche-t-on, comme une profanation, à nous qui sommes sincèrement chrétien, d'y avoir reçu l'absolution des mains du vicaire de notre seigneur le pape[1]. Nous ajouterons que le corps de Jésus-Christ, que nous recevons si souvent avec dévotion, est d'un tout autre prix qu'un baptistère. Nous ne croyons pas non plus avoir fait grand mal en mangeant, avec le vicaire du pape, sur une table

1. Il aurait pu dire aussi que chaque année, le samedi saint, le pape y baptisait trois enfants, et qu'après lui le plus jeune des cardinaux, aidé des chanoines du Latran, donnait le baptême aux enfants qui devaient recevoir ce sacrement.

dont on s'était servi plus d'une fois jadis pour jouer aux dés et qui n'en était pas moins vénérée pour cela. Ce qu'on nous reproche au sujet du glaive à deux tranchants est faux; nous abandonnons cette accusation, ainsi que les autres faussetés que l'on raconte à notre endroit, au Dieu vengeur.

« Le peuple romain tourne en dérision ces frivolités, mais cela n'empêche pas qu'il ne commence à croire que toutes ces calomnies viennent de la haine ou de la malignité de ceux qui veulent retarder les bons effets de notre gouvernement ou même les anéantir. Que Dieu les juge! On dit que notre conduite est puérile; nous répondons qu'elle est pure et que Jésus a appelé auprès de lui les petits enfants.

« Toute la province romaine est étonnée du trouble où ces bagatelles jettent la cour d'Avignon, et l'on répète à haute voix : Plût au ciel que le pape et les cardinaux voient l'Église et le monde dans une situation aussi florissante que celle dont nous jouissons, et qu'il n'y eût point d'autres maux à guérir que les nôtres.

« Nous nous conduirons selon ce que le Saint-Esprit, nous inspirera. Nous n'écrivons pas à notre seigneur le pape ni aux cardinaux, parce que nous leur enverrons avant peu une ambassade solennelle. Au reste notre intention n'est point d'avoir à Avignon une foule de représentants; c'est au Dieu de vérité, qui voit les cœurs, à juger entre nos détracteurs et nous. Nous n'ignorons pas qu'au mépris des lois divines et humaines on nous déchire en cette cour, mais notre espoir est en Dieu seul. »

Puis il rappelle en termes indignés le traitement infligé à son courrier, et ajoute que, n'était son respect

pour le pape, il procéderait par toutes les voies de droit contre les magistrats de la cour d'Avignon. Mais il se réserve, dit-il, de porter la question devant le sacré collège[1].

Ces tentatives de conciliation ne pouvaient que rester vaines; peut-être Rienzo voulait-il simplement faire preuve jusqu'au bout d'intentions conciliantes. L'inquiétude des uns, la colère des autres, étaient arrivées à un tel point qu'aucune concession de part et d'autre n'aurait pu les calmer. On le vit bien dans une séance du consistoire où fut débattue la question de savoir s'il valait mieux pour le Saint-Siège que l'Italie fût réunie tout entière dans la main d'un seul chef ou restât divisée comme elle l'était. Dans la chaleur de la discussion, l'un des assistants s'oublia jusqu'à dire : « L'intérêt de l'Église veut que l'Italie demeure en proie aux factions. »

Ce propos fut rapporté à Pétrarque, il en ressentit une vive irritation, ainsi qu'en témoigne une lettre qu'il écrivit aussitôt à Rienzo :

« Je n'ai pas entendu moi-même ces folies, autrement j'aurais peut-être jeté dans la terreur et les angoisses quelques-uns de ces personnages, car il n'eût été ni digne, ni possible pour moi de me taire. Dès qu'on m'a répété ce discours, je suis entré dans une violente colère. Ce ne sont pas, il est vrai, les auteurs de pareils outrages à la majesté de Rome qui pourront changer le cours de sa destinée; ils périront sans avoir reconnu leur erreur. Je vous supplie pourtant, vous, le peuple romain et toute l'Italie, je vous adjure, au nom

1. Cette lettre est du 17 septembre.

de ce qu'il y a de plus saint, de prouver par des faits ce que je soutiens dans mes discours, et je souhaite que vous viviez de longues années pour gouverner la république délivrée par votre courage. »

Cependant le 12 octobre, Clément VI avait adressé une nouvelle lettre à son légat, lettre dont les conséquences devaient être des plus graves pour le tribun : il y recommande d'abord à Bertrand de se transporter à Rome en personne, si les circonstances le permettent, ou d'y envoyer un représentant. Si le tribun s'engage à restituer ce dont il s'est indûment emparé, s'il promet de respecter désormais les biens de l'Église, et s'il jure fidélité à Clément VI et à ses successeurs, Bertrand pourra lui conserver sa charge, en lui imposant au besoin pour collègue, soit Raimond, soit une autre personne, et en prenant toutes les garanties qu'il jugera nécessaires. Comme la cour d'Avignon n'avait plus grande confiance dans les promesses de Rienzo, il devait être prévenu que, s'il manquait à ses engagements, il encourrait *ipso facto* la peine d'excommunication.

Dans le cas où il se montrerait intraitable, Bertrand devait le priver des fonctions que le souverain pontife lui avait confiées, ainsi que de toutes les charges et dignités usurpées par lui ou accordées par le peuple, et de nouveaux sénateurs seraient créés sur-le-champ. Après quoi, dit encore le pape, le légat citera Rienzo à son tribunal et lui appliquera la procédure usitée contre ceux qui ont envahi les domaines du Saint-Siège ; comme plusieurs des actes qu'il a commis semblent entachés d'hérésie, il faudra aussi examiner s'il n'y a pas lieu de le poursuivre comme hérétique. Bertrand ordonnera aux citoyens romains de refuser tout concours et

[illegible] obéissance à Rienzo, sous peine de voir leur ville mise en interdit; il rompra tous les serments qui les [illegible] au tribun, parce qu'ils sont contraires à l'Église [illegible].

Clément VI prescrit en outre au légat de s'entendre avec [illegible], neveu du pape, récemment nommé gouverneur du Patrimoine, qui lui fournira l'argent et les troupes nécessaires, et il ajoute qu'il faut empêcher par tous les moyens les habitants de la [illegible] de faire cause commune avec les Romains (on [illegible] avaient fait acte de soumission [illegible]).

Le légat pourra [illegible] distribuer aux habitants de Rome, soit directement, soit par l'intermédiaire des [illegible], des dons en argent et en nature, car Clément VI n'ignorait pas que les révoltes étaient presque toujours causées par la grande misère qui y régnait. Il [illegible] des esprits, il lui [illegible] de ne pas lancer encore les lettres [illegible].

[illegible] Rienzo eut été non excommunié, le [illegible] à Bertrand deux lettres pour le tribun, [illegible] l'une ou l'autre, suivant [illegible].

[illegible] de plus en plus [illegible] sa colère: ainsi le [illegible] du jour où le pape [illegible] à Bertrand les instructions que nous venons de [illegible]: Tout ce que décidera Votre

[illegible] ne nous sont point parvenues; elles contenaient sans [illegible] dont il est question dans les instructions adressées à Bertrand.

Sainteté sera accepté par moi avec joie ; je suis prêt à céder le pouvoir, si tel est votre bon plaisir. Il n'est pas besoin pour cela de mettre en mouvement toute la Curie et de remplir le monde du bruit des procès que vous voulez instruire contre moi, car vous êtes plus grand que les princes et les rois de la terre.

« Je désire sincèrement et ardemment, dit-il autre part, que Votre Sainteté envoie ici un homme de Dieu, qui examinera ma conduite et les sentiments du peuple romain ; je me soumets d'avance à tous les châtiments que vous jugerez juste de m'infliger ensuite. Je suis faible d'esprit, pauvre de science, d'une vertu chancelante ; chargez-vous, Père vénérable, d'améliorer mon œuvre, et, si elle renferme quelque chose de contraire aux doctrines de l'Église, modifiez-la suivant les inspirations de votre sagesse et de votre prudence ; car je ne suis point opiniâtre dans mes idées. »

Comme nous l'avons dit, Clément VI avait déjà résolu d'envoyer le cardinal légat à Rome, mais avec une mission bien différente de celle pour laquelle Rienzo réclamait avec plus ou moins de sincérité sa présence. On verra dans le prochain chapitre dans quelles conditions Bertrand se rendit auprès de Rienzo et quel accueil il en reçut.

toute obéissance à Rienzo, sous peine de v
mise en interdit; il rompra tous les serm
liaient au tribun, parce qu'ils sont contrair
et nuls de ce chef.

Clément VI prescrit en outre au légat de
avec Guichardo de Combarnio, neveu du pa
ment nommé gouverneur du Patrimoine, qu
nira l'argent et les troupes nécessaires, et
qu'il faut empêcher par tous les moyens les ha
la Sabine de faire cause commune avec les Ron
se souvient que ceux-ci avaient fait acte de so
au tribun le 1er septembre).

Le légat pourra faire distribuer aux habit
Rome soit directement, soit par l'intermédi
buonuomini, des dons en argent et en nature, c
ment VI n'ignorait pas que les révoltes étaient p
toujours causées par la grande misère qui y rég
conclut enfin en disant que, vu l'état des esprits,
semblait plus prudent de ne pas lancer encore les l
relatives au Jubilé.

Ne sachant si Rienzo était ou non excommun
pape envoyait à Bertrand deux lettres pour le tri
le chargeant de lui faire remettre l'une ou l'autre,
vant le cas[1].

Rienzo s'obstinait, malgré l'hostilité de plus en p
manifeste du pape, à vouloir fléchir sa colère; ains
11 octobre, c'est-à-dire la veille du jour où le pa
donnait à Bertrand les instructions que nous venons
relater, il écrivait encore : « Tout ce que décidera Vot

1. Ces lettres ne nous sont point parvenues; elles contenaient sa
doute l'espèce d'ultimatum dont il est question dans les instructions adres
sées à Bertrand.

Sainteté [illegible] avec joie : je suis prêt à [illegible] bon plaisir. Il n'est pas besoin [illegible] mettre en mouvement toute la Curie et [illegible] monde du bruit des procès que vous [illegible] contre moi, car vous êtes plus grand que les princes et les rois de la terre.

« Je désire sincèrement et ardemment, dit-il autre part, que Votre Sainteté envoie ici un homme de Dieu, qui examinera ma conduite et les sentiments du peuple romain; je me soumets d'avance à tous les châtiments que vous jugerez juste de m'infliger ensuite. Je suis faible d'esprit, pauvre de science, d'une vertu chancelante; chargez-vous, Père vénérable, d'améliorer mon œuvre, et, si elle renferme quelque chose de contraire aux doctrines de l'Église, modifiez-la suivant les inspirations de votre sagesse et de votre prudence; car je ne suis point opiniâtre dans mes idées. »

Comme nous l'avons dit, Clément VI avait déjà résolu d'envoyer le cardinal légat à Rome, mais avec une mission bien différente de celle pour laquelle Rienzo réclamait avec plus ou moins de sincérité sa présence. On verra dans le [illegible] dans quelles conditions Bertrand [illegible] Rienzo et quel accueil il reçut.

ée par les négo-
cités italiennes,
romain et, cela
faire décerner

et messire Ber-
ıx docteurs en
le commence-
férentes villes
ppeler les cir-
nnement, les
sion du pré-
les qui rele-
iance que le
it que, sou-
romain, il
minents de
exprimée,
droits de
priait les
ne avant
mité du
s élec-
ils ve-
Dans
nbas-
côte,
réa-
aire

de

CHAPITRE XV

RÉVOLTE DES ORSINI DE MARINO

Durant tout ce temps, les nobles n'étaient pas demeurés inactifs. Le souvenir des heures d'angoisse qu'ils avaient passées dans les prisons du Capitole et du rôle humiliant que le tribun leur avait fait jouer, attisait leur haine; plus résolus que jamais, malgré leurs serments, à renverser le *bon état*, ils profitèrent de l'autorisation que Rienzo leur avait si imprudemment accordée pour quitter la ville au plus vite, et aller s'enfermer dans leurs châteaux. Là, ils se préparèrent sans bruit à reprendre la lutte. A Palestrine, les Colonna réunissaient des hommes et des munitions, et entretenaient d'actives relations avec tous les ennemis du tribun, notamment avec le légat. A Marino[1], Giordano Orsino et son frère Rainaldo faisaient entourer leur citadelle d'une double rangée de pieux et remettre en état les fossés et les murs de la ville; ils y accumulaient, en outre, quantité de flèches, de javelots, de boucliers et de vivres de toute espèce, comme en prévision d'un long siège.

Le tribun, confiant dans le prestige de ses armes, semblait ne pas s'apercevoir de ces préparatifs belli-

1. Marino, [illegible]-est de Rome, près du lac Albin.

queux ; toute son attention était absorbée par les négociations qu'il avait engagées avec les cités italiennes, dans le but de reconstituer l'empire romain et, cela devenait de plus en plus évident, de se faire décerner la pourpre impériale.

Messire Paolo Vajani[1], citoyen romain, et messire Bernardo des Possoli, de Crémone, tous deux docteurs en droit et chevaliers, furent chargés, vers le commencement de septembre, de porter dans différentes villes une lettre, où Rienzo commençait par rappeler les circonstances de son élection et de son couronnement, les bienfaits de son administration, la soumission du préfet, du comte de Fondi et de toutes les villes qui relevaient du Saint-Siège, ainsi que l'offre d'alliance que le roi de Hongrie venait de lui faire ; il ajoutait que, soucieux des intérêts et de la dignité du peuple romain, il avait convoqué les jurisconsultes les plus éminents de toute l'Italie, dont l'opinion, unanimement exprimée, avait été que Rome possédait encore ses anciens droits de juridiction sur le monde. En conséquence, il priait les villes d'Italie d'envoyer des ambassadeurs à Rome avant Pâques, afin qu'ils pussent examiner la légitimité du pouvoir que s'étaient arrogé les empereurs et les électeurs, si, comme cela le leur avait été ordonné, ils venaient se justifier devant le tribunal du peuple. Dans le cas où ils ne se présenteraient pas, les mêmes ambassadeurs seraient appelés à élire, le jour de la Pentecôte, un nouveau César. Bien que ce droit appartînt en réalité exclusivement à Rome, le tribun consentait à faire

1. C'est lui qui fut plus tard chargé de rédiger les nouveaux statuts de Rome réunis en un corps et modifiés par les sept réformateurs (1363).

participer à cette élection les autres cités d'Italie afin de resserrer les liens d'amitié qui les unissaient et que seule la politique détestable des tyrans avait rompus, dans un intérêt égoïste et pervers. Le nombre des électeurs impériaux était fixé à vingt-quatre. En ce qui concerne l'empereur à nommer, Rienzo en fait d'avance un portrait où l'on peut sans trop de peine le reconnaître lui-même. « Il faut élever à cette haute dignité, disait-il, un Italien qu'anime un patriotisme ardent et qui soit digne en tous points du titre de César; nous devons veiller à ce que les dignités que nous avons le droit de conférer, restent en de bonnes mains. C'est une honte et un crime que de courber la tête sous le joug de tyrans étrangers, qui ont soif du sang de nos compatriotes.

« Le 19 septembre, an I de la république. »

Dans une autre missive, il fixe à la Saint-Jean prochaine l'assemblée qui devait procéder à l'élection d'un nouvel empereur et interdit de nouveau aux cités italiennes d'ouvrir leurs portes aux soldats allemands.

On voit se dessiner à présent toute la politique de Rienzo, politique à la fois habile et audacieuse; habile, parce qu'elle se bornait en apparence à réclamer pour les Romains la possession de prérogatives dont ils avaient joui jadis; audacieuse, parce qu'elle ne visait à rien moins qu'à rétablir au profit de Rome l'empire tel qu'il avait existé jadis. Quoi de plus légitime que le désir, prêté par Rienzo aux Romains, de s'enquérir de la façon dont on avait disposé, sans leur consentement, de droits qui, pour être anciens et tombés en désuétude, n'avaient pourtant jamais été abolis d'une manière formelle? Les Césars allemands le reconnaissaient eux-

mêmes implicitement, en venant ceindre à Rome la couronne impériale et en ne quittant le titre de roi des Romains, qu'ils recevaient au moment de leur élection, pour celui d'empereur, qu'après s'être fait sacrer dans la basilique de Saint-Pierre.

S'il n'était pas donné satisfaction à ce vœu, et Rienzo devait bien s'attendre à l'accueil qui lui serait fait, n'était-il pas naturel qu'il revendiquât alors hautement pour ses concitoyens ce qui, après tout, semblait leur appartenir? Maintenant Rienzo comptait bien que le peuple romain et les cités italiennes désignées par lui pour élire un empereur, sauraient reconnaître et récompenser les services qu'il avait incontestablement rendus à la cause italienne; au besoin, un choix éclairé des villes auxquelles il conférerait ce privilège, le garantirait contre toute surprise.

Ainsi, au nom de principes que personne n'aurait osé contester, sans violer aucune loi, sans l'apparence d'une usurpation, il arriverait au but suprême de ses rêves, au trône des Césars.

Pouvait-il se flatter qu'ensuite il aurait assez de prestige ou assez de force pour s'imposer au pape, à l'Italie, à l'Europe? Peut-être le souvenir de la puissance romaine l'illusionnait-il à ce point; peut-être laissait-il aux hasards de la fortune le soin de faire respecter son autorité une fois établie; nous ne saurions le dire et il se peut que lui-même n'ait pas envisagé d'aussi lointaines éventualités. Pour le moment, il lui suffisait de s'assurer l'appui des villes d'Italie.

Les deux ambassadeurs du tribun, chargés de la lettre que nous venons d'analyser, partirent vers le commencement d'octobre; ils se trouvaient le 18 à Sienne, de

là ils passèrent en Toscane, où l'accueil qu'on leur fit fut assez tiède, puis ils allèrent à Modène et poussèrent même jusqu'en Lombardie. Le 20 novembre, ils étaient de retour à Rome. Plusieurs villes avaient accepté les propositions de Rienzo et s'étaient engagées à envoyer à Rome des représentants.

Vers la même époque le tribun manda deux envoyés de nationalité allemande à Louis de Bavière, dont il ignorait la mort, et il entra en négociations avec le roi de Sicile auquel il fit remettre des présents. Le roi de Hongrie, de son côté, faisait tous ses efforts pour attirer Rienzo dans son alliance; il chargea des ambassadeurs de lui demander trois choses : d'abord de procéder, sans plus différer, au jugement des assassins du roi André; puis de conclure avec lui un traité d'amitié : « car, disait-il, Rome n'a jamais eu d'amis plus fidèles que mes prédécesseurs et moi »; enfin, de lui permettre, malgré l'édit qui venait d'être publié, de traverser l'Italie avec une armée et de continuer la guerre contre la reine Jeanne.

En retour de ce dernier service, il mettait ses soldats à la disposition du peuple et s'engageait à ne pas apporter de modifications à l'état de l'Italie sans le consentement de Rienzo. Le tribun répondit qu'il n'avait jamais refusé d'examiner et de juger les différends qui lui étaient soumis, qu'il acceptait avec joie l'amitié de ceux qui aimaient et cultivaient la justice, mais qu'il ne saurait traiter d'un accord avec le roi de Hongrie, sans avoir auparavant consulté les villes amies du peuple romain et s'être assuré de l'assentiment du pape.

Le bruit que cette alliance était un fait accompli se répandit néanmoins jusqu'à Avignon et Clément VI, en

réponse à une adresse que lui avaient portée le marquis de Damberg et Nicolas de Luxembourg, de la part de Charles IV, le prévint de se tenir sur ses gardes et lui conseilla de détourner le roi Louis de Hongrie, s'il en était encore temps, d'une telle alliance (7 décembre).

Une ambassade fut effectivement envoyée par Rienzo pour sonder les villes alliées au sujet de ce traité; mais, avant que leur réponse lui fût parvenue, il se vit contraint d'accepter les offres de Louis, par suite de l'attitude de plus en plus inquiétante de la noblesse. Trois cents soldats du roi de Hongrie arrivèrent en conséquence à Rome et furent, comme on le verra, d'un grand secours au tribun.

Les révoltes éclataient, en effet, de tous les côtés à la fois. Les Gaetani avaient repris les armes; ils pillaient les environs de Rome et faisaient jeter en prison tous ceux qui, durant la dernière campagne, avaient fourni des approvisionnements à l'armée romaine. Les Orsini poussaient leurs incursions jusque sous les murs de Rome et le gouverneur pontifical du patrimoine de Saint-Pierre passait pour favoriser leurs entreprises. Rienzo comprit qu'il ne pouvait, sans compromettre son autorité, laisser les nobles recommencer ainsi leurs brigandages; il se décida, quoique bien tard déjà, à agir et cita solennellement à son tribunal le plus redoutable d'entre eux et le plus hostile au *bon état*, Giordano Orsino.

Avec un tel adversaire, la lutte devait être acharnée; on le vit bien dès le premier jour. Le courrier chargé de lui porter la sommation fut assailli dans les vignes qui entourent Marino et ne reçut pas moins de trois blessures à la tête, et Giordano, pour prouver au tribun qu'il ne le craignait plus, lança ses cavaliers dans

toutes les directions ; chaque jour, ils capturaient des bœufs, des moutons, des porcs et des chevaux, qu'ils ramenaient le soir sous les murs de Marino. C'était précisément alors l'époque des vendanges et les Romains n'osant se risquer hors de leurs murailles durent renoncer à les faire, ce dont ils éprouvèrent un violent dépit. Rienzo s'empressa d'envoyer de nouveau à Giordano l'ordre impératif de venir, à pied cette fois, répondre de ses crimes devant ses concitoyens. En cas de désobéissance, le tribun prévenait Giordano et Rainaldo qu'il sévirait contre eux avec la dernière rigueur.

En attendant, il ordonna qu'on représentât les barons rebelles sur un des murs du Capitole, en costume de chevaliers et la tête en bas. Ces menaces restèrent sans effet ; les Orsini n'en continuèrent pas moins leur œuvre de dévastation : hommes, femmes, enfants, bestiaux, ils enlevaient tout ; leur audace ne connaissait pas de bornes, leur cruauté non plus. Rainaldo passa le Tibre et poussa jusqu'à la petite ville de Nepi, au nord-est du lac Bracciano, où il entra sans résistance et qu'il saccagea néanmoins de fond en comble ; de là, il se dirigea vers Castelluzza[1], qui subit le même sort ; personne n'y fut épargné. Un jour, il rencontra sur son chemin une tour, où habitait une femme âgée et de naissance noble ; il donna l'ordre d'y mettre le feu et la malheureuse périt dans les flammes.

Les Romains exaspérés ne demandaient qu'à se venger et ce fut sans peine que Rienzo les décida à sortir en masse contre leurs ennemis.

Le tribun avait sous ses ordres, assure-t-on, vingt

1. Castelluzza ou Castelluccia, au nord-ouest de Rome.

mille fantassins et huit cents cavaliers : ce chiffre peut paraître exagéré, mais il faut se rappeler que Rienzo avait alors à son service un grand nombre de troupes alliées et mercenaires. L'armée se dirigea vers Marino et campa à une petite distance de la ville, dans un vallon qu'on appelait Maccantrevola et qu'ombrageait une antique forêt. On était à la fin d'octobre ; la pluie, qui ne cessait de tomber, rendait fort difficiles les mouvements de l'armée et l'empêchait d'entreprendre le siège régulier de la place. Cependant les Romains, rendant dévastation pour dévastation, se mirent à ravager impitoyablement la campagne avoisinante ; ils coupèrent les vignes et les arbres fruitiers, brûlèrent les moulins, détruisirent la forêt, qu'on avait respectée jusqu'alors, en un mot ils ne laissèrent rien debout dans un vaste périmètre, et il fallut bien des années pour réparer les ruines qu'ils avaient accumulées en huit jours.

Une partie de l'armée se porta vers Castelluzza[1], petite cité voisine de Marino. La ville fut prise assez facilement et Rienzo s'empressa d'en faire raser les remparts ; mais les soldats chargés de la défendre avaient eu le temps de se réfugier dans la citadelle et de là ils défiaient les efforts des troupes romaines. Pour arriver à les réduire, on construisit de hautes tours en bois, montées sur des roues, où l'on entassa force piques, javelots, flèches, haches. Durant ces préparatifs, qui prirent quelques jours, le tribun tenait sa cour au milieu de son camp, tout comme s'il eût été au Capitole. Il y recevait les ambassadeurs des cités confédérées, rendait la justice et s'occupait du gouvernement de la ville.

1. A l'ouest du lac d'Albano ; il ne faut pas confondre cette ville avec l'autre cité du même nom dont il a été parlé plus haut.

Les Orsini, pensant qu'après la prise de Castelluzza Rienzo viendrait les attaquer avec toutes ses forces, commençaient à perdre confiance. Ils s'adressèrent au légat qui se trouvait assez près de là, en Campanie, et le prièrent d'intervenir. C'était pour Bertrand un excellent prétexte de se rendre à Rome; aussi s'empressa-t-il d'accepter le rôle qu'on lui proposait.

Aussitôt arrivé, il mit à profit l'absence de Rienzo pour s'aboucher avec les principaux mécontents. En même temps, il écrivait au tribun de venir à Rome afin de s'entretenir avec lui. Rienzo ne se souciait ni d'abandonner son entreprise, pour se conformer au désir du légat, ni de l'affronter, sans avoir avec lui ses troupes; il ne répondit pas d'abord, mais comme Bertrand lui adressait des lettres de plus en plus impératives, craignant de le pousser à bout, il se décida enfin à lui obéir. Avant de se retirer, il fit détruire ses machines de guerre et jeter dans un petit ruisseau, qui passait près du camp, deux chiens, en disant : « Ce sont ces chiens de chevaliers Giordano et Rainaldo Orsini », et, suivi de toute son armée, il revint à Rome.

Le lendemain, Rienzo ordonna qu'on rasât les palais des Orsini, qui se trouvaient dans le Transtevere; puis il se rendit à cheval à l'église Saint-Pierre, pénétra dans la sacristie et par-dessus son armure revêtit la dalmatique, long manteau blanc à manches, couvert de perles, qu'avaient coutume de porter les empereurs dans la cérémonie de leur sacre. Il se dirigea alors vers le palais des papes, son bâton de commandement à la main, la tête ceinte de la couronne tribunitienne, le visage empreint de fierté et de colère; « il semblait un être surnaturel », dit son biographe; une partie de ses gardes l'accompa-

gnaient aux sons d'une musique guerrière; c'est dans cet appareil qu'il se présenta devant le légat. « Vous avez réclamé notre présence ici, lui dit-il brusquement; que vous plaît-il de nous ordonner? » Bertrand lui répondit : « Nous avons à vous communiquer de nombreuses instructions de la part de notre seigneur le pape. » Le tribun lui répliqua d'un ton irrité et en élevant la voix : « Et quelles sont donc ces instructions ? » Le légat, comprenant qu'il était superflu de prolonger ce colloque, garda le silence. Rienzo lui tourna le dos et s'en alla; il quitta même Rome sur-le-champ et reprit les opérations contre les Orsini.

Quant au légat, il resta, dans l'intention de créer des embarras au tribun et de soutenir ainsi la résistance des Orsini, car le pape lui écrivait : « Dans le cas où l'on serait forcé d'avoir recours aux armes pour vaincre l'obstination de ce Nicolas, qui a la présomption de s'intituler tribun, il serait fort regrettable que les Orsini soient hors d'état de nous venir en aide ou qu'ils aient traité d'un accommodement avec les Romains. » Bertrand ne s'acquittait que trop bien de sa mission; il avait de fréquents entretiens avec les barons, minait sourdement le crédit de Rienzo et exploitait contre lui la misère de plus en plus grande du peuple. Mais le tribun ne tarda pas à être informé de ses menées et exprima sa colère d'une façon si peu déguisée, que le légat, ne se sentant plus en sûreté à Rome, s'enfuit précipitamment à Montefiascone[1]. De là, voisin de la ville, mais hors des atteintes de son ennemi, il pouvait tout à son aise suivre la marche des événements. Il lui fallait

1. Au nord-ouest de Viterbe, près du lac Bolsena.

[illegible] Le [illegible] novembre, [illegible] conseil des neuf [illegible] du pape [illegible] allait pro- [illegible] fournit des [illegible] reçu- [illegible] bientôt [illegible] armée.

[illegible] à bout de ses [illegible] de nouveau à [illegible] Giordano, [illegible] les églises, [illegible] les pèlerins [illegible] Pour les châ- [illegible] ne nous en [illegible] entièrement [illegible] avec l'aide du Saint-Esprit, [illegible] et, dans ce but, nous [illegible] quelques secours. »

[illegible] la république florentine [illegible] à ces prières, mais il y a tout lieu de penser qu'il ne fut pas favorable. Rienzo n'en continua pas moins la guerre, mais sans succès: il ne réussit même pas à délivrer les environs de Rome des bandes ennemies qui les infestaient: tous les convois étaient interceptés, les récoltes n'avaient pu être que partiellement rentrées, les greniers étaient vides, et la disette commençait à se faire cruellement sentir. Les troupes romaines affamées, surmenées et surtout mal payées, car Rienzo était à bout de ressources, firent entendre les plaintes les plus vives; les cités alliées montraient de la froideur et même de la défiance: le peuple murmurait. Les barons crurent

le moment venu de tenter un vigoureux effort, d'autant plus que quelques membres de la gentillezza leur avaient promis de leur livrer les portes de la ville, s'ils se présentaient en force; leurs émissaires cherchaient constamment à ameuter le peuple contre son chef. Une révolution pouvait éclater d'un moment à l'autre; Rienzo, espérant par sa présence conjurer le danger, leva le siège de Marino et revint en toute hâte à Rome où il rentra presque en vaincu. Inquiet, sombre, agité, il ne voulait voir personne, refusait toute nourriture et ne pouvait prendre aucun repos ni le jour, ni la nuit: le bruit courut même qu'il était fou.

CHAPITRE XVI

COMBAT DE LA PORTE SAINT-LAURENT

Pendant que Rienzo était occupé devant Marino, les Colonna armaient activement à Palestrine; ce furent eux cette fois qui préparèrent et dirigèrent les opérations. Le moment d'agir leur paraissant venu, ils firent appel à tous les mécontents; un grand nombre de barons accoururent, heureux de pouvoir enfin se mesurer avec leur adversaire, non plus dans une guerre d'escarmouches, mais dans un vrai combat, car les Colonna ne dissimulaient pas leur intention de marcher droit sur Rome pour y étouffer dans le sang la révolution. Au tribun, qui leur ordonnait de rentrer dans la ville, ils répondaient encore par de feintes promesses et l'assuraient de leur respect pour le *bon état*, mais le moment était proche où ils comptaient jeter enfin le masque. Le préfet di Vico, sommé comme les autres de venir à Rome, obéit et amena avec lui son fils, qui faisait en cette occasion ses premières armes; quinze seigneurs l'accompagnaient, parmi lesquels le comte Guido et les deux fils du baron Currado; cent cavaliers environ lui servaient d'escorte. Pour gagner les bonnes grâces du peuple, il s'était fait précéder d'un convoi de cinq cents bêtes de somme chargées de froment; c'était du reste

un des devoirs de sa charge. Le préfet avait eu soin de répandre le bruit qu'il allait tenter une réconciliation entre les Orsini et Cola di Rienzo. Mais, au lieu de se rendre au Capitole dès son arrivée, pour y saluer le tribun, il descendit dans une auberge, y installa ses soldats et attendit.

Rienzo, qui n'était pas sans soupçonner Giovanni d'être de connivence avec les barons, trouva dans cette conduite une confirmation de ses craintes, et résolut de s'assurer de la personne du préfet. Dans ce dessein, il l'invita, lui et ses compagnons, à prendre part à un banquet au Capitole, et les fit tous arrêter dans la salle même du festin. Leurs armes, leurs chevaux furent distribués au peuple. « Giovanni, disait le lendemain Rienzo aux Romains assemblés en parlement, Giovanni était venu à Rome dans l'intention de vous attaquer traîtreusement et de vous faire retomber sous le joug des tyrans. » Ceci se passait le 13 novembre.

Les habitants de Viterbe n'eurent pas plutôt appris l'emprisonnement de leur seigneur, qu'ils se ruèrent sur les partisans de l'alliance romaine, coupèrent la tête à vingt-deux d'entre eux, et se mirent à parcourir en armes le territoire de Rome, saccageant tout sur leur passage.

Cependant l'armée ennemie avait quitté Palestrine vers le 15 novembre et s'était dirigée sur Rome, en obliquant un peu à droite; elle se composait de six à sept cents cavaliers et d'un assez grand nombre de fantassins, quatre mille, assure-t-on; toute la noblesse romaine y était représentée. Informé de ce mouvement par ses espions, Rienzo assembla le peuple le 17, parla longtemps pour l'encourager à la résistance, raconta

même qu'il avait eu dans la nuit précédente une vision : « Saint Martin, qui était le fils d'un tribun, dit-il, m'est apparu et m'a annoncé que je ferai mordre la poussière aux ennemis de Dieu. »

Les Romains accueillirent cette prophétie avec des sourires d'incrédulité, car ils commençaient à n'avoir plus une confiance illimitée dans leur chef. Mais, lorsque l'événement lui eut donné raison, tout le monde le crut réellement inspiré : ses admirateurs soutinrent que Dieu lui-même le conseillait, tandis que ses détracteurs affirmèrent qu'il avait commerce avec l'Esprit du mal, enfermé dans la croix qui surmontait son sceptre[1].

Le 19 au soir, les ennemis vinrent camper à cinq milles seulement des portes de la ville, près des ruines d'un tombeau antique, situé sur le chemin qui mène à Tivoli et qu'on appelait le Monument[2]. Rienzo fit renforcer les gardes qui veillaient aux portes, et, sur son ordre, la cloche du Capitole commença à sonner l'alarme, bien avant qu'il fît jour. Les citoyens romains accoururent en armes : le tribun les réunit autour de lui, mais, épuisé par la fatigue, il dut leur parler assis : « J'ai vu durant mon sommeil, dit-il, le pape saint Boniface : il m'a annoncé qu'en ce jour nous le vengerions de ses ennemis, les Colonna, qui ont si cruellement outragé l'Église de Dieu. Il leur avait accordé quarante ans pour faire pénitence de leurs crimes ; maintenant ce délai est expiré, l'heure du châtiment est venue. » Puis le tribun ajouta : « J'ai un fils, Laurenzo, il combattra à mes côtés ces tyrans et ces parjures, qui veulent opprimer le peuple.

1. Cette croix fut conservée assez longtemps à Rome.
2. Peut-être était-ce le tombeau d'Hélène.

« J'ai appris que les barons sont arrivés dans le voisinage de la ville, et qu'ils se sont arrêtés près du Monument; c'est là un présage certain que non seulement ils seront vaincus, mais qu'ils périront jusqu'au dernier, et auront pour sépulture ce même Monument. » Le peuple, enflammé par ces paroles, voulut marcher aussitôt contre l'ennemi; Rienzo fit sonner les trompes, les trompettes, les cymbales, fixa l'ordre du combat, répartit le commandement des troupes entre ses principaux officiers, et donna le cri de guerre qui était, comme d'habitude : *Spirito Santo Cavaliere!*

Les milices romaines furent divisées en trois corps : Rienzo garda sous ses ordres le premier et confia les deux autres à Cola Orsino du château Saint-Ange, et à Giordano Orsino del Monte, animés tous les deux d'une égale haine contre les Colonna. Tout le peuple était en armes, mais, en fait de soldats aguerris, les Romains ne pouvaient guère opposer aux assaillants que mille hommes de pied et un petit nombre de cavaliers, parmi lesquels figuraient les trois cents auxiliaires envoyés tout récemment par le roi de Hongrie; de plus, quelques nobles, tels que Malabranca, le fidèle ami du tribun, Matteo, fils du comte Bertoldo, combattaient pour eux. Les ennemis étaient signalés du côté de la porte Saint-Laurent[1]; les défenseurs du *bon état* se portèrent à leur rencontre silencieusement et en bon ordre.

L'armée des barons, en effet, avait quitté le Monument au milieu de la nuit et s'était dirigée vers le monastère de Saint-Laurent hors des murs. Le froid était vif; la pluie, qui tombait sans interruption depuis

1. Bâtie par Grégoire II vers 716.

plusieurs jours, avait rendu les chemins presque impraticables; les soldats n'avançaient qu'avec peine et les chevaux, chargés de lourdes armures, trébuchaient à chaque pas. Les barons, transis et en proie pour la plupart à de noirs pressentiments, tinrent conseil; Stefano Colonna souffrait de la fièvre et de vomissements, il tremblait comme la feuille; Pietro di Agabito, qui se sentait également malade, avait vu en rêve sa femme, Francesca di Ceccano[1], en habits de deuil et se lamentant: cette vision sinistre l'épouvantait; il ne voulait pas combattre. Giovanni Colonna, Giordano di Marino, [illegible], Sciarretta Colonna, quoique hésitant eux-mêmes, tenaient à ne pas faire preuve d'impuissance en battant en retraite, sans avoir tenté le sort des armes.

Mais à mesure qu'ils étaient plus près de la ville, ils pouvaient entendre distinctement dans le lointain sonner sans relâche la cloche du Capitole, qui leur annonçait que les Romains étaient prévenus de leur approche et se préparaient à la lutte. D'ailleurs Stefano Colonna le jeune, auquel les barons avaient confié le commandement suprême de l'armée, venait de s'en convaincre par lui-même. Comptant sur les intelligences qu'il avait dans la place, il s'était avancé, accompagné seulement d'un valet à cheval, jusqu'à la porte Saint-Laurent dont le gardien lui était dévoué, et lui avait crié, en l'appelant par son nom: « Je suis citoyen romain, je veux rentrer chez moi; vive le bon état! » Mais la garde venait d'être changée: ce fut un brave arbalétrier, du nom de Paolo Bussa, qui lui répondit: « Celui que vous appelez n'est plus là; j'ai été chargé avec mes compagnons de la dé-

1. D'après M. d'Auriac.



PORTE SAINT-LAURENT (état actuel)

fense de cette porte, et vous ne pouvez pas entrer, car elle est fermée. Ne savez-vous pas que le peuple vous hait? Pourquoi troubler ainsi le *bon état?* Écoutez la cloche et fuyez au plus vite, si vous ne voulez attirer sur votre tête les plus grands malheurs. Tenez, pour vous prouver que les Romains ne sont pas disposés à vous laisser entrer, voici les clefs », et il les lança par-dessus le mur; elles tombèrent dans une petite mare formée par la pluie.

Stefano Colonna s'en retourna aussitôt rejoindre les barons et leur fit part de sa déconvenue; il devenait évident qu'il fallait complètement renoncer à l'espoir d'entrer dans la ville par trahison; d'un autre côté, il semblait bien téméraire de tenter une attaque de vive force. Pour sauvegarder leur honneur, les nobles décidèrent que l'armée tout entière défilerait sous les murs de Rome en ordre de bataille, enseignes déployées et au son de la musique. C'était là une sorte de défi outrageant, dont l'histoire de l'Italie nous offre plus d'un exemple.

Ainsi Castruccio Castracani, voulant humilier Florence, qu'il n'avait pu réduire, mais dont il saccageait le territoire depuis de longs mois, fit passer toutes ses troupes aussi près que possible des murs de la ville et s'en retourna ensuite, satisfait de cet exploit et laissant les Florentins profondément humiliés.

Il faisait encore nuit; cependant ordre est immédiatement donné aux fantassins de s'avancer jusqu'à la porte Saint-Laurent, puis de se porter à droite et de s'éloigner de la ville, en lui tournant le dos; pour éviter un conflit, les chefs font proclamer que quiconque provoquerait les ennemis serait condamné à servir à pied

durant le reste de la campagne. Les trompettes sonnent une marche guerrière, et les Romains, immobiles derrière leurs remparts, mais frémissants de rage, voient défiler sous leurs yeux leurs arrogants adversaires. Les cavaliers se mettent en marche après les fantassins, sous la conduite de Petruccio Frangipani, et passent sans être inquiétés. Enfin, c'est le tour du troisième corps, composé des barons, des chevaliers, de la fleur de la noblesse romaine. Chevauchant à une assez grande distance en avant de la foule des seigneurs, s'avancent huit barons parmi lesquels Giovanni Colonna. Au moment où ils passent, le jour se lève et les assiégés peuvent s'abreuver de l'outrage qui leur est fait; la hautaine attitude des nobles met le comble à leur exaspération; ils veulent se précipiter sur eux et s'efforcent d'ouvrir la porte; mais le gardien, nous l'avons dit, en avait jeté les clefs de l'autre côté de la muraille ; il faut donc employer des haches et des leviers pour la faire céder; enfin, le battant de droite vole en éclats et la populace s'élance au dehors en tumulte. Giovanni Colonna, entendant tout ce bruit, arrête son cheval; il voit la porte entrebâillée sans qu'on eût donné de l'intérieur le signal de l'attaque et s'imagine que ses amis ont le dessus et viennent au-devant de lui. N'écoutant que son ardeur, il saisit un bouclier, assure sa lance et, piquant des deux, se jette audacieusement dans la ville. A l'aspect de ce chevalier tout bardé de fer, la lance haute, le visage menaçant, le peuple est pris de panique et recule en désordre, suivi par les soldats qui se trouvaient là; c'est une déroute générale et, pour peu qu'il eût été soutenu, le vaillant chevalier se fût rendu maître de la ville sans coup férir. Mais ses compagnons avaient

déjà dépassé la porte; ignorant son acte d'audace, ils le laissent sans appui. Les Romains, après avoir parcouru une demi-portée d'arbalète, s'aperçoivent enfin que Giovanni est seul: ils reprennent alors courage et s'élancent vers lui en poussant de grands cris. Son cheval se cabre et tombe dans un bourbier voisin de la porte, entrainant son cavalier dans sa chute. Giovanni, désormais impuissant, ne peut qu'implorer la pitié de ses ennemis et supplier qu'on ne le dépouille pas de son armure. Prières inutiles; la populace se jette sur lui avec rage, lui arrache ses armes et un certain Fonneraglia di Trejo[1] lui porte à la tête le premier coup; il reçoit presque en même temps deux autres blessures à la poitrine et rend le dernier soupir; mais la foule, irritée d'une mort si prompte, s'acharne sur son cadavre qui, percé de coups, couvert de sang et de boue, devient bientôt méconnaissable. Ainsi périt Giovanni, dont le grand courage et les hautes qualités faisaient déjà l'admiration de tous. Le ciel, qui était resté sombre et pluvieux jusqu'alors, se découvre subitement et les pâles rayons du soleil levant viennent éclairer cette scène lugubre.

Le père de Giovanni, Stefano Colonna le jeune, entendant les clameurs de la populace et inquiet de ne plus voir son fils, demande à ses compagnons ce qu'il est devenu; ceux-ci ne peuvent lui répondre; alors, saisi d'un sombre pressentiment, il se précipite tout seul à travers la porte et le premier objet qui frappe ses regards est Giovanni, gisant la face tournée vers le ciel, au milieu d'une foule féroce qui, avec des cris de joie, crible de

1. Bourg situé au nord-est de Rome.

coups son cadavre sanglant. Un moment il hésite, se sentant impuissant; il tourne bride et sort même de la ville; mais son amour paternel reprend bien vite le dessus, sa raison s'égare, sans proférer une parole, sombre et résolu, il revient, cherchant, contre tout espoir, à porter secours à son malheureux fils. Il reconnaît bien vite qu'il est trop tard et qu'il ne peut rien pour lui: la populace l'environne menaçante, furieuse, il songe à sauver sa vie et se dirige de nouveau vers la porte; au moment où il la franchit, une énorme pierre, lancée du haut de la tourelle, s'abat sur ses épaules et sur la croupe de son cheval, il chancelle, les soldats romains se précipitent sur lui et l'accablent de coups; son cheval, blessé au poitrail, se met à ruer et finit par le désarçonner. Il succombe en se défendant en face des images saintes qui décorent la porte et son corps reste sur la place, exposé aux risées du peuple et défiguré par d'horribles blessures.

Cette facile victoire enflamme le courage des Romains qui s'élancent en masse contre les barons. Le tribun survient à ce moment, il excite ses soldats; les nobles se retournent et engagent le combat; la mêlée devient générale, les morts jonchent le sol; d'abord les barons semblent devoir l'emporter; les Romains reculent; deux nobles, dont un Allemand, s'avancent tout près de Rienzo pour le tuer; son étendard est même renversé. Le tribun se croit perdu, il lève les yeux au ciel, comme pour implorer sa protection et s'écrie : « Dieu, m'as-tu donc trahi? » Mais les nobles luttent en désordre; surpris par l'attaque inopinée des Romains, démoralisés par la mort de leurs chefs, ils cèdent bientôt devant le nombre; malgré leurs armures, malgré leur courage, assaillis par une

foule toujours croissante, ils fuient pêle-mêle, jetant leurs armes derrière eux. Quelques-uns s'efforcent de résister encore, mais ils ne tardent pas à succomber à leur tour et les Romains, sûrs de la victoire, peuvent se rassasier du plaisir de tuer.

Douze seigneurs, appartenant aux plus illustres maisons de Rome, perdirent la vie dans cette rencontre ; ce furent : Stefano et Giovanni Colonna, Pietro di Agabito Colonna, Pietro Colonna, Buccio Galligalli, Petruccio Frangipani, Cola Ballo di Gavi, Rodolfo de Palestrine, Carolo Melli, Giordano de' Artusiani, Cola di Tartara, Polo di Libano ; un grand nombre reçurent des blessures mortelles : Cola Pali di Molara, Cola Buccio, Cino Gaetano, frère du comte de Fondi, un fils naturel de Stefano Colonna, nommé Camillo. Bien d'autres, de moindre noblesse périrent également, et les contemporains estiment à quatre-vingts au moins le nombre des barons tués dans ce combat.

Certains d'entre eux se déshonorèrent par leur lâcheté : ainsi messire Giordano Orsino se sauva bride abattue jusqu'à Marino ; Pietro di Agabito, qui, il est vrai, était vieux, gros, et avait plutôt l'habitude de porter la chasuble que la cuirasse, s'enfuit des premiers ; malheureusement pour lui, il tomba de cheval et, glissant sur le sol humide, gagna à grand'peine une vigne où il se croyait en sûreté ; mais il y fut découvert presque aussitôt et, malgré ses prières et ses larmes, dépouillé de son argent, de ses armes et même de ses vêtements ; puis on le massacra sans pitié. Non loin de là, un autre baron, nommé Pandolfo, de la famille des Bellovedere, subit le même sort.

A trois heures de l'après-midi tout était fini ; la vic-

toire des Romains était complète; de l'armée ennemie il ne restait que des débris épars, et la noblesse semblait abattue pour toujours. Rienzo fit sonner ses trompettes d'argent, rassembla ses troupes et, se mettant à leur tête, le front ceint de sa couronne tribunitienne, il se dirigea vers la ville, où le peuple entier l'accueillit par de joyeuses acclamations. Il alla droit à l'église du Capitole et, pendant que le clergé entonnait l'hymne de Salomon qui commence par ces mots : « Le pouvoir est à toi, Dieu puissant », il confia à la vierge Marie, dont l'image était pieusement conservée dans cette église, son bâton de commandement, ainsi que sa couronne. Les frères mineurs, qui desservaient cette église, en eurent la garde. Dès ce moment, soit pour faire preuve d'humilité dans sa victoire, soit par déférence pour les ordres du pape, il cessa de se montrer avec les insignes qu'il avait portés jusqu'à ce jour. Il resta tout-puissant comme auparavant, mais il eut soin de ne plus faire montre de son pouvoir.

Quand cette cérémonie fut terminée, Rienzo réunit le peuple qu'il pria tout d'abord de rendre hommage au courage et à la fidélité de Cola et de Giordano Orsini, puis il déclara qu'il voulait laisser désormais son épée au fourreau et, la tirant encore toute sanglante, l'essuya sur son vêtement, disant : « Tu as coupé l'oreille à une tête puissante! ni pape, ni empereur, n'ont jamais pu en faire autant. » La nuit étant venue, le peuple se dispersa après ces paroles du tribun.

Rienzo ne sut point se montrer généreux dans sa victoire. Lorsqu'il apprit que des serviteurs fidèles avaient transporté dans l'église Santa Maria de li Frati, où se trouvait la chapelle des Colonna, les cadavres de Ste-

fano, de Giovanni et de Pietro di Agabito Colonna, après les avoir pieusement recouverts de manteaux tissus d'or, et que toutes les femmes de leur famille, accompagnées d'un grand nombre de parents et d'amis, étaient allées, suivant l'usage, pleurer sur leurs corps, il entra dans une violente colère et donna même l'ordre qu'on les chassât, ajoutant : « Si ces femmes continuent à m'ennuyer, je ferai jeter dans la fosse des suppliciés ces trois maudits cadavres; aussi bien, les Colonna ont été durant leur vie des traîtres et des parjures et ne méritent pas, après leur mort, d'être ensevelis honorablement. » Craignant que le tribun ne mît à exécution sa menace, quelques amis transportèrent nuitamment les dépouilles des barons dans l'église attenant au couvent de Saint-Sylvestre[1], où on les enterra sans aucune pompe et en secret.

Les prisonniers, qui étaient fort nombreux, furent enfermés au Capitole, en attendant que le peuple décidât de leur sort.

Le lendemain, Rienzo convoqua tous les chevaliers restés à son service et qu'il appelait son bataillon sacré et leur dit : « Je veux doubler votre solde; suivez-moi. » Les trompettes sonnèrent une marche guerrière, chacun se demandait quel pouvait être son dessein; le tribun se rendit au lieu où l'on s'était battu la veille; là, il fit descendre de cheval son fils Laurent, qui était à ses côtés, et il lui répandit sur la tête quelques gouttes d'eau souillée de sang, qu'il puisa dans ce même

1. Il avait été fondé au commencement du siècle par le cardinal Giacomo Colonna et par son frère Giovanni, pour les filles de leur maison; à la mort de Giacomo, Jean XXII nomma Pierre Colonna protecteur de ce couvent qui contenait déjà douze religieuses.

[illegible] Giovanni Colonna était tombé sous les coups du peuple, en lui disant : « Je te sacre chevalier de la victoire » ; puis il invita tous les chevaliers présents à lui donner l'accolade. Rienzo revint ensuite au Capitole et congédia ses partisans avec ces paroles : « Nous avons travaillé en commun ; notre devoir à tous est de nous montrer dignes de notre patrie et de la défendre contre ses ennemis. »

Cette conduite causa un profond dégoût aux assistants, et beaucoup de chevaliers refusèrent dès lors de servir sous les ordres du tribun.

Sa position se trouvait néanmoins affermie tant à Rome que dans le reste de l'Italie par cet éclatant triomphe ; il s'empressa d'en faire part aux cités qui avaient témoigné le plus de dévouement à sa cause : Sienne, Pérouse, Florence ; mais il comprenait que ce nouvel accroissement de ses forces ne serait pas sans inquiéter grandement le pape, déjà si susceptible et si défiant. Dans le but de le rassurer sur ses intentions et de le convaincre qu'il n'avait fait que défendre le *bon état*, il adressa à son ami Rainaldo Orsino la lettre suivante :

« La renommée vous a sans doute appris ce qui s'est passé depuis l'arrivée du légat ; comme on voyait à Rome et partout à l'entour régner la paix, la justice et la liberté, comme les chemins étaient sûrs et les tyrans humiliés ; le venin de l'orgueil était si caché, qu'il ne pouvait nuire qu'à ceux qui le portait en eux. Cet état pacifique, ce *bon état*, qui était né et avait prospéré sous la garde de Dieu, a été troublé par des hommes infâmes, Stefano et Giovanni Colonna, parjures et instigateurs de tous les troubles qui ont ruiné notre patrie ; c'est grâce à eux que les temples saints, les monastères,

les hospices et les châteaux ont été livrés aux flammes; c'est grâce à eux que les voyageurs et les pèlerins sont journellement dépouillés et maltraités sur les routes, et pourtant Dieu sait si nous les avons provoqués! Non contents de porter la ruine et la mort autour de Rome, ces traîtres ont poussé l'audace jusqu'à vouloir bouleverser la ville de fond en comble et la priver de ce *bon état*, que Dieu a daigné lui accorder; ils avaient comploté notre ruine avec Giovanni di Vico, qui était venu à Rome sous prétexte de nous secourir, en réalité avec l'intention de trahir le peuple romain. Mais ses intrigues nous étaient connues et nous avons pu nous emparer de sa personne sans verser une goutte de sang.

« Toutefois, nous avons dû employer la force pour repousser les rebelles qui tentaient de pénétrer dans la ville les armes à la main, dans le but avoué d'y imposer de nouveau leur tyrannie au peuple. Ils prétendaient qu'ils préféraient mourir que de voir notre gouvernement durer plus de six mois; ils sont morts en effet. Voyez, maintenant, combien était peu sincère le zèle qu'ils affectaient pour les intérêts de l'Église : non seulement ils ont pillé sur leur passage l'église et le monastère de Sainte-Marie de la Grotte, mais même ils ont saccagé et en partie brûlé le monastère de Saint-Laurent, où reposent le corps de ce saint et celui de saint Étienne. Ces sacrilèges ont été punis; mais quelle que soit la joie que nous ressentions à voir la liberté sauvée par la main de Dieu, nous éprouvons une certaine compassion pour ces égarés. Car, tel est notre caractère que, même pour défendre nos droits, nous aimons mieux employer la douceur que la force. Six membres de la famille des Colonna ont péri en ce jour.

il ne reste plus que le malheureux vieillard Stefano qui est à demi mort; ainsi le ciel a voulu égaler le nombre des tyrans tués aux couronnes que j'ai reçues le jour de l'Assomption. »

Pétrarque, parti le 20 novembre d'Avignon, se trouvait à Parme quand il apprit du podestat la catastrophe qui venait de frapper les Colonna. Il commença par se refuser à y croire, car la nouvelle en avait été transmise par des moines d'Orvieto à Florence, de Florence à Bologne et de Bologne à Parme. Mais il lui fallut bientôt se rendre à l'évidence, d'autant que d'Avignon son ami Socrate lui confirma la victoire de Rienzo. Longtemps il hésita à écrire au cardinal Colonna, car si, d'une part, il lui répugnait de donner à penser par son silence qu'un tel malheur le laissait indifférent, il ne savait, d'autre part, comment exprimer à Giovanni une douleur qu'atténuait singulièrement la joie de voir son héros triompher définitivement de ses adversaires. Après bien des hésitations et des délais, il finit par lui écrire une lettre pleine de maximes creuses de morale et de froides consolations, dans laquelle on ne voit nulle part l'effusion d'une âme vraiment affligée.

Quand on annonça au vieux Stefano Colonna que sa famille venait d'être décimée, il pencha la tête, s'abandonna quelque temps à une douleur muette, puis s'écria : « Que la volonté du Tout-Puissant soit faite, mieux vaut assurément périr que de subir plus longtemps le joug de ce paysan! » Il prit néanmoins résolument la direction des débris de son parti et eut une grande part dans les événements qui suivirent[1].

1. Stefano mourut, dit-on, l'année suivante, après avoir joui du plaisir de voir succomber l'ennemi de sa famille.

CHAPITRE XVII

LA CHUTE DE RIENZO

Trois semaines s'étaient à peine écoulées depuis cet éclatant succès, que Cola di Rienzo, abandonné de tous, tremblant pour sa vie, fuyait le Capitole et se voyait contraint de solliciter un asile auprès de ses anciens serviteurs, les Orsini du château Saint-Ange. Les barons, plus arrogants que jamais, étaient de nouveau maîtres absolus de la ville, et de l'œuvre du tribun il ne restait plus rien.

Son indolence, sa présomption, non moins que la ténacité de ses adversaires, avaient amené cette catastrophe soudaine.

Les défauts de Rienzo, en effet, étaient allés en s'aggravant à mesure que son pouvoir semblait s'affermir. Enivré de son récent triomphe, se croyant désormais à l'abri de toute attaque du dehors, ébloui par les flatteries dont il était l'objet de la part de ses courtisans, et par les témoignages d'admiration dont l'entouraient ceux qui le regardaient encore comme le sauveur de l'Italie, son orgueil devint immense et l'aveugla complètement.

Ses vêtements somptueux et efféminés rappelaient ceux d'un satrape; il s'était fait faire une cassette d'un

travail précieux, qu'on portait devant lui dans les cérémonies, ainsi qu'un bonnet élevé, comme ceux des sénateurs, surmonté d'une colombe et richement garni de perles. Il se livrait sans modération aux plaisirs de la table; son teint devint coloré et son embonpoint extraordinaire. De fréquentes défaillances[1] jetaient la consternation parmi ses amis; le sommeil lui était revenu, mais, quand il dormait, des visions sinistres venaient l'assaillir; parfois il s'éveillait en sursaut, criant : « Le Capitole croule! » ou bien encore : « Les ennemis accourent en armes! » « Une chouette, raconte-t-il encore, vint se poser durant douze nuits de suite sur le faîte de mon palais, et me priva de tout sommeil et de tout repos; les efforts de mes serviteurs ne parvinrent pas à l'en chasser. Ainsi, celui que n'avaient pu faire trembler ni la fureur des grands, ni leurs armées, était sans cesse troublé par des songes et des oiseaux! »

Cette vague inquiétude et cette agitation fébrile du tribun, causées peut-être par ses excès ou par le labeur surhumain auquel il se livrait, étaient accompagnées d'accès d'abattement inexplicables : certains jours il s'enfermait, refusant de voir qui que ce fût et de s'occuper d'aucune affaire. Peu à peu, il devint capricieux, ombrageux et parfois même cruel. Ses concitoyens, qui venaient naguère avec empressement lui soumettre leurs différends ou solliciter ses bonnes grâces, s'abstinrent désormais de paraître au Capitole, qui devint bientôt aussi triste et aussi désert qu'il était naguère

1. Rienzo semble avoir été atteint d'une maladie de cœur; voir aussi chapitre XXIII.

animé et joyeux. On n'y voyait plus que quelques amis fidèles ou des aventuriers, qu'attirait l'espoir de profiter de l'isolement du tribun et d'exploiter ses caprices. Il n'écoutait que les conseils des plus mauvais citoyens : « Plût au Ciel, disait Pétrarque, que l'on ne peut éviter de citer à chaque pas tant il a été intimement mêlé à ces événements, plût au Ciel que parmi les mauvais il n'eût pas choisi les pires! »

Pour soutenir son autorité chancelante, Rienzo se vit forcé de s'entourer de mercenaires, comme les autres tyrans de l'Italie; il semblait résolu à se maintenir au pouvoir par la force des armes, même si les Romains se levaient contre lui; mais il lui fallait payer ces soldats et remplir le trésor de la ville, que ses prodigalités et ses expéditions avaient épuisé; on le vit piller les églises et les abbayes, s'emparer du bien des riches et leur défendre même de se plaindre, sous les peines les plus sévères, rétablir enfin des impôts que lui-même avait abolis.

Lelius[1] informa son ami Pétrarque du changement survenu dans la conduite de Cola di Rienzo, au moment même où le poète s'apprêtait à se rendre à Rome pour admirer son œuvre : « J'ai été frappé comme d'un coup de foudre, répondit-il à Lelius, lorsque j'ai pris connaissance de la lettre du tribun que vous m'avez envoyée. Je ne sais que penser. Je reconnais le dessein de la fatalité. De quelque côté que je me tourne, je trouve des raisons de pleurer : Rome déchirée, l'Italie décapitée! que devenir en ce malheur public? »

Pétrarque fit plus que se lamenter, il adressa à Rienzo

1. C'est ainsi que Pétrarque appelait Lello di Pietro Stefano.

une [illegible] et de reproches, [illegible] : Vous m'avez jusqu'ici charmé [illegible], ne m'attristez pas à présent en [illegible] par des fautes vos succès si [illegible]. Il n'y a que vous qui puissiez ternir [illegible]. Vous savez la route que vous avez prise pour vous élever; on descend par le chemin [illegible] pas qu'il est plus aisé de descendre [illegible] et que plus on est élevé, plus la chute est dangereuse. Seul de votre siècle, vous êtes parvenu au sommet de la vertu et de la gloire! [illegible] pas, en tombant, à vos ennemis un spectacle agréable, à vos amis un sujet de larmes [illegible]. Je faisais une ode à votre louange, ne me contraignez pas à composer une satire [illegible].

Je ne vous parlerais point de la sorte, si je n'avais pas de bonnes raisons pour le faire. A peine ai-je quitté [illegible] que j'ai reçu des lettres où l'on parle de vous [illegible] à changer mes idées sur votre compte. On me [illegible] comme autrefois le peuple romain, [illegible] avec les plus mauvais [illegible] exercer sur vous un empire [illegible] à répéter ce que Cicéron [illegible] de toi! Vous étiez le protecteur [illegible] des gens de bien; vous allez devenir un [illegible]! Quel changement subit et imprévu! [illegible] contre vous? Qu'est devenu ce *bon* [illegible] qui vous inspirait, ou, pour parler le langage [illegible], cet esprit familier, avec qui vous aviez de si [illegible] et grâce auquel vous avez pu faire des choses si surprenantes? Je ne puis, hélas! changer

la destinée, mais à Dieu ne plaise que je voie cette métamorphose; je volais vers vous, je change de route. Rome, chère patrie, adieu, je ne te verrai point; j'irai plutôt aux Indes, si ce que j'ai appris est vrai!

« Mais dois-je le croire? serait-il possible qu'on agisse si mal, après avoir si bien commencé? Ah! si seulement on m'avait trompé, avec quel plaisir je reconnaîtrais mon erreur! Celui qui m'a écrit mérite cependant toute confiance; mais je n'ignore pas les effets de l'envie.

« Vous voyez que je cherche à soulager mon cœur par le doute; sans cela je parlerais avec plus d'amertume encore. Dieu veuille que je reçoive de meilleures nouvelles, qui démentent les premières! Je serais moins blessé par les mensonges d'un de mes amis, que par les crimes d'un autre. Le mépris de la vérité est devenu, par l'usage, un péché ordinaire; mais trahir sa patrie est un forfait que rien ne peut expier.

« Si le souci de votre gloire ne vous fait point reculer, ménagez au moins la mienne. Vous voyez l'orage qui me menace; la foule des censeurs va m'assaillir! Rentrez en vous-même, je vous en conjure, pendant qu'il en est temps encore, songez à votre origine, à votre destinée, au rôle que vous étiez appelé à jouer, et vous verrez que vous êtes le ministre de la république romaine et non pas son maître. » (Gênes, le 26 novembre.)

Cola di Rienzo, est-il besoin de le dire, ne tint aucun compte de ces avertissements. Bien plus, il semble être devenu tout d'un coup aussi indolent qu'il était actif, aussi aveugle qu'il était clairvoyant. Au lieu de poursuivre hardiment les nobles et de les traquer jusque dans leurs châteaux, le tribun, pensant n'avoir plus

rien à craindre d'eux, leur laissa le temps de reprendre courage et de se préparer à venger leurs échecs. Avec un peu de décision, il aurait pu s'emparer de Marino, où son implacable adversaire Giordano s'était réfugié; il serait entré sans coup férir dans Palestrine, que les quelques survivants de la famille des Colonna, dispersés et découragés, eussent été incapables de défendre (il le reconnut lui-même plus tard[1]). Rome eût été délivrée à jamais de tous ses ennemis. Comme Annibal après Cannes, dit son historien, mais sans avoir pour excuse les mêmes raisons que lui, Rienzo ne sut pas profiter de sa victoire.

Peut-être était-il entouré de mauvais conseillers ou de traîtres, peut-être n'avait-il plus assez confiance dans ses soldats pour leur demander ce dernier effort, peut-être enfin crut-il la défaite des barons plus complète encore qu'elle ne l'était. Lorsqu'il revint de son erreur, il était trop tard. Les nobles recommençaient leurs courses et leurs pillages; n'osant plus attaquer les Romains en bataille rangée, ils résolurent de les vaincre par les privations.

Giordano Orsino, le premier, donna le signal de la révolte et lança ses cavaliers dans la campagne romaine. Luca Savello et Sciaretta Colonna, à l'instigation du légat, imitèrent son exemple. Les Romains voyaient avec désespoir, du haut de leurs murailles, les ennemis dévaster les champs, raser les arbres et les vignes, brûler les maisons, emmener le bétail, intercepter tous les convois de vivres. Les routes redevinrent plus dangereuses que jamais et les brigands, soutenus par les barons, repri-

1. Voir chapitre XXXIII.

rent toute leur audace. Bientôt Rome se trouva comme assiégée : le pain, la viande, augmentèrent rapidement de prix. Ceux qui avaient encore quelque argent durent le dépenser pour se nourrir et la misère devint générale; de toutes parts s'élevaient des plaintes et des murmures, aussi bien contre les nobles, auteurs de tous ces maux, que contre le tribun, qui ne savait pas y porter remède. D'aucuns même accusaient de leurs malheurs le pape, qui poussait les nobles à la résistance et leur prêtait son tout-puissant appui. Des luttes à main armée ensanglantèrent de nouveau les rues de la ville et chaque jour naissaient de nouveaux troubles.

Le tribun n'osait plus convoquer que rarement le peuple, tandis qu'au début il le consultait sur toutes les questions de quelque importance, car il redoutait une opposition trop violente de la part de la gentilezza et de la bourgeoisie. L'événement lui donna raison : dans les premiers jours de décembre, les citoyens, réunis en parlement, repoussèrent deux propositions qu'il leur avait soumises, la première relative à une augmentation de la gabelle, la seconde ayant trait à la nomination par le peuple d'un gouverneur pour la cité de Pérouse, à la requête de ses habitants, qui ne parvenaient pas à s'accorder entre eux.

Il n'en faut pas conclure toutefois que le peuple eût abandonné la cause de Rienzo; les citoyens éclairés et riches, le voyant s'écarter de la voie qu'il avait d'abord suivie, avaient, il est vrai, renoncé depuis quelque temps déjà à lui prêter leur appui et restèrent les spectateurs indifférents, mais non pas hostiles, des événements qui précédèrent et amenèrent la chute du tribun; mais le petit peuple (popolo minuto), s'il n'obéissait plus à son

chef avec la même facilité, la même ardeur que jadis, n'en gardait pas moins une grande reconnaissance et un grand attachement pour lui. Il le montra bien dans la circonstance suivante.

Rienzo ayant fait procéder à l'élection de trente-neuf conseillers (trois par quartier), il se trouva que quelques-uns des élus étaient ses ennemis ; dans la première assemblée où ils siégèrent, il en accusa deux de trahison. Folchetto, parent de l'un d'eux, prit hardiment leur défense et les anciens membres du conseil, exaspérés par ses paroles, se précipitèrent sur leurs nouveaux collègues, qu'ils expulsèrent par la force de la salle des séances. La plèbe, apprenant ce qui venait de se passer, crut qu'on en voulait à son tribun et accourut immédiatement en armes pour le défendre ; on eut bien de la peine à l'apaiser (7 décembre).

L'adjonction des trente-neuf nouveaux conseillers avait eu lieu, à ce qu'il semble, sur la demande de l'évêque d'Orvieto ; Rienzo venait, en effet, de le rappeler à Rome, en le priant de reprendre sa place auprès de lui, et l'avait reçu en grande pompe au Capitole ; pour bien marquer son désir de se soumettre désormais aux volontés du pape, il rappela, en l'accueillant, ces paroles de l'Évangile : *Legem pone mihi, Domine*. On conçoit que le tribun ait voulu détruire sur-le-champ le mauvais effet qu'avait dû produire la violence du peuple : il convoqua donc tous les citoyens le 10 décembre et fit des excuses publiques au représentant du pape ; il ajouta qu'il avait l'intention de gouverner la ville de façon à satisfaire Clément VI et à se conformer aux ordres que son légat venait de lui transmettre. Le peuple réclama la lecture de ces ordres ; mais Rienzo,

qui redoutait la colère que provoquerait leur divulgation immédiate, argua de l'heure avancée et de l'obscurité pour se dispenser d'en donner connaissance. « Au reste, dit-il, vous savez que votre tribun ne consentirait à rien qui fût contraire aux intérêts du peuple romain. » Cependant les citoyens, qui n'ignoraient pas la haine du pape pour Rienzo, exprimèrent leur mécontentement d'une façon si peu équivoque que Raimond jugea prudent de se réfugier dans l'église Saint-Pierre, qui lui offrait un asile inviolable. Le lendemain, à l'aube, il fuyait en toute hâte vers Montefiascone. Là, il trouva le légat, et après avoir solennellement excommunié Rienzo, ils s'occupèrent tous deux avec activité de réunir des troupes et de l'argent, d'exciter les nobles à la résistance et de fomenter des troubles dans la ville.

Ce fut en vain que Rienzo redoubla d'efforts pour apaiser la colère du pape. Le 2 décembre, il avait écrit aux communes de la Sabine pour leur annoncer qu'à cause des réclamations du Saint-Siège il renonçait à exercer les droits dont elles l'avaient investi le 1er septembre, et qu'en conséquence il rappelait son représentant, Janotto di Enrico. « Dans le pieux désir, leur écrivait-il, de faire régner parmi vous la liberté, que nous voulons établir dans toute la chrétienté, nous avons cru devoir accepter le pouvoir que vous nous avez offert. Maintenant, pour obtenir une bonne et véritable harmonie, nous négocions avec le légat, qui demande que les droits respectifs de l'Église et du peuple romain soient définis suivant les principes de la plus stricte équité. Le cardinal légat a l'intention de venir à Rome dans ce but, et nous ne doutons pas que sa présence

n'amène un résultat également satisfaisant pour vous et pour nous. En attendant, il désire que nous nous démettions de nos fonctions de podestat de la Sabine, parce que, en les exerçant, nous commettons, selon lui, un empiétement. En conséquence, comme nous voulons témoigner notre déférence pour l'envoyé du Saint-Père toutes les fois que nous le pouvons, sans porter préjudice aux intérêts du peuple romain et aux vôtres, nous avons résolu de rappeler auprès de nous notre représentant jusqu'à ce que l'entente soit faite entre le légat et nous à ce sujet. Pour les mêmes raisons, nous ne jugeons pas opportun de vous envoyer actuellement d'autres troupes. Nous vous aimons d'une affection sincère et nous ne vous abandonnerons ni dans le calme ni dans la tempête, mais vous ne devez pas désirer qu'à cause de vous, et particulièrement lorsque cela ne vous est pas utile, nous vivions en mésintelligence avec l'Église, tandis qu'une réconciliation avec le légat tournera assurément à votre profit et à notre honneur. » Tarrano, Aspra, Torri [1] et la plupart des villes et des villages de la Sabine reçurent communication de cette lettre.

Le tribun renonça également aux citations qu'il avait faites et déclara même publiquement qu'il ne prétendait plus restituer au peuple romain le droit de nommer l'empereur ; il fit aussi le sacrifice de tous ses titres et s'intitula : « Cola, chevalier et gouverneur de Rome au nom du pape ».

Il relâcha le préfet di Vico [2] le 12 décembre, ainsi

1. Villes situées dans le voisinage de Rieti.
2. On se souvient qu'il l'avait fait arrêter lors de son arrivée à Rome

que son fils, les admit tous deux à sa table et les traita fort cordialement; mais, la nuit suivante, il les fit de nouveau jeter en prison, sans aucune raison. Le lendemain matin, ils étaient remis en liberté sur l'ordre du tribun, qui passa toute la journée avec eux; il s'entremit même pour ménager une réconciliation entre le préfet et Giordano Orsino del Monte et, comme gage de leur bonne foi réciproque, exigea que la fille de Giordano épousât le fils de Giovanni di Vico. Ce même jour, une bande de mercenaires, à la solde de Rienzo, ayant fait une incursion sur les terres du préfet et capturé du bétail, il ordonna que tout le butin lui fût restitué, montrant par là qu'il ne considérait plus Giovanni comme l'ennemi du peuple romain. Néanmoins, son fils et seize de ses compagnons furent gardés en otage.

Ces brusques alternatives étaient bien faites pour irriter ceux qui les subissaient, et pour ébranler la confiance des derniers amis de Cola di Rienzo. L'excommunication, que venait de lancer contre lui le légat, le priva de l'appui qu'il aurait encore pu trouver dans le peuple. Quelque attachés qu'ils fussent à leur protecteur, les Romains n'osèrent pas affronter, pour le défendre, les terribles rigueurs de l'interdit dont ils étaient menacés; dès ce moment, ils s'abstinrent de soutenir leur chef, et son gouvernement ne subsista plus que par l'ancien branle, comme dit Fénelon. Au premier choc, il devait succomber; c'est ce qui advint.

Un aventurier, que ses crimes avaient contraint à fuir sa patrie, Giovanni Pipino, comte de Minorbino, palatin d'Altamura, se trouvait alors à Rome. Sa noblesse ne remontait pas loin; son grand-père, qui était notaire

dans la petite ville de Barletta[1], avait été chargé par le roi de Naples, Charles Ier, de la gestion des finances du royaume, et dut à ses fonctions d'immenses richesses. Son fils unique épousa l'héritière du comte d'Emoli et en eut trois fils : Giovanni, comte de Minorbino, Lodovico, comte de Potenza, et Pietro, comte de Nocera et de Vico. Giovanni, d'un caractère turbulent et despotique, pressura d'une façon si odieuse, avec l'appui de ses deux frères, les cités qui lui étaient soumises, que le roi Robert résolut de le châtier. Il fut fait prisonnier dans son château fort par les troupes royales et enfermé à Capoue. Le cardinal Colonna s'intéressa à son sort pour des raisons que l'on ignore et chargea Pétrarque, lors de son ambassade à Naples, d'obtenir son élargissement. A peine sorti de prison, Giovanni se montra plus tyrannique que jamais, et lorsque Bertrand prit en main le pouvoir après l'assassinat d'André, il fut obligé de s'enfuir pour éviter le châtiment de ses crimes. Réfugié en Hongrie, il poussa le roi Louis à envahir le royaume de Naples, puis revint s'établir à Rome avec sa famille, en attendant les événements.

Il trouva bientôt l'occasion de vendre ses services. Le roi de Hongrie avait quitté Bude, sa capitale, le 3 novembre et, le 4 décembre, il était à Vicence, le lendemain à Vérone, et le 11 à Bologne, où il entra, suivi de cinq cents cavaliers seulement. Les Romains attendaient son arrivée comme celle d'un Messie, car ils se flattaient que, grâce à la présence d'un aussi puissant allié, les barons n'oseraient plus les inquiéter; ils laissèrent donc, malgré les édits de Rienzo, ses émissaires

1. Barletta, sur l'Adriatique, dans le royaume de Naples.

parcourir le pays pour recruter des soldats. Giordano Pipino fut un de ceux qui cherchèrent à réunir des mercenaires. Il se rendit dans ce but à Terracine ; là, cédant à son penchant, il se livra à quelques actes de brigandage, pour lesquels Cola di Rienzo le cita à son tribunal ; mais Giovanni se garda bien d'obéir à cette sommation.

L'affaire en était restée là, lorsqu'un certain Giordano, auquel le comte de Minorbino avait promis une somme de cent florins s'il lui amenait des soldats, voyant que le comte s'occupait, de son côté, de lever des mercenaires, conçut des doutes sur sa loyauté et intrigua auprès du tribun pour faire mettre à exécution la condamnation portée contre lui. Informé des menées de Giordano, Pipino revint brusquement à Rome, escorté de cent cinquante cavaliers prêts à tout et que lui aurait fournis, dit-on, le capitaine du Patrimoine. On a même affirmé que son retour était dû uniquement aux intrigues du légat avec lequel il se serait concerté pour renverser le tribun. Quoi qu'il en soit, il se cantonna dans cette partie de la ville qui appartenait aux Colonna et s'y fortifia. Rienzo, ne se sentant pas en force pour l'en chasser, ferma les yeux.

A peu de jours de là, le vendredi 14 décembre, on trouva, sur la porte de l'église Sant Angelo, une pancarte qu'une main inconnue y avait apposée durant la nuit, et qui invitait les amis de Luca Savello à venir se joindre à lui dans le délai de quatre jours. Le tribun, dès qu'il connut cet acte audacieux, chargea un de ses officiers de retirer l'écriteau et de le remplacer par un autre ainsi conçu : « Nous, Nicolas, chevalier et gouverneur au nom du pape, ordonnons à Luca Savello de

se présenter devant nous dans les trois jours; faute de quoi, il sera châtié sans miséricorde. »

Ce changement ne se fit pas sans opposition de la part des assistants; Giovanni Pipino et son frère Pietro, comte de Vico, se firent remarquer par leur conduite insolente. Le tribun leur intima l'ordre de comparaître devant lui; pour toute réponse, Giovanni se barricada dans le quartier qu'il occupait avec ses soldats et établit une palissade en travers de l'arc Salvatore, qui y donnait accès. Il fit sonner l'alarme à l'église S. Paolo et aux autres églises du quartier, et, entouré des quelques membres de la famille Colonna restés à Rome, se tint prêt à repousser les soldats du tribun. Celui-ci, informé de l'attitude du comte de Minorbino, se rendit en hâte au Capitole et donna l'ordre de sonner à toute volée les cloches de l'église Sant Angelo. Tel était le trouble de tous les serviteurs de Rienzo, que ce fut un juif qu'on chargea de ce soin, ce qui ne s'était jamais vu auparavant. Toute la nuit et toute la journée du lendemain, les cloches répandirent la consternation et l'effroi dans la ville; les habitants, pris de panique, se renfermaient chez eux, les rues étaient désertes, personne n'osait se montrer.

Le tribun, sentant qu'il y allait de son pouvoir s'il n'écrasait aussitôt cette rébellion, envoya contre Giovanni Pipino un corps de cavaliers mercenaires, commandé par un aventurier allemand, auquel les Italiens avaient donné le nom de Scarpetta. Après un court engagement, les mercenaires, voyant leur chef blessé à mort d'un coup de lance, se débandèrent, poursuivis par les partisans du comte, qui se répandirent dans la ville aux cris de : « Vivent les Colonna! mort au

tribun! » Les Romains n'osaient se porter au secours de leur chef; c'est en vain que la cloche de Sant Angelo appelait le peuple aux armes; c'est en vain que les partisans de Rienzo cherchaient à réchauffer son courage. Le tribun, entouré seulement de quelques amis fidèles, attendait, plein d'anxiété et de trouble, que les citoyens romains vinssent se joindre à lui pour défendre le *bon état*, il n'en parut pas un. Vers le soir, un petit nombre d'habitants se rendirent au Capitole, mais, partagés entre leur respect craintif pour le pape et leur affection pour le tribun, ils se bornaient à l'entourer, les larmes aux yeux, ne sachant à quel parti s'arrêter.

Pour lui, quand il vit que ses soldats l'avaient lâchement trahi, que le peuple restait sourd à ses appels, que les Orsini, sur l'appui desquels il se croyait en droit de compter, s'enfermaient dans leurs palais, il perdit tout courage, ses forces l'abandonnèrent, il ne sut plus que gémir et pleurer; c'est à peine s'il pouvait parler. La nuit survint; sa terreur augmentant à ses yeux le péril, il s'imagina que la moitié de la ville était soulevée contre lui. D'une voix mouillée de larmes, il adressa quelques paroles d'adieu à ceux qui l'environnaient : « Je me suis efforcé de donner à Rome un bon gouvernement, dit-il, et ceux qui se plaignent de moi sont poussés par la jalousie. » Puis, après s'être répandu en plaintes amères sur l'ingratitude du peuple, il s'écria : « Je quitte maintenant le pouvoir, après l'avoir exercé durant sept mois. » Sur ces mots, il monta à cheval, fit sonner les trompes d'argent et, dans le pompeux appareil dont il aimait à s'entourer les jours de fête, précédé des insignes impériaux, accompagné des soldats de

sa garde, lentement et solennellement il descendit du Capitole et alla demander l'hospitalité aux Orsini du château Saint-Ange[1].

1. Le comte de Minorbino eut une fin misérable et digne de lui. huit années après les événements que nous venons de relater, il fut emprisonné par ordre du roi de Naples et condamné à être pendu dans sa seigneurie d'Altamura. Il eut beau soutenir qu'étant noble on ne devait pas lui infliger le supplice des voleurs et des brigands, on lui rappela ses crimes innombrables, son ingratitude envers Rome, où il avait trouvé un asile, et il subit sa peine, la tête coiffée d'une mitre sur laquelle on avait inscrit : « Messire Giovanni Pipino, chevalier, palatin d'Altamura, comte de Minorbino, seigneur de Bari, libérateur du peuple romain ! »

SECONDE PARTIE

CHAPITRE XVIII

COLA DI RIENZO FUGITIF

Les Romains furent frappés d'étonnement et de terreur lorsqu'ils apprirent que leur tribun, malgré toutes ses déclarations, avait abandonné le pouvoir sans même chercher à combattre, et qu'il s'était réfugié au château Saint-Ange. Ils se demandaient avec angoisse à quelles extrémités allaient se porter les nobles, et s'attendaient aux plus affreux malheurs. Ceux-ci, de leur côté, ne pouvaient croire à un aussi facile triomphe : ils craignaient quelque embûche et hésitèrent trois jours avant de se risquer dans l'intérieur de la ville. Enfin le vieux Stefano Colonna, plus audacieux que les autres malgré son grand âge, entra dans Rome à la tête de ses partisans : l'anarchie la plus complète y régnait ; il prit en main le gouvernement et, montrant autant de prudence et de modération dans la victoire, que d'intrépidité dans la lutte, il maintint, en les déclarant bonnes et utiles, toutes les mesures prises par le tribun en vue d'assurer l'ordre, ainsi que la plupart des lois portées par lui et annonça [illegible] quiconque oserait [illegible] l'oubli à tous [illegible] on, jusqu'à [illegible]

Rienzo et à couvrir de sa protection toute sa famille. Néanmoins il déclara le tribun déchu de tous ses titres et de tous ses droits.

Le Capitole fut mis à sac après la fuite de Cola di Rienzo, et la populace déroba presque tout ce qui lui appartenait; on trouva, outre une quantité vraiment extraordinaire d'ornements de toute sorte, une foule de lettres prêtes à être expédiées, car l'activité du tribun avait été plus grande que jamais dans les derniers jours qui précédèrent sa chute. Sa femme s'était enfuie, déguisée en habits de moine, du palais Lalli, où elle se trouvait au moment de la catastrophe, et l'avait rejoint au château Saint-Ange. Il resta quelque temps dans cet asile, espérant que les Romains reprendraient courage et le ramèneraient au Capitole; mais la crainte les retenait, car les nobles, qui rentraient peu à peu, étaient loin de manifester les mêmes dispositions conciliantes que Stefano envers les rebelles, et la moindre tentative de révolte eût été, ils le sentaient bien, suivie d'une répression sanglante. En outre, le pape venait de leur ordonner de nouveau, sous menace des peines les plus sévères, d'abandonner leur tribun : « Nous vous mandons, disait-il, de refuser dorénavant tout conseil, tout secours, toute faveur à cet homme, dont la perversité rampe comme un serpent, mord comme un scorpion, s'infiltre comme un venin; éloignez-vous de lui comme un troupeau s'écarte d'une brebis atteinte d'un mal contagieux; n'écoutez, ainsi que vous l'avez toujours fait, que les avis et les ordres de votre mère l'Église, afin de mériter notre affection. »

Rienzo, comprenant qu'il n'avait rien à espérer et qu'il avait tout à craindre en restant à Rome; alla chercher un

refuge auprès de son neveu Conte, à Civita-Vecchia[1]; mais cette ville ayant été livrée peu après aux barons, force lui fut de revenir à Rome, où il continua d'habiter le château Saint-Ange, sans être inquiété par ses ennemis, soit qu'on ignorât sa présence, soit qu'on n'osât porter la main sur le protégé des Orsini. Cependant il faillit devenir la victime de ceux-là mêmes qui s'étaient chargés de le protéger, car, presque en même temps, Francesco Orsino, notaire pontifical à Avignon, conçut le projet de le livrer au pape, et Niccolò, neveu du précédent, offrit de vendre sa tête à Giordano Orsino ; mais, par un hasard étrangement heureux pour Rienzo, ses deux ennemis moururent subitement le même jour, dans le château Saint-Ange, avant d'avoir pu mettre à exécution leurs coupables projets.

C'est vers cette époque probablement qu'il faut placer la publication d'un factum attribué au tribun, si tant est qu'il soit de lui, ce que le style bizarre de ce document semble démentir; Rienzo s'y défend vivement du reproche d'avoir abandonné le peuple, dont il se déclare l'instrument servile et la créature ; il implore son pardon, tout en rappelant que les Romains se sont perdus eux-mêmes en ne secourant pas leur seul défenseur. Devait-il aller au-devant d'une mort certaine, sans profit ni pour lui ni pour ses concitoyens; résister quand il se sentait abandonné de tous, et faire couler inutilement des torrents de sang? Il avait mieux aimé renoncer au pouvoir, etc.

Selon l'usage, les sénateurs avaient fait représenter leur ennemi vaincu, avec son chancelier Mancino et son

1. Voir page 87.

neveu Conte, sur un des murs du Capitole, la tête en bas. Rienzo ressentit vivement cet outrage et fit peindre à son tour, sur l'église Santa Maria Maddalena, un ange portant sur son armure les armes de Rome, tenant à la main une croix, au-dessus de laquelle était une colombe, et foulant aux pieds un aspic, un lion, un basilic et un dragon. Ce tableau était à peine terminé qu'il fut souillé de boue. Un soir, Rienzo alla le voir à la dérobée; le mépris avec lequel les Romains l'avaient traité lui causa une profonde douleur, il comprit qu'il devait abandonner tout espoir de les soulever en sa faveur, et, après avoir prié ses amis de faire brûler, durant une année, une lampe devant ce tableau, comme devant une image sainte, il quitta Rome. (Janvier 1348.)

Le pape avait appris avec une satisfaction bien compréhensible la chute de Cola di Rienzo, ainsi qu'en témoigne la lettre suivante, adressée par lui à son protégé, l'empereur Charles IV, et aux électeurs épiscopaux (2 février 1348) : « Cet homme, qui a porté des lois nouvelles au mépris des lois existantes, comme s'il était empereur; qui a cherché à renverser le chef de l'Église et à bouleverser la ville de Rome ; qui a eu l'audace de révoquer toutes les concessions faites dans le cours des siècles par le peuple romain; qui rêvait, lui le dernier des mortels, la pourpre impériale; et qui a accordé ou offert aux cités italiennes des voix dans le collége où devait être élu un nouveau césar; cet homme, qui a blasphémé contre l'Église fondée par Dieu lui-même et que nous avons vainement tenté, par tous les moyens, de ramener dans le sentier de la vertu, a été dépouillé de tous les titres, de toutes les fonctions qu'il avait injustement acquises, et chassé honteusement de Rome, par

Celui qui résiste aux orgueilleux et protège les faibles. Notre légat l'a privé de sa charge et l'a condamné comme suspect d'hérésie. »

En effet, Bertrand, se conformant aux ordres reçus d'Avignon, venait de réunir à Montefiascone une assemblée composée des membres du clergé et de la noblesse de la province, auxquels furent adjoints les représentants des principales villes soumises au Saint-Siège. Rienzo fut invité à se présenter devant ce tribunal, « afin d'y défendre toute sa conduite depuis le jour où il s'était emparé du pouvoir et de prouver, s'il le pouvait, que Clément VI s'était montré injuste à son égard. » Bertrand eut soin de s'engager à ne pas attenter à sa liberté tant que durerait le procès, afin que le tribun ne pût prétexter sa défiance envers le Saint-Siège pour se dispenser de comparaître. On conçoit que Rienzo s'abstint de venir et ne se fit même pas représenter, car l'arrêt des juges choisis par le légat ne pouvait être douteux.

Après l'avoir attendu quelques jours, le tribunal le déclara contumace, le priva à toujours de ses fonctions, de ses dignités, de ses titres, et confirma le jugement prononcé contre lui, en raison des illégalités et des abus de pouvoir que lui reprochait l'Église. Cette sentence fut portée à la connaissance du peuple par tous les moyens dont disposait le légat.

Peu après, Bertrand provoqua une autre condamnation d'un caractère encore plus grave : un soupçon d'hérésie pesait sur le tribun, au dire de ses ennemis, à cause de certaines paroles imprudentes qui lui étaient échappées, et notamment en raison de son assertion que Rome et l'Église étaient indissolublement unies. Le légat assigna donc Rienzo à comparaître devant un tribunal com-

posé de la même façon que le précédent, afin de se laver de cette accusation; pas plus que la première fois, Rienzo ne parut. Après l'expiration des délais qu'il avait fixés, Bertrand attendit quelque temps encore, afin de donner à l'accusé une dernière chance de se justifier; enfin, il proclama solennellement qu'en raison de son absence volontaire et coupable il l'excommuniait de nouveau et le déclarait *suspect* d'hérésie (Rienzo ne fut condamné comme hérétique que plus tard, par le cardinal Ceccano, et dans des circonstances qui ôtent tout poids à ce jugement). Cette seconde sentence fut, comme la précédente, publiée dans toute l'Italie.

Après avoir quitté Rome, Rienzo s'était rendu par mer à Naples[1], où son allié, le roi de Hongrie venait d'entrer sans éprouver de résistance (18 janvier). Il réclama son appui et, en retour, lui promit de l'aider à soumettre la Sicile, que Louis aurait ensuite donnée en fief à l'un de ses fils. Le roi accueillit fort bien ces ouvertures et retint le tribun à sa cour; mais, occupé d'affermir sa conquête, il remit à plus tard la réalisation des projets de Rienzo. Clément VI, informé de sa présence à Naples, chargea son légat de ne rien négliger pour faire comprendre au roi quel crime il commettrait en s'alliant avec le tribun, et lui enjoignit même d'insister pour se faire livrer le rebelle. Cette lettre est du 7 mai 1348; avant qu'elle fût parvenue à Naples, le roi Louis avait abandonné précipitamment sa nouvelle conquête et s'était embarqué à Barletta, pour regagner ses États.

1. On a émis des doutes sur ce voyage à Naples, qui nous semble pourtant certain, d'après les lettres du pape et d'après ce que dit Rienzo lui-même. Voir page 300.

La cause de cette fuite précipitée était l'apparition dans le sud de l'Italie d'une épidémie terrible qui, après avoir désolé toute l'Asie, s'était propagée de proche en proche et venait, par suite de l'imprudence de quelques marchands, de faire son apparition en Italie, où elle prit le nom de *peste noire*, et causa les plus grands ravages. Pise, Gênes, les ports du royaume de Naples, furent les premiers où éclata la maladie, vers le mois d'avril [1]; de là, elle s'étendit à toute la contrée, passa en Sardaigne, puis dans les autres îles et sur les côtes de la Méditerranée ; seule, la ville de Milan fut épargnée, ainsi que quelques autres petites localités situées au pied des Alpes. L'année suivante, la Savoie, le Dauphiné, la Bourgogne, furent dépeuplés par le fléau, qui fit aussi un grand nombre de victimes en Espagne ; on put croire un moment que le reste de l'Europe serait épargné et que la maladie disparaîtrait sur place, mais elle reprit en 1350 avec une nouvelle intensité et gagna le nord de la France, l'Angleterre, l'Écosse, l'Irlande, puis elle parcourut l'Allemagne, la Suède et la Norvège; l'Islande resta presque sans habitants, et, trop faible pour défendre son indépendance, tomba définitivement sous le joug des Danois. Enfin cette épidémie s'éteignit dans les steppes de la Russie, après avoir décimé toute l'Europe. Bien qu'elle ne sévît jamais plus de cinq mois dans un même endroit, elle fit plus de soixante-dix mille victimes à Florence, selon Arétin [2]; cent mille à Venise [3]; soixante mille à Gênes; autant à Naples, où se

1. Les années précédentes avaient été signalées par des disettes générales et une mortalité fort élevée.

2. Cent mille selon Boccace.

3. Les historiens racontent que le grand Conseil fut réduit de mille deux cent cinquante membres à trois cent quatre-vingts.

trouvait alors Boccace; à Pise, il y eut jusqu'à cinq cents morts par jour, de même qu'à Orvieto, qui comptait cependant moins d'habitants; Rome fut relativement épargnée. A Paris, il périt cinquante mille personnes; Avignon fut tout particulièrement éprouvé; Laure y succomba au fléau.

On estimait qu'en France le tiers de la population avait péri; en Italie, la moitié; en Pologne, les trois quarts; en Angleterre, les neuf dixièmes; certaines villes devinrent presque désertes, comme Marseille; on trouva en mer des navires dont tout l'équipage, jusqu'au dernier homme, avait péri[1].

La terreur qu'inspirait ce fléau redoutable eut pour résultat de provoquer partout un redoublement d'ardeur religieuse. C'est ainsi que beaucoup de gens consacrèrent leur fortune à des fondations pieuses; qu'à Florence on distribua plus de trente-cinq mille florins aux pauvres; qu'à Rome on construisit, avec les offrandes des fidèles, l'escalier de marbre qui conduit à Santa Maria Aracœli, et que la confrérie de l'image du Christ put élever un hôpital près du Latran; c'est ainsi qu'en Allemagne il se forma des troupes qui parcouraient les villes et les campagnes en chantant des cantiques et en se frappant mutuellement avec des fouets de cuir, jusqu'à ce que le sang coulât, d'où le nom de flagellants qu'on leur donna. Les dévots ou flagellants devaient jurer de se confesser d'un cœur sincèrement contrit, de pardonner à leurs ennemis et d'obéir à leurs chefs durant les trente-quatre jours que durait la pénitence; il leur fallait également prouver qu'ils avaient au moins quatre deniers à dépenser par jour. Les prêtres étaient

1. Voir Appendice, n° V.



SANTA MARIA ARACŒLI

exclus de cette confrérie, qui avait d'ailleurs été créée en raison de la méfiance qu'inspirait l'absolution donnée, peut-être trop facilement, par l'Église à ceux qui venaient lui demander le pardon de leurs fautes. Il était défendu aux flagellants de recevoir des aumônes, de passer plus d'un jour dans un même lieu, de prendre aucun repos; ils portaient une croix rouge à leur chapeau et un fouet à leur ceinture, et allaient de ville en ville, se livrant aux pratiques les plus étranges[1]; une de ces bandes traversa toute l'Allemagne, recrutant partout des prosélytes[2]. Mais bientôt les flagellants, profitant de leur force, mirent au pillage les pays où ils passaient; le Saint-Siége, qui les avait toujours vus d'un mauvais œil, ordonna à tous les évêques de sévir contre eux[3] et ils ne tardèrent pas à disparaître presque complètement. Pourtant cette secte ne s'éteignit tout à fait qu'à la Réforme[4].

La peste eut aussi pour conséquence un grand relâchement dans les mœurs, ainsi qu'un renchérissement extraordinaire de tout ce qui est nécessaire à la vie, car les survivants, devenus subitement riches par suite des héritages qu'ils avaient faits, ne voulaient plus s'adonner à aucun travail et ne songeaient qu'à se livrer au plaisir.

1. Arrivés à Spire, par exemple, ils se rangèrent en cercle, quittèrent leurs chaussures, se dépouillèrent de leurs vêtements, ne gardant qu'une espèce de jupon qui leur descendait de la ceinture aux pieds; ils se mirent ensuite à tourner autour de l'un d'entre eux, s'arrêtant parfois pour se prosterner et se frappant les uns les autres avec de longs fouets, garnis de pointes de fer; puis ils chantèrent des prières et des litanies et recommencèrent leur ronde et leurs flagellations.

2. Ils étaient plusieurs milliers quand ils passèrent à Strasbourg.

3. Le 20 octobre 1349.

4. Il y avait déjà eu des flagellants au neuvième siècle et au treizième, en Italie; l'Église les combattit toujours avec énergie.

Rienzo échappa à la mort. Abandonné par son protecteur, il était revenu dans les environs de Rome et y entretenait des relations fort actives avec ses amis, qui reprenaient chaque jour plus d'influence, car la misère du peuple ne faisait qu'augmenter : les barons se montraient plus tyranniques que jamais, et les sénateurs, Bertoldo Orsino et Luca Savello, n'employaient leur autorité qu'à couvrir les méfaits de leurs partisans.

Le pape, informé du mécontentement des Romains et des menées de Rienzo, écrivit à son nouveau légat, Annibaldo Ceccano[1], de la famille des Annibaldeschi, (21 novembre 1348), que, puisque le tribun cherchait par des machinations ténébreuses et des promesses mensongères à entraîner dans sa chute ceux qui l'écoutaient, il devait faire publier partout les condamnations prononcées contre lui, et lancer l'anathème sur quiconque lui donnerait asile ou même, connaissant sa retraite, ne la révélerait pas; il lui enjoignait, en outre, de conclure des traités d'alliance avec les républiques de Pérouse, de Sienne, de Florence, afin de pouvoir, le cas échéant, repousser par les armes les tentatives du proscrit. « Nous vous recommandons, disait en terminant Clément VI, de veiller avec soin à l'application impartiale des lois, à la juste répartition des impôts et au maintien de l'ordre et de la sécurité »; c'eût été assurément le meilleur moyen de prévenir le retour du tribun, si seulement le légat avait pu mettre en pratique ce sage conseil.

1. Ceccano, renommé pour son savoir, fut d'abord archevêque de Naples (1326-1327), puis évêque de Tusculum (1327-1350); Clément VI avait en lui la plus grande confiance et le chargea même de ménager une trêve entre les rois de France et d'Angleterre.

Le tribun venait précisément de trouver un auxiliaire précieux dans Werner d'Urslingen, que les Italiens appelaient le duc Guarnieri. Cet aventurier, qui s'intitulait lui-même « l'ennemi de Dieu, de la justice et de la miséricorde », et qui méritait bien ce titre, était venu en Italie quelques années auparavant, appelé par la république de Pise, contre laquelle il n'avait pas tardé à tourner ses armes; après lui avoir fait payer une contribution, il parcourut la Toscane, la Romagne, ravageant impitoyablement les campagnes et rançonnant les villes jusqu'à ce qu'enfin Taddeo Pepoli, avec l'aide des seigneurs voisins, lui fit repasser les Alpes, non par la force, il est vrai, mais en achetant fort cher sa retraite. Werner revint en Italie avec Louis de Hongrie et combattit tantôt pour lui, tantôt pour la reine Jeanne, pillant indistinctement les villes amies et ennemies, emmenant les hommes et les femmes (Rienzo dit lui-même que l'armée de Werner traînait à sa suite plus de cinq cents femmes arrachées à leurs couvents et déshonorées par ses soldats), et ne laissant que ruine et désolation sur son passage. Après le départ de Louis, il s'était dirigé du côté de Rome, dans l'espoir de piller les riches cités de la Toscane; mais Florence, Pérouse, Arezzo, se liguèrent contre lui et lui opposèrent une petite armée. Werner n'osa pas l'attaquer et se rejeta sur les terres de l'Église; Clément VI prit alors à sa solde les troupes réunies par les républiques toscanes, et, avec l'aide des barons romains, le condottiere fut repoussé jusqu'en Campanie. C'est là que Cola di Rienzo alla le trouver; ses promesses le décidèrent facilement à lui prêter main-forte pour rentrer à Rome, mais Werner n'était pas homme à s'engager dans une expédi-

tion de ce genre sans être certain qu'il recevrait la récompense de ses services ; il exigea donc que le tribun lui payât d'avance une partie de la somme promise. Cette demande ne fut pas sans embarrasser grandement Rienzo ; néanmoins il parvint à se procurer à Rome l'argent nécessaire, et un de ses frères fut chargé de le lui porter ; mais la fortune lui était décidément contraire, car son frère s'enfuit avec l'argent. (Juin ou juillet 1348.)

Rienzo renonça alors momentanément à ses rêves ambitieux et alla chercher un asile auprès des spirituels, dont il partageait les illusions, les doctrines et la haine contre le Saint-Siège.

CHAPITRE XIX

LES SPIRITUELS

Les spirituels[1] (*viri spirituales*) ou frères de la stricte observance, fuyant la haine des papes et les persécutions dont ils étaient l'objet, vivaient, pour la plupart, perdus dans ces hautes montagnes qui s'élèvent à l'est de Rome et dont les cimes, âpres et dénudées, conservent bien avant dans l'été les neiges hivernales[2]. Là, ils pouvaient se livrer en toute tranquillité à leurs méditations pieuses, à leurs rêveries sur l'avenir du monde et aux austères pratiques dont saint François d'Assise[3] leur avait donné l'exemple.

On sait que saint François recommandait surtout à ses disciples d'observer rigoureusement le troisième des vœux monastiques, le vœu de pauvreté[4]. « Vous ne devez rien posséder, leur disait-il, pas même en héritage; j'ordonne aux frères de ne recevoir aucune mon-

1. On donnait également ce nom aux valentiniens gnostiques et aux disciples d'Amaury de Bène.

2. Les principales montagnes de ce groupe sont : le mont Velino, 2488 mètres d'altitude; le Morrone; le mont Majella, 2795 mètres; le Gran Sasso d'Italia, dont le plus haut sommet atteint 2900 mètres.

3. On lui avait donné le nom de François, parce qu'il parlait le français. Assise se trouve en Ombrie, à l'est de Pérouse.

4. Les deux autres sont la chasteté et l'obéissance.

naie, ni pour eux, ni pour une tierce personne. » Il les appelait « chevaliers de la pauvreté » ou encore « frères mineurs » en signe d'humilité, et exigeait de tous ceux qui voulaient le suivre une désappropriation complète. Malgré le renom de sainteté et l'autorité dont jouissait saint François, il lui fallut bien des prières pour obtenir d'Innocent III qu'il autorisât un ordre fondé sur des maximes aussi sévères et aussi peu en harmonie avec les doctrines qui prévalaient alors à Rome; encore le pape ne le fit-il que verbalement.

Certains disciples de saint François, entre autres Antoine de Padoue, exagérant et dénaturant peut-être les idées du maître, comme il arrive si souvent, rendirent la stricte observation de sa règle presque impossible; Élie de Cortone, au contraire, et ses partisans souhaitaient plus de tolérance et pensaient que leur ordre n'acquerrait jamais ni extension ni puissance, si l'on en soumettait les membres à des devoirs trop étroits et trop durs. Ainsi, du vivant même de saint François, naquirent ces divisions qui devaient, pendant si longtemps, partager ses disciples en deux sectes irréconciliables.

Lorsque saint François d'Assise eut abdiqué la direction de son ordre par esprit d'humilité, ce fut Élie de Cortone qui lui succéda; néanmoins les doctrines des rigoristes prévalurent et saint François, qui les approuvait, réforma lui-même, en la rendant plus rigide encore, la règle qu'il avait primitivement donnée et qui était presque une paraphrase du Discours sur la Montagne; le pape Honoré III consentit cette fois à confirmer la nouvelle règle. (Bulle du 30 octobre 1223.)

Trois ans après, saint François mourait (4 octobre

1226) à Portiuncola[1], non sans avoir reçu, dit-on, comme une dernière consécration et une preuve de la divinité de sa mission, des stigmates qui rappelaient les blessures du Christ, dont il s'était fait l'apôtre éloquent et enthousiaste.

Lui mort, les deux tendances qui partageaient ses disciples, ne firent que s'accentuer : Élie de Cortone prétendait que ceux-là seuls étaient astreints à la stricte observance de la règle de saint François, qui se croyaient ses égaux en piété; c'était en affranchir tous les frères mineurs. Il fut, à la vérité, déposé par Grégoire IX; cependant ce pape autorisa les franciscains, en 1231, à posséder, non pas, il est vrai, directement, mais par l'intermédiaire de personnes probes et pieuses; un peu plus tard (1245), Innocent IV supprima cette restriction, en déclarant qu'en réalité le Saint-Siège était le véritable possesseur de tous les biens que pourraient acquérir les frères mineurs. Ces concessions furent regardées par beaucoup de franciscains comme manifestement contraires à l'esprit de leur règle; renchérissant sur les maximes professées par leur fondateur et par Antoine de Padoue, ils se firent un devoir de ne rien avoir en propre, pas même le pain du lendemain; c'est à peine s'ils consentaient à posséder un vêtement. Leur mission était, disaient-ils, de passer sur la terre comme des étrangers, de servir Dieu dans la pauvreté, de ne devoir leur subsistance qu'à la charité de leurs semblables, et de vivre dans l'abstinence la plus complète et la contemplation. Comme conséquence de ces doctrines, ils blâmaient ouvertement le pape, l'accu-

1. Couvent qu'il avait fondé.

sant d'une trop grande tolérance envers les vices du siècle, et ils allaient même parfois jusqu'à affirmer qu'une modification profonde de l'Église était inévitable et prochaine. En même temps, ils se prirent à exalter saint François, à le considérer comme un nouveau Christ venu pour sauver l'Église et les hommes, à l'adorer enfin à l'égal d'un Dieu.

C'est vers cette époque que des franciscains divulguèrent certains écrits de Joachim de Flora[1], qu'un vieil abbé joachimite leur avait confiés dans un moment de danger. Or Joachim, surnommé le prophète (1130? 1202), qui passait pour avoir accompli de son vivant et après sa mort plus d'un miracle surprenant et qui, après une vie pleine de péripéties, s'était éteint, en odeur de sainteté, dans un recueillement profond et presque dans l'extase, avait précisément répandu dans ses ouvrages un certain nombre de prophéties dont s'emparèrent avidement tous ceux que mécontentait l'état actuel de l'Église et du monde, car elles semblaient promettre une réforme prochaine du clergé et un renouvellement de l'univers entier[2].

La Trinité, disait-il, n'est pas composée de trois personnes coexistant dans une même substance, mais de

1. Flora, vallée située dans les montagnes de la Calabre.

2. On attribuait à l'abbé Joachim, avec plus ou moins de raison : un livre sur la concordance de l'Ancien et du Nouveau Testament, qui lui aurait été révélé par Dieu lui-même ; une explication de l'Apocalypse ; une réfutation du traité de Pierre Lombard sur le mystère de la Trinité, dans laquelle on releva plus tard plusieurs propositions que le concile du Latran condamna comme hérétiques en 1215. Néanmoins, la foi de Joachim ne fut pas suspectée et, par deux fois, Honoré III déclara qu'il était « un bon catholique »; il fut même canonisé. Longtemps après, les moines de l'ordre de Cîteaux, dont il s'était séparé, l'accusèrent d'hérésie et obtinrent du pape qu'on poursuivît ses disciples.

trois êtres étroitement et indissolublement unis par l'effort de leur consentement et de leur volonté et qui gouverneront successivement la terre. Le règne du Père a pris fin lors de la venue du Christ, et le règne du Saint-Esprit succédera à celui du Fils; autrement dit, le monde passera par trois états : celui de la chair, celui de la chair et de l'esprit, et enfin celui de l'esprit durant lequel le Saint-Esprit achèvera l'œuvre commencée par le Christ[1]. Chacune de ces trois périodes durera quarante-deux générations, de même que la première pendant laquelle se sont succédé quarante-deux patriarches. Suivant ce calcul, l'avènement du Saint-Esprit aurait dû avoir lieu vers l'an 1260; mais cette transition du deuxième au troisième état ne devait pas se faire brusquement; elle serait annoncée par des révolutions, des guerres et par l'apparition de plusieurs antéchrists, dont l'un monterait sur le trône des papes. « Après ces déchirements, disait Joachim, le Saint-Esprit régnera sans partage sur le monde, et l'humanité pourra se livrer en toute tranquillité à l'ineffable joie de contempler la Divinité dans son essence; ce sera son dernier état; bienheureux ceux qui, par la prière et par une dévotion profonde, peuvent y précéder leurs semblables. »

Joachim eut beaucoup de disciples, qui se répandirent dans toute l'Italie attendant patiemment la venue de l'ère nouvelle, car ces doctrines, pour étranges

1. N'est-il pas curieux de voir l'abbé de Flora se rencontrer avec M. Auguste Comte qui a également proclamé que le monde passerait par trois états successifs, formant, pour ainsi dire, la contre-partie des trois états de Joachim : l'état théologique, l'état métaphysique, l'état scientifique ?

qu'elles nous paraissent, étaient bien en harmonie avec l'état des esprits dans cette période troublée; longtemps les joachimites crurent que l'empereur Frédéric était le précurseur qui devait assurer l'avènement du règne nouveau; aussi, lorsqu'il mourut, la déception fut-elle grande parmi eux. Quelques-uns renoncèrent publiquement à leurs illusions; les autres, qui étaient fort nombreux, espérant s'être trompés dans leurs supputations, continuèrent à attendre les bouleversements prédits par leur prophète[1].

C'est alors que furent divulgués, comme nous l'avons dit, certains ouvrages de Joachim, demeurés inconnus jusqu'alors; le regain de popularité que cette publication valut à ses doctrines, amena un assez grand nombre de franciscains dissidents à se ranger parmi les disciples de l'abbé de Flora. Saint François n'avait-il pas prédit des temps nouveaux, comme lui? n'avait-il pas exhorté ceux qui le suivaient à vivre dans l'abstinence, le dénuement, le mépris des choses humaines et la contemplation? Les joachimites et les franciscains avaient pour leurs fondateurs une égale vénération; leurs idées étaient communes; les deux sectes ne tardèrent pas à se confondre. Dès lors, la scission dans l'ordre de Saint-François devint complète et irrémédiable. Un instant on put croire que les partisans du renoncement absolu allaient triompher : Jean de Parme, un des leurs, fut élu général de l'ordre (1247); mais le pape le déposa presque aussitôt et il fut même poursuivi par

1. Les apostoliques, dont Ségarelli, brûlé comme hérétique, était le chef, partageaient leurs espérances et leurs erreurs, en les poussant à l'extrême; pour eux, point de règle, point de vœux, l'amour comme seul bien, la vie de contemplation comme seul but.

son successeur, Bonaventure, à cause d'un livre qu'on lui attribuait, « l'Évangile éternel », qui n'était d'ailleurs qu'une réunion de plusieurs ouvrages de Joachim de Flora, précédés d'une préface[1], et qui avait pour véritable auteur Gherardino del Borgo.

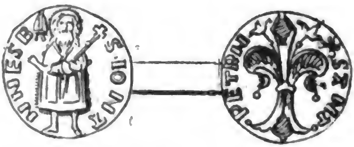
Nicolas III, faisant une subtile distinction entre la possession et l'usage, permit aux frères mineurs de jouir, en toute liberté, des biens qui leur seraient donnés, et Matteo de Aquas Sportas, élu général de l'ordre en 1285, donna lui-même un exemple qui ne fut que trop suivi, en cumulant une foule d'offices et en menant une vie fastueuse. L'opposition des dissidents n'en devint que plus violente; les franciscains y répondirent par des persécutions; ils poursuivirent partout leurs adversaires comme hérétiques et les firent souvent condamner aux châtiments les plus sévères. Néanmoins l'ardeur des frères de la stricte observance ne se ralentit pas; ils faisaient chaque jour de nouveaux prosélytes, tant en France, où ils avaient pris le nom de frérots, qu'en Italie, où on les appelait fraticelli ou spirituels, à cause de leur espérance en la venue prochaine du règne du Saint-Esprit.

A l'avènement de Célestin V (1294) qui, sous le nom de fra Pietro di Sulmona ou de Pietro del Morrone, avait été le chef d'une association de spirituels, les persécutions diminuèrent; on permit aux spirituels de vivre à leur guise, de se vêtir comme ils l'entendraient, car la question du vêtement avait donné lieu à d'ardentes discussions, et de professer en toute liberté leurs doctrines.

1. *Liber concordiæ novi ac veteris Testamenti; Apocalypsis nova; Psalterium decem chordarum.*

Les anciens disciples de Pietro prirent le nom de pauvres ermites de Célestin, ou simplement de célestins[1], et formèrent une confrérie importante dont Ubertin de Casal fut le chef.

Le successeur de Clément V, Boniface VIII, se montra, au contraire, fort rigoureux à l'égard des spirituels, qui durent se réfugier en Sicile, en Grèce, dans les îles de l'Archipel; un grand nombre passèrent en Allemagne, où ils se confondirent avec les béguards qui professaient sur plus d'un point les mêmes opinions. Louis de Bavière les prit sous sa protection et choisit même parmi eux l'antipape qu'il fit élire à Rome, Pietro di Corbara. C'est en vain que Raimond de Villeneuve voulut réconcilier les disciples de saint François; Jean XXII



Monnaie de Jean XXII

venait précisément de donner un nouveau prétexte aux attaques des spirituels en supprimant la distinction faite par ses prédécesseurs entre la propriété et la jouissance; en 1317, il publia une décrétale dans laquelle il ordonnait aux dissidents de faire une prompte soumission, leur rappelant « que la pauvreté est belle, la chasteté admirable, mais que l'obéissance est supérieure à ces deux vertus ». L'année suivante, il déclara hérétiques et apostats ceux qui n'avaient pas voulu se conformer à ses

1. Ils s'appelaient antérieurement : *monacci morronisti.*

ordres; quelques spirituels furent condamnés à Naples par le tribunal de l'inquisition à être battus de verges dans les rues de la ville; quatre périrent sur le bûcher à Marseille, tandis que d'autres expiaient dans une prison perpétuelle leur opposition au Saint-Siège.

Ces persécutions eurent l'effet accoutumé; les spirituels, devenus des martyrs, virent le nombre de leurs disciples et de leurs admirateurs croître rapidement; réfugiés dans leurs retraites inaccessibles des Abruzzes, ils continuèrent à protester avec véhémence contre le luxe et les vices du clergé, à attaquer les papes, qu'ils accusaient de perdre l'Église, et à attendre avec confiance le règne du Saint-Esprit, en observant dans toute sa rigueur la règle de leur fondateur et en vivant au jour le jour, dans la pauvreté la plus complète et dans l'extase. On prétendait qu'ils ne recherchaient la solitude que pour s'y livrer à leurs mauvaises passions, mais le fait n'est nullement prouvé; eux-mêmes en disaient autant de leurs adversaires et ces accusations réciproques prouvent seulement la violence de la haine qui divisait les disciples de saint François.

Un moment, les fraticelli espérèrent triompher de la papauté avec Louis de Bavière; mais, après la prompte retraite de ce dernier, ils durent regagner leurs montagnes et furent de nouveau en butte aux rigueurs du Saint-Siège. Néanmoins le nombre de ceux qui venaient écouter leurs exhortations et partager leurs privations continuait de s'accroître; il se formait sans cesse de nouvelles sectes : les clarenins minorites, qui eurent pour fondateurs Pietro di Macerata et Pietro di Fossombrone; les césarins; les disciples de Jean des Vallées, de Gentile de Spolète; les frères

de l'étroite observance ; pour les femmes, l'ordre des clarisses ; et bien d'autres encore[1]. De plus, les spirituels avaient créé, à l'imitation des franciscains, un tiers ordre : *tertius ordo de pænitentia*, dans lequel étaient admis même les gens mariés. Les tertiaires étaient affranchis de la plupart des obligations imposées aux frères mineurs ; ils devaient simplement s'engager à ne porter que des vêtements de drap commun, sans ornements, ni tout blanc ni tout noir, à faire abstinence deux ou trois fois par semaine, à communier au moins trois fois par an et à se prêter assistance en toute occasion[2].

C'est à ce tiers ordre que Rienzo étant marié dut s'affilier. Il choisit, pour y habiter, le mont Majella, où vivait l'un des chefs des fraticelli, Micaele di Monte Angelo[3] ; là, s'associant à toutes leurs pratiques reli-

1. Les patarins ou patarèens, également fort nombreux en Italie à cette époque, devaient leur nom au diacre Arialde de Milan, surnommé Patarin, parce qu'il habitait le quartier des chiffonniers « pataria ». Ce diacre, qui vivait au onzième siècle, avait énergiquement protesté contre la défense faite aux prêtres de se marier ; ses disciples embrassèrent des doctrines qui furent réputées hérétiques, et le nom de patarin, devenu méprisant, s'appliqua à tous les schismatiques et, par conséquent, aux spirituels. Les cathares, exagérant le dogme chrétien, croyaient, comme les sectateurs de *Zoroastre*, à deux principes opposés : le bien et le mal, Dieu et Satan, également puissants, et se disputant sans trêve la domination de l'univers.

2. La création de ces membres laïques, due à saint François lui-même (1221), fut une des principales causes du développement extraordinaire que prit l'ordre dès son début : quarante ans après la mort de leur fondateur, on estimait à deux cent mille le nombre des franciscains et à huit cents celui de leurs couvents. Le tiers ordre avait des ramifications dans toute l'Europe et soutenait partout les intérêts de l'ordre ; c'est à lui qu'on doit la création du crédit mutuel. L'empereur Charles IV, saint Louis, Blanche de Castille, Marguerite de Provence, en firent partie. Plus tard, un certain nombre de tertiaires voulurent vivre en communauté et prirent l'habit monastique.

3. Dans un procès de l'inquisition, à Bologne (1362), il est fait mention

gieuses, partageant leur dure existence, cachant surtout avec soin son nom et son passé, il menait la vie d'un anachorète; voici, au reste, comment il décrit lui-même ses compagnons[1] : « Ces ermites sont des pauvres d'esprit, qui, morts au monde et ne vivant plus qu'en Jésus-Christ, observent non seulement la loi, mais aussi les conseils de Dieu; ils ont vendu et distribué aux pauvres tous leurs biens, ils se contentent de deux vêtements d'étoffe grossière, qui ne les couvrent que jusqu'aux genoux; ils dorment sur la paille, souvent même sur la terre nue, ils ne veulent jamais toucher une pièce d'argent, ne sachant pas, disent-ils, si le Christ confia sa bourse à Pierre ou à Judas; car s'il l'avait donnée à ce dernier, ce serait une preuve de son mépris pour les richesses et ses disciples devraient suivre son exemple. Pour se séparer du reste du monde, ils ont choisi des lieux retirés et de sombres forêts; ni la cupidité, ni l'ambition, ni l'envie, ne hantent jamais leur cœur; ils ne font point montre d'une fausse piété, mais professent une réelle humilité; la patience, la gaieté, l'innocence, sont unies chez eux à une profonde dévotion. Leur nombre est grand, il le serait plus encore, si le pape ne leur faisait une guerre impitoyable. Qu'ils soient fils de barons ou de roturiers, qu'ils sortent des universités ou de l'Église, ils savent se contenter de peu et reviennent pleins d'allégresse, à travers la neige, les torrents et les précipices, lorsqu'ils ont pu obtenir un morceau de pain ou de fromage, trouver un peu de bois, ou bien quelques maigres légumes. Si l'un d'entre eux

de trois sectes différentes de spirituels : les frères della Povera Vita ; les frères del Ministro ; les frères *di frate Angelo*.

1. Discours : *Super eloquio caritatis.*

est insulté ou frappé, il ne doit rien manger avant d'avoir adressé à Dieu une prière spéciale en faveur de celui qui l'a maltraité. Une fois par semaine au moins, le jeudi d'ordinaire, ils se retirent en un lieu écarté, et là, de complies jusqu'à vêpres le lendemain, ils méditent sur la Passion de Notre-Seigneur, en se frappant la poitrine avec des cordes et des chaînes et en versant des torrents de larmes. La philosophie, la médecine, leur sont inconnues; jamais ils ne chantent, car mieux vaut, suivant eux, chanter avec le cœur qu'avec les lèvres. Ils jeûnent souvent, ils prient presque toujours pour écarter d'eux le démon. Sans que jamais un sourire ne paraisse sur leur visage, ils sont pleins de joie. Quelques-uns ont accompli des miracles. Parmi eux, j'ai vu des nobles, des barons, et même des membres de la famille Colonna, qui, renonçant à tous les biens et à toutes les jouissances de ce monde, ne vivent que d'aumônes et prodiguent les bonnes œuvres. Et pourtant ces pauvres, qui se conforment si exactement à l'esprit de l'Évangile, sont poursuivis par le pape et par l'inquisition! O vie de privations et de recueillement, qui procure l'immortalité! O vie angélique, que seuls les amis de Satan peuvent blâmer! »

Le nouveau zèle de Cola di Rienzo fut si vif qu'il songea un instant à se rendre en terre sainte avec un de ses compagnons, fra Andrea, et quelques autres fraticelli; mais il ne donna pas suite à ce projet. D'ailleurs le tribun n'avait pas aussi complètement renoncé qu'il voulait le faire croire, qu'il le croyait peut-être lui-même, à l'espérance de ressaisir le pouvoir : un de ses ennemis, ayant découvert sa retraite, la révéla à l'archevêque de Naples, Giovanni Orsino, celui-là même

qui l'avait couronné le 15 août; l'archevêque, jaloux sans doute de faire oublier sa complaisance passée envers Rienzo, résolut de le livrer à Clément VI, qui venait précisément de renouveler à Ceccano l'ordre de poursuivre activement le tribun (12 juin 1349). Dans ce dessein, Giovanni fit savoir à Rienzo que le pape, éclairé sur ses véritables intentions, désirait l'absoudre et lui rendre le gouvernement de Rome; il l'invitait, en conséquence, à se présenter devant lui. Rienzo accueillit avec joie cette offre et se dirigeait sans méfiance vers Naples, lorsqu'il apprit que l'archevêque, soupçonné d'être de connivence avec le roi de Hongrie, venait d'être jeté en prison et dépouillé de tous ses biens par Louis de Tarente. Il rebroussa donc chemin et retourna dans sa solitude, où l'un de ses amis lui apprit peu après le complot dont il avait failli être victime[1].

1. Les fraticelli, qu'on appela aussi un peu plus tard bisocchi, continuèrent d'exister jusqu'au concile de Constance; quelques sectes même ne s'éteignirent que longtemps après; en 1421, il se forma une nouvelle confrérie appelée « de l'opinion », parce qu'elle soutenait l'étrange opinion que le pape Jean XXII avait été frappé de mort en 1324, à la suite de sa décrétale relative à la pauvreté du Christ et des apôtres, et que, par conséquent, toutes les condamnations prononcées postérieurement par lui contre les spirituels et leurs doctrines étaient nulles. En 1466, Paul II dut sévir contre cette secte qui prenait une importance inquiétante.

CHAPITRE XX

ROME DE 1348 A 1350 — LE JUBILÉ

Le cardinal légat et les barons, aussitôt rentrés à Rome, s'étaient empressés de rétablir le gouvernement sénatorial tel qu'il existait auparavant.

Deux sénateurs furent nommés, Luca Savello et Bertoldo Orsino, représentant comme toujours les partis qui divisaient la noblesse; sans tenir compte des enseignements qu'aurait dû leur donner la récente révolte du peuple romain, ils suivirent en tout l'exemple de leurs prédécesseurs. La justice redevint partiale, les coupables retrouvèrent un abri inviolable auprès des barons, les crimes se multiplièrent, les routes furent de nouveau infestées de brigands; des rixes sanglantes éclataient à tout propos dans les rues de la ville.

Six mois ne s'étaient pas écoulés, que Rome était retombée dans l'état d'anarchie d'où la fermeté et l'équité du tribun l'avaient tirée. Le peuple, plus maltraité que jamais, se plaignait hautement, comme nous l'avons vu. Clément VI, redoutant quelque soulèvement, se décida à nommer un étranger, Otton, citoyen de Milan, sénateur unique. (Avril 1348.)

On ne sait rien sur Otton, si ce n'est que son administration n'eut pas, à ce qu'il semble, le résultat

qu'en attendait le pape, car l'année suivante (1349), Clément VI désigna deux sénateurs romains, peut-être sur la prière des Romains eux-mêmes, qui avaient envoyé à Avignon, comme ambassadeur, un certain Paolo Capoccio. (Janvier 1349.)

Les nouveaux sénateurs furent Niccolò de' Xanti et Guido di Francesco; ils étaient en fonction en juillet, ainsi qu'en fait foi un acte dressé au nom de la corporation des drapiers et contresigné par eux. Le pape envoya en même temps à Rome, pour le représenter, le cardinal Annibaldo Ceccano[1]. Le légat passa le 22 février à Modène; il dut par conséquent arriver à Rome dans les derniers jours de ce mois.

Le 9 septembre, vers neuf heures du matin, un tremblement de terre, tel qu'on n'en avait pas vu de semblable depuis des siècles, désola l'Italie centrale et méridionale[2] : à Naples, la façade et le campanile de l'église cathédrale furent renversés, divers autres monuments endommagés, mais il n'y eut pas mort d'homme: il n'en fut pas de même à Aquila et au mont Cassin; à Averse, également, une foule de fidèles, soldats allemands pour la plupart, périrent écrasés sous les décombres d'une église où ils étaient allés entendre le service divin; l'Apulie fut bouleversée, et à Pérouse, nombre d'édifices et de maisons s'effondrèrent.

Mais ce fut à Rome que le cataclysme sévit avec le plus d'intensité. « On a vu tomber, disait Pétrarque, ces énormes édifices que les étrangers ne pouvaient

1. Voir page 252.

2. Il y en avait déjà eu un assez violent, le 25 janvier 1348, dont les effets s'étaient surtout fait sentir dans le nord de l'Italie, la Vénétie, la Lombardie, et jusqu'en Bavière.

contempler sans étonnement, et que les Romains daignaient à peine regarder; Pline a dit avant moi : « Il « n'arrive jamais un tremblement de terre à Rome, « sans que quelque grand événement ne survienne. »

La tour delle Melitzie, la tour des Conti, furent à demi détruites; dans l'église Saint-Paul, une colonne de marbre céda, entraînant dans sa chute une partie du toit; le campanile de l'église Saint-Pierre s'effondra; le Latran et Sainte-Marie Majeure furent fortement endommagés; bien des palais éprouvèrent le même sort.

Orvieto subit également quelques dégâts; mais il ne semble pas que les ondes sismiques se soient propagées beaucoup plus loin. A Modène, par exemple, on ressentit à peine la commotion, et pas du tout en Lombardie.

Cette catastrophe, venant si tôt après la peste, tourna de plus en plus les âmes vers la dévotion; de nombreuses donations furent faites aux églises de Rome; des hôpitaux s'élevèrent de tous côtés aux frais des citoyens riches et ces calamités eurent au moins ce bon résultat, qu'elles donnèrent un nouvel élan à la charité. Elles augmentaient aussi le désir des chrétiens d'aller à Rome pour se purifier de tous leurs péchés, grâce au jubilé qui était proche.

On se souvient que, sur les instances des Romains, Clément VI avait déclaré, dans sa bulle « Unigenitus Dei filius », que la prochaine indulgence aurait lieu à Rome, de la Noël de l'année 1349 à la Noël suivante, et que les chrétiens qui voudraient en profiter devraient, après s'être confessés et avoir communié avec dévotion, visiter la basilique de Saint-Pierre, les églises de Saint

Paul hors des murs et de Saint-Jean de Latran[1], durant trente jours s'ils habitaient Rome, durant quinze jours seulement, s'ils étaient étrangers; toutefois, le légat désigné spécialement pour présider au jubilé avait le droit de permettre aux pèlerins d'abréger la durée de leur séjour à Rome, si les difficultés ou les longueurs de la route justifiaient cette tolérance, ou bien encore si l'affluence des fidèles la rendait nécessaire. Vers la fin du jubilé, le pape dispensa même de toute visite à Rome ceux qui, ayant témoigné un désir sincère de faire le pèlerinage, en avaient été matériellement empêchés, à la condition cependant qu'ils fissent don à l'Église de l'argent que ce voyage leur aurait coûté.

Le 15 septembre 1349, Clément VI rappela aux chrétiens les termes de la bulle « Unigenitus Dei filius » et la confirma.

Il nomma (16 novembre 1349) sénateur unique Geraldo de Vendoro, seigneur de Denzenato[2], qui était au service de l'évêque de Limoges, en lui donnant comme mission spéciale de purger les environs de Rome des brigands qui les infestaient, et d'assurer la tranquillité à l'intérieur de la ville, afin que les pèlerins pussent vaquer en toute sécurité aux exercices de piété qui leur étaient imposés. « Que les haines intestestines prennent fin, lui écrivait-il, que les séditions ne se renouvellent plus, que le cliquetis des armes et le bruit des combats s'apaisent, que le repos et la tran-

1. La visite à l'église du Latran fut imposée cette fois, bien qu'elle n'ait pas été exigée lors du précédent pèlerinage (1300); « parce que, disait Clément VI, cette église contient le baptistère où Constantin a été baptisé et guéri de la peste, ainsi qu'une image miraculeuse du Christ, qui apparut à saint Sylvestre le jour où il en fit la dédicace ».

2. Denzenato, sur le Panaro, non loin de Ferrare.

quillité leur succèdent. Je vous ai choisi comme le plus digne et le plus capable de remplir les hautes fonctions que je vous accorde ; mettez un terme aux dissensions qui troublent la ville, et que chacun se prépare à célébrer dignement le jubilé. »

Pour plus de sûreté, le pape avait investi le cardinal Ceccano des pouvoirs les plus étendus en vue du maintien de l'ordre : droit de condamner ou d'absoudre les princes, les cités, les nations même, de juger sans appel, de conférer des dignités et des charges importantes, de sacrer des chevaliers ; le légat habitait le palais papal, célébrait les offices avec le même cérémonial que le Souverain Pontife, et, quand il se rendait à l'église ou retournait à son palais, les trompes d'argent sonnaient à son passage.

Le cardinal, qui était allé jusqu'à Naples, revint prendre possession de son poste en janvier 1350. Poncio Perotto, vicaire du pape à Rome, lui fut adjoint.

Les pèlerins commençaient à arriver ; les premiers s'étaient mis en route au cœur de l'hiver, traversant les Alpes malgré la neige, malgré le mauvais état des chemins, et ils se dirigeaient sur Rome en troupes de plus en plus nombreuses ; bientôt ce fut à peine s'ils trouvèrent de quoi se loger et se nourrir. Partout on exploitait leur passage ; les aubergistes profitant de l'occasion, selon une coutume qui n'est pas nouvelle, faisaient payer à prix d'or le moindre réduit et pourtant, loin d'avoir le temps de s'occuper de tous ceux qui venaient leur demander un abri, ils ne suffisaient même pas à recevoir l'argent qui leur était dû ; on le laissait sur la table en s'en allant et personne n'y touchait, tant était grande la probité qui régnait parmi les

fidèles. Des villes, comme Modène, imposèrent des droits exorbitants à ceux qui voulaient traverser leur territoire; peu importait aux pèlerins, ils se contentaient de faire un détour. Beaucoup couchaient en plein air; les Allemands et les Hongrois, entre autres, campaient autour de grands feux et entraient rarement dans les villes. Parfois des brigands les attaquaient, mais ils se prêtaient main-forte et se défendaient résolument. Leur imagination, surexcitée par les prédications qu'ils avaient entendues, leur montrait devant eux la ville sainte, où le pardon de leurs péchés et le salut les attendaient, et ils poursuivaient leur route, malgré tous les obstacles, imperturbablement.

De Noël à Pâques, il y eut constamment à Rome, dit-on, plus d'un million de fidèles; de Pâques à la Pentecôte presque autant; les chaleurs de l'été et les travaux des champs arrêtèrent quelque peu le flot des pèlerins, dont le nombre se réduisit, de la Pentecôte à l'entrée de l'automne, à deux cent mille; mais, depuis ce moment jusqu'à la fin du jubilé, c'est-à-dire, jusqu'à la Noël, l'affluence redevint énorme; les gens riches ou puissants, qui voulaient éviter de se trouver mêlés à la foule, choisirent cette époque pour aller gagner l'indulgence, et Rome devint le rendez-vous de l'aristocratie de tous les pays. Pétrarque, qui habitait en ce moment Padoue, suivit l'exemple général; malgré un accident de cheval fort grave, il continua sa route jusqu'à Rome et y accomplit les dévotions prescrites[1].

1. Voici ce qu'il écrit lui-même à ce sujet : « Occupé du plaisir que me donnait l'espérance de voir Rome dans cinq ou six jours, je réfléchissais sur le changement que le cours des années apporte dans notre façon de penser : voici, me disais-je, mon cinquième voyage à Rome ; j'y suis venu,

Le célèbre cardinal Guy de Boulogne, archevêque de Lyon, oncle du roi de France, Jean le Bon, était venu au commencement du printemps, en même temps que sa mère Marie, fille de Guillaume de Flandre, seigneur de Terremonde[1]. En quittant Rome, il ne put s'empêcher de s'écrier : « Pour rendre cette cité à la raison, il faudrait la détruire de fond en comble et la reconstruire ensuite. »

On estime à cinq mille en moyenne le nombre des fidèles qui entraient et sortaient de la ville chaque jour; « c'était merveille, dit Pétrarque, que la terre, qu'on croyait dépeuplée, pût encore fournir une pareille multitude ». Malheureusement une foule de pèlerins périrent en route ou à Rome même; « un dixième seulement de ceux qui étaient partis revirent leur pays », dit un chroniqueur, qui probablement a exagéré la vérité.

Lorsqu'on exposa, vers la fin du carême, le saint suaire[2] à Saint-Jean de Latran, la foule, qui se pressa

il y a quatorze ans, poussé par la seule curiosité de voir les merveilles qu'elle contient; puis, le désir, *un peu trop précoce*, d'être couronné, m'y a ramené une deuxième fois. Ce voyage doit être heureux, puisqu'il a pour unique objet mon salut éternel. Pendant que je songeais ainsi, le cheval de l'abbé qui m'accompagnait, voulant frapper le mien, lança une ruade qui m'atteignit au genou. J'éprouvai une douleur si violente que je dus m'arrêter; mais bientôt, songeant à la solitude du lieu, je résolus de pousser jusqu'à Viterbe. »

C'était le 15 octobre; Pétrarque fut forcé de demeurer plusieurs jours à Viterbe : il était encore souffrant de cet accident, lorsqu'il le raconte à Boccace, le 2 novembre.

1. Son père était Robert VII, comte d'Auvergne et de Boulogne. Guy passa par Este, le 17 février 1350. Nommé cardinal en 1342, il mourut le 25 novembre 1372.

2. Le saint suaire de sainte Véronique était un mouchoir avec lequel, d'après la tradition, elle essuya le visage du Christ couvert de sang et de sueur, pendant qu'il portait la croix, et qui conserva l'empreinte de ses traits. Il y avait également des saints suaires à Cologne, à Besançon, à Turin, etc...

pour le contempler fut si grande, qu'on dut le montrer aux fidèles tous les dimanches ainsi que les jours de fête; néanmoins, il arriva souvent que deux, trois et quelquefois jusqu'à douze personnes périrent étouffées en voulant s'approcher. On ne savait où loger une telle multitude, chacun s'était fait aubergiste et toutes les maisons étaient pleines; les Romains réalisèrent d'énormes profits, car non seulement ils faisaient payer fort cher aux pèlerins un misérable lit, mais ils leur défendaient d'introduire des denrées dans la ville, afin de pouvoir leur vendre ce dont ils avaient besoin à des prix excessifs; encore fraudaient-ils sur la qualité! Et cependant l'enthousiasme était si grand, que dans toute cette foule il ne s'élevait pas même une plainte et que les offrandes affluaient aux églises. Aussi la population fut-elle fort irritée lorsqu'elle apprit que le cardinal Ceccano, usant du pouvoir qu'il tenait du pape, allait réduire à huit jours et même, dans certains cas, à un jour, le temps que les fidèles devaient passer à Rome; cette mesure avait été, il est vrai, rendue nécessaire par le nombre toujours croissant des pèlerins; mais les Romains n'entendaient pas être ainsi frustrés de leurs bénéfices; il y eut un commencement de révolte bientôt apaisée par les concessions que fit le légat. Au reste, le peuple n'aimait guère Ceccano, auquel il reprochait, entre autres choses, d'être originaire de la Campanie, de loucher et d'aimer par trop l'ostentation.

Cette malveillance éclata à propos d'une circonstance assez bizarre : le cardinal possédait, pour son agrément, un superbe chameau, animal alors presque inconnu en Europe; un jour qu'on le faisait promener dans une cour du palais, quelques gens du peuple s'approchèrent

de lui pour le regarder de plus près, le touchèrent et poussèrent même la hardiesse jusqu'à vouloir monter dessus. Leurs exclamations, leurs rires attirèrent l'attention d'un des serviteurs de Ceccano qui, irrité de leur sans-gêne, leur cria d'un ton impérieux de s'éloigner; les Romains n'en firent rien; alors il passa aux menaces et finit par les faire chasser de la cour par les gens du légat. Le peuple, loin de se retirer, les accabla de pierres, brisa les grilles qu'on avait fermées et criant : « Sus, sus au patarin! » se précipita sur le serviteur de Ceccano, qui eut à peine le temps de s'enfuir; les émeutiers se répandirent autour de la résidence du légat et essayèrent d'en forcer l'entrée. Leur nombre augmentait à vue d'œil, car la nouvelle de cette bagarre s'était vite propagée dans la ville : des gens armés de toutes pièces arrivaient à la rescousse des premiers assaillants; les pierres volaient de toutes parts, les flèches s'entre-croisaient; les Romains approchèrent même des machines de guerre. On eût dit un siège en règle. Les gens du légat avaient fort à faire pour résister à l'assaut. Ceccano, qui ignorait la cause première de tout ce tumulte, assistait, plein d'effroi, du haut d'un balcon, aux péripéties du combat; il se tordait les bras de désespoir, et s'écriait en gémissant : « Mais que leur ai-je donc fait? Pourquoi m'insulter de la sorte? Est-ce en vous conduisant d'une pareille manière que vous espérez engager le Saint-Père à revenir parmi vous? Il ne pourrait exercer en liberté, ni ses droits de souveraineté, ni ses fonctions sacerdotales. Je ne suis pas venu ici pour me battre. Vous êtes bien misérables et bien orgueilleux! » Malgré ses cris, ses supplications, ses gestes, la lutte continuait avec acharnement;

enfin le frère Gianni de Lucques, commandeur du Saint-Esprit, se précipita au milieu des combattants et parvint à les apaiser. Ceci se passait au commencement du printemps.

Peu après, Ceccano eut une alerte encore plus vive. Un jour que, pour gagner, lui aussi, l'indulgence plénière, il se rendait de Saint-Pierre à Saint-Paul, deux flèches furent tirées sur lui d'une petite maison isolée, située non loin de l'église Saint-Laurent[1]. L'une d'elles se perdit, l'autre se fixa dans son chapeau sans lui faire d'ailleurs aucun mal; le cardinal, en proie à la plus vive terreur, arrêta son cheval. Une partie de son escorte, qui était nombreuse, s'empressa autour de lui, tandis que l'autre se précipitait vers la maison d'où étaient partis les traits; on la fouilla de fond en comble sans découvrir le coupable, qui avait eu le temps de s'enfuir par une porte de derrière et s'était mêlé à la foule des pèlerins. On ne trouva que son arbalète et deux flèches. Néanmoins, sur l'ordre de Ceccano, la maison fut rasée, et le propriétaire, qui n'en pouvait mais, paya ainsi pour le coupable. Le légat ne cessait de dire en revenant vers son palais : « Dans quelle ville suis-je donc venu ? Il vaut mille fois mieux être un pauvre curé à Avignon qu'un grand prélat à Rome ; on vient m'assiéger dans mon palais, on cherche à m'assassiner dans les rues, et je ne sais de qui me venger ! »

Un prêtre fut mis à la torture, mais on n'en tira aucun éclaircissement; on jeta aussi en prison un grand nombre de malfaiteurs dont, après examen, on ne put établir la culpabilité; enfin, faute de mieux, Ceccano

1. L'église Saint-Laurent, qui existe encore, se trouve tout près de la colonnade de Saint-Pierre.

accusa Rienzo d'être l'auteur de cette agression. On courir le bruit qu'il avait pénétré dans la ville, milieu de la foule, tant pour y gagner l'indulgence q pour y travailler à son rétablissement. Certaines lett que reçut le pape confirmaient, à ce qu'on dit, cette su position, et elle semblait d'autant plus vraisemblabl Avignon, qu'on y était alors convaincu que les Romai souhaitaient ardemment de rendre le pouvoir à le ancien tribun, et que seule la crainte de chasser pèlerins et de tarir la source de leurs profits les em chait de faire une nouvelle révolution. Les partisans Ceccano affectèrent de partager cette croyance. Il cependant bien difficile d'admettre qu'un personna aussi connu que devait l'être Rienzo à Rome, ait pu dissimuler sa présence; ses ennemis étaient nombre et celui qui l'aurait livré eût été largement réco pensé; puis les faits qui viennent d'être relatés se s passés en avril, et Rienzo se trouvait à Prague, dès mois de juillet; or, il fallait à cette époque plus deux mois à un simple pèlerin pour franchir l'esp qui sépare Rome de la capitale de la Bohême[1]. La t tative de meurtre dont Ceccano faillit être victime saurait donc être imputée au tribun; tout au plus e il permis de soutenir qu'elle était due à ses inci tions. Il faut se rappeler aussi que les Romains mép saient et haïssaient le légat et que, lorsqu'il mourut après, on prétendit qu'il avait été empoisonné, sa pourtant accuser cette fois le tribun de ce nouv crime.

Néanmoins, Ceccano, non content d'avoir lancé

1. Voir aussi page 317.

[illegible]cations les plus terribles contre [illegible] [illegible]teurs, de les avoir privés de [illegible] de toutes leurs dignités et déclarés [illegible] et rebelles, renouvela, en les aggravant [illegible] prononcées naguère contre [illegible] [illegible] et de visionnaire hérétique [illegible] [illegible], le chargea des malédictions [illegible] [illegible]ment qu'on lui accorde [illegible] à ses complices.

Depuis cet attentat, le [illegible] [illegible]: on ne le [illegible] jamais [illegible] d'une solide cuirasse et [illegible] se livrait à mille intrigues pour [illegible] [illegible]; son aversion pour [illegible] [illegible]saient pas [illegible] poursuivaient à coups [illegible] dans les rues de la [illegible] [illegible] il adressa enfin [illegible] [illegible] et de [illegible] [illegible]

[illegible]

CHAPITRE XXI

COLA DI RIENZO A PRAGUE

Vers le milieu du mois de juillet de cette même année 1350, un étranger arrivait à Prague, avec quelques compagnons de route, Italiens comme lui, et recevait l'hospitalité chez un pharmacien de Florence. Il manifesta le désir de voir l'empereur Charles IV, qui se trouvait alors dans sa capitale, et réussit à obtenir une audience. Charles IV était seul quand l'inconnu fut introduit en sa présence; celui-ci, après s'être agenouillé suivant le rite prescrit, s'avança vers l'empereur et lui parla ainsi : « Sérénissime Majesté, qui avez la gloire de commander au monde entier, je suis ce Cola di Rienzo à qui Dieu accorda la grâce de gouverner Rome et son territoire et d'y faire régner la paix, la justice et la liberté. La Toscane, la Campanie et la Maritime reconnaissaient mon autorité; j'ai pu refréner l'arrogance des grands et mettre un terme à bien des iniquités. Mais je ne suis, comme les autres, qu'un ver rampant, qu'une plante chétive, qu'un homme fragile; en signe d'humilité, je voulus que mon bâton de commandement fût en bois, non en fer. Et cependant, Dieu résolut de me châtier; les nobles, pleins de jalousie et d'orgueil, me poursuivirent de leur haine et cherchè-

rent à me faire périr; vaincu, il m'a fallu quitter ma patrie. Leur crime est resté impuni. Je viens implorer votre appui et chercher un refuge sous votre aile, dont l'ombre est un bouclier protecteur. Certain que vous saurez me défendre contre mes ennemis, je me crois à l'abri de tout danger auprès de vous; vous ne me laisserez point périr dans le gouffre de l'injustice, car vous êtes empereur et votre épée doit punir les tyrans. Le frère Angelo di Monte di Cielo, qui habite sur le mont Majella, a prédit que l'aigle tuerait les corneilles. »

C'était de la part du tribun un acte qui ne manquait ni de hardiesse ni de grandeur, on l'avouera, que d'aller ainsi affronter, jusque dans sa capitale, ce monarque, qu'il avait voulu naguère dépouiller de sa couronne, et qu'il savait être la créature, l'instrument de Clément VI!

L'empereur Charles IV, que ses adversaires ont si peu épargné et qui, il faut le reconnaître, avait un certain penchant pour l'avarice et sacrifia trop souvent les intérêts de l'Empire à ceux de l'Église, n'en possédait pas moins, sans avoir le caractère chevaleresque de son père, des sentiments généreux, beaucoup d'habileté politique, et une instruction fort rare à cette époque (il parlait, dit-on, plusieurs langues); il affectionnait les lettres et cherchait à attirer à sa cour, une des plus brillantes de l'Europe, les écrivains, les poètes, enfin tous les esprits éclairés de son temps; il couronna de sa main Zanobie de Strada[1], ami de Pétrarque, fonda les universités de Prague et de Vienne, et fit recopier une foule de manuscrits; il promulgua la bulle d'or (1356),

1. A Pise, en 1355, sur la prière de Acciajuoli. Pétrarque ne pardonna jamais à Charles IV de lui avoir donné ainsi un rival.

qui demeura jusqu'en 1806 la charte de l'Empire[1].

Il écouta avec bienveillance les paroles de Rienzo et, loin de le traiter en ennemi, lui promit d'examiner attentivement sa prière; puis il le congédia, non sans lui avoir demandé de mettre par écrit ce qu'il venait de lui confier. C'est ce que fit sur-le-champ Rienzo en ces termes :

« César auguste, vous avez daigné me demander d'exposer ce que j'avais dit en votre présence illustre. Permettez que je me réjouisse d'abord de me trouver dans une ville où j'espère que, de même qu'on y sépare l'or et l'argent de la gangue qui les souille, on purifiera mes pensées, si elles sont entachées de quelque erreur. Je ne saurais pas plus cacher le nom que je porte, mes efforts pour détruire les tyrans et les malfaiteurs de toute espèce qui désolent l'Italie, les services que j'ai rendus aux églises, aux monastères, aux hôpitaux, aux pauvres, aux opprimés, aux étrangers, aux voyageurs, à tous ceux enfin qui veulent vivre en paix et honnêtement, qu'une cité, placée sur une éminence, ne se peut dissimuler. Le Saint-Siège et tous les Italiens le savent; le clergé et les étrangers m'ont approuvé. Mais comme je m'enorgueillissais du bonheur et de la gloire que Dieu m'accordait sans cesse, il résolut, dans sa justice, de m'en priver; les fleurs et les fruits de mes travaux tombèrent et je suis devenu momentanément stérile, comme l'arbre dépouillé par le vent. Alors je dus fuir ces ennemis que na-

1. La « bulle d'or », appelée aussi « constitution caroline », réglait les droits, les privilèges et les fonctions des électeurs, ainsi que les cérémonies qu'on devait observer à l'élection des empereurs ; son nom provenait du sceau d'or (appelé *bulla* en latin du moyen âge) qu'elle portait.

guère j'avais abattus avec l'aide de Dieu, vaincu non par eux, mais par la toute-puissance céleste. Je déposai volontairement, devant le peuple en larmes, ma couronne ainsi que le sceptre de la justice, et je me retirai dans les solitudes des Apennins, où je vécus avec les ermites, dans la prière et la méditation. C'est là qu'un solitaire, vénéré de tous, fra Angelo, du mont Vulcain[1], vint me trouver et me salua tout d'abord par mon nom, ce dont je ne laissai pas que d'être fort surpris, car je ne l'avais révélé à personne. Il me dit que je m'étais assez occupé de mon propre salut, qu'il était temps de songer au bien de l'humanité, et qu'une inspiration divine lui avait appris ma retraite. Puis il m'annonça que, conformément aux prédictions de plusieurs spirituels, Dieu devait accorder bientôt aux hommes, grâce à l'intercession de la Vierge très glorieuse, une rénovation complète du monde, et que des fléaux destinés à châtier les méchants et les crimes du clergé, tels que la peste, les tremblements de terre et d'autres plus terribles encore, dont les prières de saint Dominique et de saint François avaient une première fois sauvé le monde, allaient fondre sur l'humanité. « Dieu », ajouta-t-il, « justement indigné de ne plus trouver sur la terre « un seul homme capable de faire le bien, ni un seul « représentant de l'Église qui ait conservé les vertus « primitives, s'apprête à sévir sans pitié contre tous les « hommes, à renouveler la face de l'univers, et à « ramener l'Église à son ancienne pureté. Il en résul« tera une ère de paix complète, non seulement parmi

1. Rienzo l'appelle indifféremment « du mont Vulcain » ou « du mont *di Cielo* ».

« les chrétiens, mais aussi entre eux et les Sarrasins,
« et tous obéiront désormais à un seul chef, grâce à
« l'intervention du Saint-Esprit, dont le règne est pro-
« che[1]. Alors les mortels apprendront à connaître véri-
« tablement leur Créateur. Le Tout-Puissant choisira
« un homme qu'il désignera par des signes certains à
« l'humanité, et qui, avec l'aide de l'empereur élu,
« réformera le monde et purifiera l'Église. »

« Sur ma demande, Angelo m'apprit encore que cet homme prédestiné serait vaincu ou mis à mort par le Souverain Pontife, mais qu'au bout de quatre ans il se relèverait et que sa voix remplirait de terreur les représentants de Dieu sur la terre; que le pape lui-même serait en danger de mort; qu'enfin il sauverait l'Église prête à s'écrouler, comme jadis saint François, la transformerait de fond en comble et édifierait avec ses richesses un temple magnifique, auquel on donnerait le nom de Jérusalem, qui serait dédié au Saint-Esprit, et où les infidèles viendraient de toutes parts, d'Égypte même, adresser à Dieu leurs prières et leurs actions de grâces.

« Fra Angelo me conseilla ensuite d'aller trouver l'empereur des Romains, qui est le centième depuis Auguste, afin de l'aider par mes conseils et mes efforts à accomplir l'œuvre qui lui est réservée; il m'assura que le temps était venu où Rome, privée depuis cinquante ans de l'arche sainte, devait resplendir de nouveau du double éclat de la tiare pontificale et de la couronne impériale. J'hésitais, car je tremblais à l'idée de me présenter devant un prince que j'avais pu offenser

1. Rienzo avait, comme on voit, complètement adopté les idées des spirituels.

jadis par des paroles imprudentes; mais il me rappela certaines prophéties des spirituels dont, disait-il, l'accomplissement était proche (une partie de ces prophéties s'est déjà réalisée; quant au reste, je me conforme à ce qu'en pense l'Église). Je me suis donc mis en chemin pour me jeter à vos pieds augustes, car je craignais la colère de Dieu, si je n'obéissais à des ordres qui semblaient venir de lui. Qui pourrait me reprocher d'être venu devant vous dans le but de vous faciliter les voies, à vous qui êtes le maître légitime de l'empire et qui pouvez entrer à Rome, si vous le voulez, sans y porter, comme vos prédécesseurs, la ruine et la désolation, et sans verser une goutte de sang? S'il y a un coupable, Dieu le connaît. Pour moi, je puis vous assurer qu'il n'existe pas en Italie un homme plus puissant que moi, plus chéri, plus regretté des Romains et des populations voisines; seul, j'ai réussi à soumettre en même temps les Colonna et les Orsini, ce que les empereurs n'ont jamais pu faire; grâce à moi, ils vous obéiront sans oser murmurer, et le peuple restera uni sous votre main. Dussé-je renouveler le sacrifice d'Abraham, je vous offre mon fils en otage, car mon zèle pour le bien public dépasse encore mon amour pour l'empire, et je veux assurer avant tout le triomphe de la justice. »

Rienzo ajouta, paraît-il, que les événements dont il annonçait la venue auraient lieu dans un an et demi[1], qu'alors le Souverain Pontife mourrait, qu'en l'année 1357 il n'y aurait plus sur la terre qu'une religion, et que le nouveau pape, l'empereur et lui formeraient une sorte de trinité représentant Dieu sur la terre.

1. C'est aussi le cas de M. Auguste Comte, qui indiquait dans ses ouvrages l'époque précise à laquelle devait s'accomplir la rénovation du monde.

Il est impossible de fixer exactement la part de la vérité dans cette lettre, où l'imagination si fertile du tribun s'est donné libre carrière; mais ce qui est indiscutable, c'est l'habileté avec laquelle les faits sont présentés. En s'efforçant de persuader à Charles IV, esprit profondément religieux, que Dieu l'avait désigné, par la bouche des prophètes, pour réformer le monde et régénérer l'Église, que son règne devait ouvrir une ère de paix parmi les hommes, d'union dans une même foi, de gloire pour l'empire et pour lui, Rienzo avait trouvé le seul moyen de le toucher, de le convaincre peut-être.

Mais si l'empereur pouvait pardonner à son ennemi vaincu, s'il pouvait même se laisser un instant séduire par ses projets grandioses, sa reconnaissance et son respect envers Clément VI, les liens nombreux qui l'unissaient à l'Église et qu'il ne pouvait rompre à son gré, sa foi de chrétien rigide, lui défendaient de laisser Rienzo attaquer impunément la personne du pape et émettre des opinions aussi hardies, aussi contraires même aux doctrines professées à Avignon, que celles contenues dans cette lettre. Charles IV devait, en grande partie, il ne faut pas l'oublier, son élévation à Clément VI; on l'appela au début de son règne, non sans raison, « l'empereur des prêtres »; il avait formellement et solennellement reconnu les droits supérieurs de l'Église[1], renonçant ainsi à la politique traditionnelle de ses prédécesseurs; de plus, il n'était pas sans savoir qu'une condamnation des plus graves pesait sur le fugitif. Pouvait-il faire autrement que de traiter Rienzo en rebelle et en hérétique? Sur son ordre, on l'enferma,

1. Voir page 2, note 1.

ainsi que ses compagnons de route, dans la prison de Prague. En même temps, l'empereur informait Clément VI de cet événement extraordinaire.

Comme il se plaisait au commerce des gens instruits et intelligents, il admit encore deux fois le prisonnier en sa présence; plusieurs personnages importants, curieux de le voir et de l'entendre, assistèrent à ces entrevues : c'étaient l'archevêque de Prague, Arnest de Pardubiz, dont nous aurons plus d'une fois à parler, l'archevêque de Trèves, l'ambassadeur du roi d'Écosse.

Cependant l'empereur, bien qu'il eût pardonné à Rienzo, à ce qu'il semble, ses torts envers lui, n'osait lui rendre la liberté. Alors le tribun résolut de frapper un grand coup; il adressa à Charles IV une longue lettre dans laquelle il commence par lui demander son élargissement, « car la foule, dit-il, a l'habitude de donner tort à ceux sur qui la main de la justice semble s'appesantir; lorsqu'on saura que vous m'avez emprisonné, on croira que mes crimes sont réels; Dieu m'est témoin cependant que je suis un chrétien fidèle, et que je respecte en tout point la foi évangélique et apostolique; puis, les tyrans, ennemis parfois dissimulés mais toujours implacables de votre autorité et de la justice, qui ne redoutaient que moi et que nul n'a jamais pu châtier, se réjouiront hautement; ils redoubleront d'audace, et les malheureux qu'ils oppriment, privés de leur défenseur, perdront tout espoir; enfin le mal dont je souffre, et qui se traduit par des syncopes prolongées et fréquentes, surtout la nuit, ne fait que s'aggraver dans l'étroite cellule qui me sert de prison. Si vous ne voulez pas me voir succomber, ce qui remplirait mes ennemis de joie et les peuples d'Italie de tristesse,

il me faut, affirment les médecins, du grand air et de l'espace, car ce sont les seuls remèdes contre ce mal, qui, s'il n'est pas convenablement soigné, occasionne souvent la mort subite de ceux qui en sont atteints. »

Il aborde ensuite le point capital et, après avoir longuement assuré Charles IV que son désir avait toujours été de garder éternellement le silence sur ce qu'il allait lui révéler, et que les circonstances seules où il se trouvait, et une inexorable nécessité, l'avaient forcé à se départir de sa réserve, il lui rapporte, avec force détails, la légende relative à sa naissance, dont il a été parlé au début[1]; à l'appui de son dire, il affirme, entre autres choses, qu'un ami de son père, se trouvant auprès de Louis de Bavière, lui avait dévoilé devant toute sa cour ce mystère, ce dont l'empereur pouvait facilement s'assurer, s'il le voulait.

Afin que Charles IV n'ait point à rougir de cette parenté inattendue, il lui énumère toutes les actions d'éclat, tous les bienfaits qu'il a accomplis durant son court passage au pouvoir, et, se comparant au Saint-Esprit, il rappelle ces paroles qu'on prononce en son honneur le jour de la Pentecôte : « Seigneur, envoie l'Esprit-Saint, et tu renouvelleras la face de la terre. »

« De même que le soleil semble plus beau et plus brillant, dit-il, quand il apparaît de nouveau après avoir été voilé par de sombres nuées, de même, si grâce à votre tout-puissant appui je retourne en Italie, mon apparition y sera accueillie avec plus d'enthousiasme encore que la première fois. Qui sait si Dieu, qui prévoit tout, n'a pas envoyé la peste et les

1. Voir page 29.

autres fléaux autant pour assurer votre triomphe que pour venger la mort de votre aïeul, et si je n'ai pas été choisi par lui et élevé au faîte des grandeurs, pour faciliter votre retour et être votre précurseur? »

Charles IV, qui avait moins d'ambition et peut-être plus de sens politique que beaucoup de ses prédécesseurs, comprenait bien et avait dit que l'empire ne pouvait être rétabli tel qu'il était jadis que par un miracle.

« Ne serait-ce pas effectivement un miracle, s'écrie Rienzo, si l'empire croulant était sauvé par un homme pauvre et inconnu comme moi, de même que saint François a soutenu naguère l'Église chancelante? Ta puissance est souveraine, ô César; que ton action bienfaisante s'exerce sur le ciel comme sur la terre! Le pape ne doit pas plus porter le glaive que toi les clefs; combien plus heureux serait le monde si chacun se contentait du rôle que le destin lui a assigné, et si l'on rendait à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César. Le pape a fait jusqu'ici un fort mauvais usage du pouvoir qu'il s'arroge; il frappe les siens et ménage ses ennemis; ses brebis n'ont point de défenseur contre la rapacité des loups; le chef de l'Église, les cardinaux, le clergé, acceptent et approuvent tout ce qui peut contribuer à augmenter leurs richesses; mais si quelqu'un s'élève pour leur reprocher leur luxe et leur mollesse, ils l'appellent aussitôt hérétique et schismatique, et l'accablent sous leurs coups : plus d'un déjà a été traité de la sorte qu'on a, dans la suite, rangé au nombre des martyrs et des saints. Pour moi, je n'ai nul désir de disputer sur ces questions avec l'Église, je n'ambitionne qu'une chose: vivre en paix, honnêtement et assurer mon salut.

« Je dois ajouter, pour terminer, que le temps presse, et que, si vous voulez vous rendre maître de Rome (et vous n'avez qu'un signe à faire pour cela), il ne faut pas attendre que les sénateurs actuels soient sortis de charge, car alors les sommes énormes que les différents impôts, et notamment la gabelle (cent mille florins), ont rapportées grâce au jubilé et qui appartiennent de droit à l'empire, vous échapperaient.

« Que Dieu, par la vertu du Saint-Esprit, vous ouvre les yeux, et puissiez-vous, en ceci, comme en toute chose, n'obéir jamais qu'à la voix de votre conscience, sans autre souci que celui de la vérité ! »

Charles IV ne crut pas un mot du récit que le tribun lui avait fait touchant sa naissance mystérieuse, mais il ne laissa pas que d'être séduit par les brillantes promesses du tribun et par ses vastes projets, si facilement réalisables en apparence. Il voyait tout le parti qu'il pourrait tirer de sa popularité en Italie, lorsqu'il voudrait aller, à son tour, se faire sacrer à Saint-Pierre. D'un autre côté, il craignait de se compromettre gravement vis-à-vis du pape, en secourant un homme qui avait encouru les foudres de l'excommunication et qui venait, dans cette lettre même, d'émettre des opinions si compromettantes sur l'avenir de l'Église et du monde, et d'outrager aussi ouvertement le Souverain Pontife. Ne voulant ni renoncer à se servir du tribun, ni offenser le pape, l'empereur chercha à les réconcilier.

Il s'efforça longtemps, comme nous le verrons, soit directement, soit par la bouche de l'archevêque de Prague, de faire renoncer Cola di Rienzo à ses erreurs et aux doctrines des spirituels, espérant obtenir en retour de Clément VI le pardon et l'absolution du rebelle ;

et ce ne fut qu'après avoir vu que ni lui ni l'archevêque n'avaient pu réussir à amener ce rapprochement qu'il consentit à abandonner le tribun à son sort.

Dès qu'il eut reçu la deuxième lettre de Rienzo, il dicta lui-même la réponse suivante :

« Bien des gens s'imaginent être supérieurs à leurs semblables en intelligence ou en génie, qui ne les surpassent qu'en orgueil et en vanité ; tu es venu à nous de ton plein gré pour nous entretenir de projets qui ne tendent à rien moins qu'au bouleversement de l'Église, et tu prétends être inspiré par le Saint-Esprit, qui illumina jadis les apôtres et leurs successeurs. Or, les Évangiles ne parlent nulle part d'une nouvelle descente du Saint-Esprit.

« Dieu peut châtier, s'il lui plaît, ceux auxquels il a confié les clefs de saint Pierre; ce n'est pas à nous à les punir, car autant les représentants de Dieu sont supérieurs aux autres hommes, autant Dieu leur est supérieur en science, en sagesse et en justice. Jésus nous a recommandé de nous défier de ceux qui revêtent l'apparence des agneaux, et qui ont la cruauté des loups, c'est pourquoi nous te conseillons de rompre avec ces ermites ignorants qui suivent les doctrines d'un visionnaire, qui ne peuvent pas même lutter contre leurs mauvais penchants et sauver leur âme, et qui se flattent néanmoins de connaître tous les secrets du ciel et de pouvoir gouverner le monde selon le Saint-Esprit. Ceux qui les écoutent s'éloignent de la vraie foi et, bien qu'animés au début d'un esprit d'humilité sincère, finissent toujours par ne plus songer qu'aux choses terrestres. C'est pour te préserver de ces dangers, que nous te retenons prisonnier, car Dieu nous a ordonné d'aimer notre pro-

chair comme nous-même. Il a été dit que celui qui mortifie son âme durant sa vie, la sauve après sa mort; et notre rigueur n'a d'autre but que d'assurer ton salut. Ne te désespère donc pas: si tu y consens, on pourra te trouver un guide, qui te montrera le chemin de la vertu.

« Quant à ce que tu dis sur ta naissance, nous nous en remettons à Dieu, car il ne nous convient pas de discuter sur de telles questions: nous savons seulement que nous sommes tous ses créatures et que nous devons retourner à la terre.

« Il se peut que le peuple romain et l'Italie entière soient troublés et affligés à la nouvelle de ton emprisonnement, qu'il en résulte pour nous un grand dommage et que notre honneur en puisse être atteint, mais nous aimons mieux être approuvé de Dieu que loué par les hommes et affronter un mal passager ou l'infliger à nos semblables que subir un châtiment éternel. Ainsi donc, nous te demandons, nous te supplions, de renoncer à tes chimères, d'oublier tes titres passés, de ne point montrer envers ton Créateur un cœur endurci, mais de revêtir la cuirasse de la foi et de persévérer dans le chemin du devoir. »

La désillusion du prisonnier dut être grande après avoir lu cette lettre, qui réduisait à néant ses plus chères espérances: ainsi l'empereur daignait à peine faire allusion à leur prétendue communauté d'origine! Loin d'offrir son concours à Rienzo, il lui conseillait de renoncer à tout jamais à ses rêves de grandeur! Il lui fallait songer maintenant, non plus à attaquer ses adversaires et à rentrer triomphant en Italie, mais à défendre sa liberté, à sauver sa tête! Il cherchait un protecteur, un appui, il avait trouvé un juge sévère.

Rienzo ne se laissa pourtant pas décourager et adressa à Charles IV un long plaidoyer, qu'il intitula : *Responsoria oratio tribuni ad Cæsarem super eloquio caritatis.*

On l'accuse d'ajouter foi à des prophéties douteuses, dit-il, on prétend que depuis la venue du Christ il ne s'est pas élevé de prophète, et que tout ce qui avait été prédit sur sa venue s'est accompli; pourtant Daniel a annoncé des choses qui ne sont point encore arrivées, et Jean a prédit l'avenir après la mort de Jésus. Que l'empereur ouvre enfin les yeux à la lumière, qu'il rejette les conseils de ceux qui la redoutent et qui seraient les ennemis de saint François lui-même, s'il reparaissait sur la terre. Est-ce à ces prélats, amoureux du luxe et de la bonne chère, que le Sauveur à accordé les stigmates, ou à saint François, humble et ignorant comme lui? Jésus n'a-t-il pas montré à quel point il aimait la pauvreté, en choisissant celui qui mettait cette vertu au-dessus de toutes les autres, pour soutenir son Église près de périr? Pourquoi ne serait-ce point encore à des humbles comme lui qu'il confierait le gouvernement de son troupeau? « Jamais je n'aurais cru, ajoute-t-il, aux prédictions de Cyrille, si saint Dominique et saint François ne s'y étaient trouvés clairement annoncés, et si Joachim ne les avait expliquées. Loin de moi la pensée que les prophéties changent le cours des événements à venir; j'ignore ce que saint Augustin et saint Jérôme ont pu dire sur la providence divine, la liberté humaine, la prédestination, le hasard ou le destin, ni comment ils accordent ces choses; mais j'ai bu quelques gouttes à la fontaine de la sagesse en lisant Tite-Live, Cicéron, Sénèque, Symmaque et Boetius, et je pense que, si notre volonté était subordonnée à quel-

que nécessité inéluctable, nous ne mériterions aucun châtiment pour nos fautes. Dieu considère du haut des cieux les actions des hommes, dans le passé comme dans l'avenir, et il annonce parfois ce qu'il a vu, par la bouche des prophètes, sans que, pour cela, les hommes soient jamais privés de leur libre arbitre[1].

« Quant à ces hommes qui, selon l'empereur, ont l'orgueil de se croire supérieurs aux autres, ne sont-ce pas plutôt ces prélats vaniteux et perdus de mollesse, que ces ermites humbles, se refusant toute douceur et ne vivant que dans la contemplation du Saint-Esprit?

« Je n'ai pas annoncé comme prochaine une nouvelle descente du Saint-Esprit sur la terre, mais sa diffusion dans le monde; l'Église elle-même ne dit-elle pas : « Viens, Esprit-Saint, remplis les cœurs de tes fidèles! » Chaque jour, grâce à Dieu, il se répand parmi nous; sans lui, il n'y aurait plus ni ardeur dans l'amour, ni zèle pour la vertu, ni espérance d'une vie éternelle. On veut que je me sépare d'hommes qui m'ont appris seulement à ne haïr personne, à souffrir avec résignation, à aimer mes persécuteurs et à prier pour eux! Ne serais-je pas, si j'obéissais, le plus ingrat des hommes et ne mériterais-je pas le mépris de tous? »

Rienzo termine sa lettre en déclarant à l'empereur qu'il renonce à toute gloire humaine, que sa seule ambition est de réunir, sous la protection du pape, l'Italie divisée, et qu'il n'a jamais conçu le projet de réformer par lui-même l'Église chrétienne; ce sera,

1. N'est-il pas curieux de voir Rienzo soutenir, peut-être un des premiers, cette théorie par laquelle tant d'autres après lui se sont flattés de concilier ces deux choses inconciliables dans les limites de notre entendement : la liberté humaine et l'omniscience divine?

ajoute-t-il, l'œuvre de ce nouveau pape, qu'annoncent les prophètes, aux mœurs rigides, à l'âme pure, ami de l'empereur et de la justice. Pour lui, sa mission se borne à encourager Charles IV et à le protéger contre les entreprises du clergé et des tyrans.

Charles IV ne répondit pas et toute correspondance cessa, à partir de ce moment, entre son captif et lui; tant que Cola di Rienzo persistait dans ses idées sur le Saint-Esprit et la réforme de l'Église, même en les atténuant comme dans cette dernière lettre, l'empereur, malgré qu'il en eût, ne pouvait faire autrement que de le traiter en hérétique; aussi le livra-t-il à l'archevêque de Prague, Arnest de Pardubiz, en le chargeant d'obtenir de lui une rétractation complète, ou de l'abandonner à la justice du pape, s'il se refusait à abjurer ses erreurs.

CHAPITRE XXII

CAPTIVITÉ DE COLA DI RIENZO

Arnest de Pardubiz, chanoine de la cathédrale de Prague, avait été le conseiller de Charles de Luxembourg lorsqu'il gouvernait, en qualité de régent, le royaume de Bohême, et se fit son ardent défenseur aussi bien à Avignon qu'en Allemagne, lors des négociations qui précédèrent son élection à l'empire et des luttes qui s'ensuivirent. Charles, devenu empereur, retint Arnest auprès de lui, le nomma son chancelier, et la plupart des sages mesures qu'il prit durant son règne doivent être attribuées à son influence. Le pape, qui l'avait en grande estime, le nomma évêque de Prague en 1343, et transforma le siège de cette ville en siège archiépiscopal l'année suivante.

C'était un caractère droit et ferme, un esprit à la fois juste, éclairé et capable d'apprécier les hommes à leur juste valeur; il avait étudié à Bologne et son instruction était des plus étendues; il aimait les lettres et recherchait le commerce de ceux qui les cultivaient; une foule de scribes s'occupaient, sous sa direction, de faire des copies des manuscrits anciens, qu'il distribuait aux monastères de son diocèse. Pétrarque, qui le rencontra lorsqu'il se rendit à Prague auprès de Charles IV,

comme ambassadeur de Galéas Visconti, dit de lui et de son clergé : « Il n'y a rien de moins barbare que ces prélats. » Quand le pape Innocent VI mourut en 1362, Arnest fut sur le point de devenir l'élu du Sacré Collège.

Comme on le voit, Rienzo ne pouvait trouver un juge mieux disposé et un meilleur guide spirituel, car Arnest fut pour lui en même temps l'un et l'autre, et s'il devait, comme hérétique, redouter la sévérité du canoniste, il était en droit, comme restaurateur des vieilles traditions romaines, de compter sur la bienveillance de l'érudit.

Le premier soin de l'archevêque fut, à ce qu'il semble, de faire transférer le prisonnier et ses compagnons d'infortune dans l'antique forteresse qui domine la petite ville de Raudnitz[1]; peut-être espérait-il ainsi le soustraire plus complètement à l'influence de ses inspirateurs; peut-être voulait-il éviter toute intervention étrangère, en le gardant dans un château qui faisait partie de ses domaines. Ce changement de prison dut avoir lieu dans le courant du mois d'août.

Comprenant que Charles IV était désormais résolu à s'abstenir de toute discussion avec lui, et qu'il était inutile de chercher, pour le moment, à l'attendrir ou à le convaincre, Cola di Rienzo multiplia les démarches auprès de ses conseillers; il eut plusieurs entrevues avec des personnages importants de la cour, mais sans résultat; il écrivit une lettre extraordinairement am-

1. Raudnitz, située au nord de Prague, sur la rive gauche de l'Elbe; le château fut sécularisé durant la guerre des Hussites; il appartint longtemps à la famille des Lobkowitz, qui y a sa sépulture.

poulée à Jean de Neumark[1], qui passait pour aimer les belles-lettres à l'égal d'Arnest, et qui, de plus était un ami de Pétrarque; celui-ci, loin de prendre sa cause en main, se borna à lui donner de bons conseils dans le même style. Rienzo lui répondit en disant que sa lettre était comme un flambeau qui avait éclairé les ténèbres de sa prison. Mais ces flatteries restèrent sans effet et Jean de Neumark ne fit rien pour lui. Alors Rienzo adressa (15 août) un éloquent plaidoyer à Arnest, pour lui expliquer toute sa conduite et se laver des diverses accusations portées contre lui; il lui donna pour titre : *Verus tribuni libellus contra scismata et errores.*

Après avoir supplié l'archevêque de se montrer impartial, malgré les préventions qu'il pouvait avoir contre lui, et de n'envisager que les intérêts du Christ, de l'empereur et de la justice, il définit ainsi l'Église : la réunion de tous les fidèles dont le Souverain Pontife est le chef, et, en même temps, le pasteur. « Or, que fait le pape? dit-il; loin de songer à imiter le Sauveur qu'il représente sur la terre, et de défendre son troupeau contre les loups, il livre lui-même ses brebis à leur rapacité; il trahit l'Église et le Christ (qu'il me soit permis de le dire sans porter atteinte au respect qui lui est dû, lorsqu'il parle ex cathedra[2]), et sème la division

1. Jean de Neumark (Neumark est une petite ville située près de Breslau), nommé évêque de Leitomischl (Bohême) en 1353, prit le nom de Jean II et devint évêque d'Olmutz, sous le nom de Jean IX, en 1364; il mourut en 1380. Il y eut un autre Jean Očko de Wlasim, que Papencordt semble avoir confondu avec Jean de Neumark, et qui fut successivement évêque d'Olmutz (1351-1364) et de Prague (1364-1380), où il succéda à Arnest; créé cardinal en 1378, il mourut en 1380 également; il était chanoine de Breslau et d'Olmutz et conseiller du roi.

2. On sait que le pape est réputé infaillible lorsqu'il parle *ex cathedra*, c'est-à-dire de son siège papal.

et la zizanie parmi les chrétiens. Et pour commencer par l'Église de Rome, qui est la mère des autres Églises, je dis et je soutiendrai devant le pape, devant Dieu pour juge, qu'il y traite son troupeau, non comme un père, mais comme un marchand; ne l'a-t-il pas abandonné, dispersé, dans le seul intérêt de sa sécurité personnelle et sous le spécieux prétexte que Rome n'offrait point un abri assuré au chef des fidèles? Bien plus, on le voit nourrir, favoriser, protéger les ennemis de Dieu; il prodigue les charges, les honneurs, les dignités ecclésiastiques aux Colonna, aux Orsini et aux autres tyrans du peuple, qui sont, au su de tous, des voleurs et des brigands, et qui, grâce à l'argent du Saint-Siège, se font la guerre sans trêve ni merci. Peut-être le Souverain Pontife espère, en se refusant obstinément à retourner à Rome et en prenant toujours parti contre le peuple, que, lassés de lui adresser en vain leurs prières, accablés sous le joug de maîtres implacables, les Romains courberont enfin la tête et cesseront de demander à leur chef naturel de les prendre sous sa protection. Ma chute l'a rempli de joie, car il préfère que ses brebis soient mortes, que de les entendre crier : « Seigneur, « viens à nous! » S'il voulait sincèrement retourner à Rome, ainsi qu'il le prétend, agirait-il comme il le fait?

« L'Italie tout entière est divisée entre les Guelfes et les Gibelins; au lieu d'intervenir entre eux, il appelle ceux-là ses fils et traite ceux-ci en ennemis; sa bienveillance pour les uns, sa haine pour les autres, enveniment leurs querelles; nulle part l'esprit de discorde n'est plus répandu que dans les pays où domine l'Église et où triomphe en réalité le schisme. Là, deux Gibelins ne peuvent sans danger parler ensemble; ils se voient

exclus de toutes les fonctions publiques; les mariages entre Guelfes et Gibelins sont sévèrement défendus; souvent même les Guelfes exilent leurs ennemis. Est-ce en favorisant ces divisions que le pape entend développer la foi et la charité chrétiennes?

« Ne l'a-t-on point vu prodiguer ses faveurs à tous les tyrans, absoudre et même soutenir, moyennant vingt mille florins, Luchino Visconti, ce monstre sanguinaire, qu'il n'a pas rougi d'appeler son fils? Tous les malfaiteurs trouvent un refuge auprès des représentants du Saint-Siège, qui les renvoient absous moyennant quelque argent; le pape les approuve toujours, pourvu que le trésor de l'Église profite de ces crimes; la justice du peuple et les lois ne sont nulle part respectées.

« Voyez dans quel état se trouve actuellement le royaume de Naples, dont le Souverain Pontife a assumé le gouvernement; la ruine et la désolation sont partout, j'en ai été témoin. Le pape ne repousse pas l'alliance d'hommes, comme le duc Guarnieri, dont la cruauté est universellement connue et abhorrée.

« Pour moi, avec l'aide de Dieu, j'ai chassé de ma patrie les tyrans, j'ai fait disparaître les ferments de discorde, j'ai rétabli la concorde et la fraternité, j'ai fait triompher la liberté et la justice, j'ai renouvelé, avec l'aide du Saint-Esprit, la face du monde et purifié même l'Église. Lequel est à vos yeux plus digne de louanges? Celui qui trahit ses brebis et favorise les loups, ou celui qui rassemble le troupeau dispersé et s'expose à la mort pour le défendre? »

Rienzo rappelle ensuite ses efforts couronnés de succès pour réconcilier entre eux ses concitoyens, pour faire respecter les lois de la morale et les droits des

opprimés, pour rétablir partout la concorde et la paix, pour grouper autour de lui, dans une union sainte et pacifique, tous les peuples de l'Italie. S'il a convoqué à Rome les princes, les électeurs, les grands, c'est dans l'espoir de les supprimer tous, pour être agréable à Dieu. En ce qui concerne les citations, il se défend énergiquement d'avoir ordonné à Clement VI de paraître devant son tribunal, s'étant borné, dit-il, comme bien d'autres avant lui, à le supplier, dans une ambassade solennelle, de revenir à Rome, alors que les circonstances le lui permettraient. C'est injustement que le pape l'a appelé rebelle, hérétique, schismatique, blasphémateur, sacrilège, suppôt des esprits immondes, car il professe la foi chrétienne dans toute sa pureté et se conforme scrupuleusement aux préceptes de l'Église évangélique et apostolique.

« Le Souverain Pontife, poursuit-il, et les cardinaux ont prétendu que j'étais un ennemi de l'Église, parce que je me suis élevé contre eux ; mais c'est précisément parce que j'ai dénoncé leur œuvre de destruction que je suis un ami de l'Église ; si j'ai tour à tour revêtu le personnage d'un idiot et d'un histrion, si je me suis montré tantôt grave, tantôt léger, tantôt ardent, tantôt timide, si j'ai simulé et dissimulé bien des choses, c'est dans le seul but d'extirper les erreurs et de rétablir la concorde. Jusqu'à mon dernier souffle, je consacrerai tous mes efforts à arracher des mains du pape ce glaive néfaste, ce glaive qui a causé tant de malheurs et de divisions, et je le rendrai à César, à qui seul il appartient, afin qu'il rétablisse la paix dans le monde, dussé-je succomber en accomplissant mon œuvre. Si le pape me demande : « Pourquoi prends-tu

mon glaive? » Je répondrai : « C'est pour sauver la foi chrétienne, c'est pour sauver le Christ! » Car le Souverain Pontife est entouré de flatteurs et de parasites qui le trompent sans cesse et qui crient : « La paix règne sur le monde ! » alors que l'univers est en feu ; car l'Église n'a plus de protecteurs, les infidèles plus d'ennemis, les païens plus de missionnaires, car la foi décline et ceux dont c'est le devoir de la relever, passent leur existence dans la mollesse et dans l'oisiveté. »

Telle était encore la confiance de Rienzo dans l'avenir qu'il fixe par avance au 15 septembre le jour de son entrée à Rome. Afin que l'empereur n'ait pas d'inquiétude, il l'assure qu'après avoir confondu ses ennemis et rétabli la paix dans le monde il renoncera à toute gloire humaine, se fera admettre parmi les défenseurs du saint sépulcre[1], et s'en ira en pèlerinage. Comme gage de sa bonne foi, il renouvelle son offre de lui donner en otage son fils unique et tous ceux qui l'ont accompagné jusqu'à Prague.

S'il avait eu réellement quelque tort envers l'empereur, poursuit-il, serait-il venu de son plein gré s'offrir à sa colère? N'aurait-il pas plutôt envoyé un de ses amis pour le sonder, ou ne se serait-il pas présenté lui-même comme un des serviteurs du tribun? Si l'empereur ne peut lui accorder un secours efficace, il se contentera d'un signe d'approbation et se rendra à Rome pour réunir, sous l'étendard invincible de la Croix, tous les peuples en un faisceau ; il n'y aura plus alors ni Guelfes, ni Gibelins, ni partisans de l'empire, ni partisans du pape, et la multitude des croyants ne formera qu'un corps.

1. Chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ordre fondé en 1048 et d'où sortirent plus tard les chevaliers de Rhodes et de Malte.

« Si avant la Pentecôte prochaine mon œuvre n'est pas accomplie, s'écrie-t-il, si César n'est pas maître de toute l'Italie, excepté la Provence et les îles (Sicile, Sardaigne, Corse), bien qu'elles fassent réellement partie de l'empire, je consens à ce que l'on tranche la tête à tous mes compagnons, et, moi-même, je reviendrai ici me livrer à lui. L'empereur ne doit pas entrer à Rome comme ses prédécesseurs, la nuit, par une porte dérobée, ainsi qu'un malfaiteur, mais au grand jour, aux acclamations de la foule, avec toute la solennité et toute la pompe qui conviennent à son titre. L'Italie qui n'était pour l'Église qu'une auberge deviendra sa maison et nous serons les enfants légitimes et chéris du pape. »

Au reste, certain qu'il combat pour la cause de Dieu, il mourra l'âme tranquille, et ce qui le rassure, c'est que tout ce qui se passe a été prédit par des hommes inspirés. Saint Cyrille[1] a annoncé fort clairement la venue d'un tribun qui triompherait d'abord, puis serait jeté en prison l'année du jubilé.

En terminant, il s'excuse de n'avoir pu mieux écrire par suite du manque de livres et de la mauvaise qualité de l'encre, de la plume et du papier mis à sa disposition, et supplie l'archevêque de songer aux maux sans nombre qui assiègent les hommes et à leur cause première. « Il dépend de vous, dit-il, de vous seul, que l'empereur entreprenne une œuvre dont la gloire sera pour lui, et l'honneur pour Jésus-Christ. Le temps presse ; bientôt, il sera trop tard. »

Ainsi Rienzo était devenu un aussi zélé gibelin qu'il

1. Saint Cyrille, surnommé l'apôtre des Slaves, vivait au neuvième siècle.

les prérogatives attachées à ce titre; troisièmement, sa confiance illimitée en des prophéties auxquelles un bon chrétien ne peut, ne doit même pas ajouter foi.

« Les prédictions de saint Méthode[1] et de saint Cyrille peuvent contenir de bonnes choses, si l'on sait en pénétrer le sens caché, mais il faut une base plus solide pour avancer d'aussi graves accusations que les tiennes contre le clergé et contre son chef. D'ailleurs, ajoute Arnest en conclusion, si tu étais véritablement un envoyé de Dieu, les hommes n'auraient pas pu entraver ton œuvre, quelque étonnante qu'elle ait pu paraître. » Néanmoins l'archevêque le prenait sur un ton très doux avec Rienzo, ne lui menageant pas les louanges, et reconnaissant qu'il avait gouverné Rome avec équité et sagesse.

Le tribun se hâta de lui répondre, les arguments ne lui manquaient pas : l'empereur l'avait-il repoussé lorsqu'il était venu se jeter à ses pieds, en le suppliant de lui pardonner sa témérité et sa présomption? Moïse et David n'avaient-ils pas péché, eux aussi, par orgueil? Et cependant Dieu s'était montré clément envers eux et leur avait même confié son peuple.

En ce qui concernait les droits revendiqués par lui pour les Romains et pour les cités italiennes, il faisait observer à Arnest qu'il n'en avait pas poursuivi l'application et même qu'il y avait formellement renoncé, sur

1. Il y a eu deux saints de ce nom: le premier vivait au quatrième siècle et fut évêque de Tyr et d'Olympe; il mourut martyr vers 302; on lui a attribué des prophéties sur l'antéchrist, il prit parti contre les Ariens, et fut exilé par eux en Chalcide. Le second, évêque de Pannonie, convertit Bozaris, roi des Bulgares, en peignant dans une salle de son palais le jugement dernier; il évangélisa avec saint Cyrille les Slaves et les Bulgares, et fit également des prophéties.

les instances du légat apostolique; il s'engageait, en outre, à ne plus soutenir désormais cette prétention. Bientôt même nous le verrons traiter de supercheries ses fameuses citations[1]. C'était là une importante concession que pouvaient faire pressentir ses précédentes déclarations, mais qu'il n'avait pas encore faite d'une façon formelle; bien plus, Rienzo avouait qu'il n'ajoutait pas une foi entière aux prophéties citées dans ses lettres et qu'elles étaient pour lui un encouragement plutôt qu'une raison déterminante. Il terminait par une prière en faveur de ses compagnons d'infortune.

Dans une autre lettre, qui suivit de près celle-ci, Cola di Rienzo va plus loin encore; il renonce au titre de « Soldat du Saint-Esprit », qui lui était si cher. « Je reconnais avoir voulu, dit-il, qu'on me nomme le défenseur vêtu de blanc du Saint-Esprit; mais vous n'ignorez pas que les sénateurs, les préfets et les tribuns assistaient en vêtements blancs aux triomphes des Césars; le vicaire du pape, le peuple, le clergé, tous les chrétiens souhaitaient que je prisse ce titre, mais il était loin de ma pensée de prétendre que je possédais le Saint-Esprit et que j'avais été spécialement désigné par lui. Je voulais simplement montrer que c'était grâce à lui que le peuple vivait dans la paix et le repos. Ceux qui arrivent aux honneurs n'ont-ils pas coutume de dire qu'ils en sont redevables à Dieu? »

Puis, il se défend vivement d'être, comme on le lui reprochait, le suppôt du diable. « Comment aurait-il pu se faire, dans ce cas, s'écrie-t-il, que toutes les vertus aient fleuri à Rome sous mon tribunat et que,

1. Voir page suivante.

moi tombé, les crimes soient redevenus plus fréquents que jamais? »

On lui rappelait sans cesse sa présomption, mais n'avait-il pas expié, et au delà, toutes ses fautes par les souffrances que le Tout-Puissant lui avait infligées sans trêve ni merci? Et d'ailleurs, était-ce faire preuve de charité chrétienne que de le forcer ainsi à rougir de ses actions, alors surtout qu'il avait fait plus d'une fois publiquement acte de contrition? Dans la prétention qu'il avait jadis émise de rendre aux Romains le droit d'élire l'empereur, il ne fallait voir qu'un stratagème, destiné à tromper ses adversaires, et, en ce qui concernait les prophéties, une dure expérience lui avait appris à les respecter et à les craindre toutes indistinctement ; un enfant lui dirait dans la rue : « Tribun, tu mourras demain », qu'il en ressentirait une secrète terreur et se préparerait à la mort. Ce ne sont pas assurément ces prédictions, dont il ignorait même l'existence six mois auparavant, qui ont déterminé sa conduite, mais l'amour de sa patrie, de la justice, de la liberté!

« Que si ces paroles, dit-il, dans un mouvement de fierté, n'ont pas le don de vous satisfaire, je n'y puis rien; je n'ai point à vous rendre raison de mes actes; vous n'êtes pas mon juge, que je sache, ce n'est pas vous qui m'avez chargé de gouverner Rome; ma foi ne peut être suspectée, et je n'ai rien fait pour mériter le châtiment dont vous me menacez. Je me tairais, n'était ma crainte de devenir par mon silence mon propre assassin. Dieu m'aurait protégé, dites-vous, si j'étais son instrument; ce sont là des paroles sacrilèges; ne vous souvient-il plus combien de martyrs, que Jésus lui-même avait chargés d'une mission sainte, ont péri en défen-

dant la foi? Leurs assassins ont été punis; prenez garde que Dieu n'ait déjà préparé le trait qui doit vous frapper! Vous attendez une récompense terrestre, mais Dieu seul connaît la fin de tout ceci. L'empereur me méprise parce que je suis venu ici seul et sans appui; il aurait autrement écouté mes prières, si je m'étais présenté devant lui avec de riches présents, et accompagné de deux ou trois mille cavaliers bien armés. »

Mais Rienzo abandonne bientôt ce ton hautain, pour supplier Arnest d'avoir enfin pitié de lui et de le faire comparaître à son tribunal en même temps que les ennemis du peuple, qu'il confondra devant lui; il n'attentera point à ses jours, car son âme, raffermie par Dieu, ne peut plus être troublée par aucune tentation et se réjouit dans le malheur. Il termine enfin en priant l'archevêque de l'excuser si, malgré le soin qu'il apporte toujours à mesurer ses paroles, quelques vivacités de langage lui sont échappées, car l'humilité se fait rare parmi les laïques, depuis le temps de saint François.

Ainsi Rienzo revenait peu à peu à des idées moins hétérodoxes, mais il ne s'était pas encore suffisamment rétracté pour que l'archevêque pût le déclarer non hérétique et lui rendre la liberté. A ce moment survint une lettre de Clément VI, écrite le 17 août, qui aggravait singulièrement la position du prisonnier et allait mettre Charles IV dans un cruel embarras. « Informé disait le pape, que le Tout-Puissant a miraculeusement mis entre vos mains cet enfant de Bélial, père de la corruption, ce Nicolas fils de Laurent, si dangereux et si pervers, que des jugements, dont il n'a pas fait appel et qui sont devenus irrévocables, ont condamné comme hérétique, nous comptons que vous montrerez, en cette

occasion, votre dévouement à l'Église, votre affection pour nous, et votre amour pour votre Créateur. Nous avons enjoint à Arnest de nous envoyer cet homme sous bonne escorte, ou de le garder étroitement emprisonné, en nous tenant avec exactitude au courant de tout ce qui se passera, et nous le prions de nous dire si nous devons charger quelques-uns de nos serviteurs de se rendre auprès de lui, afin de ramener ici le prisonnier, ou s'il désire que nous lui fassions parvenir les documents nécessaires à l'instruction de son procès. » Clément VI terminait en recommandant à l'empereur de se méfier avec soin de l'astuce du tribun et surtout de ne lui rendre la liberté sous aucun prétexte.

CHAPITRE XXIII

SUITE DE LA CAPTIVITÉ DE COLA DI RIENZO

Au début de sa captivité, la confiance de Rienzo était inébranlable; écrivant à Bartolomeo, abbé du monastère de Saint-Alexis[1], il lui disait que ses amis et lui ne devaient pas se laisser émouvoir par les bruits sinistres que l'on faisait courir à son sujet, que ses vœux étaient près d'être exaucés et qu'avant peu, avec la grâce de Dieu, il reviendrait en Italie. Ceux qui opprimaient les défenseurs de la liberté seraient alors sévèrement châtiés; mais, en attendant, il suppliait l'abbé d'engager ses partisans, s'ils tenaient à sa vie et à son retour, à ne pas donner suite à leur projet, qu'il avait d'ailleurs, pour sa part, toujours repoussé de toutes ses forces (doit-on voir dans ces paroles mystérieuses une allusion à l'attentat commis vers cette époque contre le légat Ceccano ?). L'empereur se montrait plein de bonté pour lui, ajoutait Rienzo, et sa foi dans l'avenir était plus grande que jamais; s'il ne revenait pas au jour fixé, c'est que Dieu aurait voulu prolonger son temps d'épreuve et ses amis ne devraient pas se désoler pour

1. Près de la porte Saint-Paul; Honorius III avait restauré, en 1217, l'église qui se trouvait à cet emplacement et l'avait dédiée à saint Alexis, parce qu'il prétendait avoir trouvé, non loin de là, le corps de ce saint.

cela; s'il n'en disait pas plus long, c'est qu'il se défiait de ceux qui l'entouraient[1]. Cette lettre, ainsi qu'une autre que lui adressait Rienzo, devait être communiquée au chancelier de la ville, qui semble avoir été un des plus fidèles amis du tribun[2], ainsi qu'il ressort de la lettre suivante que Rienzo lui adressa peu après : « J'ai éprouvé quelles étaient la sincérité et la fermeté de votre cœur, dans la bonne comme dans la mauvaise fortune; ne vous désespérez pas; appliquez-vous, au contraire, à rassurer ceux qui soupirent après la liberté, et dites aux marchands de la Toscane que l'empereur est tout prêt à agir; le parti guelfe n'a pas lieu de le redouter et il ne songe nullement à venger la mort de son aïeul[3]. »

Mais, à mesure que le temps s'écoulait, Rienzo perdait peu à peu son assurance des premiers jours; son découragement perce dans la lettre suivante adressée à son fils, qu'il avait précédemment confié à la garde de son beau-père : « Souviens-toi, mon enfant bien-aimé, de saint Alexis[4], de saint Jean et de tant d'autres de tes concitoyens qui, méprisant les jouissances terrestres, se sont montrés supérieurs aux riches dans leur pauvreté, et aux grands dans leur humilité; ils ont mérité, en

1. Les lettres du tribun étaient, en effet, ouvertes et copiées sur un registre, comme celles de tous les prisonniers ; c'est ainsi que Pelcel a pu en avoir connaissance, dans un château ou dans un couvent des environs de Prague, et en faire prendre copie à son tour. Rienzo savait, au reste, que ses lettres passaient par les mains de l'archevêque, car, autre part, il prie Arnest, s'il ne veut pas les envoyer, de les lui rendre.

2. Sans doute Malabranca. Voir pages 118, 167, 213, etc.

3. Henri VII, qu'on disait avoir été empoisonné en Italie.

4. Saint Alexis avait quitté la maison paternelle le jour même de ses noces, dit la légende, pour aller à Édesse; il revint bien des années plus tard, fut recueilli par ses parents comme un étranger, et ne se fit reconnaître de son père qu'au moment de mourir.

peu de temps, une gloire éternelle! L'humanité court à sa perte; ne te laisse pas entraîner dans le gouffre; reste le serviteur fidèle de ton Dieu, afin que nous nous retrouvions quand il lui plaira; oublie-moi, oublie ta famille, comme l'ont fait les saints que je t'ai proposés pour modèles. Quant à moi, je serai bien en quelque lieu que je me trouve, car Dieu sera toujours avec moi. Puisque fra Michaele, qui a instruit ton père dans ses devoirs, peut te guider aussi, je te le donne pour père; obéis-lui cent fois plus qu'à moi-même. Cache ton nom et dissimule-toi par crainte des traîtres[1]. »

A peu près vers le même temps, Rienzo écrivait à ce même fra Michaele du mont S. Angelo, qu'il vénérait à l'égal d'un saint, pour lui confier ses tristesses et ses joies : il lui raconte comment l'Esprit du mal a contrecarré tous ses desseins, et inspiré à l'empereur des sentiments de défiance envers lui, comment un profond désespoir s'est d'abord emparé de lui, à l'idée qu'une lourde porte, solidement verrouillée, le séparait du reste des hommes, et comment sa douleur a fait place au plaisir, son abattement au courage, lorsqu'il a compris que les prédictions des saints s'accomplissaient en sa personne, d'autant plus qu'on lui avait accordé l'usage d'une petite chapelle voisine de sa cellule, où il pouvait se fortifier par la prière.

Il s'est défendu, ajoutait-il, des accusations portées contre lui et contre les spirituels dans deux suppliques adressées, l'une à l'empereur, l'autre à l'archevêque, (*Oratio super eloquio caritatis* et *Verus tribuni libellus*). Mais on a tourné contre lui les prophéties dont il forti-

1. Cette lettre semble avoir été écrite en l'année 1351.

fiait ses espérances; les yeux des humains restent volontairement fermés à l'évidence et, dans leur aveuglement digne de Pharaon, ils ont vu, sans s'émouvoir, la terre s'entr'ouvrir et des montagnes, des villes entières disparaître dans les abîmes. « Je ne me fais pas d'illusion, dit-il, sur le sort qui m'est réservé; l'archevêque va me livrer bientôt au pape, comme un don impérial, et une mort certaine m'attend à Avignon; il ne faut point pourtant se désoler, car mon plus ardent désir est d'entrer dans le royaume de Dieu. Ce n'est pas pour moi, mais pour mes amis, que je crains la colère de ceux qui nous persécutent; qu'ils veillent donc avec soin et attendent dans la retraite des jours meilleurs. » Après avoir laissé échapper quelques plaintes contre sa femme, qu'il appelle la lune de la maison, et qu'il accuse de n'être pas restée digne de lui et de sa gloire (elle venait de se faire admettre parmi les clarisses[1]), il confie à fra Michaele son fils, qui, s'il n'a pas été corrompu par l'exemple d'autrui, doit être encore tel qu'il l'a laissé : humble, innocent, instruit; « qu'il vende, dit-il, par l'intermédiaire de mon oncle paternel, mes armes, mes livres, excepté ceux qui ont trait à la religion et qui sont les meilleurs; en un mot, tout ce qui m'a appartenu; il sait où tout cela est caché. Je désire que l'argent qui en proviendra soit remis à un pèlerin se rendant en terre sainte, afin d'y faire achever une chapelle, commencée jadis par une puissante reine[2]. Si, toutefois, es Sarrasins rendent l'exécution de mon désir impossible, que mon héritage soit attribué, en parties égales,

1. Voir page 264.
2. Rienzo ne spécifie pas autrement la chapelle.

aux prêtres et aux chrétiens habitant ce pays. » Il exprime enfin le vœu que ses deux filles et sa sœur entrent en religion comme sa femme.

Cependant l'empereur hésitait toujours; il se flattait que le tribun finirait par abjurer complètement ses erreurs, et les concessions que Rienzo avait déjà faites à l'archevêque, touchant la nature de sa mission, la valeur des prophéties des spirituels, les droits de Rome à l'empire, étaient de nature à encourager cet espoir. D'un autre côté, Clément VI, peu habitué à voir l'empereur résister à ses volontés, réclamait de plus en plus impérieusement le prisonnier.

Enfin Charles IV prit le parti d'envoyer l'archevêque Arnest à Avignon, afin de se concerter avec le pape au sujet de Rienzo; il lui adjoignit Nicolas, duc de Troppau, et tous deux partirent sur-le-champ, au milieu de l'hiver. (Cette ambassade, qui n'avait pas été signalée jusqu'ici, montre quelle importance on attribuait, tant à Prague qu'à Avignon, au sort réservé à l'ancien tribun.)

Les envoyés de l'empereur arrivèrent sans doute au but de leur long voyage vers le commencement de l'année 1351; leur séjour à Avignon ne fut pas de longue durée et dès le mois de février, après avoir pris les instructions de Clément VI, ils se mirent en route pour retourner en Bohême.

Afin de confirmer et d'accentuer les représentations que les ambassadeurs étaient chargés de faire à l'empereur en son nom, Clément VI lui adressa, le 1er février, une lettre des plus pressantes, par laquelle il lui demandait, « ainsi qu'il l'avait déjà fait tant de fois », de lui envoyer cet homme plus dangereux que la peste et qui,

s'il recouvrait, par malheur, la liberté, causerait au monde des maux incalculables. Il assurait Charles IV que cette marque de déférence lui serait d'autant plus agréable que les crimes de Rienzo contre sa mère l'Église, contre son Créateur et contre l'empire, avaient été plus grands.

Cette lettre, pas plus que les arguments qu'Arnest était chargé de faire valoir, ne purent décider Charles IV à livrer Rienzo à la colère de son implacable ennemi ; il se borna à le laisser dans sa prison de Raudnitz.

L'ennui, l'incertitude, l'isolement auquel il était condamné, avaient produit sur le tribun leurs effets accoutumés ; son courage, sa confiance dans l'avenir, l'avaient abandonné; de plus, la privation d'air et d'exercice avait sérieusement affecté sa santé; il ne souhaitait plus qu'une chose : sortir de sa prison, fût-ce pour marcher au supplice. Toutes ses lettres, à partir de cette époque, portent l'empreinte du plus profond découragement mais aussi d'une grande résignation. « A quoi sert, s'écriait-il, de me retenir dans cette prison? ma mort ou mon élargissement serait plus utile à Dieu et aux hommes. Vous ne devriez point me faire subir le même traitement que les païens aux premiers chrétiens, car j'ai la même foi que vous, et je révère la même Église. L'empereur redoute-t-il mon ambition, je m'engagerai par serment à ne plus exercer à Rome aucune charge. Au surplus, les honneurs, les dignités n'ont plus d'attrait pour moi. Pourquoi me traite-t-il en ennemi? ne m'avait-il point dès l'abord pardonné généreusement mes paroles imprudentes, parce que j'étais venu à lui avec confiance? Je croyais alors qu'un Romain trouverait un refuge assuré auprès de l'empereur

romain. S'il veut se conformer aux injonctions du pape, pourquoi diffère-t-il mon départ, perdant ainsi le bénéfice de son obéissance et tenant sans raison en suspens les peuples inquiets? Mon courage est affaibli par tous ces délais, et la colère du pape ne s'apaisera pas avec le temps, car jamais ses yeux ne s'ouvriront à la vérité ni son cœur à la clémence. Seul de tous les chrétiens, je ne serai pas admis à profiter des indulgences du jubilé! Mais je me montrerai fort, car Salluste a écrit que la mollesse est le propre des femmes, et que le courage appartient aux hommes, et Tite-Live a dit également qu'un Romain doit savoir agir et souffrir bravement.

« De même que j'ai voulu m'élever au-dessus de mes concitoyens par mes dignités, de même je dois les surpasser par mes infortunes! »

Ses évanouissements devenaient de plus en plus fréquents, ses forces s'épuisaient; il supplie Arnest, dans une autre lettre, de lui faire donner du bois, qu'il payerait au besoin, pour se chauffer le jour et la nuit, car l'hiver est proche et, même en Italie, son état de santé l'obligeait à faire du feu été comme hiver. Puisque tout ce qui pourrait le soulager lui est refusé, il demande qu'on lui accorde au moins cet adoucissement à ses souffrances et qu'on lui permette également d'avoir auprès de lui un compagnon, un prêtre, afin que, si la mort venait le surprendre, il eût quelqu'un qui l'assistât à ses derniers moments.

Si l'on ne veut pas rendre la liberté à ses compagnons, dit Rienzo en terminant, qu'on leur donne au moins des vêtements à ses frais, pour qu'ils ne meurent pas de froid.

L'hiver se passa sans qu'aucune décision fût prise; Cola di Rienzo, voyant que les prélats allemands restaient sourds à ses plaintes, s'avisa de réclamer l'intervention du cardinal Guy de Boulogne, qu'il avait quelque peu connu jadis, probablement à Avignon. Après lui avoir exposé longuement ses malheurs, il lui affirmait que son silence, lorsqu'on instruisait son procès, ne devait être imputé qu'à un mal d'yeux. Son seul désir, puisqu'on persistait à méconnaître la pureté de ses intentions, était de s'enrôler parmi les défenseurs du saint sépulcre, après avoir entendu, si on l'exigeait, prononcer sa condamnation définitive dans la cathédrale de Prague, et il pressait le cardinal, au nom de leur ancienne amitié, d'intercéder auprès de l'empereur et d'Arnest pour qu'on lui accordât cette autorisation, promettant de ne plus s'occuper des affaires de ce monde.

Cette lettre resta sans effet. Cependant une certaine sympathie pour Rienzo commençait à se manifester en Allemagne; ses diatribes contre le luxe et les vices des prélats d'Avignon, ses idées sur une réforme du clergé, qui n'avaient pas tardé sans doute à être connues, malgré les efforts de ses geôliers, ne pouvaient manquer d'être favorablement accueillies dans un pays que les complaisances exagérées de Charles IV envers le pape avaient vivement indisposé contre l'Église : on plaignait en lui l'adversaire malheureux du Saint-Siège plus qu'on ne blâmait l'ennemi de l'empereur. Clément VI crut même utile, pour arrêter ce mouvement, de rappeler aux évêques et aux archevêques de l'empire la procédure suivie à l'égard de Rienzo, « *que l'on dit*, écrivait-il, *caché dans votre pays* », ses attentats contre l'Église et la condamnation définitive et sans appel qui l'avait

frappé; il ordonnait de plus que chaque dimanche, après le service divin, on recommandât publiquement aux fidèles de se tenir en garde contre ses ténébreuses machinations et ses doctrines hérétiques. La façon dont ces instructions avaient été suivies devait être consignée dans un double procès-verbal, dont un exemplaire serait conservé dans les archives des églises et l'autre expédié à Avignon. Cette lettre porte la date du 24 février 1352; un mois après, le 24 mars, le pape déléguait auprès de l'empereur trois personnes : l'archevêque de Spolète, Jean V; Raimond de Molendinuovo, ostiaire du pape, et Hugues de Carluccio, un de ses familiers; ils étaient chargés de se faire livrer le prisonnier par Arnest, auquel Clément VI avait transmis ses instructions. Charles IV était requis en même temps de donner son concours à l'archevêque, afin qu'il pût se conformer sans délai aux ordres du pape.

Soit que Rienzo, à bout de forces, ait demandé lui-même, ainsi qu'il l'a prétendu plus tard, à comparaître devant le tribunal de Clément VI, soit que Charles IV ait renoncé à se servir de lui, craignant d'affronter plus longtemps la colère de son puissant protecteur, Arnest n'hésita plus cette fois à livrer son prisonnier, et Rienzo se mit en route pour Avignon dans les derniers jours du mois de juin 1352. Les divers actes relatifs à son procès et à sa condamnation furent lus, avant son départ, dans la cathédrale de Prague.

On a soutenu longtemps, malgré le témoignage de Pétrarque[1], que le tribun avait été transféré de Raudnitz à Avignon dans le courant de l'année 1351. Les

1. Le 10 août 1352, le poète écrivait : *venit ad curiam nuper Nicolaus Laurentius.*

deux lettres qui précèdent prouvent surabondamment le contraire[1].

Clément VI, il est vrai, fait une erreur volontaire en disant dans la première que Rienzo *passait pour être retiré en Allemagne*, car il savait fort bien, à ce moment, que le tribun était le prisonnier de l'empereur ; mais il n'aurait pu pousser le mépris de la vérité jusqu'à feindre d'ignorer sa retraite, s'il l'avait tenu alors enfermé dans les cachots de son palais. Tous les faits s'accordent au surplus à prouver que le voyage de Rienzo eut lieu, en effet, vers le milieu de l'année 1352.

1. Il est juste de dire que Papencordt et ses prédécesseurs n'en avaient pas eu connaissance.

CHAPITRE XXIV

LE TRIBUN DEVANT LE PAPE

Rienzo arriva à Avignon au commencement d'août[1]; la foule, curieuse de voir un homme qui avait rempli le monde du bruit de sa renommée, s'était portée à sa rencontre; il arriva entre deux soldats et suivi d'une escorte; toutefois on ne lui avait pas mis de fers, c'était une honte de moins pour ses geôliers. Sur l'ordre de Clément VI, il fut conduit dans un cachot situé sous l'une des tours du palais des papes, et que l'on montre encore aujourd'hui au visiteur crédule. Enchaîné à la muraille, comme un malfaiteur dangereux, c'est à peine si on lui donna quelques vêtements communs pour le garantir du froid. Pourtant ses livres favoris : la Bible, Tite-Live et quelques autres historiens latins ne lui furent pas refusés; il passait son temps à lire et à travailler. Clément VI lui faisait porter par charité des aliments. « Voilà où en est réduit, s'écrie Pétrarque, ce tribun terrible, qui a fait trembler le monde

1. Il est probable que le chemin suivi par le tribun fut celui que l'on trouve indiqué, un peu plus tard, dans les itinéraires et qu'il passa successivement par Ratisbonne, Pilsen, Neustadt, Augsbourg, Constance, traversa le nord de la Suisse, resté encore soumis aux empereurs et arriva ainsi à Genève, d'où il gagna Lyon et la vallée du Rhône. Ce voyage dut prendre plus d'un mois.

et qui inspirait tant de confiance aux faibles, et tant de crainte aux grands. L'empereur en a fait présent au pape ; je n'ose qualifier cet indigne commerce.

« Des prélats vont se réunir pour décider de quel supplice est digne un homme qui a commis ce crime de chercher à délivrer sa patrie ! Il aurait pu succomber glorieusement au Capitole ; il a préféré subir la honte d'être le prisonnier de l'empereur et du pape, et devenir un objet de dérision pour le monde entier. On sait, plus peut-être que je ne le souhaiterais, l'intérêt que je lui portais. Je ne regrette pas absolument l'enthousiasme que j'ai témoigné jadis à son endroit ; je n'ai point le don de deviner l'avenir, et ses actes étaient alors dignes de l'approbation et de l'admiration du genre humain. Du reste il ne m'appartient pas de supprimer ce que j'ai écrit.

« Maintenant le sort de ce tribun, de qui dépendait le destin de tant de peuples, est entre les mains d'autrui ; peut-être avant peu apprendrons-nous qu'on l'a condamné à une prison perpétuelle ou à la mort ; mais la vertu ne craint ni la mort ni l'infamie, et son supplice ne pourra déshonorer sa mémoire. On ne lui fait pas un crime des actes que tous les honnêtes gens ont blâmés : ses faveurs pour la populace, ses atteintes à la liberté, sa fuite du Capitole ; on lui reproche, au contraire, ce qu'il a entrepris de plus glorieux : l'affranchissement de sa patrie, le rétablissement de l'empire romain ! Sa condamnation sera pour lui *un titre* d'honneur aux yeux de la postérité. » (Lettre à François di Nello, prieur de l'église des Saints-Apôtres, à Florence, 10 août 1352.)

Rienzo, qui connaissait les sentiments de Pétrarque,

à son égard, avait demandé, dès son arrivée, s'il ne pouvait le voir. Le poète était alors à Vaucluse; bien qu'il soit revenu à Avignon dans le courant du mois d'août, il n'alla point visiter dans sa prison son ancien ami; cette conduite pourrait sembler bizarre, si l'on oubliait que, malgré ses déclamations contre la papauté, Pétrarque était fort bien en cour et profitait souvent des faveurs de Clément VI. Néanmoins nous verrons tout à l'heure qu'il chercha, sans se compromettre toutefois, à sauver la tête de Rienzo.

Cependant le pape avait chargé trois des plus hauts dignitaires de l'Église, les cardinaux Guy de Boulogne, Élie de Talleyrand et Bertrand de Deaulx, d'examiner à nouveau la conduite du tribun, ainsi que les accusations et les condamnations dont il avait été l'objet, et de décider en dernier ressort s'il était coupable et quel serait son châtiment.

De ces trois juges, deux étaient assurément hostiles à Rienzo : le cardinal de Talleyrand, chef du parti français, et Bertrand, qui l'avait fait condamner naguère; quant à Guy de Boulogne, nous avons vu que Rienzo s'était adressé à lui comme à un ami, et que celui-ci était resté sourd à sa prière. Rienzo avait-il tort de le croire bien disposé à son égard? C'est ce qu'il est impossible de dire. Au reste, le cardinal Guy ne dut pas prendre une part bien active au procès, car, dès le mois de septembre, il quittait Avignon pour se rendre à Paris dans le but de réconcilier les rois de France et d'Angleterre.

On n'accorda même pas de défenseur à Rienzo, à quoi bon? Son sort n'était-il pas décidé par avance? Excepté Pétrarque, il ne comptait guère à Avignon que des en-

changé d'avis : il prie l'archevêque de rendre public, avec l'assentiment de l'empereur, tout ce qu'il lui avait confié sous le sceau du secret, espérant, dit-il, que la vierge Marie triompherait de ses ennemis comme jadis Esther. Cette étrange demande est accompagnée de nouvelles protestations d'obéissance et de dévouement à l'empereur. Heureusement pour lui, Charles IV et Arnest se gardèrent bien de divulguer les lettres de Rienzo, qui l'eussent perdu sans retour.

Ce fut donc sur les actes de son tribunat seulement que porta l'accusation; le procès aboutit, comme tout le faisait prévoir, à une condamnation capitale. Pour des raisons qui nous sont inconnues, on retarda quelque temps l'exécution du tribun.

Néanmoins, tout le monde à Avignon croyait sa mort inévitable et prochaine; Pétrarque était retourné à Vaucluse, dans les premiers jours de novembre, sans avoir rien pu obtenir pour son ancien ami.

Alors une rumeur étrange se répandit dans la ville, sans que l'on pût savoir ce qui l'avait fait naître : on répétait tout bas que le tribun des Romains était un poète, un grand poète, et que ce serait un crime odieux de porter la main sur lui. Or, la poésie était, grâce à Pétrarque, fort en honneur à Avignon, trop en honneur à son gré : « Les rives du Rhône voient surgir, disait-il, plus de versificateurs que n'en a suscité jadis l'exemple d'Homère et de Virgile ; les médecins, les avocats, saisis de la passion de rimer, oublient Justinien et Esculape ; les laboureurs, les charpentiers, les maçons laissent là leurs outils pour ne s'occuper que d'Apollon et des Muses ; comme dit Horace : « Ignorants ou savants, nous « faisons tous de la poésie ». Chaque jour, des vers, des

épîtres pleuvent sur moi de tous les coins de l'Italie; il m'en vient de France, d'Allemagne, d'Angleterre, de Grèce. » Tout le monde voulait avoir son avis et, plus d'une fois, il se vit injurier dans la rue par un père dont le fils avait abandonné sa carrière pour faire des vers.

On conçoit combien les poétiques habitants d'Avignon s'intéressèrent à Rienzo lorsqu'ils crurent avoir découvert en lui un poète ignoré.

A la vérité, le tribun n'avait jamais cultivé la poésie. Pétrarque avoue lui-même qu'il eût été fort empêché de montrer le moindre vers écrit de sa main : « Il a lu tous les poètes, écrivait-il, mais il n'est pas plus poète pour cela, qu'on n'est tisserand parce qu'on porte un vêtement tissé. »

Pourtant, ce fut à cette croyance que Rienzo dut la vie; le pape, qui avait différé son supplice en attendant que l'engouement des Avignonnais se fût dissipé, mourut subitement le 6 décembre 1352, faute de soins, dirent les uns; pour s'être fait trop soigner, affirmèrent les autres, parmi lesquels était Pétrarque[1].

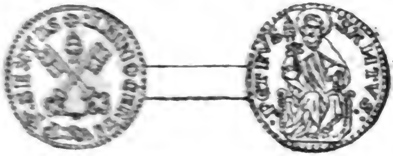
Les cardinaux s'assemblèrent en toute hâte, car le roi de France s'avançait sur Avignon et prétendait imposer au conclave un pape à sa dévotion; le 18 décembre, ils décernèrent la tiare à Étienne Aubert, qui fut couronné le 30 du même mois et prit le nom d'Innocent VI.

Le nouveau pape était natif de Monts, dans le diocèse de Limoges; chargé d'abord d'enseigner le droit à Toulouse, puis juge mage[2] dans cette ville, évêque de Noyon

1. Clément VI était déjà gravement malade depuis un an environ.
2. Mage, pour major.

en 1338, et de Clermont en 1340, il avait été nommé cardinal deux ans plus tard par Clément VI, en même temps que Guy de Boulogne, et venait de recevoir des mains du pape le titre de grand pénitencier et l'évêché d'Ostie et de Velletri (1352).

Il passait pour avoir des mœurs rigides et un grand mépris pour le luxe : Matteo Villani dit de lui : « C'était un homme de bonne vie et de petite science », et Pétrarque



Monnaie d'Innocent VI.

prétend qu'on lui avait persuadé sans trop de peine que Virgile était un sorcier.

Comme tous les autres cardinaux, il avait juré, avant l'élection, de ne pas modifier, s'il était nommé, les traditions en honneur à la cour de Clément VI ; mais, aussitôt qu'il fut monté sur le trône pontifical, il se dégagea de son serment, grâce à son pouvoir souverain, et s'occupa avec activité, souvent même avec habileté, d'introduire dans l'Église les réformes que rendaient nécessaires les abus de toute sorte auxquels se livrait le haut clergé, surtout à Avignon ; il révoqua la plupart des bénéfices accordés par son prédécesseur, suspendit un grand nombre de réserves et de commendes, restreignit la pluralité des bénéfices, et obligea les titulaires à la résidence, ce qui purgea la ville d'Avignon d'une foule de courtisans oisifs. Ménager du bien de l'Église, son

premier soin fut de diminuer les dépenses de la cour, à laquelle il rendit l'aspect qu'elle avait du temps de Benoît XII, d'austère mémoire. Les cardinaux débauchés, dont Clément VI avait eu la faiblesse de tolérer la licence, trouvèrent en lui un maître rigoureux; et tous les prélats, quel que fût leur rang, durent déployer désormais moins de faste.

Ces réformes étaient précisément celles qu'avait réclamées Rienzo avec tant d'énergie et si peu de succès, et c'est principalement pour avoir osé élever la voix contre les abus que voulait supprimer Innocent VI, que le tribun était menacé de perdre la vie. Le pape ne l'ignorait pas; sur bien des points il partageait les idées du tribun; n'ayant point eu, en outre, à combattre personnellement contre lui, il ne conservait pas, comme Clément VI, le souvenir aigri de la lutte; peut-être espérait-il aussi dès lors se servir un jour, au profit de l'Église, de la popularité de Rienzo. Il ordonna de surseoir à l'exécution du condamné, et, après avoir examiné attentivement les accusations portées contre lui, déclara qu'il n'avait rien dit ni rien fait de contraire à la religion, qu'il était un bon et fidèle chrétien, et qu'il y avait lieu, par conséquent, de révoquer toutes les sentences dont il avait été frappé. Rienzo fut donc absous et mis en liberté; momentanément, le pape le retint à Avignon.

CHAPITRE XXV

AFFAIBLISSEMENT DE L'AUTORITÉ PAPALE A ROME ET EN ITALIE

Durant tout ce temps, la situation de Rome n'avait fait qu'empirer. Stefanello Colonna et le chevalier Rainaldo Orsino, nommés sénateurs pour six mois le 12 septembre 1350, étaient sortis de charge au mois de juin suivant; Giordano Orsino del Monte et Pietro Sciarra Colonna, fils de Poncello, leur succédèrent. Ils ne surent ou ne voulurent pas faire respecter leur autorité; les barons opprimèrent plus violemment que jamais le peuple; les brigands infestèrent de nouveau les chemins, « les étrangers, les pèlerins, dit Matteo Villani, étaient comme des brebis parmi les loups »; la misère devint extrême. Au commencement de novembre, il y eut une émeute; Giordano, attaqué dans son palais, renonça volontairement à sa charge; Stefano dut en faire autant et la ville tomba dans l'anarchie la plus complète.

Poncio Perotto, successeur de Raimond à Orvieto (1348-1362) et vicaire du pape à Rome, craignant sans doute qu'à la faveur de ces troubles un émule de Rienzo ne s'emparât du pouvoir, fit occuper le Capitole par ses soldats et déclara qu'il ne le quitterait que

lorsque le pape aurait désigné de nouveaux sénateurs. Mais Jacobo Savello l'en chassa sans peine; le parti des Colonna triomphait avec lui et Stefanello s'étant emparé de la tour des Conti, les Orsini se crurent menacés et prirent les armes; le peuple se divisa entre les deux familles rivales et le sang coula dans plus d'une rencontre. Le pape se vit forcé, pour ne pas voir son autorité mise en échec, d'annuler le bref par lequel il avait nommé sénateurs Bertoldo Orsino et Pietro di Agabito Colonna (2 novembre), prétextant que des avis postérieurs à leur nomination les lui représentaient comme peu capables d'occuper cette haute magistrature. Il délégua l'autorité sénatoriale aux treize buonuomini (23 novembre), en les priant de lui faire connaître, après s'être consultés avec les principaux citoyens, leur sentiment sur la question de savoir s'il valait mieux que les sénateurs fussent dorénavant des étrangers ou des Romains; il leur demanda même de lui désigner les personnages qui semblaient, à leurs yeux, les plus dignes de son choix, qu'ils fissent partie de la noblesse, de la gentilezza ou même du peuple.

Le conseil des buonuomini ne sut malheureusement pas profiter de l'occasion qui lui était ainsi offerte de saisir le pouvoir, et le désordre arriva à son comble. Enfin, pendant la nuit qui suivit la Noël (1351), la confrérie de Sainte-Marie était assemblée, suivant la coutume, dans la basilique de Sainte-Marie Majeure, quand subitement quelques citoyens s'écrient qu'il faut confier l'autorité suprême à Jacobo, de la famille des Cerroni, que son grand âge et son esprit de droiture faisaient respecter de tous ses concitoyens. Cette proposition est acceptée avec enthousiasme et la foule se

dirige vers sa demeure[1]; on l'entoure, on l'entraîne au Capitole. Luca Savello, qui l'occupait, se retire, intimidé par l'attitude du peuple; on fait sonner les cloches et les Romains accourent de toutes parts sans armes. Les barons, de leur côté, arrivent prêts au combat; le sang va couler, lorsque tout à coup les nobles, cédant à l'entraînement général, acclament, eux aussi, Cerroni. Avant la moitié du jour, la révolution était un fait accompli; pour cette fois, les Romains avaient bien employé leur temps.

Avant d'accepter définitivement le pouvoir, Cerroni demanda au vicaire du pape d'approuver son élection, et celui-ci, bien qu'il n'en eût pas explicitement le droit, accéda à cette prière; par contre, Cerroni s'engagea à gouverner la ville selon les désirs de Clément VI. Au surplus, le peuple, respectueux des droits de l'Église, avait élu son nouveau chef provisoirement, à ce qu'il semble, et pour six mois seulement, s'en remettant au pape du soin de fixer la durée définitive de ses fonctions. Clément VI hésita longtemps avant de reconnaître le nouvel état de choses; enfin il annonça à Cerroni, le 22 mai 1352, qu'il consentait à ratifier tous les actes accomplis par lui avant qu'il eût été légalement investi du pouvoir par le Saint-Siège. Peu de temps auparavant le pape avait prolongé son mandat d'abord jusqu'à la Noël prochaine, puis jusqu'à la Noël de l'année suivante. Renonçant momentanément aux prérogatives que les Romains lui avaient accordées, il concéda le droit aux buonuomini, assistés du vicaire,

1. La famille Cerroni possédait une tour et une habitation du côté de l'église S. Prassede.

de procéder à la nomination d'un nouveau sénateur, dans le cas où Cerroni viendrait à mourir pendant sa charge (17 mai). Villani rapporte que le pape, voulant donner aux Romains une autre preuve de son bon vouloir, leur envoya la somme de quatorze mille florins pour subvenir à leurs dépenses.

Animé d'un désir sincère, comme on le voit, de satisfaire aux vœux des citoyens romains, Clément VI avait chargé, vers la fin de l'année précédente, quatre cardinaux de délibérer sur un plan de réformes destinées à assurer aux représentants du peuple une part plus effective dans l'administration de la ville. Ces cardinaux étaient : Bertrand de Deaulx, Guy de Boulogne, Guillaume Corti, qui avaient, à différentes époques, rempli les fonctions de légats du Saint-Siège à Rome ou en Italie, et Niccolò Capoccio, parent sans doute de ce Paolo Capoccio que les Romains envoyèrent à Avignon en 1349 comme ambassadeur ; il prétendait descendre de l'illustre famille des Cornelius.

Les délégués du pape se mirent à l'œuvre, et Pétrarque, consulté par l'un d'eux, lui écrivit en réponse une lettre dans laquelle il suppliait les cardinaux d'accorder à sa patrie adoptive toutes les libertés compatibles avec l'autorité du Souverain Pontife. « Dans le fond, de quoi s'agit-il? dit le poète; c'est une vieille querelle qui se renouvelle. Une noblesse lâche, présomptueuse et méprisable veut abuser de l'état d'un peuple infortuné; elle prétend attacher les Romains à son char, comme s'ils étaient des Cimbres ou des Carthaginois. Si Dieu a voulu que tout concourût à faire de Rome une cité puissante, c'est parce qu'il l'avait destinée sans doute à être la capitale de l'empire et la

métropole du monde chrétien, non la proie de quelques tyrans qui ne sont pas même Romains. Et cependant cette cité, qui faisait la loi à toutes les nations, est maintenant ruinée, déchirée, non plus par ses propres enfants, mais par des étrangers. On ose douter si ce peuple, qui a défendu le Capitole du fer des Gaulois, qui a vu tant de rois traînés en triomphe, doit être admis à gouverner la chose publique conjointement avec des intrus, qui n'ont d'autre droit que la force! Telle est la question qui occupe quatre colonnes de l'Église! Où en sommes-nous arrivés, grands dieux! Pour moi, je n'hésite pas à le dire : le sénat romain ne doit être composé que de citoyens romains. Je n'ignore pas les vains prétextes dont les étrangers colorent leur usurpation. Ils sont les plus puissants, disent-ils, et les plus riches; mais ils oublient qu'ils ont acquis leur puissance et leurs richesses aux dépens de Rome. Et d'ailleurs, si la noblesse et la vertu ne comptaient plus pour rien, à combien d'étrangers ne serait-il pas permis d'aspirer à la souveraineté de Rome et de l'Italie! Prétendent-ils être des Romains, eux qui dédaignent le beau nom de citoyen romain, et exigent qu'on les appelle seigneurs et princes?

« Qu'ils soient citoyens de Rome, et qu'à ce titre ils occupent certaines charges, j'y consens; mais pourquoi veulent-ils jouir seuls de tous les honneurs? On ne peut douter que cette cité ne renferme un grand nombre d'hommes supérieurs, par la naissance et le mérite, à ces étrangers. Que demande après tout ce peuple? De n'être pas traité, dans sa propre patrie, comme un exilé et comme un proscrit, et d'avoir sa part au gouvernement de la ville. De même que les patriciens firent

droit jadis aux justes revendications des plébéiens, les barons, qui sont bien moins nobles d'origine, doivent être contraints maintenant à abandonner au peuple une partie des fonctions publiques.

« Telle est la prière que vous adresse par ma bouche Rome elle-même, courbée sous le poids de ses maux. » (19 novembre 1351.)

Cette lettre fut suivie d'une autre, conçue dans le même esprit et datée du 24 novembre. On a vu que le pape s'était conformé, dans une certaine mesure, aux vœux de Pétrarque; mais les événements qui survinrent firent abandonner cet essai d'organisation politique, qui ne devait être repris que douze ans plus tard.

Cerroni ne put jouir longtemps en paix du pouvoir que le peuple lui avait confié; les barons avaient repris bien vite courage et ne lui laissaient ni trêve, ni repos; le redoutable Giovanni di Vico poussait ses incursions jusqu'aux portes de Rome; il s'empara de plusieurs villes situées sur le territoire romain et appartenant par suite à l'Église. En conséquence, messire Niccolò delle Serre, capitaine du Patrimoine, et Giordano Orsino, chef des milices urbaines, décidèrent de réunir leurs efforts contre l'ennemi commun; ils obtinrent, grâce à l'intervention du pape, que la cité de Florence leur fournît quelques auxiliaires. Vers le mois de juillet 1352, ils se mirent en marche, à la tête de douze mille fantassins environ et douze cents cavaliers. Les environs de Viterbe furent dévastés; mais Niccolò delle Serre étant mort des suites d'une chute de cheval presque au début de la campagne, Giordano ne parvint pas à se faire obéir des troupes alliées et les opérations durent être suspendues.

Cerroni subit le contre-coup de cet échec; le peuple s'était promptement désaffectionné de lui, il n'avait pas la fermeté nécessaire pour faire respecter son autorité, son crédit diminuait chaque jour, à ce point que le pape crut utile d'envoyer à Rome un certain Giovanni di Montepesulano, pour s'informer de l'état de la ville et voir s'il n'y avait pas lieu de nommer un nouveau sénateur; Luca Savello le brava plusieurs fois publiquement. Enfin, lassé d'un pouvoir si précaire, Cerroni résolut, vers le mois de septembre, de se démettre de sa charge; il assembla les citoyens romains et leur communiqua son dessein; ceux-ci ne parvinrent pas à s'entendre sur le choix de son successeur, on faillit même en venir aux mains. Rainaldo Orsino voulut profiter de la confusion qui régnait dans la ville pour s'emparer du pouvoir; il réussit un moment à chasser Luca Savello et ses partisans; mais, vaincu à son tour, il dut s'enfuir du Capitole. Il continua néanmoins la lutte et, durant quelques jours, le sang coula de tous côtés. En vain Cerroni chercha-t-il à s'interposer entre les combattants; les Romains ne voulaient plus entendre ses conseils. Convaincu de son impuissance, sur le point de tomber entre les mains de ses adversaires, il quitta Rome et se retira dans les Apennins où il acheta un château fort, que la médisance l'accusa d'avoir payé avec les deniers du Saint-Siège et les revenus de la ville[1]. Bertoldo Orsino et Stefano Colonna montèrent alors au Capitole et prirent le titre de « délégués du peuple romain pour gouverner la ville ». (10 octobre 1352.)

1. Il emporta, prétend Villani, six mille florins; pourtant, d'après le témoignage de la plupart des historiens, la probité de Cerroni ne saurait être suspectée.

Les Romains acceptèrent le fait accompli, mais non pas le vicaire du pape, qui lança l'anathème contre les usurpateurs. Clément VI les excommunia à son tour et se disposait à mettre tout en œuvre pour les chasser du Capitole lorsqu'il mourut (6 décembre 1352). Innocent VI renouvela les sentences portées contre eux.

Comme leurs prédécesseurs, Stefano et Bertoldo abusèrent de leur autorité; ils vendirent, dit-on, à quelques trafiquants, le droit d'exporter des denrées; de grandes quantités de blé furent vendues au dehors et la famine, qui sévissait déjà cruellement à Rome, devint terrible. Le 15 février 1353, jour de marché, les Romains s'aperçurent qu'il ne restait plus assez de blé pour les nourrir et que, même à prix d'or, on ne pouvait s'en procurer.

Ils tournèrent leur fureur contre leurs chefs et poussant le cri : « Popolo! popolo! » se dirigèrent vers le Capitole. Stefano Colonna, plus jeune que son collègue, s'enfuit, sous un déguisement, par une fenêtre de derrière; Bertoldo voulut résister et fit sortir ses gardes; accueillis par une grêle de pierres, ils furent forcés de battre en retraite; alors, pensant que sa vue imposerait le respect aux mutins, le sénateur parut sur le seuil du palais, revêtu de son armure, les éperons d'or aux pieds, et s'avança vers la foule; mais les Romains se jetèrent sur lui et le massacrèrent sans pitié. Satisfaits d'avoir assouvi leur colère par ce meurtre, ils supportèrent dès lors sans murmurer toutes les privations.

Quelque surprenant que cela paraisse, ce fut encore aux familles rivales des Colonna et des Orsini que le pouvoir fut confié ; le 12 mars, nous voyons Giovanni Orsino et Pietro Sciarra Colonna agir en qualité de

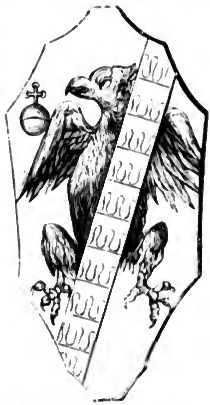
sénateurs. Occupés uniquement à soutenir leurs amis et à nuire à leurs adversaires, ils laissèrent la plus grande anarchie régner dans la ville. Les Romains songèrent même un instant, tant était grand leur découragement, à se livrer à leur pire ennemi, à Giovanni di Vico; mais Innocent VI, justement alarmé d'un pareil dessein, s'y opposa avec énergie et le fit échouer.

Tout l'été se passa de la sorte; on se battit presque sans interruption dans les rues et aux alentours de Rome; le peuple était forcé de prendre parti pour les Colonna ou pour les Orsini, afin de n'être pas maltraité en même temps par les deux factions; chaque maison était transformée en forteresse. Enfin les Romains se soulevèrent de nouveau; le 14 septembre, jour de l'Exaltation de la Croix, ils envahirent le Capitole, en chassèrent les sénateurs et, déployant les étendards de la Vierge, du peuple et des treize quartiers, se rendirent à l'habitation d'un bourgeois appelé Francesco, et surnommé l'esclave des Baroncelli [1], scribe du sénat; Francesco était doué d'une volonté énergique et d'un esprit éclairé; il n'avait pas, sans doute, les conceptions hardies et l'éloquence fascinatrice de Cola di Rienzo, qu'il se proposait visiblement pour modèle, mais il possédait quelques-unes de ses qualités et le peuple l'aimait, en souvenir de son tribun absent. Ainsi que l'indique son surnom, il devait être un serviteur ou un familier de la puissante famille des Baroncelli et non un de ses membres, comme certains auteurs l'ont pensé [2].

1. L'un des ambassadeurs de Rienzo auprès de la république de Florence. Voir page 110.

2. En effet, Villani et quelques autres écrivains disent que sa naissance était des plus humbles.

Francesco prit le titre de second tribun et consul illustre du peuple romain; il s'occupa de rétablir l'ordre et la sécurité et de faire cesser les querelles particulières, veilla à ce que les juges rendissent des sentences équitables, modifia certains impôts, que le peuple supportait mal, et créa des camerlingues, qui furent spécialement chargés de surveiller la rentrée et la répartition des taxes. Une amnistie générale fut décrétée pour tous les condamnés politiques.



Armes de Francesco dei Baroncelli.

Francesco voulait associer le peuple au gouvernement de la ville; il pria, à cet effet, la république de Florence de lui envoyer un jurisconsulte, qui l'aidât de ses conseils (7 octobre 1353). Huit jours après, Pietro Rainerio était chargé d'aller à Florence pour hâter la réponse qu'il sollicitait. Les Florentins, qui avaient accueilli avec joie la nouvelle de la révolution accomplie à Rome, et qui félicitèrent même officiellement Francesco (12 octobre), s'empressèrent de déférer à son désir et chargèrent Bencivenno Torino de se rendre auprès du tribun. Sur ses conseils, Francesco créa une assemblée élue par le peuple au scrutin secret; il se proposait de prendre, tous les deux mois, parmi les membres de cette assemblée, huit conseillers avec lesquels il aurait partagé l'exercice et la responsabilité du pouvoir.

La légende s'est emparée du règne, pourtant si court,

du second tribun : il méditait depuis longtemps déjà, dit une chronique peu digne de foi, de se rendre maître de Rome et, s'étant lié avec un certain Niccolò Calvio, citoyen influent et ennemi mortel du capitaine chargé de la garde du Capitole, il le décida sans peine à s'unir à lui pour déjouer la vigilance de ce dernier. Une fois dans le Capitole, ils sonnèrent la cloche d'alarme et ce fut au milieu du désordre qui s'ensuivit que les amis de Francesco le firent acclamer par les Romains gouverneur de la ville.

On a également attribué à Francesco certaines lois qui ont tellement d'analogie, pour la plupart, avec celles que porta Rienzo, lors de son avènement, qu'il est difficile de ne pas croire à une confusion. Ainsi, il aurait décidé que la peine du talion serait appliquée aux meurtriers ; que les barons devraient veiller à la sécurité des routes, fournir des vivres, se présenter à tout appel du tribun ; que les fauteurs de troubles seraient déclarés ennemis de la République ; que leurs biens seraient vendus et leurs maisons rasées ; que les contumaces seraient peints sur les murs du Capitole, la tête en bas. Enfin, pendant longtemps, le récit de sa vie fut calqué sur celle de Rienzo.

Malheureusement pour Rome, le gouvernement de Francesco ne répondit pas aux espérances que son début avait fait naître. Sans trop ajouter foi aux récits qui nous représentent le tribun se livrant avec ses fils à toutes sortes d'orgies, se faisant donner un sceptre, comme Rienzo, et un manteau royal tout brodé d'or, se montrant implacable envers ses ennemis, orgueilleux et cruel envers le peuple, et prenant pour maxime de gouvernement : *oderint, dum metuant;* il faut

admettre que Francesco dei Baroncelli usa mal du pouvoir qui lui était confié, car les Romains se détachèrent promptement de lui. Pour soutenir son autorité chancelante, il fut forcé de rechercher l'appui de Giovanni di Vico, cet ennemi acharné du peuple romain et du Saint-Siége. Le pape, auquel il avait négligé de demander la ratification de son élection et qui le considérait comme un ennemi de l'Église, protesta contre cette alliance et, sur les conseils du nonce, Hugues Arpajon, le déclara usurpateur. Francesco n'en resta pas moins maître de la ville, malgré le pape et malgré le peuple.

Au reste, ce n'était pas seulement à Rome que l'autorité du Souverain Pontife était méprisée : la politique incertaine et parcimonieuse de Clément VI avait détaché du Saint-Siége la plupart des cités qui reconnaissaient autrefois sa suzeraineté : dans les unes, des familles puissantes, s'appuyant soit sur d'anciens priviléges accordés par les papes eux-mêmes, soit sur la faveur populaire, avaient accaparé le gouvernement; dans d'autres, les citoyens s'étaient emparés du pouvoir; enfin tout le territoire de l'Église était envahi par une multitude de tyrans, dont quelques-uns fort puissants, qui, en dépit des efforts du Souverain Pontife, jouissaient d'une indépendance presque complète. Manfredi, Malatesta di Rimini, les Ordelaffi, seigneurs de Forli, dans l'Émilie; Galeotto di Armino, Alozzo di Fabriano, dans les Marches; Niccolò di Boscareta, Sinibaldo, dans la Romandiole; et bien d'autres encore occupaient la plupart des places fortes et des passages, et pillaient sans merci tout le pays environnant.

Les derniers efforts de Clément VI pour rendre son

prestige au Saint-Siège avaient été particulièrement malheureux.

En 1350, il avait chargé son neveu Hector Durafort, capitaine du Patrimoine de Saint-Pierre, de reprendre la petite place de Faenza, dont Giovanni Manfredi venait de s'emparer; malgré l'appui des Pepoli, Durafort échoua et fut même obligé de rentrer précipitamment à Imola. Les Pepoli, que le pape avait trahis[1], après leur avoir fourni de l'argent pour lutter contre l'archevêque de Milan, Giovanni Visconti[2], profitèrent de cet échec pour vendre Bologne à leur ennemi, moyennant deux cent mille florins (1er août 1350) et Clément VI, qui considérait cette ville comme faisant partie du domaine de l'Église, ne put s'opposer à cet odieux marché.

Giovanni Visconti, devant cette nouvelle preuve de l'impuissance du pape, devint plus arrogant et plus entreprenant que jamais; on connaît son altière réponse à l'envoyé du pape, qui le sommait de choisir entre sa dignité d'archevêque et son titre de prince : « Voici, dit-il, en prenant d'une main un crucifix et de l'autre une épée,voici mes armes spirituelles et voici mes armes temporelles, je défendrai les unes avec les autres. » Les républiques toscanes, menacées dans leur indépendance, s'adressèrent vainement à la cour d'Avignon; après de longues négociations, où l'or,

1. Il fit jeter en prison son allié Giovanni Pepoli, qui était venu rejoindre Durafort avec des troupes. Cette trahison tourna contre lui, car les soldats de Durafort, qui ne recevaient plus de solde, obligèrent leur général à remettre Giovanni en liberté, afin de pouvoir se partager sa rançon, puis ils se débandèrent.

2. Giovanni, archevêque de Milan, succéda à son frère Luchino, mort le 25 janvier 1349.

dit-on, joua plus de rôle que les arguments, Clément VI, influencé par le roi de France, par ses courtisans et surtout par la vicomtesse de Turenne, pardonna au belliqueux archevêque, lui abandonna la possession de Bologne et le laissa libre d'agir à sa guise (8 mai 1352).

Aux portes mêmes de Rome, le préfet, malgré tous les efforts des représentants du pape, continuait le cours de ses exploits; il s'était emparé d'Orvieto (19 août 1352) et un coup de main hardi le rendit maître de Corneto l'année suivante; beaucoup d'autres villes, de moindre importance, furent également forcées de le reconnaître pour seigneur : il possédait, outre les cités dont nous avons déjà parlé, Tarni, Narni, Amelia, Marta, Canino, Toscanella, et tout le pays de Nera, situé au nord du lac Bolsena.

A la mort de Clément VI, il ne restait plus guère, dans tout le domaine du Saint-Siège, que deux cités où l'autorité du Souverain Pontife fût respectée : Montefiascone, dans le Patrimoine, et Montefalco, dans le duché de Spolète. Il était grand temps qu'un pape énergique et habile prît en main les intérêts de l'Église.

CHAPITRE XXVI

ALBORNOZ — COLA DI RIENZO EN ITALIE

A peine monté sur le trône pontifical, Innocent VI se préoccupa de rétablir en Italie le prestige du Saint-Siège. Pour accomplir cette œuvre difficile, il jeta les yeux sur un des plus illustres serviteurs de la papauté en ce siècle et peut-être dans tout le moyen âge : Gil Alvarez Carillo Albornoz.

Albornoz était né à Cuenza[1], vers 1300, d'une famille qui se vantait de compter parmi ses ancêtres des rois d'Aragon et de Léon[2]; il étudia à Toulouse et montra de bonne heure une grande aptitude pour la théologie et pour la jurisprudence. Son intelligence précoce attira sur lui l'attention du pape, qui, dès lors, ne lui ménagea pas ses faveurs : nommé d'abord aumônier de la cour d'Espagne, puis archidiacre à Calatrava, il fut promu, en 1339, archevêque de Tolède, siège primatial d'Espagne. Le roi d'Aragon, Alphonse XI, qui le tenait en très haute estime, en fit un de ses conseillers. Lorsque les Maures vinrent d'Afrique attaquer l'Espagne,

1. Cuenza, dans la Nouvelle Castille.
2. Son père, don Garcia, descendait d'Alphonse V, roi de Léon ; sa mère, Thérèse de Luna, des rois d'Aragon. L'antipape Benoit XIII (Pierre de Luna) était de cette famille.

Albornoz quitta la crosse pour l'épée et combattit vaillamment durant toute la campagne; il prit une part glorieuse à la bataille de Tarifa; Alphonse XI, que l'archevêque avait empêché de se faire tuer à un moment où la victoire semblait pencher du côté des Sarrasins, voulut être sacré chevalier par lui, sur le champ de bataille, et le nomma son porte-étendard (30 octobre 1340). Trois ans après, le roi le chargea de diriger le siège d'Algésiras et Albornoz s'acquitta de cette mission en général consommé.

Cependant, malgré sa grande renommée, il se vit obligé de fuir l'Espagne sous le règne du successeur d'Alphonse XI, Pierre le Cruel, dont il avait censuré les débordements avec trop de liberté. Clément VI le reçut avec joie à Avignon, où il s'était réfugié, et le créa cardinal du titre de Saint-Clément (17 décembre 1350). Sa prudence et son habileté égalaient son courage; aussi ne tarda-t-il pas à acquérir une grande influence dans le consistoire. Nul ne connaissait mieux que lui l'art de manier les hommes; les ordonnances rendues par lui durant sa légation en Italie sont l'ouvrage autant d'un jurisconsulte éminent, que d'un profond politique[1].

Innocent VI, en chargeant le cardinal du soin de ramener les Italiens, soit par la force, soit par la persuasion, au respect des droits de l'Église, fit acte de sagesse, car il était peut-être le seul homme capable de mener à bien cette difficile entreprise. Il le nomma légat *a latere*, le 30 juin 1353. « Le cardinal devra,

1. Elles formèrent un code qui resta longtemps en vigueur, sous le nom de constitutions ægidiennes; Albornoz semble par moments s'y être inspiré des idées de Rienzo; en 1538, Paul III ordonnait encore aux évêques de faire respecter ces constitutions.

est-il dit dans le bref où ses pouvoirs sont définis, faire cesser les troubles et les guerres, châtier les fauteurs de discordes, extirper les hérésies, réprimer la licence, relever la majesté du culte divin, en un mot, rendre aux pays, directement ou indirectement soumis à l'Église, la tranquillité dont ils ont été si longtemps privés. » Afin qu'Albornoz pût remplir plus efficacement sa mission, le pape lui accordait les pouvoirs les plus étendus, au spirituel comme au temporel, « sur les villes, les châteaux, les pays, ainsi que sur les comtes, les barons, les magistrats de tout ordre, dans toute l'étendue de l'Italie, à l'exception seulement de la Sicile, de la Sardaigne et de la Corse », s'engageant, par avance, à ratifier et à confirmer ses décisions.

Dans un autre bref en date du même jour, le légat est plus spécialement chargé de rétablir la paix dans le territoire du Saint-Siège. Le pape lui conféra, dans ce but, le pouvoir de nommer et de destituer tous les podestats, juges, capitaines, qui relevaient du Saint-Siège ; de créer de nouvelles fonctions ou d'en supprimer à son gré ; de connaître de tous les procès et de les juger sans appel ; de châtier les coupables ; de provoquer ou d'imposer des trèves entre les barons, les bourgeois, les cités ; de conclure enfin des ligues, des traités, des accommodements.

La nouvelle du prochain départ d'Albornoz s'étant répandue, quelques-uns de ses parents voulurent faire l'expédition avec lui, entre autres, son neveu Gomez[1] ; Fernando Fosco et Garcia Albornoz, qui avaient combattu à ses côtés contre les Maures ; Lopez de Luna,

1. Qui devint plus tard sénateur.

archevêque de Saragosse (1351-1382), qui exerçait une grande influence sur lui ; l'évêque de Badajoz, Alfonso de Tolède y Vargas. Il quitta Avignon vers le milieu de l'été, à la tête d'une petite troupe composée de Français, d'Allemands, de Bourguignons, d'Anglais, aventuriers venus de partout dans l'espérance d'avoir leur part du riche butin que tant d'autres récoltaient alors en Italie. Et pourtant, malgré la faiblesse numérique et le peu de cohésion de son armée, malgré la modicité des subsides que lui accordait le pape, fort gêné lui-même en ce moment, Albornoz parvint, comme nous le verrons, à intimider le fier archevêque de Milan, à imposer la loi au préfet, à réduire ensuite à l'obéissance les mille tyrans qui s'étaient élevés sur le domaine de l'Église, et à rendre à la papauté les possessions et surtout le prestige qu'elle avait perdus.

Le légat arriva à Milan le 15 septembre; Giovanni Visconti vint à pied à sa rencontre, en compagnie de Pétrarque. Peu s'en manqua que le poète ne perdît la vie en cette occasion; car, dans le tumulte, son cheval faillit rouler avec lui dans un fossé profond, qui longeait le chemin. L'archevêque prodigua à Albornoz les témoignages de respect et de soumission, et le légat, qui avait besoin de lui, feignit d'y ajouter foi ; il le pria même de lui désigner, parmi ses serviteurs, deux hommes, versés dans la connaissance des lois, qui deviendraient ses conseillers. En réalité, son but était de les employer comme ambassadeurs auprès des barons révoltés, afin de les convaincre qu'ils ne devaient plus compter sur l'appui de Giovanni, devenu l'allié du pape. L'archevêque accéda à cette demande et donna en outre au légat trois cents cavaliers; Albornoz dut s'en-

gager, par contre, à ne point passer par Bologne, dont les habitants épiaient le moment de recouvrer leur liberté; il y consentit d'autant mieux qu'il avait hâte de châtier l'insolence de Giovanni di Vico. Il se dirigea donc vers Florence où il reçut le meilleur accueil (2 octobre); la République lui prêta cent cinquante cavaliers. De là, il envoya des ambassadeurs au préfet, pour lui demander de faire acte de soumission et, poursuivant sa route, arriva à Sienne, dont les habitants mirent à sa disposition cent cavaliers. A Pérouse, où il resta un mois, les citoyens lui en fournirent deux cents. Il pouvait dès lors engager la lutte contre Giovanni sans trop de désavantage.

On se souvient de l'échec qu'avaient subi les troupes du pape et des Romains[1]; la guerre s'était poursuivie depuis sans interruption, mais aussi sans grande activité; cependant, dans le cours de l'été précédent, le capitaine du Patrimoine, Giordano Orsino, avait repris sérieusement l'offensive et refoulé même le préfet dans Orvieto, grâce à l'appui du célèbre condottiere Montréal.

Ce Montréal[2], qui jouera un rôle important dans la suite de ce récit, était un gentilhomme provençal, natif d'Aubagne, à ce qu'il semble; les Italiens l'appelaient fra Moreale, parce qu'il était entré dans l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem. Mais son goût des aventures, son amour de la guerre et surtout la soif de s'enrichir le poussèrent à quitter de bonne heure son pays, pour aller guerroyer en Italie. Il entra d'abord au service du duc de Durazzo; puis, après sa mort, passa dans le

1. Voir page 335.
2. Voir page 71, note 1.

camp du roi Louis et tint longtemps la campagne avec le duc Werner, contre les troupes de la reine Jeanne. Le roi de Hongrie, auquel Montréal avait témoigné sa fidélité en combattant contre un de ses propres parents, Jehan de La Motte, lui confia, lorsqu'il quitta l'Italie, la défense du château d'Averse. Malatesta di Rimini, qui était au service de Louis de Tarente, vint l'y assiéger et l'obligea à se rendre et à restituer tout le butin qu'il y avait accumulé[1] (1352). Montréal se dirigea alors vers Rome, suivi de quelques soldats, que sa mauvaise fortune n'avait pas découragés. C'est alors que le capitaine du Patrimoine le prit à sa solde.

Entreprenant, courageux, audacieux même, quand son intérêt le commandait, doué d'une incontestable habileté à la guerre, mais absolument dénué de sens moral et de tout sentiment d'humanité, ne respectant rien, hormis sa parole, prêt à se vendre toujours au plus offrant, il est un des types les plus parfaits des condottieri italiens. On le voit passer, sans la moindre hésitation, sans le moindre scrupule, d'un camp dans le camp adverse, mais il attend toujours consciencieusement pour faire défection que le temps pour lequel il s'était engagé soit expiré. Il dévaste sans pitié les campagnes, met à feu et à sang les villes et les villages, dans le seul but de se procurer de l'argent; mais, si les habitants lui offrent une rançon suffisante, il s'éloigne et ne souffre pas que le plus léger dommage leur soit causé. Ses contemporains le considéraient comme un grand capitaine et éprouvaient plus d'admiration pour ses talents que d'horreur pour ses crimes.

1. Il ne lui laissa que mille florins.

Il inspirait à ses serviteurs une vive affection, et l'on rapporte que l'un d'eux tomba mort, lorsqu'on lui apprit la fin prématurée de son maître.

Montréal combattit quelque temps contre Giovanni di Vico sous les ordres de Giordano et ravagea les environs d'Orvieto ; mais, comme il recevait du représentant du pape plus de promesses que d'argent, il passa, lorsque son engagement fut terminé[1], au service du préfet, occupé en ce moment à assiéger Todi. Cette ville, secourue par Florence et par Pérouse, résista longtemps, et Montréal, qui ne voyait dans la guerre qu'un prétexte à pillages, abandonna Giovanni et résolut d'opérer désormais pour son propre compte : il fit appel à tous les soldats sans emploi, à tous les condottieri répandus en Italie, à tous les hommes en quête d'aventures, leur promettant un ample butin, s'ils voulaient se joindre à lui ; sa valeur et son habileté étaient déjà connues, et il se trouva bientôt à la tête d'une petite armée. Ce fut le commencement des *Grandes Compagnies*, qui désolèrent si longtemps l'Italie et les pays voisins.

Albornoz sentit qu'il fallait éviter à tout prix un nouveau rapprochement entre Montréal et le préfet ; il envoya des ambassadeurs au chef des condottieri, qui se trouvait encore dans le voisinage, indécis sur ce qu'il allait faire ; Montréal les accueillit fort mal. Mais Albornoz ne se découragea pas ; de nouveaux ambassadeurs furent chargés de lui faire valoir les services que le légat pourrait rendre à sa famille auprès du pape, le danger qu'il y aurait pour lui à entrer en lutte avec le Saint-Siège ; bref, Montréal s'engagea à ne rien entre-

1. Le 8 septembre 1353.

prendre de contraire aux intérêts de l'Église. Le préfet, voyant qu'il devait renoncer à tout appui de ce côté, devint plus accommodant et, après bien des pourparlers, consentit à aller saluer le légat à son passage, et à signer un acte par lequel il promettait de restituer à l'Église tout ce qui lui appartenait. Néanmoins Albornoz, qui n'avait qu'une médiocre confiance dans la bonne foi du préfet, choisit avec beaucoup d'habileté, pour y établir ses quartiers d'hiver, la petite ville de Montefiascone, toute dévouée au pape et qui dominait Viterbe, Orvieto, Toscanella et la plaine (15 novembre). De là, il envoya une partie de ses troupes à Rome, où leur présence semblait nécessaire.

La popularité de Francesco était fort ébranlée; sans doute dans le but d'y porter le dernier coup, Innocent VI avait annoncé aux Romains, le 16 septembre 1353, qu'il venait de remettre en liberté leur ancien tribun et qu'il se disposait à l'envoyer en Italie : « Bien que nous ayons été informé, disait-il, des nombreuses actions dignes de blâme, commises par Nicolas fils de Laurent, bien qu'il ait souvent, à vrai dire, outrepassé ses droits et que le cardinal Bertrand de Deaulx ainsi qu'Annibaldo Ceccano aient prononcé contre lui certaines condamnations, considérant tout ce qu'il a fait de bien, sa longue captivité, votre désir unanimement exprimé de le voir revenir au milieu de vous, nous avons résolu de l'absoudre de toutes les sentences et de toutes les peines qu'il avait encourues, et de lui permettre de retourner à Rome. Nous espérons qu'animé du même zèle pour le bien public et la justice, du même esprit d'impartialité, du même mépris des dangers, dont il a déjà fait preuve lorsqu'il était au pouvoir, il pourra

mettre un frein à l'ambition et à la cupidité des tyrans qui ne rêvent que votre asservissement, et rétablir, avec l'aide de Dieu, la concorde et la tranquillité parmi vous. Réunissez donc tous vos efforts, afin que, guidés par les conseils de votre concitoyen qui, dit-on, ne respire plus que d'assurer le bonheur de sa patrie, vous soyez en état de réprimer l'audace toujours grandissante de vos ennemis du dedans et du dehors. »

La veille, Innocent VI avait prévenu son vicaire à Rome, Hugues Arpajon, de cette détermination, en exprimant également l'espoir que Rienzo, désabusé de ses rêves fantastiques, ferait cesser l'état de trouble et de rébellion où se trouvait la ville. Pourtant la conduite subséquente du pape envers Rienzo semble prouver que son but était plutôt de renverser un adversaire de l'Église, un allié de Giovanni di Vico, que de rendre aux Romains un chef qu'ils chérissaient.

A peu de temps de là (vers le mois de décembre) le second tribun fut forcé d'abandonner le pouvoir, soit qu'il ait abusé de la patience des Romains, soit que la nouvelle du retour de Rienzo ait provoqué, comme l'espérait le pape, un revirement dans les sentiments du peuple envers le Saint-Siège. Les circonstances qui accompagnèrent cet événement sont obscures. Ce qui est certain, c'est que, contrairement à ce qu'on a cru longtemps, Francesco ne fut point tué dans une émeute; on a découvert, en effet, dans l'église S. Stefano del Trullo une pierre tombale, où il est représenté en costume de sénateur et dont l'épitaphe porte comme date de sa mort l'année 1355; il y est dit aussi que le pape l'avait reconnu comme chef du peuple, ce que semblent contredire tous les faits.

Après sa chute, la ville retomba dans l'état d'anarchie qui lui était habituel. Lorsque Albornoz arriva à Montefiascone, les Romains lui envoyèrent une ambassade et s'empressèrent de reconnaître, suivant l'usage, Innocent VI comme sénateur à vie, capitaine du peuple et défenseur de la ville.

Cola di Rienzo venait précisément alors d'arriver auprès du légat[1]; il lui rappela les promesses du pape et insista vivement pour qu'Albornoz lui fournît soit en hommes, soit en argent, les moyens de rentrer dans sa patrie. Quels que fussent, en effet, l'affection des Romains pour leur ancien tribun, et leur désir de le voir gouverner de nouveau la ville, ils n'étaient ni assez unis, ni assez forts pour le défendre dans les premiers moments contre les nobles. Il fallait donc à Rienzo avant d'entrer à Rome une escorte, si petite qu'elle fût, pour servir de point d'appui à ses partisans et inspirer le respect aux barons. Mais Albornoz se refusa absolument à écouter sa prière, soit que, d'un esprit plus positif que le pape, plus habitué surtout à gouverner les hommes, il se défiât du caractère un peu chimérique et des vues ambitieuses de Rienzo, soit qu'il nourrît déjà en secret l'espoir d'imposer à Rome comme gouverneur un de ses parents. Bien plus, il donna momentanément aux Romains comme chef Guido dell' Isola, que le tribun avait nommé jadis podestat d'Arezzo[2]. Rienzo eut beau l'importuner, le légat se contenta

1. Certains auteurs pensent qu'il partit d'Avignon avec le légat ; mais, d'une part, le pape dit dans sa lettre du 16 septembre, postérieure au départ d'Albornoz : *cito remittemus*, en parlant de Rienzo ; d'autre part, Pétrarque, qui assista à la réception du légat à Milan, et qui l'a minutieusement décrite, ne fait aucune allusion à la présence du tribun.

2. Voir page 159.

de lui faire accorder, par la cité de Pérouse, une pension suffisante pour vivre, mais avec laquelle il lui était impossible de solder des troupes.

Se voyant ainsi abandonné du légat, Cola di Rienzo se décida à agir par lui-même : il alla trouver les habitants de Pérouse et sollicita leur appui ; mais tous les efforts de son éloquence, ses plus brillantes promesses, ne parvinrent pas à les ébranler : le tribun n'obtint pas d'eux le plus léger subside. Cependant, comme au fond ils désiraient le voir rentrer en possession du pouvoir, ils écrivirent au pape, le suppliant, dans l'intérêt du peuple romain et de leur propre cité, de procurer au tribun les moyens de retourner à Rome. Innocent VI leur répondit qu'il avait, lui aussi, fort à cœur le rétablissement de Rienzo, car il espérait trouver en lui désormais un serviteur aussi dévoué qu'énergique des intérêts de l'Église (26 mars 1354). Quelques jours après (6 avril) il informa Albornoz de la démarche faite auprès de lui par les Pérousins, mais sans insister pour qu'il donnât suite à leurs vœux et en lui laissant toute latitude pour agir selon les événements et les conseils de son expérience.

Après avoir attendu quelque temps, Rienzo comprit qu'il devait renoncer à tout espoir d'obtenir le concours des citoyens de Pérouse, et il s'en retourna au camp du légat.

La guerre venait de reprendre, car le préfet, malgré ses engagements, s'était emparé de deux châteaux ; il disait dédaigneusement : « Le légat n'a avec lui qu'une cinquantaine de prêtres, dont mes soldats feront bon marché » ; à quoi Albornoz répliquait : « On verra bien que mes cinquante prêtres battront le préfet et tous ses

braves ». De fait, la situation du légat n'était rien moins que bonne : les vivres commençaient à manquer; les navires et l'argent promis par le pape n'arrivaient pas, les troupes étaient découragées. Albornoz dut mettre en gage tout ce qu'il possédait, jusqu'à son argenterie; il envoya à Avignon l'évêque de Badojoz, pour solliciter des secours; mais son énergie ne l'abandonna pas et il poussa les opérations avec plus d'activité que jamais. D'ailleurs le pape, s'il ne lui envoyait pas d'argent, ne lui ménageait pas les exhortations et les encouragements.

Albornoz excommunia de nouveau le préfet (14 mars 1354), le déclara rebelle et jeta l'interdit sur Orvieto, dont il avait fait sa résidence. Mais ce n'était pas, comme le dit Villani, avec le bruit des cloches et la cire des cierges qu'on pouvait venir à bout d'un tel adversaire; Albornoz le savait bien, aussi mit-il tout en œuvre pour le réduire par la force des armes. Le 10 mars, il attaqua Orvieto, dont il ne put enlever que quelques ouvrages avancés; quelques jours après, un coup de main hardi le rendait maître de Toscanella; ce fut le premier succès de la campagne; peu après, il acheta la défection de la petite place forte de Corsidium; un de ses lieutenants battit un corps de sept cents cavaliers, commandé par Giovanni en personne. Plusieurs cités, qui avaient jusque-là reconnu la suzeraineté du préfet, firent leur soumission au légat; d'autres le suppliaient de les délivrer des tyrans qui les opprimaient; grâce à l'énergie et à l'habileté d'Albornoz, les partisans du Saint-Siège devenaient chaque jour plus nombreux. Seuls les habitants de Corneto professaient hautement leur attachement pour Giovanni di Vico, et déclaraient qu'ils ne

reconnaîtraient jamais d'autre maître que lui. Albornoz résolut de faire un exemple sur cette ville.

Il venait de recevoir enfin un renfort de trois cents cavaliers que le pape lui avait envoyés, ainsi que quelque argent; Giordano Orsino alla, sur son ordre, à Rome, pour en ramener les troupes qui y avaient passé l'hiver; le légat rappela également son neveu Gomez, auquel il venait de confier les fonctions de sénateur[1], car Guido dell' Isola avait dû se démettre promptement de sa charge. Les Romains, par haine contre Viterbe plutôt que par déférence pour le légat, fournirent un contingent de dix mille soldats, commandés par Giovanni, comte de Vallemonte, et par Rainero Buffa. Albornoz avait avec lui treize cents cavaliers; il se dirigea d'abord vers Viterbe, dont le territoire fut ravagé sans pitié, puis vers Corneto, qui subit le même sort. Les Romains, satisfaits de s'être ainsi vengés de leurs ennemis, retournèrent chez eux, malgré les prières du légat. On a prétendu que, durant cette campagne, le préfet, profitant de ce que Rome était dégarnie de troupes, y avait pénétré et s'y était livré à toutes sortes de cruautés envers les habitants; le fait parait peu probable.

L'abandon des Romains ne découragea pas Albornoz; ses lieutenants couraient sans cesse le pays, ne laissant

1. Le pape en avait accordé explicitement le droit à Albornoz (lettre du 21 mars); il autorisa également son légat à envoyer de nouvelles troupes à Rome, si besoin était. En informant les Romains de cette double décision (27 mars), Innocent VI leur annonçait, sans doute pour atténuer le mauvais effet qu'elle ne pouvait manquer de produire, que les sommes léguées à la ville par le cardinal Ceccano leur seraient incessamment remises et que le vicaire, Poncio Perotto, recevrait l'ordre de retourner sans délai à Rome.

aucun répit à Giovanni, qui n'osait presque plus sortir d'Orvieto ou de Viterbe; de plus, les habitants de ces deux villes supportaient mal les maux que leur causait la guerre et commençaient à murmurer; pour se débarrasser de quelques citoyens plus turbulents que les autres, le préfet provoqua un soulèvement à Viterbe, qu'il réprima ensuite avec la dernière rigueur. Mais cette trahison ne servit qu'à accroître le mécontentement de ses sujets et sa position devint fort critique. C'est alors qu'il chercha de nouveau à s'allier avec Montréal, qui venait de faire son apparition, non loin du théâtre des hostilités, plus puissant, plus audacieux que jamais.

Il avait passé l'hiver sur les terres de son ancien ennemi Malatesta di Rimini[1], et les avait complètement dévastées[2]. Une foule de mercenaires étaient venus se joindre à lui; son armée grossissait chaque jour; elle comptait, à la fin de décembre, deux mille fantassins, quinze cents cavaliers, dont un grand nombre étaient des barons allemands. Montréal lui donna alors une organisation fort bien conçue : deux conseils, dont les délibérations étaient secrètes, partageaient avec lui la responsabilité du commandement; l'un était composé de quatre capitaines de cavalerie[3], l'autre de quatre capitaines de fantassins. Il consultait aussi, dans les affaires d'importance, un conseil de quarante membres, pris parmi les principaux officiers de son armée. Des juges étaient chargés de trancher les querelles qui s'élevaient entre les soldats; un trésorier avait pour office

1. Voir page 349.

2. Il fit massacrer à Feltrano plus de cinq cents personnes et sept cents à Staffolo, parce qu'on avait voulu lui résister.

3. Le comte de Landau, de la famille des Vittemberg, Broccardo, Fenzo, Amerigo del Cavallotto.

de vendre tout le butin, d'en répartir le montant, de recevoir les rançons; enfin des intendants devaient s'occuper de l'approvisionnement de l'armée. Tout se passait avec le plus grand ordre et la plus grande régularité. Jamais les marchands, qui venaient trafiquer avec la Grande Compagnie, ni les cités, qui avaient payé les sommes exigées d'elles pour être laissées en paix, n'étaient inquiétés. Officiers et soldats obéissaient aveuglément à leur chef.

Au mois de mai, Montréal, dont l'armée s'élevait à près de quarante mille hommes, envahit la marche d'Ancône; Malatesta dut se résigner à traiter : il paya pour sa rançon quarante mille florins; Gentile da Mogliano et le capitaine de Forli avaient déjà été obligés de payer trente mille florins. Le condottiere songea alors à mettre à contribution les républiques toscanes et se porta de ce côté; dans les derniers jours de mai, il se trouvait à Foligno[1], où les ambassadeurs du légat et de Giovanni di Vico vinrent le trouver. Ce dernier lui proposait, comme gage de sa bonne foi, de lui donner sa fille en mariage; ce fut pourtant Albornoz qui l'emporta; Montréal promit une seconde fois de ne point venir en aide au préfet.

En même temps, le légat faisait investir étroitement Viterbe et Orvieto; ses cavaliers parcouraient la campagne et dévastaient tout sur leur passage; pas un arbre, pas une habitation ne resta debout autour de ces villes; l'exaspération des habitants devint telle que Giovanni, sentant qu'ils allaient le livrer à son adversaire, pria les citoyens de Pérouse de solliciter pour lui

1. Foligno, près de Pérouse.

la clémence d'Albornoz. Mais celui-ci ne voulut rien entendre; alors le préfet lui envoya son fils en otage et promit d'obéir dorénavant à toutes les volontés du pape. Le 5 juin, la paix fut signée à Montefiascone dans le palais du légat. Giovanni rendait à l'Église Viterbe et Orvieto, cédait Vétralla, moyennant seize mille florins, s'engageait à faire revenir les bannis et à respecter les biens de ses adversaires; en son nom et au nom de son frère, il jurait obéissance au Saint-Siège. Par contre, le légat annulait toutes les sentences portées contre lui, lui rendait les biens qu'on lui avait confisqués, et lui permettait de vivre en paix sur ses terres.

En dehors du traité, Albornoz s'engageait à nommer Giovanni gouverneur au nom du pape, pour douze ans, des villes de Corneto, de Civita-Vecchia et de Rispampano. Innocent VI n'approuva pas cette dernière concession et blâma même son légat à ce sujet[1]; en conséquence Giordano Orsino reçut en secret l'ordre de reprendre Corneto, et il s'en empara en effet peu après par surprise.

Le 14 juillet, le légat entrait à Viterbe et, pour en assurer à jamais la possession à l'Église, il y fit élever un palais fortifié, dont on voit encore des vestiges; puis il s'occupa de soumettre Malatesta, les Ordelaffi et quelques autres tyrans, que la défaite de Giovanni n'avait pas découragés.

1. Le 8 septembre 1354.

CHAPITRE XXVII

RIENZO SÉNATEUR

Rienzo avait assisté au siège de Viterbe et aux opérations qui le précédèrent. Bien que le rôle de tribun lui convînt infiniment mieux que celui de soldat, il combattit plus d'une fois vaillamment à côté du belliqueux cardinal, et les Romains qui étaient venus prendre part à la guerre purent contempler de nouveau leur ancien chef, revêtu du brillant costume des chevaliers.

Son tribunat apparaissait alors à ses concitoyens comme un âge d'or, comme une trêve trop courte, au milieu des agitations qui troublaient leur patrie. Les périls qu'il avait affrontés, le mystère qui planait sur son long exil, ses rapports avec de puissants monarques, son retour miraculeux, toutes ses aventures, que la légende avait déjà transfigurées, leur faisaient oublier les griefs trop fondés qu'ils avaient eus contre lui. On racontait que le voyage de Rienzo avait été une marche triomphale, pendant laquelle les populations des villes et des campagnes se précipitaient à sa rencontre, avides de voir passer un homme tel que lui, et anxieuses de le soustraire à la colère du pape; on affirmait qu'il était allé volontairement, malgré les prières de l'empereur, à la cour de Clément VI, pour lui révéler le véri-

table état de Rome, et qu'il avait converti le pape à ses idées. Il courait même un récit plus bizarre encore : Rienzo, disait-on, s'était présenté devant l'empereur d'Allemagne, sans se faire connaître, et lui avait tenu ce singulier langage : « Un moine qui habite le mont Majella a envoyé un ambassadeur au pape et un autre à l'empereur. Je suis son envoyé. » Et comme Charles IV lui demandait ce qu'il avait à lui dire : « Sachez, fut la réponse de Rienzo, que le moment est venu où le Saint-Esprit doit régner sur la terre. » L'empereur l'entendant parler ainsi, s'écria : « N'es-tu pas le tribun de Rome? » Et l'inconnu lui révéla alors son nom. Charles IV fit venir les évêques et les ambassadeurs qui se trouvaient à sa cour, et le tribun répéta devant eux ses paroles, et ajouta que l'ambassadeur envoyé à Avignon serait brûlé et ressusciterait le troisième jour, que Clément VI périrait dans une émeute et aurait pour successeur un pape italien.

L'enthousiasme fut immense à Rome quand on sut que Rienzo était pour ainsi dire aux portes de la ville ; chacun tenait à le voir et à l'entendre ; une foule de citoyens vinrent le visiter au camp et, lorsque les auxiliaires romains furent licenciés, ils se rendirent pour la plupart à Montefiascone afin de l'assurer de leur dévouement. Albornoz, qui ne le croyait pas si populaire, ne laissa pas que d'être fort étonné de cet empressement. Les principaux citoyens se pressaient autour de lui et ne cessaient de lui dire : « Reviens dans ta ville, guéris-la des maux dont elle souffre, prends de nouveau le pouvoir, nous t'en fournirons les moyens, n'hésite pas, jamais tu n'as été aussi regretté. » Mais, si les Romains étaient prodigues de promesses, ils ne se

montraient que peu disposés à aider Rienzo d'une manière efficace et se bornaient à faire des vœux platoniques pour son retour. Malgré ses efforts, il ne put les décider à prendre l'initiative et la responsabilité d'une insurrection contre les barons.

Voyant donc qu'il n'obtiendrait rien ni d'Albornoz, ni des Pérousins, ni même de ses propres concitoyens, il jeta les yeux sur deux jeunes Provençaux, frères du célèbre condottiere Montréal; l'un, messire Arimbaud, était docteur en droit, l'autre, messire Breton de Narbonne, portait le titre de chevalier. Ils habitaient tous deux Pérouse.

Rienzo se rendit donc dans cette ville et alla se loger à la même auberge qu'Arimbaud et Breton; le soir venu, il s'assit à table avec eux et lia conversation, puis, quand le repas fut terminé, le tribun, qui n'ignorait pas qu'Arimbaud se piquait de connaître et d'apprécier les anciens écrivains de Rome, se mit à parler des héros qui l'avaient illustrée, de sa puissance, de sa grandeur, de son asservissement actuel. Citant tour à tour Tite-Live, César, Cicéron, des passages de la Bible, il déploya toute son éloquence et tout son savoir. Ses auditeurs émerveillés s'étaient levés et l'écoutaient en silence : Arimbaud, le menton appuyé sur la main, savourait ses paroles. Cet homme qui discourait si savamment sur l'antiquité, qui avait su, étant au pouvoir, si bien appliquer toutes les maximes jadis en honneur à Rome, qui s'était montré aussi grand dans la bonne que dans la mauvaise fortune, exerçait sur l'imagination ardente et prompte à l'enthousiasme du Provençal une irrésistible séduction. A mesure qu'il parlait, Arimbaud sentait croître son admiration et sa pitié pour

cette cité déchue et pour celui qui voulait la relever de ses ruines. Le rêveur plut au rêveur, comme dit le biographe, et, le vin échauffant les esprits, Arimbaud ne fut bientôt plus maître de son exaltation; lorsqu'il se retira, Rienzo était désormais certain d'avoir trouvé dans le frère de Montréal un ami et, ce qui valait mieux pour lui, un auxiliaire dévoué.

Les jours suivants, le tribun vit souvent Arimbaud, qui d'ailleurs recherchait sa compagnie, et qui ne tarda pas à s'attacher complètement à lui. Ils ne se quittaient plus, prenaient leurs repas ensemble, couchaient dans un même lit; leurs entretiens roulaient toujours sur Rome, et Rienzo s'efforçait de lui montrer combien il serait noble et en même temps facile d'en chasser les tyrans qui l'opprimaient, et d'y établir, comme il l'avait jadis fait lui-même, un gouvernement digne de son passé. « Les Romains, disait Rienzo, ne font-ils pas ouvertement des vœux en ma faveur? Trop faibles pour tenter seuls une nouvelle révolution, après tant d'autres qui ont échoué, ils prendront tous les armes à mon approche, quand bien même je ne serais escorté que d'une poignée de soldats. » Arimbaud se laissait peu à peu gagner; il rêvait de jouer un rôle à côté du tribun dans la délivrance de Rome, et de voir son nom inscrit auprès des grands hommes dont il se plaisait à lire l'histoire. Rienzo flattait discrètement et adroitement son amour-propre, lui promettant de le faire nommer citoyen romain, chef des milices, et de le combler d'honneurs et de dignités.

Enfin Arimbaud consentit à lui fournir l'argent qui lui était nécessaire; mais, comme il ne pouvait toucher aux sommes déposées par son frère chez les banquiers

de Pérouse sans son assentiment, il lui écrivit : « J'ai fait plus en un jour que vous pendant toute votre vie : messire Cola di Rienzo, chevalier et tribun, que les citoyens romains viennent visiter en foule et que le peuple appelle de tous ses vœux, m'a promis, sur mes prières, la seigneurie de Rome ; j'ai tout lieu de penser que mes espérances ne seront point déçues. Mais il me faut votre appui pour ne pas perdre une si belle occasion ; quelque argent m'est indispensable ; quand il plaira à Votre Seigneurie, je prendrai quatre mille florins sur les dépôts que vous avez faits, et je marcherai sur Rome à la tête d'une puissante armée. » Outre ces quatre mille florins, Arimbaud avait promis à Rienzo de lui fournir, après leur entrée à Rome, une somme de trois mille florins.

Montréal, moins confiant que son frère, lui répondit : « J'ai longtemps réfléchi à ce que tu te proposes de faire, c'est un lourd fardeau que tu assumes. Ma raison, mon expérience, me font douter du succès de ton entreprise ; fais cependant ce que bon te semblera et que la fortune vous favorise, ton frère et toi. Tâchez seulement de ne point dépenser en vain les quatre mille florins. S'il survient quelque obstacle imprévu, écrivez-moi, j'arriverai avec mille ou deux mille soldats, selon les circonstances, et je vous promets de faire sans hésiter ce qu'il faudra pour vous venir en aide. Aimez-vous tous deux et vivez en bonne intelligence. »

Arimbaud, après avoir reçu cette lettre, remit à Rienzo la somme qu'il lui avait promise, et ils s'occupèrent tous deux activement des préparatifs de leur prochaine expédition. Le premier soin du tribun fut de s'entourer d'un appareil digne du rôle qu'il allait jouer :

il se fit faire un long manteau de couleur écarlate, frangé d'or fin et tout garni de fourrures et d'ornements en or, ainsi qu'un capuchon également écarlate, acheta une épée d'un riche travail, des éperons d'or, un cheval couvert d'un magnifique harnachement, augmenta le nombre de ses serviteurs, auxquels il donna des vêtements neufs, et, dans cet équipage, il s'en alla trouver à Montefiascone le représentant du pape. Messire Arimbaud et messire Breton l'accompagnaient avec leurs gens.

Ivre d'espérance et de joie, Rienzo se montra à l'égard d'Albornoz plein de présomption et de suffisance, quelque peu ridicule même, s'il faut en croire son historien : « Il se haussait, dit-il, sur la pointe des pieds, remuait la tête, regardait à droite et à gauche, semblant dire à tous : « Voyez, c'est moi, c'est bien moi! » Son visage était arrogant, sa démarche altière; il demanda au légat de le créer sénateur et de lui fournir quelques secours, lui promettant en retour de l'aider à faire respecter l'autorité du pape à Rome. Albornoz, qui avait fort à se plaindre de la noblesse romaine et surtout de Stefano Colonna, l'écouta avec bienveillance, le nomma sénateur pour quelques mois, et lui promit de se rendre à Rome[1]. Quant aux subsides, le tribun éprouva le même refus formel qu'auparavant.

Il y avait précisément alors à Pérouse seize compagnies de mercenaires allemands sans emploi que Malatesta s'était vu obligé de congédier, faute d'argent, après l'expédition de Montréal. Ils passaient pour courageux, ils étaient bien armés; le nouveau sénateur

1. Il informa Innocent VI de cette entrevue le 5 août.

leur fit proposer de lui servir d'escorte, en s'engageant à les garder deux mois à son service, à leur payer sur-le-champ la solde du premier mois et à les retenir plus longtemps, si besoin était.

Les chefs se réunirent pour discuter ces propositions; il s'en fallut de peu qu'elles ne fussent rejetées, car leur séjour en Italie avait rendu ces Allemands, comme tous leurs compatriotes, aussi rusés et aussi défiants qu'ils étaient naïfs et francs en passant les Alpes[1]; ils se disaient entre eux : « Les Romains sont méchants, arrogants, orgueilleux, ils n'ont que des paroles à nous offrir; cet homme est de basse naissance, sans argent, sans appui; jamais il ne pourra nous payer; pourquoi donc nous mettre à son service? Puis les grands lui sont hostiles, ils ne veulent pas de son gouvernement, qu'ils redoutent. » Ces raisons, qui ne manquaient pas de justesse, allaient l'emporter, lorsqu'un officier bourguignon intervint : « Prenons donc cet argent et servons un mois, s'écria-t-il; accompagnons ce brave homme dans sa patrie; nous y gagnerons l'indulgence promise, et après, ceux qui voudront s'en aller s'en iront, et ceux qui préféreront rester resteront. » Son avis prévalut et les mercenaires, au nombre de deux cent cinquante, entrèrent au service de Rienzo, qui prit en outre à sa solde deux cents fantassins toscans revêtus de cuirasses et bien disciplinés. Quelques jeunes gens nobles de Pérouse se joignirent à lui. A la tête de cette petite troupe, l'ancien tribun se dirigea vers Rome.

1. On connait le proverbe italien : « Tedesco italianizato, diavolo incarnato ».

Lorsqu'on apprit dans cette ville qu'il était à Orte[1] et qu'il ne pouvait tarder d'arriver, la joie fut immense; chacun se prépara à le recevoir en grande pompe; l'espérance était dans tous les cœurs; seuls, les barons restaient à l'écart, méfiants et inquiets.

Ce fut le 1er août, l'anniversaire de ce jour où les ambassadeurs de toute l'Italie étaient venus le saluer, que Cola di Rienzo se présenta devant la ville. Les citoyens romains se portèrent en grand nombre à sa rencontre, tenant à la main des branches d'olivier en signe de triomphe et de paix; ceux qui avaient des chevaux poussèrent jusqu'au mont Mario, situé au nord de Rome, de l'autre côté du Tibre. Rienzo s'avança au milieu des acclamations de tout le peuple, au son des trompes, jusqu'à la porte Castello, située derrière le château Saint-Ange[2]; « on eût dit le retour de Scipion l'Africain », dit un témoin de cette entrée triomphale. Dans toutes les rues que devait parcourir le sénateur se dressaient des arcs de triomphe, des portiques tout garnis de riches étoffes rehaussées d'ornements en or et en argent; les maisons étaient couvertes de tentures. L'allégresse était universelle; Rome entière se livrait avec enthousiasme à son nouveau maître.

Rienzo passa sur le pont triomphal, qui n'existe plus, et traversa la ville pour se rendre au Capitole. Après en avoir gravi les degrés, il se retourna vers la foule et lui adressa une de ces belles harangues dont il était coutumier : « Durant sept années, dit-il, j'ai erré loin de ma demeure, comme Nabuchodonosor, mais maintenant, par la volonté du Très-Haut, je re-

1. Orte, sur le Tibre, au nord-est de Viterbe.
2. Aujourd'hui fermée.

viens au milieu de vous; le pape m'a créé sénateur; j'aurais été bien au-dessous de ma tâche si je n'avais reçu ma mission et mon inspiration de si haut. Mon but et mon unique ambition sera de relever la ville de ses ruines et de la guérir des maux dont elle souffre. » Après ces paroles, il fit approcher messire Breton et messire Arimbaud, qu'il nomma capitaines de la guerre et auxquels il confia le gonfalon de la cité; puis il sacra chevalier un certain Cecco de Pérouse, qui était un de ses conseillers, et lui donna un manteau brodé d'or. Tout le jour les Romains se pressèrent autour de leur tribun pour le voir, lui manifester leur contentement et lui prodiguer les assurances de dévouement.

Le lendemain quelques ambassadeurs se présentèrent au Capitole au nom des villes voisines; Rienzo les combla de promesses, les assura qu'il veillerait diligemment au bien commun, et les renvoya séduits par son affabilité et par son éloquence. Dès les premiers jours, il se préoccupa de mettre un terme au désordre qui régnait dans Rome, de remédier aux abus, et de gouverner selon la justice, comme il l'avait fait dans les premiers temps de son tribunat.

Il témoigne de ce désir dans les lettres qu'il adressa, dès son retour, à différentes cités amies de Rome. Ainsi il écrivait à Florence : « Notre vœu le plus sincère, et notre ferme intention, est que notre gouvernement rende à Rome les jours heureux d'autrefois et y fasse régner la paix, la justice et la liberté! Nous ne nous souviendrons plus des injures et des torts qui nous ont été faits, et personne ne pourra nous accuser de partialité! » (5 août). Les Florentins répondirent, le 22 du même mois, en l'engageant à persévérer dans cette voie.

Cependant l'enthousiasme des Romains, loin de diminuer avec le temps, ne faisait que s'accroître : on voyait partout des cavalcades joyeuses, des troupes de gens en armes, des députations, arrivant bannières déployées. Presque tous les objets qui avaient été dérobés à Rienzo au moment de sa fuite, lui furent restitués avec empressement. Son triomphe était complet : il devait être de bien courte durée.

CHAPITRE XXVIII

SIÈGE DE PALESTRINE — MORT DE MONTRÉAL

Les barons pris à l'improviste, divisés entre eux, avaient abandonné en hâte la ville. Le souvenir de leurs défaites passées était encore trop cuisant et Rienzo, appelé par toute la population, reconnu, encouragé même par le pape, leur semblait trop redoutable pour qu'ils songeassent à s'opposer à son entrée. Enfermés dans leurs châteaux, ils attendaient les événements ; ce fut le sénateur qui porta les premiers coups. Le 4 août, il somma tous les barons de venir lui faire leur soumission, sous peine d'encourir sa colère ; deux citoyens romains, Buccio di Giubileo[1] et Gianni Caffarello reçurent mission d'aller signifier cet ordre au jeune Stefanello Colonna à Palestrine. Héritier de la haine de toute sa famille contre Rienzo, Stefanello, pour toute réponse, fit jeter en prison les ambassadeurs, condamna l'un d'eux à payer une amende de quatre cents florins et, par surcroît de cruauté, lui fit arracher une dent. Le lendemain, il lançait sa cavalerie et ses archers sur le territoire romain, avec l'ordre de capturer et de ramener à Palestrine tout le bétail qu'ils rencontreraient.

1. Voir page 84.

La surprise et la colère furent grandes à Rome, lorsqu'on y apprit cette lâche agression. Rienzo résolut d'en tirer immédiatement vengeance; il réunit à la hâte quelques hommes, dont plusieurs n'avaient même pas eu le temps de prendre leurs armes, et sortit de la ville à leur tête, par la porte Maggiore[1]. Les soldats de Rienzo parcoururent tout le jour la route de Palestrine, ils fouillèrent les bois avoisinants et les vastes solitudes qui s'étendaient de ce côté; ce fut en vain; ils ne rencontrèrent ni une bête de somme, ni un prisonnier, ni un maraudeur; le soir venu, ils allèrent à Tivoli. Les ennemis, rompus aux choses de la guerre, avaient eu soin de conduire tout leur butin, par petits détachements, dans la forêt de Pantano, située entre Tivoli et Palestrine; ils y passèrent la nuit et, à l'aube, le mirent en sûreté derrière les murs de la ville. On juge du dépit des Romains, quand ils apprirent, le lendemain matin, la ruse des soldats des Colonna. Le sénateur ne put maîtriser sa colère et s'écria : « A quoi bon perdre mon temps à courir deçà et delà? je ne veux plus badiner avec les Colonna, il faut que nous en venions sérieusement aux mains. »

Il demeura quatre jours à Tivoli, où il donna l'ordre à sa cavalerie et à ses mercenaires de le rallier. Les troupes arrivèrent aussitôt, étendards déployés, au son des cornemuses et des trompettes; messire Breton et messire Arimbaud, en leur qualité de capitaines de la guerre, les accompagnaient. La bannière aux armes du sénateur fut hissée sur la forteresse; mais, chose

1. Elle s'appelait aussi porte Prænestina, parce qu'elle s'ouvrait du côté de Palestrine.

bizarre, au lieu de battre gaiement au vent comme autrefois, elle pendait tristement le long du mât.

Dans cette circonstance décisive, où il allait de nouveau se mesurer avec ses adversaires les plus acharnés, Cola di Rienzo retrouva son ancienne activité : il expédiait des ordres de tous côtés, s'occupait de l'administration de Rome, organisait à la hâte ses troupes et préparait seul ses plans d'attaque. Il avait bien changé pourtant depuis ce jour où il était monté au Capitole pour la première fois, aux acclamations du peuple; sa barbe, qu'il portait entière, son teint fortement coloré, lui donnaient un aspect dur et presque sauvage. Une soif ardente et continuelle, contractée, assurait-il, dans les prisons d'Allemagne, le tourmentait cruellement; pour l'apaiser, il buvait immodérément et recherchait les vins les plus capiteux; il mangeait outre mesure; son visage était devenu rouge et bouffi, ses yeux roulaient dans leurs orbites d'une façon effrayante et s'injectaient violemment de sang à la moindre émotion. Durant sa longue captivité, l'obésité dont il était déjà atteint avait encore augmenté: la marche lui était devenue presque impossible; il faisait peine à voir. Son humeur était maintenant capricieuse, sa volonté vacillante; parfois il lui arrivait de donner les ordres les plus contradictoires et de se déjuger dans l'espace de quelques instants; de plus, ses manières hautaines et impérieuses, son orgueil, qui avait crû démesurément depuis son retour inespéré, lui créaient chaque jour de nouveaux ennemis. Loin de corriger ses défauts, l'adversité les avait aggravés, et les Romains ne tardèrent pas à s'apercevoir que leur idole ne répondait guère à l'idéal qu'ils s'en étaient fait durant son absence.

Une autre cause contribua aussi à exciter leur mécontentement : dès les premiers jours Rienzo se trouva aux prises avec une grave difficulté, le manque d'argent. Les caisses de la ville étaient vides ; des quatre mille florins avancés par les frères de Montréal il ne restait plus rien; cependant il fallait entretenir les troupes, payer la solde des mercenaires, subvenir aux dépenses du gouvernement. Cette situation embarrassée fut la constante préoccupation du sénateur, pesa sur sa politique, entrava ses desseins, paralysa ses efforts, et le força à avoir recours aux mesures les plus vexatoires : création ou augmentation d'impôts, amendes, confiscations même, qui le rendirent promptement odieux à ses concitoyens et provoquèrent sa chute dans une grande mesure.

Déjà à Tivoli, les troupes se plaignaient, à peine arrivées, de n'avoir pas reçu leur solde; afin de les apaiser, le sénateur imagina un expédient qui fait plus d'honneur à son ingéniosité qu'à sa bonne foi. Il manda messire Breton et messire Arimbaud et leur parla ainsi : « J'ai lu, dans les annales de Rome, qu'un consul, se trouvant à court d'argent pour payer ses soldats, assembla les principaux citoyens et leur dit : « C'est à nous, « qui occupons les plus hautes charges, à subvenir les « premiers, dans la mesure de nos moyens, aux besoins « de l'État. » Les Romains, convaincus, apportèrent tant d'argent, que les soldats purent recevoir leur solde entière. Suivez cet exemple. Les citoyens romains, voyant que vous, étrangers, ne reculez pas devant ce sacrifice, s'empresseront de vous imiter et nous aurons de l'argent en abondance. »

Les deux frères se laissèrent persuader et lui remi-

rent chacun une bourse de cinq cents florins, ce qui permit au sénateur de payer l'arriéré dû aux cavaliers; les fantassins ne reçurent que demi-solde en monnaie de Tivoli. Après les avoir ainsi contentés, Rienzo chercha à obtenir quelques subsides des habitants de Tivoli; à cet effet, il les convoqua sur la place de Saint-Laurent et leur parla de ses aventures pendant son exil, de ses entrevues avec l'empereur d'Allemagne, qui lui avait promis, disait-il, de venir promptement à son secours. « Le pape, ajouta le sénateur, après m'avoir pardonné par haine pour les Colonna, ses ennemis, m'a nommé sénateur de Rome, mais le jeune Stefano, ce serpent venimeux, ce roseau né dans les marais, aidé de tous les siens, m'empêche d'exercer ma juste autorité. Je me montrerai moins clément envers cette famille maudite que je ne l'ai été jadis; il faut cette fois la détruire sans pitié, car c'est à cause d'elle que Rome vit dans la misère, tandis que les autres cités sont riches et heureuses. Je veux attaquer Palestrine, en ravager impitoyablement les environs; que ceux qui ont bon courage viennent avec moi; dans ce grand péril vous ne m'abandonnerez pas et vous m'aiderez de tous vos moyens! » Un petit nombre de citoyens répondirent à son appel.

Le lendemain, il fit partir les fantassins allemands et prit lui-même le chemin de Palestrine avec le gros de l'armée, composé de la cavalerie, qui comptait mille hommes environ, et des habitants de Tivoli; les vivres et les impedimenta suivirent. Au soir on fit halte à Castiglione, village situé à mi-chemin entre Tivoli et Palestrine; Rienzo s'y arrêta deux jours, afin que le reste des troupes et les auxiliaires promis par Velletri







et d'autres cités de la plaine et de la montagne eussent le temps de le rejoindre. De Castiglione il alla camper au bourg de Santa Maria della Villa, à deux milles de Palestrine.

Cette cité, bâtie sur le penchant des *monti Prenestini*, défendue par d'épaisses et antiques murailles et dominée par le Castel S. Pietro, où se trouvait une forteresse que venaient de construire les Colonna (1332), était difficile à emporter d'assaut, et de plus les montagnes abruptes et sauvages qui s'élevaient derrière elle en rendaient l'investissement impraticable. Rienzo se vit donc réduit à attendre patiemment au pied de ces murs qu'une occasion favorable lui permît de tenter l'attaque; il donna l'ordre de ravager la campagne environnante, dans l'espoir que, de même qu'à Vetralla, les assiégés livreraient la ville. L'armée commença donc, le lendemain de son arrivée, son œuvre de destruction et la mena rapidement; mais les habitants de Palestrine, qui redoutaient encore plus la colère de leurs maîtres que celle du sénateur, restèrent impassibles.

Les chefs de l'armée se préoccupaient au fond médiocrement de la réussite des opérations. Rienzo seul cherchait avec passion les moyens de pénétrer dans la place; cette pensée l'obsédait; ses regards se portaient incessamment sur la ville et sur la forteresse : « Il me faut raser cette montagne », l'entendait-on s'écrier. Nuit et jour, on le voyait épier tous les mouvements de ses adversaires; il ne tarda pas à remarquer que les habitants faisaient sortir leurs bestiaux par une porte de derrière et les ramenaient le soir dans la ville; il apercevait aussi des gens qui introduisaient de longues files de chariots et des bêtes de somme. Comme

[illegible] soigneusement aux personnes qui l'entouraient, on lui répondit que les habitants conduisaient leurs bestiaux aux pâturages et les faisaient rentrer dans la ville pour les abreuver, et que les nobles, redoutant surtout d'être pris par la famine, se faisaient apporter des munitions, de la farine, ainsi que des grains pour ensemencer la terre. « Mais ne pourrait-on pas, demandait Rienzo, occuper les passages, afin d'éviter que les assiégés ne s'approvisionnent de la sorte et n'envoient paisiblement leurs troupeaux dans la campagne? » Les officiers, plus occupés à regarder les allées et venues de l'ennemi qu'à y mettre obstacle, l'assuraient que cela était impossible à cause de la nature du terrain et des difficultés que rencontrerait une armée pour se ravitailler dans ces montagnes arides et escarpées. Le sénateur ne se laissait point décourager cependant et répétait : « Je n'aurai point de répit que je n'aie ruiné Palestrine; hélas! si, après la défaite des Colonna à la porte Saint-Laurent, je m'étais élancé à leur poursuite avec le peuple romain, j'entrais sans obstacle dans cette ville; elle n'existerait plus à présent : je serais délivré de tout souci, et Rome jouirait enfin de la paix. »

Au bout de huit jours les deux tiers du territoire de Palestrine étaient saccagés : Rienzo leva alors subitement le siége et revint en toute hâte à Rome.

Deux raisons le déterminèrent à prendre cette décision imprévue : en premier lieu, il redoutait que l'animosité qui existait entre les habitants de Velletri et ceux de Tivoli, ne dégénérât en lutte ouverte; en second lieu, il venait de recevoir une dénonciation de la plus haute importance.

On se souvient que Montréal avait consenti, sur les prières d'Albornoz, à ne pas se joindre au préfet; il s'était alors dirigé vers le nord. Les républiques toscanes, comprenant le danger qui les menaçait, conclurent une ligue défensive; mais Pérouse, bien que protégée par un corps de cavaliers florentins, fit défection lorsque le redoutable condottiere se présenta devant ses portes; elle permit même à la Grande Compagnie de séjourner quelque temps sur son territoire et accorda le droit de cité à son chef. C'est alors probablement qu'il y laissa ses deux frères et qu'il déposa chez les banquiers pérousins une partie de l'énorme butin qu'il venait d'amasser. De Pérouse, la Grande Compagnie se dirigea vers Sienne en passant par Montepulciano; les Siennois terrifiés envoyèrent des ambassadeurs au-devant de Montréal, en les chargeant d'offrir sous main aux chefs trois mille florins, et de leur proposer ensuite de fixer la rançon de la ville à treize cents florins, ce qui fut accepté. Montréal marcha ensuite sur Arezzo, dont il dévasta les environs, et le 4 juillet il pénétra sur le territoire de Florence. Les prieurs des arts ne surent ni transiger en temps opportun, ni résister énergiquement[1]. Une alliance fut conclue avec Pise, mais aussitôt rompue, et les Florentins durent subir les conditions du condottiere; moyennant vingt-cinq mille florins, plus trois mille florins pour lui personnellement, Montréal consentit à se retirer (10 juillet) et à ne pas inquiéter la République durant deux années. Les Pisans suivirent l'exemple des Flo-

1. Il est vrai de dire que c'est Villani qui parle et que Villani était du parti opposé à celui qui était alors au pouvoir.

rentins et payèrent seize mille florins. Des ambassadeurs vinrent précisément alors proposer à Montréal d'entrer pour quatre mois au service de la ligue qui s'était formée, à l'instigation de Venise, contre l'archevêque de Milan. Le condottiere accepta moyennant cent cinquante mille florins et, laissant le commandement suprême au comte de Landau (6 août), revint à Pérouse (12 août), accompagné de cinq cents cavaliers et de deux cents fantassins, pour y vivre en paix, disait-il, et observer les règles de son ordre (Saint-Jean de Jérusalem) qu'il avait jusqu'alors fort peu respectées.

En réalité, il se proposait d'y combiner ses plans en vue de la campagne prochaine. C'est alors qu'on lui apprit ce qui s'était passé à Rome depuis le retour de Rienzo : peut-être ses frères le prièrent-ils de venir à leur aide, car ils commençaient à comprendre que le sénateur les avait joués : qu'en échange de leur argent il ne leur accordait que de vains titres, et s'était réservé cette seigneurie de Rome dont Arimbaud était si fier d'avoir obtenu la promesse. Quoi qu'il en soit, Montréal pensa que sa présence à Rome était nécessaire et partit de Pérouse le 24 août, accompagné de trois cents cavaliers. Après avoir passé par Orvieto, afin de voir le légat, il arriva à Rome, où se trouvaient déjà Breton et Arimbaud. Le condottiere écouta leurs doléances, se concerta avec eux sur ce qu'il fallait faire pour forcer le sénateur à remplir ses engagements ; il eut même, à ce qu'on dit, plusieurs conciliabules avec les principaux mécontents, et comme sa vie passée ne l'avait point habitué à reculer devant les partis extrêmes, il résolut de faire assassiner Cola di Rienzo, aussitôt que l'occasion

s'en présenterait. Une servante du condottiere surprit le complot; pour se venger de quelques mauvais traitements que son maître lui avait fait subir, elle se rendit au camp en secret et dénonça Montréal au sénateur.

Rienzo, comme nous l'avons vu, revint aussitôt à Rome; le chef de la Grande Compagnie, appelé au Capitole sous un prétexte quelconque, fut jeté dans un cachot et étroitement enchaîné; ses frères, accusés d'avoir participé au complot, ne tardèrent pas à y être amenés à leur tour; quarante des soldats qui lui servaient de garde furent également emprisonnés. Montréal comprit tout de suite que sa servante l'avait trahi; bien qu'il sentît tout le danger de sa situation, il ne perdit point courage, car les embarras du sénateur lui étaient connus; il n'ignorait pas que Rienzo cherchait partout de l'argent et que ses troupes étaient prêtes à se mutiner, et se flattait d'obtenir facilement sa liberté en lui promettant une grosse rançon. Aussi sa première pensée fut-elle de lui faire savoir qu'il était prêt à lui fournir autant d'argent et autant de soldats qu'il en exigerait. Plein de confiance dans le résultat de cette proposition, il disait à Breton et à Arimbaud : « L'un de vous restera ici en otage, tous les deux s'il le faut; j'irai chercher pour Rienzo dix mille, vingt mille florins; je lui ramènerai aussi des soldats, et j'obtiendrai votre liberté. » Mais ces paroles ne trouvaient pas d'écho chez ses frères qui se bornaient à lui répondre tristement : « Dieu le veuille! » Lui-même fut bientôt détrompé : au milieu de la nuit, on vint le tirer de son premier sommeil pour le mener à la question; lorsqu'il aperçut la corde

destinée à son supplice, il regarda d'un air de mépris les bourreaux et s'écria : « J'avais raison de vous traiter de rustres et de vilains; vous ne voyez donc pas que je suis chevalier et que vous n'avez pas le droit de me faire subir la torture! ce serait un acte de félonie! » On ne tint aucun compte de ses protestations; il fut attaché et l'on commença à le soulever de terre[1]; alors il reconnut qu'il était le chef de la Grande Compagnie, qu'il avait fait payer rançon aux villes de la Toscane, imposé des contributions arbitraires, dévasté les campagnes et emmené les habitants; pour se justifier, il prétendit n'avoir agi de la sorte que pour se rendre digne de son titre de chevalier.

Après ces aveux, on le ramena dans son cachot. Sa confiance l'avait abandonné et il demanda un confesseur; on lui envoya un frère mineur qui resta avec lui jusqu'au petit jour. Comme il entendait les lamentations étouffées de ses frères, il se tourna vers eux et leur reprocha leur légèreté : « Vous n'êtes que des enfants, leur dit-il, et vous n'avez pas su résister à l'ouragan. Votre vie n'est point en danger, moi seul payerai de ma tête votre imprévoyance. Aussi bien, mon existence a toujours été pleine d'aventures et je commençais à en être las; j'avais le pressentiment de ma fin prochaine. Ce qui me console, c'est de mourir dans cette cité où saint Pierre et saint Paul ont subi le martyre.

« Bien que tu m'aies conduit dans ce fatal labyrinthe, Arimbaud, et que cette catastrophe soit ton œuvre, ne

1. Le supplice infligé à Montréal semble avoir été celui de l'estrapade, qui consistait à suspendre l'accusé par les mains, liées derrière le dos, et à le laisser retomber brusquement plusieurs fois jusqu'à deux ou trois pieds de terre.

te désole pas, je meurs sans regret. J'ai atteint l'âge de raison et je me suis conduit en enfant; on m'a trahi comme tant d'autres. J'ai toujours été doux envers mes semblables[1]; Dieu sera clément pour moi, d'autant plus que je suis venu ici avec de bonnes intentions. Vous êtes jeunes, que cet exemple vous serve de leçon; aimez-vous et soyez braves en toute occasion comme je l'ai été : la Pouille, les Marches, la Toscane vaincues en sont témoins. »

La nuit se passa ainsi; à l'aube, il voulut assister une dernière fois à la messe, qu'il écouta tout le temps à genoux, les jambes nues.

Vers neuf heures, Rienzo fit sonner la cloche du Capitole pour annoncer le supplice de Montréal; le prisonnier fut amené sur l'escalier des Lions, et on le fit s'agenouiller devant une image sainte[2]; il portait un capuchon de couleur sombre, frangé d'or, rabattu sur les épaules, un petit pourpoint de velours brun, tramé d'or, des hauts-de-chausse foncés; il n'avait pas de ceinture, et ses mains étaient liées, de façon toutefois à ce qu'il pût tenir un crucifix. Trois frères étaient debout à côté de lui ; pendant qu'on lui lisait sa condamnation, il murmurait : « Romains, pourquoi ne vous opposez-vous pas à mon supplice? Vous ai-je jamais fait aucun mal? Votre pauvreté et mes richesses sont seules cause de ma mort. Hélas! en être réduit là, moi qui ai vu souvent à mes pieds dix fois plus de gens

1. Ceci montre bien, avec l'admiration que professaient pour lui la plupart de ses contemporains, à quel point l'état de guerres et de troubles continuels où était plongée l'Italie, avait dénaturé toute idée de justice et d'humanité.

2. A l'endroit sans doute où se trouve actuellement la statue équestre de Marc-Aurèle, dans la cour du Capitole.

qu'il n'y en a ici ! Ce traître aura une fin misérable! »

Quand il entendit que, dans l'arrêt, on parlait de le pendre au gibet, il se leva brusquement et parut bouleversé ; mais les assistants le rassurèrent en lui affirmant qu'une telle honte lui serait épargnée ; il écouta alors avec tranquillité son jugement jusqu'au bout.

Quand cette lecture fut terminée, on le conduisit au bas de l'escalier et de là au lieu du supplice ; le long du chemin, il secouait ses liens, se retournait à chaque pas et disait : « Je meurs innocent, Romains, pitié; je venais pour le bien de votre cité, pitié, pitié ! » Il embrassait sans cesse la croix que portait le frère qui l'accompagnait. Arrivé à un endroit où se trouvaient les ruines d'une ancienne tour, on le fit mettre à genoux, et la foule se rangea en cercle autour de lui ; mais il se releva aussitôt en disant qu'il voulait changer de position, et il se tourna vers l'orient ; après avoir une dernière fois recommandé son âme à Dieu, il s'agenouilla de nouveau, traça une croix avec la main sur le billot, l'embrassa, et jeta loin de lui son capuchon. L'exécuteur posa la hache sur son cou : « Je ne suis pas bien placé, » s'écria Montréal en se relevant encore une fois. Son médecin, qui se trouvait dans la foule, s'avança et indiqua l'endroit précis où il fallait frapper. La tête de Montréal tomba du premier coup.

Des frères mineurs mirent son cadavre dans un cercueil et le transportèrent à l'église Aracœli, où ils l'ensevelirent. (29 ou 30 août 1354.)

La surprise des Romains fut grande quand ils apprirent la condamnation et le supplice de cet homme, devant qui toute l'Italie avait tremblé, et dont ils ne pouvaient s'empêcher d'admirer les talents militaires

et la rare intrépidité. Comme quelques-uns allaient jusqu'à blâmer cette justice sommaire, Rienzo crut devoir justifier publiquement sa conduite; les citoyens furent convoqués en parlement, et il leur parla en ces termes : « Ne soyez point troublés par la mort de cet homme pervers. Il a mis à sac bien des châteaux et bien des villes, emmené ou massacré une foule de gens inoffensifs; deux mille femmes ont été victimes de ses soldats. Il était venu ici avec l'intention de porter le trouble parmi vous ; il espérait se créer une seigneurie indépendante, après avoir pillé votre territoire et la Campanie comme le reste de l'Italie. Avec la grâce de Dieu, nous ne nous laisserons pas détourner de notre œuvre; pour le moment, nous voulons imiter le moissonneur qui jette au vent l'ivraie et garde le bon grain; c'est pourquoi nous avons condamné à mort cet homme hypocrite et nous conserverons son argent, ses soldats et ses cavaliers pour accomplir nos desseins. »

Ces dernières paroles semblent donner raison à ceux qui ne voient dans l'acte de justice accompli par Rienzo qu'une lâche trahison, grâce à laquelle il espérait se délivrer d'une dette de reconnaissance qui commençait à lui peser, et remplir le trésor de la ville, épuisé par ses expéditions. Soutenir que cette pensée ait été complètement étrangère à la résolution du sénateur, serait méconnaître la vérité. Faut-il pour cela blâmer Cola di Rienzo d'avoir infligé un juste châtiment à cet aventurier, qui avait terrifié l'Italie par son audace et par ses crimes, et qui cherchait, en somme, à le renverser du pouvoir et peut-être même à le faire assassiner? Ses frères, il est vrai, avaient puissamment contribué au

succès de Rienzo; mais sa reconnaissance devait-elle aller jusqu'à laisser mettre en péril sa propre autorité et, avec elle, l'indépendance de Rome, qui lui était confiée?

Breton et Arimbaud, ainsi que l'avait prévu leur frère, échappèrent à la mort. Arimbaud fut réclamé impérieusement par Albornoz[1] et relâché sur-le-champ. Quant à messire Breton, il resta en prison et ne recouvra sa liberté qu'après la mort de Rienzo.

Le pape approuva la conduite du sénateur dans une lettre adressée, le 20 octobre, à son internonce à Venise, Raimond, dans laquelle il énumère les crimes de Montréal, qu'il compare à Totila et à Holopherne, et ordonne à son représentant de se faire remettre soixante mille florins par les banquiers de Padoue, chez lesquels Montréal avait aussi fait des dépôts, afin d'indemniser en partie les habitants des terres de l'Église, qui avaient eu à souffrir, lors du passage de la Grande Compagnie. Les Florentins avaient déjà pris leurs précautions: le 3 septembre, ils écrivaient aux citoyens de Pérouse de mettre sous séquestre les biens de Montréal et de leur réserver une part proportionnelle aux dommages qu'ils avaient subis. De son côté, un certain Giovanni di Castello se saisit de tout ce que le condottiere possédait à Rome, et il ne resta à Rienzo que cent mille florins tout au plus. S'il n'avait eu d'autre but, en faisant jeter en prison Montréal, que de se procurer de l'argent, mieux aurait valu assurément lui vendre sa liberté, qu'il eût payée plus cher.

1. Il était clerc.

CHAPITRE XXIX

MORT DE COLA DI RIENZO

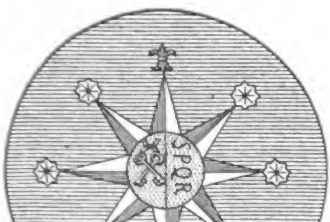
Quelques jours après cet acte de vigueur, le pape confirma officiellement Rienzo dans sa charge; comme le sénateur s'était plaint que les méchants ne respectaient pas son autorité, parce qu'ils la croyaient éphémère, et se bornaient à cacher momentanément leurs vices, sans y renoncer; qu'en outre il avait témoigné l'appréhension d'être en butte aux représailles des barons, dès qu'il quitterait le pouvoir, ce qui l'empêchait de sévir contre les ennemis de la paix et de l'Église, Innocent VI déclara que Rienzo conserverait ses fonctions au delà du terme primitivement fixé et jusqu'à ce que lui ou son légat en jugeât autrement: « Car nous ne voulons pas, écrivait le pape, que, par crainte des nobles, il préfère être accusé plus tard de trop de clémence plutôt que de trop de sévérité; s'il ne tient son autorité que de l'Église, il pourra se montrer fort, en même temps que modéré, envers les ennemis du bien public[1]. »

Le pape adressa en même temps à Cola di Rienzo une lettre pleine de sages recommandations : « Il t'appartient maintenant, mon fils bien-aimé, lui disait-il, de

1. Lettre à Albornoz, 9 septembre.

prouver ta reconnaissance et ton amour pour ton Créateur, qui t'a comblé de ses dons, qui t'a élevé si haut, malgré l'humilité de ta naissance, et qui t'a permis une seconde fois, après t'avoir préservé de mille dangers, de reprendre dans ta patrie le souverain pouvoir. Crains Dieu, honore l'Église, respecte ceux qui sont au-dessus de toi, sois affable pour tes égaux, bienveillant envers les faibles, secourable aux orphelins; montre-toi également accessible au pauvre comme au riche et rends la justice avec impartialité. Que les honnêtes gens trouvent en toi un protecteur, les malheureux, un consolateur; que les orgueilleux soient humiliés; que les coupables soient sévèrement châtiés. Fais régner partout la justice et tes adversaires ne pourront rien contre toi. » (11 septembre.)

Pour donner à Innocent VI des gages de son respect et lui bien montrer son intention de rompre avec le passé, le sénateur modifia ses armes: au lieu des sept étoiles environnant un soleil, qu'on voyait autrefois sur son blason, il en fit mettre huit; seulement, par suite d'une erreur sans doute de l'ouvrier, la huitième étoile se trouva être un lis; le centre fut divisé en deux parties : dans l'une étaient représentées les clefs en sautoir; dans l'autre, les lettres S. P. Q. R.



Sceau de Cola di Rienzo.

Il renonça également aux titres qu'il avait pris jadis et il eut soin, en toute occasion, de montrer la plus grande déférence pour le pape.

Les opérations contre Palestrine n'avaient pas été complètement suspendues après le départ de Cola di Rienzo. L'argent de Montréal servit à payer aux soldats l'arriéré qui leur était dû; néanmoins un assez grand nombre de mercenaires abandonnèrent le service du sénateur, qui les remplaça par des archers: il ne lui resta plus que trois cents cavaliers. Rienzo, craignant de s'éloigner de nouveau de Rome, confia le commandement suprême de l'armée à un capitaine renommé pour sa bravoure et son habileté, Riccardo Imprendente, de la famille des Annibaldeschi, seigneur de Monte Compatro[1]; Riccardo connaissait à fond le pays, les passages difficiles, les moindres sentiers dans la montagne; l'événement donnait toujours raison à ses prévisions, et l'armée entière, y compris les mercenaires, chérissait son général et rendait justice à ses talents. Il poussa avec vigueur le siège de Palestrine : les partisans des Colonna, traqués de tous côtés, n'eurent plus un instant de répit, et les Romains recommencèrent, par son ordre, à ravager les environs. Cependant les Colonna, certains que les assiégés n'oseraient pas donner l'assaut, ne songeaient nullement à se soumettre. Craignant de rencontrer leurs adversaires en bataille rangée, ils se bornaient à opérer de fréquentes incursions sur le territoire romain; les Romains durent cette fois encore renoncer à faire leurs récoltes. Riccardo mit des garnisons dans Fras-

1. Monte Compatro, village situé dans le voisinage de Rome.

tude; il ne voulait recevoir personne, n'admettait ni conseil ni contradiction, et gouvernait en vrai despote. L'excès de fatigue, l'inquiétude, les soucis, l'avaient profondément miné : on le voyait, par moments, rire puis pleurer; comme vers la fin de son tribunat, de profonds accès de découragements le prenaient parfois sans raison apparente. Se croyant sans cesse entouré d'assassins, il voulut constituer un corps de six cent cinquante soldats (cinquante par quartier) pour lui servir de garde personnelle; mais force lui fut de renoncer à ce projet, faute d'argent.

Le mécontentement provoqué par les caprices, par les rigueurs et surtout par les exactions de Rienzo, qui pesaient sur tous les citoyens, allait croissant; lui-même commençait à se rendre compte de son discrédit, sans toutefois en mesurer l'étendue. Il se croyait même si sûr du lendemain qu'il entreprit sans hésiter de rendre à la France son roi légitime, qui vivait, ignorant lui-même sa haute naissance, dans une ville d'Italie; du moins c'est là ce qu'affirmait un ermite de l'ordre de Saint-Augustin, sur le point de rendre le dernier soupir; voici ce que racontait l'ermite[1] :

Quand Louis le Hutin, roi de France, mourut le 15 juin 1316, sa femme en secondes noces, Clémentine, fille de Charles Martel, roi de Hongrie, était enceinte et, comme le roi ne laissait d'autre enfant qu'une fille, il fut convenu que son frère Philippe, comte de Poitiers,

1. Voir Appendice, n° VI. Nous donnons ce récit d'après les documents contemporains sans en garantir toutefois l'exactitude, ce qui serait peut-être fort hasardé. (Bibliothèque communale de Sienne, Cod. A. III. Archivio delle Riformagioni di Siena; Sigismondo Tizio, curé de Santo Stefano, à Sienne, *Histor. Senens.*, etc.)

prendrait le pouvoir, comme régent du royaume. Si l'enfant qui devait naître [illegible] d'avoir atteint sa majorité, le régent [illegible] proclamé roi de France. Comme les partisans aussi bien que les ennemis de Philippe [illegible] une substitution d'enfant, deux seigneurs, choisis parmi ceux qui s'étaient toujours montrés les plus [illegible] au roi et dont la loyauté ne pouvait être suspectée, furent chargés de surveiller la reine. Le 15 novembre 1316, elle donna le jour à un fils: le régent se résigna assez facilement à la perte de la couronne: mais il n'en fut pas de même de la comtesse d'Artois, la mère de sa femme: elle répandit le bruit que le jeune roi était chétif et ne pourrait vivre longtemps: les deux seigneurs préposés à sa garde redoublèrent de vigilance et lui cherchèrent une nourrice qui fût de naissance noble. Ils jetèrent les yeux sur une femme, nommée Marie, qui avait été séduite par un Italien, Guccio di Mino, originaire de Sienne. Guccio voyageait pour le compte de son oncle Tolomei, banquier à Sienne, quand il connut Marie à Chartres[1]; il voulut l'épouser, mais la mère et les frères de Marie s'y opposèrent et obligèrent même Guccio à quitter précipitamment le pays. Marie alla cacher son déshonneur dans un couvent des environs de Paris, dont l'abbesse était quelque peu sa parente; elle y eut un fils auquel on donna le nom de Jean et qui se trouva être exactement du même âge que l'enfant royal. C'est là que les deux seigneurs, accompagnés des médecins de la reine, vinrent la trouver sans qu'elle sût comment sa retraite avait été découverte. Malgré ses prières, force lui fut de

1. Le texte dit : « Charsi, petite ville située près de Paris »; Papencord dit Crécy.

[illegible] son fils et la nourrice qu'elle [illegible] pour lui. [illegible] le jeune roi.

[illegible] mort dans [illegible]. La douleur de la mère fut grande, [illegible] des reproches que [illegible] d'Italie, comme [illegible] que son fils avait péri. [illegible] à son fils mort l'en- [illegible] menaces, elle [illegible] s'abandonna à sa [illegible] palais et, au [illegible] que le roi venait [illegible] à la cour [illegible] de la reine, excepté [illegible] qui voyait ses vœux [illegible] roi sous le nom de [illegible] sacré à Reims, le 9 jan- [illegible]

[illegible] dans l'ignorance la [illegible] : il avait six ans [illegible] en France, apprenant

[illegible] de la mort de l'enfant, c'est celle [illegible] la comtesse d'Artois ayant ré- [illegible] le jeune roi au peuple et [illegible] de sa part, lui [illegible] du roi. Bien leur en [illegible] sans que l'on sût pour- [illegible] malheureuse mère en lui faisant [illegible] serait connue, mais en [illegible] silence absolu.

[illegible] mérite plus de créance, [illegible] et puis l'on ne comprend pas dans quel [illegible] à garder le silence, au risque de [illegible]. C'est probablement Giannino qui [illegible] de la substitution, pensant donner [illegible] à son récit.

que les frères de Marie étaient allés combattre au service du roi loin de leur patrie, revint à Chartres et emmena son prétendu fils à Paris. Il avait promis de le renvoyer bientôt, mais Marie n'entendit plus parler de lui.

Sur le point de rendre le dernier soupir, elle s'ouvrit de son secret à un frère espagnol de l'ordre de Saint-Augustin, lui remit un testament contenant toutes ses révélations et le supplia de retrouver l'enfant royal et de lui dévoiler son rang (ceci se passait en 1345). Jourdain, c'était le nom du confesseur, se mit en devoir d'obéir au vœu de la mourante; mais quand il eut appris que Guccio était mort à Châlons quelques années auparavant, il désespéra de retrouver le jeune roi et borna là ses investigations. Aussi bien, il craignait d'attirer, non seulement sur lui, mais sur tout son ordre la colère du roi, s'il lui suscitait un compétiteur au trône.

Quelques années s'écoulèrent. Jourdain ne pouvait s'empêcher de croire que les maux sans nombre qui accablaient la France étaient une punition de l'abandon où elle laissait son souverain légitime, puis une vision hantait souvent son sommeil; il lui semblait voir le jeune roi aux genoux du roi son père, lui disant : « Donne-moi ta bénédiction afin que j'aille reconquérir le saint sépulcre. » Un jour même le roi lui apparut tenant en main une bannière aux armes de l'Église. Jourdain n'hésita plus, il se mit de nouveau à la recherche du fils de Marie, mais en vain. Alors il résolut d'aller en Italie; ses forces (il avait quatre-vingts ans passés) ne le lui permirent pas, et, sur le conseil de ses amis, il chargea un frère du même ordre que lui d'entreprendre ce pénible voyage, lui recommandant de lui

rapporter une prompte réponse. Celui-ci, qui s'appelait Antoine, était déjà allé plusieurs fois à Rome : il se mit en route vers le mois de juillet 1354, et débarqua à Porto Venere, non loin de Gênes. Mais là, il tomba gravement malade ; se croyant en danger de mort et craignant que son secret ne pérît avec lui, il adressa la copie du testament de Marie, que lui avait confié le frère [illegible], au sénateur de Rome, Cola di Rienzo, dont la renommée remplissait l'Italie et qui lui paraissait un envoyé de Dieu. Cette missive, datée du 25 août, parvint à Rome le 4 septembre.

Rienzo n'avait jamais renoncé à ses rêves ambitieux et fantastiques ; la perspective de rendre à la France son roi légitime et d'apaiser ainsi la colère de Dieu le séduisit dès l'abord. Quoi de plus beau que de rétablir la paix dans ce pays déchiré par les discordes civiles et ruiné par l'invasion ! Quelle ne serait pas sa gloire s'il réussissait ! et qui oserait attaquer le défenseur d'une si sainte cause ! Plus tard ne trouverait-il pas dans le monarque rétabli par ses soins un allié fidèle et sûr ? Toutes ces pensées l'assaillirent en lisant l'étrange document que lui envoyait un moine moribond. Il ne se demanda pas quelle pouvait être la valeur de ces révélations, il ne songea pas qu'il était peut-être en présence d'une imposture singulièrement audacieuse, il accepta sans examen, malgré son étrangeté, le récit du frère et prétendit même qu'étant à Avignon il avait entendu raconter quelque chose de semblable. Des émissaires furent envoyés sur l'heure dans toutes les directions, pour découvrir la trace du fils de Louis le Hutin. Après bien des recherches on finit par apprendre qu'il résidait à Sienne. Il y avait d'abord exercé le métier de

drapier, puis s'était occupé du commerce des fers; presque ruiné par la faillite des Tolomei, il vivait fort modestement. Ses concitoyens lui avaient pourtant confié à plusieurs reprises des fonctions municipales : une fois même, il avait été élu directeur de l'hôpital Santa Maria. On l'appelait à Sienne : Gianino.

Informé que le sénateur voulait le voir, il refusa d'abord de se rendre à Rome, s'il n'en recevait l'ordre par écrit; Rienzo lui renvoya donc un messager porteur d'une lettre de sa main.

Au noble et sage Gianino di Guccio, notre très cher ami.

Notre envoyé était chargé de vous informer que vous pouviez vous rendre auprès de nous sans crainte. Vous avez refusé de le suivre, parce qu'il n'était point muni d'une lettre de nous. (Nous ne lui en avions point donné, ignorant en quel lieu vous vous trouviez.) Maintenant nous vous prions, après avoir pris connaissance des présentes, de venir en hâte à Rome, vous recommandant la plus grande diligence et le plus grand mystère. Et, pour que vous puissiez avoir confiance en notre envoyé, nous avons écrit cette lettre, qui est scellée de notre sceau.

Nicolas, chevalier du peuple romain, sénateur par la volonté du Saint-Siège, syndic illustre, capitaine et défenseur de la ville sainte[1].

Le 18 septembre 1354.

Gianino se décida cette fois à partir. Il arriva à Rome le 2 octobre et descendit dans une auberge située au Campo di Fiore; le sénateur le fit venir aussitôt au Capitole, le questionna sur ses parents, sur son

1. Voir Appendice, n° VII.

enfance, sur sa vie et, voyant que ses réponses concordaient parfaitement avec le récit du frère, il ne douta plus qu'il ne se trouvât en présence du véritable roi de France. Se prosternant alors aux pieds de Gianino, il lui découvrit le contenu du testament de sa nourrice; Gianino ne fut pas peu surpris, comme bien on le pense, en entendant cette étrange révélation, il hésitait à y ajouter foi. Mais Rienzo insista et réussit à le convaincre. Il lui remit un sceau semblable au sien, mais où le soleil était entouré de douze rayons, lui recommanda de garder le plus grand secret sur ce qu'il venait d'apprendre et lui promit de le faire reconnaître par les ambassadeurs de tous les souverains de l'Europe, qu'il comptait convoquer avant peu pour régler de graves questions. « N'est-ce pas Rome, lui dit-il, qui doit veiller à ce que la justice règne dans tout l'univers, puisqu'elle en est la tête? » Il retint Gianino au Capitole.

Cependant il soufflait sur la ville comme un vent de révolte; on entendait de tous côtés des paroles de menace contre le sénateur; les barons, exploitant la désaffection du peuple, répandaient mille bruits alarmants, l'encourageaient à se soulever et s'efforçaient de semer la haine et la discorde. Cola di Rienzo, pensant que le légat ne l'abandonnerait pas dans cette extrémité, enjoignit à Gianino d'aller au plus vite trouver Albornoz à Montefiascone pour l'instruire de ce qui se passait à Rome et le supplier de lui envoyer sans délai des secours. Gianino quitta Rienzo le 4 octobre après avoir été prier à Saint-Pierre, et arriva devant Montefiascone au milieu de la nuit. Un soldat de Sienne, qui le connaissait et qui était par hasard de garde sur les murs, lui cria de ne pas entrer et de

retourner en hâte sur ses pas, s'il portait quelque intérêt au sénateur de Rome, car on y préparait une révolution, en vue de laquelle les Colonna venaient d'embaucher deux cents soldats dans le même corps que lui[1]. Gianino revint donc sans avoir vu le légat; il répéta à Cola di Rienzo ce qu'il avait entendu, mais celui-ci ne tint aucun compte de cet avertissement et fit repartir Gianino sur-le-champ. Il voyagea toute la nuit et parvint à Montefiascone le lendemain 6 octobre, vers midi. Lorsque le légat eut pris connaissance de la lettre que lui adressait le sénateur, il chargea Andreo Salmoncelli, de Lucques, de réunir quelques soldats et d'aller à Rome. Mais le lendemain Albornoz lui donna contre-ordre, sous prétexte que le pape venait de lui enjoindre de se transporter à Orvieto, et il partit, en effet, pour cette ville, emmenant avec lui Gianino.

Le même jour, Rienzo écrivait à son protégé la lettre suivante :

Très noble prince, roi plus illustre que tous les autres monarques de la chrétienté, reconnu de Dieu seul et non des hommes, trompés par les machinations de ceux qui devaient avoir soin de votre enfance;

Afin que personne ne pût soupçonner qui vous étiez et dans l'intérêt de votre sécurité, nous vous avons envoyé, comme un de nos serviteurs, auprès du légat, en vous chargeant de le supplier d'envoyer au plus vite son armée à Rome pour y écraser les ennemis de l'Église et du peuple romain, car ils redoublent d'efforts contre nous. Nous espérons que vous avez

1. Ceci prouve bien qu'Albornoz devait être au courant de ce qui se tramait contre Rienzo et que, s'il ne se porta pas à son secours, s'il ne le prévint même pas, c'est que, sans doute, il s'était réconcilié avec les Colonna et souhaitait le renversement du protégé d'Innocent VI.

agi en conséquence et, par la présente, nous vous renouvelons nos prières. Aujourd'hui notre situation est si critique que nous nous considérons comme perdu, pour peu que les secours de l'Église tardent à arriver. C'est pourquoi nous vous recommandons de ne venir à Rome sous aucun prétexte. Retirez-vous dans quelque lieu sûr, jusqu'à ce que nous vous fassions connaître de nouveau nos intentions. Comme notre vie est en danger, nous croyons devoir déclarer et affirmer que vous êtes réellement le roi de France, le fils du roi Louis, fils aîné de Philippe le Bel, que votre mère est la reine Clémentine, fille de Charles Martel, et que votre nom est Gianino. Soyez certain qu'un jour viendra où vous serez roi de France et où tous les Français seront vos sujets.

Fait au Capitole, le 7 octobre 1354 [1].

Cette lettre était accompagnée d'une copie de la déclaration du frère Antoine [2].

Le 8 octobre [3], avant l'aube, Cola di Rienzo était encore couché, lorsqu'il entendit retentir au loin le cri sinistre de : « Popolo! popolo! » signal de toutes les révolutions qui ensanglantaient la ville. Il ne s'inquiéta pas d'abord de cette rumeur; pourtant le bruit grandissait, se rapprochait. La petite troupe d'émeutiers, cause du tumulte, était partie d'un des quartiers les plus éloignés de la ville; elle s'augmentait, en avançant, d'une foule

1. Voir Appendice, n° VIII.

2. Voir, pour la fin de Gianino, Appendice, n° IX.

3. Les anciens textes portent le 8 septembre, c'est évidemment une erreur de copiste; la lettre de Rienzo du 7 octobre, dont il existe une copie authentique à Sienne, ainsi que tous les événements qui précédèrent sa chute, concourent à démontrer que la date du 8 octobre est seule acceptable.

On a également prétendu que le tribun était mort en 1353 et non en 1354; sa présence à Pérouse en 1354, les lettres du pape, les rapports du sénateur avec Albornoz, démontrent la fausseté de cette supposition.

de curieux et d'indifférents, comme cela se passe toujours en pareil cas. Une bande de gens armés, venant des quartiers de la Ripa et Saint-Ange et soudoyés probablement par les Colonna, se joignit à elle, sur la place du marché; un autre, arrivant des quartiers Colonna et Trevi, déboucha presque au même moment sur la place. Alors les émeutiers crièrent : « Mort à Cola di Rienzo! mort au traître! » Et l'on marcha vers le Capitole.

Les autres quartiers de la ville étaient calmes, mais ils n'envoyaient pas de troupes pour défendre le sénateur; ses propres soldats, ceux-là du moins qui appartenaient aux quartiers soulevés, firent défection et se mêlèrent aux assaillants. Hommes, femmes, enfants, criaient, vociféraient, couraient deçà et delà et jetaient des pierres contre le palais, sans trop savoir pourquoi. Le tumulte allait croissant, et la multitude entourait déjà le Capitole en hurlant : « Mort au sénateur qui a créé la gabelle! mort au traître! mort à Rienzo! » Mais lui ne comprenait pas encore la grandeur du péril; il répétait à ceux qui étaient accourus auprès de lui : « Ces gens disent « Vive le peuple! » mais c'est aussi notre cri; ne sommes-nous pas ici dans l'intérêt du peuple? La lettre par laquelle le pape nous confirme dans notre charge est arrivée, il ne nous reste plus qu'à en donner lecture aux conseillers de la ville. Que veulent-ils donc? » Et, au lieu d'organiser la résistance dans l'intérieur du palais, de faire sonner la cloche pour appeler aux armes les partisans du *bon état*, Rienzo attendait que la foule se dispersât d'elle-même, tant il avait encore confiance dans le prestige de son nom!

Il commença pourtant à se troubler quand il s'aperçut

que tous ceux qui devaient défendre le Capitole, avaient fui lâchement à la première alarme; il ne restait plus auprès de lui que Locciolo Pelliciaro[1], un de ses parents, dont le rôle fut étrange, sinon bien coupable, dans cette catastrophe, ainsi que deux autres de ses serviteurs. Les cris de la populace devenaient furieux; elle se ruait sur le palais, cherchant à en forcer les portes; les traits, les pierres volaient de tous côtés. Rienzo ne savait à quel parti se résoudre; tantôt il se laissait aller au désespoir, puis soudain reprenait courage. Il revêtit enfin son armure de chevalier et s'écriant : « Par ma foi, il n'en ira pas ainsi », s'avança seul sur un balcon, l'étendard du peuple à la main. On le vit étendre les bras, comme pour imposer silence, faire signe qu'il voulait parler; nul doute que si les Romains l'eussent écouté, il aurait su apaiser leur colère et les renvoyer satisfaits. C'est précisément ce que voulaient éviter les instigateurs de la révolte; ils redoublèrent de violence et parvinrent à couvrir la voix du sénateur; on lui lança même des pierres et des flèches, dont une l'atteignit à la main. Alors il agita à plusieurs reprises le gonfalon du peuple et, le posant à côté de lui, montra des deux mains les lettres d'or et les armes de Rome, qui y étaient brodées; comme pour dire : « Vous ne me laissez pas parler, regardez au moins; je suis, comme vous, enfant du peuple, citoyen de Rome; j'ai toujours chéri ma patrie; si vous me massacrez, elle succombera avec moi[2]. »

Le peuple, excité par les meneurs, ne voulait rien entendre et criait de plus belle : « Mort au tyran ! mort au

1. Pelliciaro signifie pelletier.
2. Nous avons, dans ce récit, suivi de point en point le biographe.

sénateur! » La situation de Rienzo devenait critique, d'autant qu'il entendait, tout près de lui, les cris et les menaces de messire Breton, dont la prison était voisine, et qui pouvait d'un moment à l'autre profiter de l'absence des geôliers pour reprendre sa liberté et venir venger la mort de son frère. Les émeutiers, voyant que les portes du palais défiaient tous leurs efforts, résolurent d'y mettre le feu; un bûcher fut promptement dressé devant chacune d'elles, on y répandit de la poix et de l'huile, et les flammes ne tardèrent pas à entourer le Capitole. Rienzo voulut encore une fois adresser la parole au peuple; l'escalier, que le feu atteignait déjà, était impraticable; il se fit descendre au moyen de cordes, dans une nappe, jusqu'à une terrasse, située tout près du sol. Mais là un nouveau danger l'attendait, car sur cette terrasse donnait la prison commune où étaient enfermés une foule de malheureux qui, voyant l'incendie les gagner, faisaient des efforts désespérés pour briser les portes et poussaient des clameurs effroyables.

C'en était fait de Rienzo si les prisonniers parvenaient à s'échapper; il prit les clefs, de peur que quelqu'un ne voulût les délivrer, et se retira au fond de la terrasse. Là, le peuple ne pouvait plus le voir et peut-être se serait-il calmé de lui-même, si Locciolo, demeuré dans la salle du haut, n'était apparu plusieurs fois sur le balcon, faisant signe que le sénateur se disposait à fuir par derrière. Puis, il se tournait vers lui et l'engageait à avoir bon courage. Du moins c'est ainsi que le biographe explique ses gestes; d'après lui ses funestes conseils auraient poussé Rienzo à rester inactif au début, à résister, quand il n'était plus temps, à se sauver enfin sous un déguisement indigne de lui.

Cependant le jour s'était levé. L'incendie faisait rage ; la galerie, qui menait à l'entrée, était en flammes ; les poutres, les planchers, les murailles s'effondraient de tous côtés avec fracas; une des portes était en partie consumée ; une autre commençait à brûler, mais la chaleur était si intense que les émeutiers n'osaient se risquer dans l'intérieur du palais.

Cette circonstance aurait pu sauver Rienzo. Si, n'écoutant que son courage, il était resté sur la terrasse où les flammes ne pouvaient l'atteindre, ses amis pouvaient se rallier, courir à son secours! Mais le destin en avait décidé autrement. En proie à une terrible indécision, le sénateur allait et venait, il enlevait son casque et le remettait, saisissait son épée, puis la rejetait loin de lui. Enfin, la crainte de tomber entre les mains de ses ennemis l'emporta ; il ôta son casque, son armure, ses vêtements sénatoriaux, enfin tout ce qui pouvait le faire reconnaître, se coupa rapidement la barbe, se teignit le visage en noir, jeta sur ses épaules un manteau grossier, tel qu'en portaient les bergers dans la campagne de Rome et qu'il trouva dans le réduit où habitait le portier; enfin pour mieux cacher son visage, il se chargea d'un matelas. Après avoir donné l'ordre qu'on ouvrît toutes les portes du palais, afin de distraire l'attention de la populace, le sénateur descendit l'escalier près de s'écrouler, traversa la galerie au milieu des flammes, parvint à la première porte, qu'il franchit sans difficulté, puis à la seconde, et s'élança enfin sain et sauf sur la place du Capitole. Grâce à la confusion, personne ne le remarqua. Il s'éloigna rapidement à travers la foule, criant, dans le patois des paysans : « Sus, sus au traître; allez piller le palais, il est plein de richesses! »

Rienzo était déjà parvenu au bas de l'escalier du Capitole, il se croyait sauvé, lorsque soudain, au moment où il allait traverser la dernière enceinte, un homme du peuple, qu'il avait offensé jadis, lui barra le chemin, le dévisagea, et s'écria, en le saisissant par le bras : « Ne passe pas, où vas-tu donc? » En même temps, il arrachait le matelas sous lequel Rienzo cherchait à se dissimuler, et les bracelets dorés qu'il portait au bras achevèrent de le trahir. Se voyant reconnu, le sénateur ne tenta pas une résistance d'ailleurs inutile; résigné à son sort, il se laissa ramener au bas de l'escalier des Lions, où lui-même avait prononcé la condamnation de tant de coupables.

Les Romains accoururent autour de lui, mais un reste de respect les retenait, et ils le regardaient curieusement, silencieusement. Son visage était souillé de sang et du noir qu'il y avait mis; ses cheveux flottaient en désordre; sous son manteau d'emprunt il avait un petit pourpoint de soie verte, serré à la taille, une légère cuirasse dorée, des jambières roses comme celles des barons. Les bras croisés sur la poitrine, muet, immobile et comme anéanti, il regardait avec des yeux où se lisaient la terreur et le désespoir la foule qui se pressait de plus en plus nombreuse autour de lui. Ah! si dans cet instant suprême, surmontant son effroi, il avait parlé, peut-être la colère des Romains se fût-elle apaisée! Les moments s'écoulaient[1], personne n'osait porter la main sur lui. Enfin un homme du peuple, Cecco del Vecchio, s'avança et lui porta un violent coup d'estoc

1. Le biographe dit une heure, mais dans de tels moments les minutes semblent longues, même aux assistants.

dans le ventre; presque en même temps un notaire, appelé Treio, lui fit avec son épée une profonde blessure à la tête. Cola di Rienzo tomba mort sans pousser un cri; il était environ neuf heures du matin.

Les Romains, comme pris de fureur à la vue de son sang, se précipitèrent alors sur lui; chacun voulait le frapper; la populace forcenée se ruait sur son cadavre, le piétinant avec des cris féroces; ce ne fut bientôt plus qu'une masse informe. On attacha une corde aux pieds de Rienzo, car sa tête avait été arrachée, et on le traîna par les rues, avec force quolibets; de larges flaques de sang et des lambeaux de chair marquaient son chemin. Quand les Romains furent fatigués de ce jeu, ils le pendirent à un balcon, devant l'église S. Marcello[1], près du palais des Colonna. Sans nous appesantir sur ces détails qui montrent que la foule, lorsqu'elle n'a pas de frein, se livre, dans tous les temps et dans tous les pays, à des actes qui la ravalent au-dessous des bêtes fauves, qu'il nous suffise de dire que le cadavre du tribun demeura suspendu ainsi deux jours et une nuit, en butte à toutes sortes d'outrages; que le troisième jour il fut transporté, par ordre de Giugurta et de Sciaretta Colonna, au camp d'Auguste, où les Juifs[2], accourus en grand nombre, élevèrent un immense bûcher de chardons, sur lequel ils le firent brûler. Heureux sans doute d'assouvir sur lui leur haine des chrétiens[3],

1. S. Marcello se trouve actuellement sur le Corso.

2. Les Juifs n'étaient pas mieux traités à Rome qu'ailleurs, bien que les papes les aient pris quelquefois sous leur protection. Relégués dans le Ghetto, ils étaient astreints à porter un costume spécial, à aller entendre, le jour du sabbat, dans l'église S. Angelo in Pescheria, un sermon sur le Nouveau Testament et sur leurs erreurs, etc.

3. Il ne semble pas que Rienzo ait jamais mérité spécialement la haine des Juifs.

ils activaient sans cesse les flammes, trop lentes à leur gré, et entouraient le brasier en dansant et en poussant des cris de joie. Il ne resta bientôt plus du dernier tribun de Rome qu'un peu de cendre, que le vent dispersa.

Dans son palais, mis au pillage, on trouva un miroir d'acier poli, couvert de figures et de caractères bizarres, grâce auquel, disait-on, il se faisait obéir par le génie nommé Fiorone; car les Romains ne pouvaient expliquer autrement que par un sortilège l'ascendant mystérieux et irrésistible qu'avait si longtemps exercé sur eux Cola di Rienzo[1].

Pour rendre sa mémoire haïssable, ses ennemis imaginèrent de dire qu'on avait aussi découvert au Capitole des tablettes sur lesquelles étaient inscrites, à côté du nom des principaux citoyens de Rome, les sommes que Rienzo se proposait de leur extorquer; dix florins pour un grand nombre, trois cents, quatre cents et même cinq cents florins pour les plus riches.

Les soldats mercenaires, tant à Rome qu'au camp de Palestrine, furent dépouillés de leurs armes, de leurs chevaux, de tout ce qu'ils possédaient.

Le peuple romain ne tarda guère à regretter l'acte de folie qu'il avait commis; dès l'année suivante, les meur-

1. A ce qu'affirme M. F. Orioli, ce genre de miroir était fort en usage en Italie, au moyen âge, pour des expériences de catoptromancie; il y en avait un à Vérone et Villani en parle dans son Histoire de Florence. Peut-être ces miroirs provenaient-ils des tombes étrusques; les caractères étranges qui y étaient représentés, firent croire que c'étaient des instruments de magie et le mot « phlere » ou « phleres », que l'on trouve sur la plupart d'entre eux, fut pris pour le mot latin « florus » et traduit par « fiore » ou « fiorone ». On crut ensuite que c'était là le nom de l'esprit qu'ils servaient à évoquer.

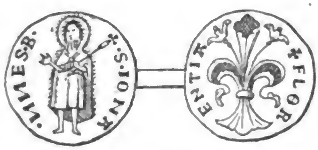
triers de Rienzo, en butte à la vindicte de leurs concitoyens et menacés même d'être traînés devant les tribunaux, durent implorer la protection d'Innocent VI. Le pape recommanda à Albornoz (7 octobre 1355) de faire respecter leurs personnes et leurs biens, mais le chargea de leur imposer une pénitence proportionnée à la part qu'ils avaient prise dans le crime.

Ce fut le dernier écho des événements qui avaient si profondément agité Rome et la péninsule tout entière, et le nom de Cola di Rienzo tomba pour cinq siècles dans l'oubli.

APPENDICES

APPENDICE I

Florin. — La monnaie appelée florin fut frappée pour la première fois à Florence en 1252 : elle représentait d'un côté l'image de saint Jean-Baptiste, patron de la cité, couvert d'un manteau tombant jusqu'aux genoux, la tête entourée d'une auréole, la main droite bénissante, tenant de la gauche la croix ; en légende, S. IONANNES. B. ; au revers, FLORENTIA et un lis, car les armes de Florence furent un lis d'argent (ou selon quelques personnes une fleur d'iris) sur un fond de gueules jusqu'en l'année 1351, où les couleurs furent interverties. C'est à cause de cette fleur qu'on nomma florin la nouvelle monnaie ; le titre en était de 24 carats et 8 florins pesaient par suite une once. Au commencement, un florin d'or équivalait à 20 soldi (monnaie d'argent), soit à une livre ; mais la valeur de l'argent baissa rapidement par rapport à celle de l'or durant le siècle suivant et le florin valut successivement : 1 livre 17 soldi en 1301, 2 livres 8 soldi en 1313, 3 livres en 1331, 3 livres 5 soldi en 1344 et, à l'époque qui nous occupe, 3 livres 6 soldi, il alla même un moment jusqu'à 4 livres ; en 1370 il valait 3 livres 8 soldi. Cette nouvelle monnaie, grâce à la fixité de son titre, chose si rare alors, obtint un rapide succès et fut recherchée dans tous les pays. En France, Philippe VI fit frapper des florins analogues, mais



Florin de Florence, premier type.

moins purs. Pour protéger sa propre monnaie, il ordonna aux changeurs de ne pas accepter les florins italiens dans les contrats, ou, aussitôt reçus, de les couper (21 juillet 1347). Il en fixa la valeur à 10 sous parisis. Le pape Jean XXII s'était aussi empressé de faire fabriquer des florins semblables à ceux de Florence, à cette différence près que le nom de saint Jean Baptiste y était mis en légende autour de son image et que, de l'autre côté, on lisait, également en légende, le nom de saint Pierre[1]. Plusieurs villes, jusqu'en Allemagne, imitèrent son exemple, et il y eut bientôt une foule de florins; mais ceux de Florence furent toujours préférés aux autres. A Venise, on en créa d'un peu plus pesants, qui prirent le nom de ducats. On peut estimer, fort approximativement sans doute, la valeur intrinsèque du florin de 12 fr. 58 à 10 fr. 93 et même à 9 fr. 10, suivant certains auteurs.

Marc. — Le marc était une mesure de poids dont on se servait dans les transactions monétaires. Il valait 8 onces. Le marc d'or contenait donc 64 florins, et en effet, en 1332, Jean XXII décida que 65 florins vaudraient un marc d'or. Le marc d'argent valait à peu près 10 fois moins, car le rapport de l'or à l'argent était d'environ 10 à 1 à cette époque; on le trouve évalué, en 1347, 6 livres 15 sous tournois.

Livre. — C'était également une mesure de poids; on sait qu'en France l'ancienne livre était de 489 grammes; en Italie elle pesait moins, de 310 à 340 grammes. Il y avait aussi une monnaie de compte de ce nom; elle se divisait en 20 soldi, subdivisés eux-mêmes en 12 deniers. On a vu ce qu'elle valait par rapport au florin.

Carolin. — Le carolin équivalait à 4 soldi ou 28 deniers, mais sa valeur augmenta rapidement; il valait, en 1392, 62 deniers.

Il est fort difficile, évidemment, de donner la valeur réelle de toutes ces monnaies, les points de comparaison font défaut;

1. Voir monnaie de Jean XXII, page 262.

pourtant on sait que le prix du blé a fort peu varié jusqu'à la découverte de l'Amérique, et il peut servir à apprécier la valeur attribuée à une époque quelconque aux métaux précieux. Or, d'après un édit de Charlemagne qui fixe le prix du froment, en 794 un hectolitre valait 2 fr. 69 ; en 1444, l'hectolitre coûtait 2 fr. 72 ; il oscille actuellement entre les prix extrêmes de 15 francs (1875) et de 34 francs (1856). On peut estimer par là la dépréciation subie par les métaux précieux depuis le moyen âge.

APPENDICE II

Boetius Amicius Manlius Torquatus Severinus, né vers 475 et mort en 524, professa une philosophie si voisine du christianisme qu'il a été souvent considéré comme ayant embrassé la doctrine nouvelle; il fut le disciple de Proclus, à Alexandrie. Revenu à Rome, son caractère élevé, son esprit d'équité, le désignèrent à l'attention de l'empereur Théodoric qui, quoique barbare, aimait à s'entourer de Romains. Il fut nommé président du sénat et l'empereur utilisa ses talents de diplomate et d'administrateur en plus d'une occasion. Il l'envoya en ambassadeur auprès de Clovis et de Gondebaud; une année, il fit ses deux fils consuls. Boetius usa toujours de son pouvoir en faveur des opprimés et s'efforça de faire régner la justice et de réprimer les abus. Ses vertus causèrent sa perte; dénoncé comme conspirateur et comme traitre par les courtisans de Théodoric, il fut jeté en prison à Pavie et mis à mort peu de temps après. Ce fut durant sa captivité qu'il écrivit son beau livre : *De la consolation de la philosophie*. Sa mère, à ce que disait Rienzo, sortait d'une famille royale de Bohême.

APPENDICE III

Canzone : Spirto gentil. Nous souvenant du proverbe italien : « Traduttore, traditore », qui n'est peut-être pas vrai dans tous les cas, mais qui l'est souvent, nous avons cru devoir donner le texte de cette *canzone*, une des plus belles que Pétrarque ait écrites :

Spirto gentil che quelle membra reggi
Dentro alle qua' peregrinando alberga
Un signor valoroso, accorto e saggio;
Poi che se' giunto all' onorata verga
Con la qual Roma e suoi erranti correggi,
E la richiami al suo antico vïaggio,
Io parlo a te, però ch'altrove un raggio
Non veggio di virtù, ch'al mondo è spenta,
Nè trovo chi di mal far si vergogni.
Che s'aspetti non so, nè che s'agogni
Italia, che suoi guai non par che senta.
Vecchia, oziosa e lenta
Dormirà sempre e non fia chi la svegli?
Le man l'avess'io avvolte entro capelli!

Non spero che giammai dal pigro sonno
Mova la testa, per chiamar ch'uom faccia:
Si gravemente è oppressa e di tal soma.
Ma non senza destino alle tue braccia,
Che scuoter forte e sollevarla ponno,
È or commesso il nostro capo Roma.

Pon man in quella venerabil chioma
Securamente e nelle trecce sparte,
Sì che la neghittosa esca del fango,
I' che dì e notte del suo strazio piango.
Di mia speranza ho in te la maggior parte:
Che se 'l popol di Marte
Devesse al proprio onor alzar mai gli occhi,
Parmi pur ch'a' tuoi dì la grazia tocchi.

L'antiche mura ch'ancor teme ed ama
E trema 'l mondo quando si rimembra
Del tempo andato e 'ndietro si rivolve;
E i sassi dove fur chiuse le membra
Di ta' che non saranno senza fama
Se l'universo pria non si dissolve;
E tutto quel ch'una ruina involve,
Per te spera saldar ogni suo vizio.
O grandi Scipioni, o fedel Bruto,
Quanto v'aggrada, se gli è ancor venuto
Romor laggiù del ben locato offizio!
Come cre' che Fabrizio
Si faccia lieto udendo la novella!
E dice: Roma mia sarà ancor bella.

E se cosa di qua nel ciel si cura,
L'anime che lassù son cittadine,
Ed hanno i corpi abbandonati in terra,
Del lungo odio civil ti pregan fine,
Per cui la gente ben non s'assecura,
Onde 'l cammin a' lor tetti si serra,
Che fur già sì devoti, ed ora in guerra
Quasi spelunca di ladron son fatti,
Tal ch'a' buon solamente uscio si chiude;
E tra gli altari, e tra le statue ignude

Ogn' impresa crudel par che si tratti.
Deh quanto diversi atti!
Nè senza squille s'incomincia assalto,
Che per Dio ringraziar fur poste in alto.

Le donne lagrimose, e'l vulgo inerme
Della tenera etate, e i vecchi stanchi,
C'hanno sè in odio e la soverchia vita,
E i neri fraticelli e i bigi e i bianchi,
Con l'altre schiere travagliate e 'nferme,
Gridan : O signor nostro, aita, aita;
E la povera gente sbigottita
Ti scuopre le sue piaghe a mille a mille,
Ch'Annibal, non ch'altri, farian pio.
E se ben guardi alla magion di Dio,
Ch'arde oggi tutta, assai poche faville
Spegnendo, fien tranquille
Le voglie, che si mostran si' infiammate
Onde fien l'opre tue nel ciel laudate.

Orsi, lupi, leoni, aquile e serpi
Ad una gran marmorea colonna
Fanno noia sovente, ed a sè danno.
Di costor piange quella gentil donna,
Che t'ha chiamato, acciocchè di lei sterpi
Le male piante che fiorir non sanno.
Passato è già più ch'l millesim' anno
Che'n lei mancar quell'anime leggiadre
Che locata l'avean là dov' ell'era.
Ahi nova gente oltra misura altera,
Irreverente a tanta ed a tal madre!
Tu marito, tu padre;
Ogni soccorso di tua man s'attende;
Chè'l maggior padre ad altr'opera intende.

Rade volte addiven ch'all'alte imprese
Fortuna ingiuriosa non contrasti,
Ch'agli animosi fatti mal s'accorda.
Ora sgombrando 'l passo onde tu intrasti,
Fammisi perdonar molt'altre offese;
Ch'almen qui da se stessa si discorda:
Però che, quanto 'l mondo si ricorda,
Ad uom mortal non fu aperta la via
Per farsi, come a te, di fama eterno;
Che puoi drizzar, s'i' non falso discerno,
In stato la più nobil monarchia.
Quanta gloria ti fia
Dir: gli altri l'aitar giovine e forte;
Questi in vecchiezza la scampò da morte!

Sopra 'l monte Tarpeo, canzon, vedrai
Un cavalier ch'Italia tutta onora,
Pensoso più d'altrui che di sè stesso.
Digli: Un che non ti vide ancor da presso,
Se non come per fama uom s'innamora,
Dice che Roma ogni ora,
Con gli occhi di dolor bagnati e molli,
Ti chier mercè da tutti sette i colli.

APPENDICE IV

JEUX CÉLÉBRÉS AU COLISÉE

Voici la description qu'en donne Lodovico Monaldesco :

Dans l'arène débarrassée des débris qui l'encombraient, on éleva de vastes estrades en planches. Trois tribunes spéciales furent réservées aux femmes de naissance noble : dans la première prirent place celles qui habitaient sur la rive droite du fleuve et qui se vantaient, non sans raison, d'avoir conservé pur de tout mélange le type romain ; la plus belle d'entre elles était Jacova di Vico ou de la Rovère. Sur la deuxième tribune, se trouvaient réunies les femmes de la famille des Orsini, parmi lesquelles brillait au premier rang Savella. La troisième était occupée par les Colonna. On avait relégué la bourgeoisie et le peuple au fond de l'arène. Les femmes, vêtues de leurs longues robes rouges aux manches flottantes, la tête couverte d'un capuchon ou entourée d'un voile léger ; les jeunes filles, les cheveux pendants, relevés parfois d'une torsade d'or, rivalisaient de beauté et de grâce, tandis que dans l'arène les chevaliers allaient lutter de force, d'adresse et de courage. A pied et armés seulement d'une longue épée, ils devaient se mesurer avec des taureaux sauvages.

Un vieillard, Jacobo Rossi, tirait au sort les noms des combattants. Le premier nom qui sortit de l'urne fut celui de Galeotto Malatesta de Rimini. Il était entièrement habillé de vert, une ceinture de cuir lui ceignait les reins et on lisait sur

[illegible] de son casque : « Je suis comme Horace ». Après quelques minutes de lutte, il blessa le taureau, mais, frappé à son tour, resta étendu, sanglant, sur le sable. Le sort désigna ensuite [illegible] della Valle, qui s'avança hardiment dans l'arène ; son habillement était moitié blanc, moitié noir ; plus heureux que [illegible], il sortit sain et sauf de ce combat inégal. Un [illegible] se présenta ensuite qui avait pour devise : « Je brûle sous la cendre » ; son habillement était couleur de cendre. Beaucoup d'autres descendirent dans la lice et plusieurs succombèrent : onze taureaux seulement furent tués et dix-huit [illegible] perdirent la vie dans ces jeux sanglants ; neuf reçurent de graves blessures.

Les jours suivants, les funérailles des victimes, qu'on fit en grande pompe, furent pour le peuple une prolongation inespérée de la fête.

APPENDICE V

PESTE DE FLORENCE

On connait l'incomparable tableau qu'en fait Boccace, au commencement du *Décaméron* ; nous en donnons ici la traduction, dans la pensée qu'elle intéressera le lecteur.

« En l'année 1348 de l'Incarnation du Fils de Dieu, la magnifique cité de Florence, la plus belle des villes de l'Italie, fut atteinte par un fléau terrible, dû à la conjonction des astres supérieurs ou envoyé par Dieu, justement irrité de nos crimes. La sagesse et la prudence humaines ne purent nous en préserver : ce fut en vain que des officiers, chargés spécialement de ce soin, firent enlever les immondices qui encombraient la ville, que l'on en défendit l'entrée aux gens malades, que l'on délibéra dans les assemblées et que l'on prodigua les conseils aux habitants sur les précautions à prendre pour éviter la contagion ; ce fut en vain que l'on adressa au ciel maintes et maintes fois des prières publiques ; la maladie envahit la ville vers le commencement du printemps et commença ses terribles ravages. Elle ne débutait point, comme en Orient, par un saignement de nez, signe précurseur d'une mort certaine, mais s'annonçait chez les hommes, de même que chez les femmes, par de légères tumeurs, soit à l'aine, soit aux aisselles, qui croissaient avec rapidité et atteignaient la grosseur d'un œuf chez les uns, d'une pomme chez les autres, parfois même elles devenaient plus volumineuses encore ; les

gens du peuple les appelaient « gavoccioli ». Bientôt ces tumeurs se développèrent sur toutes les parties du corps indistinctement. La maladie changea alors de caractère : à son début, il se formait sur les bras et sur les cuisses des taches noires ou livides, parfois clairsemées et larges, parfois nombreuses et petites, dont l'apparition était, non moins que celle des tumeurs, l'annonce d'une mort prochaine. La science des médecins et la vertu des médicaments étaient impuissantes à arrêter la marche de ce mal, soit à cause de sa violence même, soit à cause de l'ignorance de ceux qui soignaient les malades ; car, outre les vrais médecins, un grand nombre de personnes s'étaient mises à exercer la médecine sans en avoir cependant aucune connaissance. Presque tous les malades mouraient vers le troisième jour, et la plupart succombaient sans éprouver ni fièvre ni autre accident.

« Si cette épidémie causa tant de mal, c'est qu'elle avait un caractère extraordinairement contagieux, elle se propageait comme le feu ; non seulement il était périlleux de se trouver ou de parler avec des gens malades, mais il arriva plus d'une fois que la maladie se transmit par leurs vêtements ou les objets qu'ils avaient touchés. Bien plus, les hommes la communiquaient aux animaux : le fait que je vais citer semblera assurément bien étonnant et bien peu vraisemblable ; j'oserais à peine y croire et encore moins le rapporter, si je n'y avais assisté avec beaucoup d'autres personnes[1]. On avait jeté dans la rue les haillons d'un malheureux qui venait de mourir ; deux porcs se précipitèrent dessus, comme c'est leur habitude, et les déchirèrent avec le groin, puis avec les dents ; à peu d'instants de là, je les vis tomber morts tous les deux, après quelques convulsions, comme s'ils avaient été empoisonnés.

« Des exemples semblables et bien d'autres, plus terrifiants

1. O[illegible]elle que Boccace se trouvait à Naples au moment de la [illegible]350.

encore, inspiraient une terreur invincible et les idées les plus extravagantes aux survivants : ils ne songeaient plus qu'à leur salut, fuyaient les malades et se montraient même parfois d'une cruauté révoltante. Les uns affirmaient que le meilleur moyen d'échapper au fléau était de vivre tranquillement et d'éviter tout excès, et, se réunissant à plusieurs, ils s'isolaient soigneusement des malades, s'enfermaient dans leurs demeures, où ils ne laissaient pénétrer personne, mangeaient bien, buvaient bien, mais usaient de tout avec modération; ils défendaient surtout qu'on parlât devant eux de maladie ou de mort, et passaient leur temps à faire de la musique ou à jouer. Les autres, par contre, soutenaient qu'il fallait boire beaucoup, se divertir autant que possible, se promener en chantant, rire et se moquer de tout, et, mettant en pratique ces étranges maximes, on les voyait aller de taverne en taverne, le jour comme la nuit, mangeant et buvant sans mesure. Souvent même ils envahissaient les demeures des citoyens tranquilles, sans autre prétexte que leur bon plaisir; on les laissait faire, car chacun croyait mourir à bref délai et avait fait d'avance le sacrifice de tous ses biens terrestres; les maisons étaient pour la plupart devenues communes, les passants, les étrangers s'y installaient comme s'ils en eussent été les propriétaires légitimes. On ne respectait plus ni les lois humaines ni les lois divines, car tous ceux dont c'était le devoir de les faire observer, avaient péri ou étaient malades et hors d'état de s'occuper de leur ministère. Chacun était libre de faire ce que bon lui semblait.

« Cependant un grand nombre de citoyens menaient une vie régulière, évitant également l'intempérance des uns et la pusillanimité des autres; ils parcouraient la ville, tenant à la main soit des fleurs, soit des plantes odoriférantes, soit des aromates, car ils pensaient que rien n'était plus salutaire que de s'imprégner le cerveau de ces odeurs; l'atmosphère en était saturée et elles se mêlaient étrangement aux éma-

nations que répandaient autour d'eux les pestiférés. D'autres encore, plus inhumains, ne voyaient le salut que dans la fuite : ils quittaient la ville en hâte et allaient se réfugier dans leurs maisons de campagne, souvent même plus loin ; peu leur importait leur patrie, leurs maisons, leurs biens, leurs parents, ils abandonnaient tout sans remords, comme si la colère de Dieu ne pouvait les atteindre hors de chez eux, ou comme s'ils croyaient que le dernier jour de Florence était arrivé et que ceux qui restaient dans la ville devaient infailliblement périr. Tous les fugitifs ne moururent pas, il est vrai, mais il en périt un certain nombre ; d'autres tombèrent malades et leur égoïsme fut puni comme il le méritait, car leurs parents et leurs amis, suivant l'exemple qu'ils avaient donné eux-mêmes, les laissèrent sans secours.

« Les habitants se fuyaient les uns les autres et nul ne s'occupait de ses voisins ; les personnes d'une même famille vivaient séparées et ne se voyaient même que fort rarement. La terreur était si grande chez tous indistinctement que l'on vit souvent un frère abandonner son frère, un neveu son oncle, une sœur son frère ; qui plus est, les femmes quittaient leurs maris et les parents leurs enfants, comme s'ils avaient été des inconnus. Il y eut une foule de gens qui, privés de tout secours de la part de leurs proches, durent avoir recours à la charité d'amis compatissants (et bien peu étaient prêts à se dévouer) ou à l'avarice de serviteurs inintelligents et avides, qui ne savaient que donner aux malades tout ce qu'ils demandaient et se contentaient de les regarder mourir. D'ailleurs leur nombre était fort restreint et leurs exigences exorbitantes ; plus d'un perdit la vie en exploitant ainsi la détresse des malheureux pestiférés. Il en résulta, ce qui ne s'était jamais vu auparavant, que les femmes, même les plus belles, et les plus gracieuses, et les plus jeunes, acceptaient sans scrupule pour les soigner, sitôt qu'elles se sentaient malades, des hommes de tout âge, devant lesquels elles n'hésitaient pas à

montrer toutes les parties de leur corps, comme elles eussent fait devant une servante. C'est ce qui explique sans doute le relâchement des mœurs qui suivit la peste.

« Bien des malades périrent qui, convenablement soignés, n'auraient point succombé. Il mourait tant de gens, jour et nuit, que c'était un spectacle navrant à voir, et que je tremble même en en parlant. Non seulement on laissait les mourants expirer sans être entourés, selon la coutume, de toutes les femmes faisant partie de leur famille, mais il y eut beaucoup de malades qui rendirent le dernier soupir seuls, sans témoins. Le nombre fut petit de ceux dont la mort provoquait, comme naguère, des gémissements et des lamentations ; on ne se gênait pas pour plaisanter, pour rire même dans les chambres mortuaires ; on s'y divertissait en compagnie : c'étaient les femmes qui, dans leur propre intérêt, avaient donné l'exemple de cette coutume barbare.

« Rarement on voyait plus de dix à douze personnes suivre un cercueil à l'église, et ce n'étaient point les amis du mort qui le portaient, mais des hommes tirés de la lie du peuple; ils s'acquittaient de cette besogne, moyennant argent, hâtivement et sans s'inquiéter le moins du monde du lieu où le trépassé avait voulu être enseveli ; ils le transportaient à l'église la plus proche, précédés de quelques prêtres seulement, qui souvent même ne tenaient pas de cierges à la main, et, après une cérémonie écourtée, ils le jetaient dans la première tombe venue. Le sort des pauvres et des citoyens appartenant à la petite bourgeoisie était bien pire encore : retenus dans leurs maisons par leur pauvreté ou par quelque vaine espérance, ils tombaient malades par milliers chaque jour, et la plupart mouraient privés de tout soin, de tout secours ; un grand nombre succombaient dans les rues, le jour comme la nuit ; d'autres rendaient le dernier soupir dans leurs demeures, et leurs voisins n'apprenaient qu'ils avaient péri qu'à l'odeur qu'exhalaient leurs cadavres. Alors, autant par un reste de

pitié que par crainte de la contagion. ils allaient soit eux-mêmes, soit aidés de quelques porteurs, les prendre et les transporter au seuil de leurs maisons : chaque matin, on pouvait en voir ainsi par centaines dans les rues. On les mettait dans une bière, quand il y en avait, ou sur une table : parfois on plaçait dans un même cercueil deux ou trois personnes : le père et le fils, des frères. Il arrivait aussi que, lorsque les porteurs chargés de transporter un cercueil à l'église, rencontraient un ou deux prêtres accompagnant un mort la croix à la main, ils se mettaient à les suivre, et les prêtres se trouvaient ainsi avoir plusieurs morts à ensevelir au lieu d'un. On ne s'occupait pas plus alors de la mort d'un homme que maintenant de celle d'une chèvre.

« Comme les cimetières des églises étaient devenus trop étroits pour qu'il fût possible d'y enterrer séparément, suivant l'antique usage, la multitude des morts qu'on y apportait pour ainsi dire d'heure en heure, on creusa de grandes fosses[1], où l'on jetait pêle-mêle les cadavres par centaines, en les recouvrant d'un peu de terre seulement.

« Pour abréger ce récit douloureux, je me bornerai à dire que les châteaux et les villages d'alentour ne furent point épargnés : les malheureux paysans erraient dans les campagnes avec leurs familles et succombaient en foule sans avoir personne pour les soigner, comme des bêtes de somme. La mort leur paraissait tellement inévitable, qu'ils ne s'occupaient plus de rien : ils négligeaient leurs récoltes, leurs bestiaux et ne songeaient qu'à jouir de ce qu'ils avaient amassé. Les bœufs, les ânes, les brebis, les chèvres, les porcs, les poules, les chiens même, ces fidèles amis de l'homme, chassés par leurs maîtres, parcouraient les champs en liberté, cherchant leur nourriture. »

A Sienne, l'auteur de la chronique que nous avons citée,

1. On creusait, dit un témoin, jusqu'à ce que l'eau jaillit.

se vit forcé d'ensevelir de ses propres mains cinq de ses enfants; il raconte que les chiens déterraient souvent les cadavres qu'on recouvrait à peine d'un peu de terre, que les cloches ne sonnaient plus, que personne ne pleurait la perte de ses proches, que l'argent était devenu inutile à ceux qui en possédaient, car chacun se croyait sûr de mourir bientôt et le dédaignait, et que les malades étaient généralement abandonnés dès que le mal se déclarait. Plus tard, il arriva que ceux qui consentaient à les soigner, échappèrent à la contagion et que quelques pestiférés guérirent ; c'est ainsi que s'annonça la décroissance de cette épidémie, qui fit périr en quatre mois, tant à Sienne qu'aux environs, quatre-vingt mille personnes.

APPENDICE VI

DÉCLARATION DU FRÈRE ANTOINE[1]

(*Bibliothèque communale de Sienne*, cod. A. III, 27)

Avendo udita la buona fama e la nominanza vostra, e la gratia da Dio novellamente a voi conceduta si come de la Signoria di Roma, la quale non e senza grande vostro senno e bonta o presa sigurta di farvi manifesto quello che grande tempo, e stato celato. Ora e piaciuto al nostro signore Yhu Xpo daverve posto in questo stato si come e dessere Reggitore de Romani. Parmi che siate degno che a voi sia manifesto prima che a niuno altro el grande miracolo el quale Gieso Xpo vuole mostrare al Mondo, si come di ritrovare colui el quale longo tempo e stato smarrito e privato de la sua reale degnità, et per lo quale la Cristianita debba avere universale pace, e la Terra Santa di Gierusalem debba essare aquistata. Parmi vedere che voi siate piu atto a doverlo trovare che neuno altro. Et percio vi scrivo et volentieri serei venuto a voi colà dove voi fuste, percio che desiderava d informarvi di questi fatti, e piaciuto a Dio che questo essare non possa per una grande infermita la quale novellamente o avuta et de la quale non credo iscampare et pero m abiate ascusato. Pregando voi che vi debbia piacere, che non sia tedio a le vostre orecchie d udire le parole e lambasciata che mi fu imposta, et

1. Nous publions ces documents tels qu'ils se trouvent dans les archives de Sienne, en respectant l'orthographe quelque peu incertaine de l'époque.

le cose che io dovessi fare le quali per lo caso occorso de la mia infermita fare non posso. Di che vi prego da la parte di Dio che inteso el tenore d essa imbasciata, subbito e senza indugio mettiate a essecutione quello che in essa lettera si contiene. La quale o fatta trascrivare di volgare francesco in Toschano, et se questo fate spero in Dio che mai non faceste operatione veruna che tanto fusse grado a Dio et utile al Mondo. Et bene et onore et mantenimento dello stato vostro. Et tenore d essa imbasciata e questo cioe.

Che fu nel Reame di Francia presso a Parigi a uno luogo che si chiama Charsi una gentile Donna la quale ebbe nome Maria. El Padre suo fù Messer Picchardo, et la Madre si chiamo Dama Eliabel, la quale Maria segretamente si marito a uno Toscano el quale ebbe nome Guccio di Mino senza saputa de la Madre o de frategli chel padre era morto di grande tempo. El detto Guccio si era a uno Castello presso di Charsi che si chiama Neffole del vecchio, et ine prestava per uno suo Parente che si chiama Spinello Tolomei. E esso Guccio andando acchacciare la sera albergò a Charsi co frategli de la detta Maria, et stando in Casa loro piu giorni la detta Maria s inamoro del detto Guccio che era bellissimo Giovano, et con una sua Cameriera sel fece venire a se ne la camera segretamente. Et senza veruna persona sel fecie Marito, el detto Guccio l anguadio e promise di tenerlo segreto et stettero insieme di che la Donna ingravido, et poi e frategli sapendo cio volsero sapere dallei el fatto, et ella per thema di loro disse come era stato, di che costoro isdegnati si come gentigli huomini el fecero diffidare e che in fra certo termine si dovesse partire del paese, quanto che non si partisse el farebbono morire, perche isdegnaro che una loro suoro (*sic*) fusse Moglie di neuno Toschano. Di che saputo el fatto el detto Guccio a guisa di Pellegrino venne a Charsi e palegiossi (*sic*) a la Cameriera et ella fece si che stette in Camera co la detta Maria, e al fine Guccio si parti dicendo io me n andaro ne

miei paesi. et poco staro che io tornaro, et pregolla che cio che ella facesse o maschio o femina el desse segretamente a balire e che ne facesse buona guardia, et che egli farebbe si che e frategli di lei starebbero contenti al Parentado suo. puoi si parti e tornò in suo paese. Et stette piu tempo, e frategli di lei per piu loro honore, et perche el fatto non si palegiasse la mandaro a uno Monistero presso di Parigi che n era Abbadessa una loro distretta parente. E al Abbadessa fecero manifesto el fatto pregandola che occultamente la tenesse in fine che la detta Maria avesse partorito e che del fanciullo maschio o femina che fusse ne dovessero tenere quello modo che le paresse, si che di lui novelle non si potesse sapere. Et questo fecero percio che l avevano per maritata a uno gentile huomo di loro contrada. E stando la detta Maria nel Monistero, come piaque a Dio parturi e fecie uno fanciullo maschio al quale pose nome Giannino e l Abbadessa el fece dare a balire a una che ebbe nome Amaloth e stava abene apresso di Charsi dicendo che l fanciullo era d uno suo nipote. Avenne per caso che inanzi che la Baglia si partisse del Munistero la Reina di Francia partorì e fece uno fanciullo maschio e nato el fanciullo fecesene per tutto Parigi grande festa. Et al modo che usano e reagli fecero e Balij del Re cercare per Donne gentigli che el detto fanciullo dovessero lattare. Et cercato al fine, onde si venne la detta Maria non me lo seppe dire, fu detto a Balij chel tale Monistero era una Donna gentile giovana bella e bene nata, et di poco riscappata. Di che e Balij del Re vandaro co Medici del Re come usanza. Et l Abbadessa negava che non v era persona al fine e Balij del Re cercato per ogni luogo percioche afermato l era che ine era una Donna di poco riscappata. E cossi cercato e trovato constrinsero l Abbadessa sotto legame di sacramento che ella lo dovesse dire chi la Donna riscappata era. E al fine vedendo l Abbadessa che dir lel convenia e pensava bene che al fine si saparà la verita, compianto disse chi ella era e come

ella era pregandogli che la dovessero ine lassare stare. E che pensassero altro percioche none era onore a suoi frategli ne al Munistero. E Balij costretti da la bisogna del figliuolo del Re e avuto il consiglio da Medici diliberaro di volere che per questa Donna Maria el figliuolo del Re fusse lattato. E cosi preso convenne a lei tenere el figliuolo del Re, e giacendo insieme in una Camera la Baglia di Maria, la quale lattava Giannino suo figliuolo. Avenne che el detto Giannino si trovo morto a lato a la sua Balia e consentendolo Maria et essendo amendue sole si fece ponare (presso di) se el figliuolo suo morto. El figliuolo del Re che era vivo si die a la detta sua Baglia e fece si cho minaccie e cho lusenghe che la detta sua Baglia rimase contenta e acconsentì al detto.

In fatto comincio la detta Maria a fare el maggiore pianto che mai fusse fatto per una Damigella come colei che aveva grande amore nel figliuolo suo. Et mostrava nel suo pianto che fusse el figliuolo del Re. Di che e Balij del Re e gli altri Cavalieri e Donne che erano colloro udendo el pianto che facià Maria corsero la e trovaro Maria col fanciullo morto in braccio. Ecredendo che fusse el figliuolo del Re tutti cominciaro forte a piangire al fine el fanciullo fu seppellito. Maria ne mando el figliuolo del Re per suo co la detta Amaloth sua Baglia. E questo fecie non per bene che ella volesse al fanciullo ma solo per l amore che ella aveva in Guccio. Dicendo fra se se Guccio torna de suoi paesi e trovara el figliuolo suo morto non mi vorra mai bene. E eccho che avarò perduto l onore el figliuolo el Marito. Avenne puoi che passati piu anni el detto Guccio torno de suoi paesi. E frategli de la detta Maria per comandamento del Re e a suo soldo erano andati alla guardia di certe Terre del Re di longa molte giornate da Parigi di che Guccio questo sentendo segretamente ando a Charsi e ine trovo Maria col fanciullo del Re che gia aveva da sei anni ed era bellissimo et Guccio dimando chi e quello Fanciullo, e Maria rispose questo e el tuo figliuolo di che Guccio fu molto allegro

e stette ine segreto alquanti di puoi si parti et disse a Maria, fa che questo fanciullo mi mandi a Parigi, et Maria poco stette che ella el mando allui e poi Guccio lo mando in suoi paesi e Maria mai non rividde. Avenne che doppo molto tempo come piaque a Dio la detta Maria mori. Et prima che ella morisse mando per me frate Giordano Romito presso di Charsi, e confessossi da me generalmente e contiommi tutto el detto fatto e imposemi che del fanciullo dovessi invenire e se io el trovassi vivo che subbito el dovessi dire al Papa e al suo Collegio, e al Re di Francia che allora fusse. E alloro el dovessi insegnare accio che sia restituito ne la sua Reale Dignità. E puoi morta la detta Maria non sapendo che mi fare diemi a cercare chi fusse questo Guccio trovai che era morto e none andai piu inanzi, sommi stato piu anni tutta volta malinconoso e no rallegrandomi mai che al Papa ne al Re no voleva portare si fatte novelle. Et non sapeva in che parte trovare questo figliuolo del Re, pensami che fusse morto. Avendo rispetto che la magior parte de la Gente mori nel quarantotto. Eccosi stando pensoso piu e piu notti in visione mi parea vedere el detto figliuolo del Re stare a piei del Re ginocchioni. E parea che dicesse: Padre dammi la tua beneditione che io voglio andare a conquistare el sipolcro di Xpo. E ogni ora che io m adormentava mel pareva cossi vedere. E cossi stando riverente al Padre suo. E cossi stato per piu notti ne la detta visione non sapendo che mi fare gittami in orationi pregando el nostro Signore Gieso Xpo che m inseguasse via e modo come questo benedetto figliuolo del Re trovare potessi. E stato per piu di in orationi con digiuni e con molte lagrime al fine stando ginocchioni a piei al mio Altare. E io m adormentai e parvemi vedere el detti figliuole (*sic*) del Re con una Insegna in mano al Arme de la Chiesa. E parea che dicesse, mai non finero se questa Insegna non pougo sopra le Porti di Gierusalem dicendo e fie bisogno chel sipolcro di Cristo sia libero e francho. Et che ogni fedele Cristiano el possa sicuramente visi-

tare. E svegliato della visione subbito mi leviai. E credendolo trovare per lo paese d intorno, non trovandolo ebbi grande dolore. Presi conseglio con certi Amici di Dio di quello che io dovessi fare. Fumini detto tu se vecchio e non fa per te el caminare. Manda in verso Roma di Terra in Terra, e da per scripto ordinatamente la confessione de la Donna. E la rivelatione che avesti puoi si che colui el quale tu mandi ne vada bene informato a Veschovi e a Signori de le Terre per invenire segli e vivo e se si truova vivo fa pregare quello Veschovo o Signore ne la cui terra egli e, che el debba fare manifesto al Papa e a suoi Chardenagli e a Re di Francia che oggi reggie e a suoi Baroni, e se egli non si truova se ischusato a Dio, e a loro non ne dire nulla che ne potresti ricevare danno d averlo tanto tempo tenuto segreto. Per la quale cagione prego da la parte di Dio, che tu fratello mio Antonio ti piaccia d andare verso Roma, e dimanda chi fu questo Guccio di Mino, e credo che se tu dimandi di questo Spinello Talomei tu el troverai assai tosto e puolo ben fare percioche tu se stato piu volte a Roma, e sai tutte le Terre che sono di qui e Roma. E credo che coll aiuto di Dio che tu el trovarai che questo mostra che sia stata solo operatione di Dio. E che per costui sera messa pace generale per tutta la Cristianita. Et raquistata la Terra Santa.

E pero ti prego et per ubbidientia ti comando che tu vada di Terra in Terra fino a Roma e cerca di costui et fa di trovarlo e beata quella Terra ne la quale questo benedetto figliuolo del Re si sera allevato. E fa che torni tosto siche prima che io muoia io sappi di lui novella. Et affretta tua tornata et impone da la parte di Dio a quello Vescovo o Signore ne la cui Terra tu el troverai che subbito el debba fare asapere al Papa si e per tal modo che el detto figliuolo del Re possa essere e sia restituito ne la sua reale Dignita accio che possa adempire el piacere di Dio in quelle cose che di sopra to dette. El quale a Nome Giannino

per ischambio come detto to, chel nome del figliuolo de la detta Maria fu cosi, et quello che fu posto al detto figliuolo del Re non so, percio che la detta Maria non me lo seppe dire. Si che sara chiamato Giannino di Guccio credendosi essare figliuolo di Guccio. Or questa e tutta l ambasciata a me imposta da detto frate Giordano la quale vi prego da la parte di Dio che senza indugio el piu tosto che voi potete mettiate ad effetto e assecutione la quale imbasciata ebbe el detto frate Giordano da la detta Dama Maria in confessione nell anno mille trecento quarantacinque. El detto figliuolo del Re disse la detta Madama Maria che allora poteva avere nel torno di vintisei o di vintotto anni.

Antonio Romito e Discepolo del detto frate Giordano del quale frate Giordano vi fo fede che e uno de santi huomini che abbia el Mondo. Ed e stato in Romitaggio al servigio di Dio de gli anni ottanta o piu. E comincio a fare penitentia in dodici anni e meno. E pero credo et o fede in Dio che per l oratione sue voi verrete a effetto di questa imbasciata a voi imposta da me per sua parte. Et cossi prego Idio che sia.

Data in Porto Venaro ove io Antonio sono infermo Lunedi venticinque d agosto Mille trecento cinquantaquatro, cio fu el di di Santo Luigi che fu Re di Francia, e fece el passaggio piu volte. Et costui chio vo cercando e de suoi disciesi, e seguitara lui.

Noi Nicholo Chavalieri del Popolo di Roma per l Apostolica sedia de la Citta Santa, Sanatore Illustre, Sindico, Capitano e Difensore. Abbiamo fatta trascrivare questa lettera la quale a noi fu mandata et rapresentata a di VI di settembre anni mille CCCLIIII per manifestatione et chiarezza del detto figliuolo del Re et veramente e egli e dritto Re di Francia sicondo che a noi pare comprendare si per la confessione de la Donna scritta ne la detta lettera, si per lo tempo che mostra che debba averesi per le parole le quali a noi furo manifeste quando noi eravamo a Vignone appo el nostro signore Misser

lo Papa e certamente si pare comprendare che esso sia figliuolo del Re Luigi, primo nato del Re Filippo el Bello. El quale Re Luigi ebbe per Moglie la Reina Clementia figlia di Carlo Martello Re d Ungaria de la quale costui e nato. E pero quando la detta lettera ci fu rapresentata pensiamo e crediamo che sia solo stato dispensatione Divina. E pero co molta sollecitudine noi intendemmo a cercare per lui e per gratia di Dio l abbiamo trovato e ne la Citta di Siena troviamo che se allevato, e noi e a noi con nuovi modi prima che allui manifestassimo el fatto, cel faremo venire dinanzi da noi, el quale a noi si rapresento Giovedi due di d ottobre anno detto. E perche noi conosciamo e vediamo lo stato nostro in pericolo venire. Accio chesso Re e figliuolo di Re non possa perire che non pervegna ala sua Reale Dignita. Abiamo fatta trascrivare questa lettera et data ne la sua propia mano e suggellata col nostro suggello a chiarezza di lui et di chi vorra intendare ad aitarlo in tanto fatto per la quale cagione preghiamo el benigno nostro signore Gieso Cristo che ci dia gratia di potere vivare tanto che noi potiamo vedere tanta giustizia ristituita al Mondo.

Giannino di Guccio da Siena famigliar nostro a Monte Fiaschone, o ad Orvieto, o ad Arezzo.

APPENDICE VII

LETTRE DE COLA DI RIENZO A GIANINO (18 SEPTEMBRE 1354) (Inédite)

(Bibliothèque communale de Sienne.)

Nobile e savio huomo Giannino di Guccio da Siena amico karissimo.

Noi mandammo di costa nostri Messi per invenire di voi, e che trovato voi, da nostra parte v' imponessero che non vi fusse gravezza di venire a noi. Ora el Messo nostro si a riportato come in Siena vi trovò. E che lambasciata da nostre parte vi fece, al quale perche none aveva lettera non deste fede. La lettera rimase perche non *sapavano* se vi dovesse trovare, ne dove vi dovesse trovare. Di che ora, che sapiamo dove sete, vi preghiamo, che vi piaccia, che veduta la presente lettera veniate infino a noi el piu tosto che potete. El piu celato, e che sia senza indugio la vostra venuta. E perche possiate dar fede al Messo nostro v abiamo scritta questa lettera, e confermata col nostro suggello.

Nicholo, Chavaliere del Popolo di Roma per l apostolica Sedia de la Citta santa Sanatore illustre Sindaco Capitano e Difensore.

Data in Campidoglio di XVIII di settembre 1354[1].

1. Le millésime est d'une écriture plus moderne.

APPENDICE VIII

LETTRE DE COLA DI RIENZO A GIANINO (7 OCTOBRE 1354) (

(*Bibliothèque communale de Sienne.*)

Nobilissimo Principe. Re Excellentissimo sopra tu
altri Re de la Cristianita solo da Dio conosciuto, e r
misero Mondo per le malvagie operationi contra di voi c
ne la vostra Nativita da coloro che dovevano di v
honore e stato, se la fortuna a loro conoscimento d
avesse donato.

Nobile Principe perche da niuno fuste cognosciuto
piu vostra sicurta vi mandamo per famigliar nostro a
lo Legato accio che l oste sua mandasse sopra ribelli
santa Chiesa e del Popolo di Roma e dello stato nos
Dio conceduto. Poi inscrivemo si come famigliar
accioche da niuno fuste cognosciuto che voi operas
Misser lo Legato che l soccorso di sua gente a noi ma
dritto a Roma percioche trattati molti sentavamo e se
fatti dentro in Roma contro de la sancta Chiesa e del
di Roma e della Signoria nostra et lettere vi mandan
dessa materia si contenevano accio che la presentaste a
lo Legato e cossi crediamo che avete fatto. Ora sent
trattati si forti fatti contra di noi dentro in Roma che
mente ci pare vedere che per noi non cia riparo veder
soccorso de la santa Chiesa tardi a noi venire. Et per
vi preghiamo che per niuno modo a noi ora doviate v

[illegible] sechure tanto che di noi sentiate [illegible] chel vostro volere vi preghiamo [illegible] no vi schomentiate che da Dio e [illegible] me la vostra Reale Signoria e [illegible] che Iddio vi mandara persona [illegible] a la dovuta vostra [illegible] scripta di questa lettera none [illegible] come si conviene sicche per- [illegible] voi essare conosciuto facci [illegible] facciamo perche potiate [illegible] voi che lo schampo de la [illegible] quello che personevol- [illegible] credavamo manifestare. Si [illegible] Re di Francia e vero figliuolo [illegible] de lo Re Filippo el Bello, e la [illegible] la Reina Clementia figlia di Carlo [illegible] a le fonti del baptesimo fu Gio- [illegible] schomentiate che per certo siate [illegible] Re e Signore di Francia e [illegible] a voi sera soggetta.

[illegible] di Roma per l apostolica [illegible] illustre Sindico Capitano e [illegible].

[illegible] 1354 [illegible].

[illegible]

APPENDICE IX

FIN DE GIANINO

C'est à Orvieto que Gianino apprit la mort de son protecteur d'un jour. De retour à Sienne, il reprit son existence calme et modeste et ne révéla son secret qu'à son confesseur fra Bartolomeo Mino. Deux ans après, le prétendu fils de Louis le Hutin était camerlingue de la ville, quand arriva à Sienne la nouvelle du désastre de Poitiers (9 octobre 1356); fra Bartolomeo, persuadé que Dieu manifestait sa colère contre l'usurpateur du trône de France, dévoila à ses concitoyens le mystère dont il était dépositaire. L'enthousiasme fut grand d'abord ; malgré ses dénégations, on salua Gianino du nom de roi, et ses concitoyens, heureux de posséder dans leurs murs un aussi illustre personnage, lui rendirent des honneurs royaux. Des lettres adressées de Palerme au conseil de la ville, à l'évêque, à Gianino lui-même, par le frère Jourdain et par le frère Antoine, qui se rendaient en Palestine, arrivèrent précisément alors et achevèrent de les convaincre. Le conseil de la ville décida qu'on fournirait à Gianino tous les moyens de rentrer en possession de son trône, que six de ses concitoyens lui seraient attachés en qualité de secrétaires. Des lettres furent écrites officiellement au pape, à l'empereur, aux rois de Naples, de Hongrie, d'Angleterre et de Navarre, ainsi qu'aux trente-six conseillers que les états généraux avaient imposés au dauphin Charles, lieutenant du roi, pour

leur apprendre que le vrai roi de France n'était point Jean le Bon, mais un bourgeois de Sienne. Le frère du roi de Navarre, alors retenu prisonnier à Paris, répondit qu'après avoir fait les recherches il croyait qu'en effet Gianino était le véritable héritier du trône de France. Les ambassadeurs envoyés auprès des autres princes n'osèrent même pas se présenter devant eux.

Fra Bartolomeo fut député à Rome, car on supposait que si Gianino se faisait reconnaître dans cette ville, son prestige en serait sensiblement accru. L'envoyé des Siennois parla devant le grand conseil de la cité (conseil des buonuomini) auquel il fit partager ses illusions : les deux sénateurs Pietro Colonna et Nuccio Annibaldeschi, ainsi que Ponzio, vicaire du pape, se laissèrent également convaincre (avril 1357) et remirent à Bartolomeo, comme on le leur avait demandé, sept lettres par lesquelles ils reconnaissaient Gianino comme roi de France.

Mais bientôt un revirement se produisit dans les dispositions des Siennois, dont le caractère était pour le moins aussi mobile que celui des Romains. Les ennemis de Gianino leur représentèrent qu'ils allaient provoquer la colère de ceux qui gouvernaient la France, et que leur commerce avec ce pays pourrait être compromis. Le conseil fut renversé et, dès ce moment, les Siennois renoncèrent à soutenir Gianino.

Malgré cet abandon, il n'en persista pas moins à faire valoir ses droits. Un moment, le comte de Landau s'intéressa à sa fortune ; les Juifs également lui offrirent cinquante mille florins et lui en promirent bien davantage à condition qu'il les laisserait vivre en paix dans ses États, s'il parvenait à en prendre possession. En octobre 1357, Gianino se décida à se rendre auprès de son parent Louis de Hongrie[1]. Il arriva à Bude le 3 décembre.

1. Nous avons vu que Gianino était, par sa mère, petit-fils de Charles Martel, de même que Louis.

Le roi lui fit bon accueil, se laissa convaincre et, après avoir envoyé en France des personnes « discrètes et habiles », qui lui confirmèrent la réalité du récit de Gianino, il le reconnut formellement dans un acte revêtu de son sceau et adressé à tous les souverains d'Europe. Mais là se bornèrent ses faveurs. L'opposition des grands ainsi que des guerres lointaines empêchèrent Louis de donner à Gianino aucun secours effectif. Il revint alors à Sienne (6 août 1359), où il fut élu membre du Conseil des Douze ; mais on cassa son élection en raison de son titre. On ne l'appelait plus, en Italie, que « Re Gianino ».

Au mois de mars suivant, nous le trouvons à Avignon où, malgré tous ses efforts, il ne parvint pas à voir le pape, mais il gagna à sa cause des barons, des prélats et même des cardinaux. Quelques villes du Midi le reconnurent comme roi de France, et lui fournirent de l'argent, ce qui lui permit de prendre à son service une bande de mercenaires. La popularité de Gianino fut même un moment assez grande pour inspirer des craintes au Régent, qui fit mettre sa tête à prix ; mais le prétendant ne possédait ni l'énergie ni l'habileté nécessaires pour mener à bien une aussi difficile entreprise. Trompé par les uns, trahi par les autres, il tomba bientôt entre les mains de soldats soudoyés par le pape et peut-être par le Régent, et il fut livré au sénéchal de Provence qui le fit enfermer dans le château de Saint-Étienne (7 janvier 1361). L'année suivante, il était conduit à Naples où Louis de Tarente le retint prisonnier.

Il mourut peu après, victime des folles prétentions qu'avait éveillées en lui Cola di Rienzo

Les descendants de Gianino vécurent longtemps à Sienne; l'un d'eux, mort le 12 septembre 1466, voulut demander quelques secours au roi Charles VIII, mais il en fut détourné par le cardinal Æneas Sylvius Piccolomini (plus tard pape sous le nom de Pie II). En 1528, on enterra à Sienne

Gannino, fils de Jannet, sur le corps duquel on prétendit avoir trouvé des marques prouvant sa haute origine. Son fils, mort en 1376, semble avoir été le dernier rejeton de cette famille, qui porta toujours la fleur de lis dans ses armes. Leur tombeau se trouve dans l'église San Domenico de Sienne.

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

SECONDE PARTIE

APPENDICES

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le premier mars mil huit cent quatre vingt-huit

PAR

A. LAHURE


MERINO
Sezze
E

	DATE DUE		